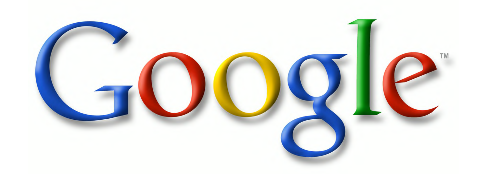
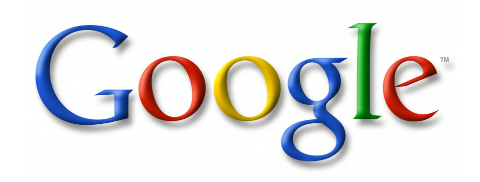
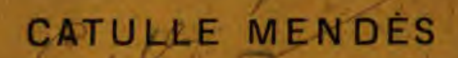






CATULLE MENDÈS

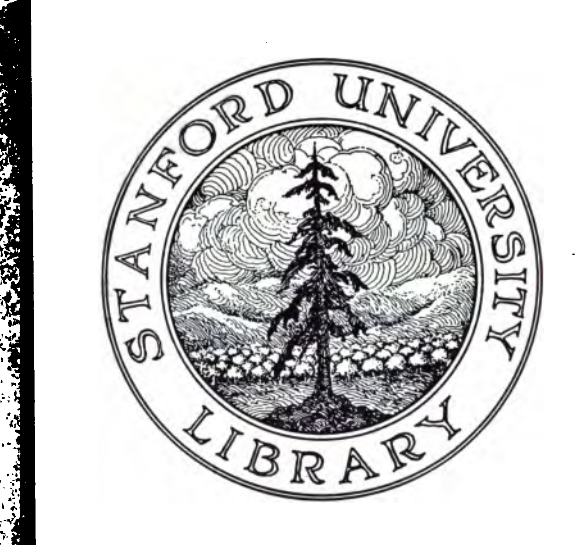
# L'ART
## AU
# THÉATRE

— 1895 —

AVEC UNE PRÉFACE DE G. COURTELINE

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1897


STANFORD UNIVERSITY
LIBRARY

# L'ART AU THÉATRE

## ŒUVRES DE CATULLE MENDÈS

*dans la BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER*

A 3 FR. 50 LE VOLUME.

---

| | | |
|---|---|---|
| *Richard Wagner* | 3e mille | 1 |
| *Zo'har* | 24 — | 1 |
| *Lesbia* | 8e — | 1 |
| *La première Maîtresse* | 22e — | 1 |
| *Grande Maguet* | 9e — | 1 |
| *Le Confessionnal* | 3 — | 1 |
| *La Femme-enfant* | 11 — | 1 |
| *Poésies complètes* | 2 — | 3 |
| *La Messe Rose* | 3 — | 1 |
| *La Maison de la Vieille* | 8e — | 1 |
| *La Grive des Vignes* (poésies) | 2e — | 1 |
| *Rue des Filles-Dieu*, 56 | 4e — | 1 |
| *Gog* | 5e | 2 |
| *L'Art au Théâtre.* | | |

CATULLE MENDÈS

# L'ART AU THÉATRE

AVEC UNE PRÉFACE

de

Georges COURTELINE




PARIS

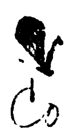
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR

11, RUE DE GRENELLE, 11

1897





# PRÉFACE

Du temps que j'étais écolier, cancre invétéré de rhétorique en ce petit collège de Meaux que déjà le poète Jacques Madeleine émerveillait de ses sonnets, si on était venu me dire qu'un jour je présenterais au public un livre de Catulle Mendès, j'eusse haussé les épaules et répondu « Vous me faites rire », sans l'ombre d'une hésitation. Je devais pourtant connaître cet honneur. C'est à l'humble auteur de *Lidoire*, que l'auteur de *Panteleia*, des *Mères ennemies*, et et de tant d'autres chefs-d'œuvre absolus en leur perfection, a daigné confier la préface du très beau livre que voici, et si je m'étonne modérément, à ce témoignage nouveau d'une amitié capable de tout, je sens défaillir au fond de moi, de stupéfaction et d'orgueil, le rhétoricien de jadis.

J'allais écrire «de naguère », Dieu me pardonne !... tant il est vrai que notre âpreté à la vie nous cramponne aux passés défunts, garde en nous le souvenir éternellement frais de nos pauvres et chères jeunesses. Pour moi, je crois parler d'hier quand j'évoque la salle d'étude, ses hautes croisées découpées en petites vitres sur les pesants ciels noirs de neige, ses murs nus où l'humidité bleuit en plaques de lèpre, et leurs soubassements chocolat qu'ont écorchés les collégiens du bout ferré de leurs galoches. Des lampes à gaz pendent du plafond, coiffées de chapeaux plats et cirés comme les femmes des gardes-barrières, et dans le recueillement du travail, où le poêle ronfle sous sa cloche, je me vois, le coude au Quicherat qui

*

endigue le coup d'œil du pion, lisant *la République des Lettres* avec un marmonnage studieux destiné à donner le change. Car en ces temps, si éloignés et si proches à la fois, paraissait de quinzaine en quinzaine cette inimitable revue, où Mendès, Silvestre, Marras, Coppée, Dierx, Hérédia, que sais-je! prêchaient haut la bonne parole, ceci pour la plus grande joie de Jacques Madeleine et de son serviteur, mais aussi pour la plus grande indignation des cuistres qui trônaient en chaire : gens plus obstinés que des mulets, plus exaspérés que des déments et plus bêtes que bien des cochons, opiniâtrement résolus à écraser le germe généreux pressenti au fond de nos âmes. Que de vers latins nous valut notre goût des beaux vers français! Oui, ah! pour l'amour de ceux-ci nous copiâmes quelques uns de ceux-la, numérotés 5, 10, 15, 20 et ainsi de suite jusqu'à 500, tandis que les camarades charmaient, en la société des fantoches de Jules Verne, le docteur Samuel Fergusson qui resta en ballon cinq semaines, et le capitaine Nemo qui fit vingt mille lieues sous les mers, les loisirs de l'étude libre, le dimanche!...

L'admiration des gamins sculpte son objet dans le porphyre.

Vu à travers la majesté de *Imprécations d'Agar*, à travers la splendeur de *Pierre le Véridique* où les phrases sont pareilles à de frêles guirlandes tressées de pâquerettes, de boutons d'or, de myosotis et de toutes petites roses, Mendès m'apparaissait comme une espèce de dieu, tout en rayons, planant au-dessus de la foule. Je me l'imaginais claustré, ainsi qu'un simple Fils du Ciel, au fond d'un farouche lyrisme, où il vivait, muet solitaire, refusé aux regards des profanes; — car je ne doutais pas qu'il se tînt à l'écart de la conversation des hommes, faite, selon moi, pour écœurer de nausées son absolutisme hautain de chantre éternellement visité par la muse. Candeurs de la seizième année, ingénues et saugrenues!... C'est sous ces apparences dénuées de complications

que je me représentais l'être exquis, de douceur et de simplicité, qui devait devenir non seulement le plus fidèle de mes amis mais encore le plus délicieux et le plus jeune de mes camarades, et auquel je dois simplement tout, depuis l'argent que j'ai dans ma poche jusqu'au peu de français que je parle.

Conscient de ma médiocrité, je m'en tiens à mes ridicules et n'emprunterai pas ceux de Gros-Jean disséquant gravement sur la place du village les prédications de son curé. On attendrait donc vainement de moi une étude de l'œuvre de Mendès. L'œuvre de Mendès est illustre ; elle a tous les titres à l'être. A un autre de développer les « pourquoi » et les « parce que » de cette verité première.

« *Aussi bien, j'ai à cet égard mes petites idées de derrière la tête. Dieu sait si quelqu'un, plus que moi, goûte la sauvage grandeur du* Soleil de Minuit, *l'invention toujours heureuse des* Contes épiques, *la mélancolie éplorée des* Soirs moroses *et de* Philomela. *Ce n'est cependant pas, à mon sens, à ces pages supérieurement belles que M. Catulle Mendès devra son immortalité désormais hors de discussion.*

« *Non.*

« *Il existe dans son œuvre vaste et touffue comme une forêt, un petit coin inondé de soleil, où s'épanouissent, au sein des herbes, les pavots et les fleurs des champs : lit voluptueux que se plut à dresser le poète, en sa libérale et invulnérable jeunesse, à l'intention des amoureux soucieux seulement de se baiser aux lèvres et qui s'égaient de leur mutuelle inconstance. Cela a nom les* Vaines Amours (*1*). *C'est une succession de rondets d'une perversité discrète émaillée, par-ci par-là, de petites valeurs sentimentales ; car je l'avais*

(1) Catulle Mendès, *Poésies nouvelles*. Charpentier et Fasquelle, éditeurs.

*bien dit, qu'une grisette dormait en l'âme de cet homme !... Le joli, l'adorable livre ! Avec quelle aisance tranquille, avec quelle robustesse souriante, le Maître qui l'a écrit, atteint, sans avoir l'air d'y toucher, aux plus hauts sommets de son art ! Je voudrais reproduire ici deux ou trois des cent purs chefs-d'œuvre dont se composent les* Vaines Amours, *mais c'est abîmer un bouquet que lui emprunter quelques roses et, de l'avis des joailliers Bœhmer et Bossange, celui qui eût détaché les brillants du collier de la reine eût fait acte de vandalisme.* »

J'écrivais ces lignes l'an dernier. En ajoutant, comme je le faisais : « *Il y a d'ailleurs tout à attendre du cerveau extraordinaire qui enfanta tant de merveilles* », je savais ce que je disais, et, à la fois, je ne croyais pas si bien dire ; n'ayant pas lieu de supposer qu'à quelques semaines de là, l'événement donnerait raison, — avec quel retentissement ! — à ma perspicacité.

C'est en effet au mois de mai 1895, que Mendès publia son premier compte-rendu : un compte-rendu qui fut un compte réglé à je ne sais plus quelle opérette dont la célébrité égalait la niaiserie, en vingt lignes qui riaient comme des folles, faisaient des blagues comme des rapins et montraient leurs derrières comme des femmes mariées. Trois jours plus tard, en trois épaisses colonnes accouchées entre messe et vêpres, d'un jet, sous l'impérieuse et furibonde poussée de N.-D. l'Inspiration, il déshabillait les *Demi-Vierges* d'une main accoutumée à ce genre d'exercice, et livrait, superbe d'audace, à l'effarement de l'aréopage, leur nudité délicate et scabreuse. L'article fit un beau tapage, tombé dans la mare aux grenouilles de la critique contemporaine, où quatre crétins, onze ratés, deux prophètes, huit philosophes, revenus des erreurs de ce monde et soixante-quatorze bons garçons équitablement partagés entre la

crainte de peiner un ami et le désir bien légitime de ne pas compromettre leurs titres à la réception d'un lever de rideau, disputaient à notre Bon Oncle l'honneur de rectifier le tir. Ces messieurs s'entreregardèrent, puis, à l'instar du marquis Ubilla au troisième acte de *Ruy-Blas :*

— Fils, dirent-ils, nous avons un maître.

C'était cent fois mon avis ; et tout Paris, déjà, le partageait avec moi, saluant en ce dernier venu le triomphe du premier arrivé.

Ainsi tient dans le creux de la main l'historique de cet *Art au Théâtre* dont notre ami Eugène Fasquelle lance aujourd'hui la première édition qui sera suivie de tant d'autres : livre extraordinairement nouveau, tout à fait beau, je le répète, débordant de bonne foi, ce qui est bien, et de foi, ce qui est encore mieux, et où alternent avec un égal bonheur les envolées et les culbutes, les coups d'ailes et les coups de bâtons. Cent fois digne du grand artiste qui l'emplit non seulement de sa verve charmante mais encore de son radieux, de son lumineux bon sens, il m'apparaît comme une des expressions les plus définitives de son génie et de sa noblesse, car il n'est pas une page, il n'en est pas une ligne, un mot, qui ne hurle, ne chante, ne proclame le triomphe et la gloire des Lettres !

Les Lettres !... D'autres que Mendès les auront heureusement servies, en ce siècle dont la grandeur ne nous apparaît encore que d'une façon si imparfaite. Mais il est une chose hors de doute : c'est que nul ne se pourra flatter de les avoir, plus que lui, aimées. J'en appelle à ceux de ses amis qui l'ont entendu derrière eux sangloter dans la nuit confuse d'une baignoire tandis que Silvain, sur son départ, se plaint de quitter Grisélidis, ou qui l'ont vu avec terreur scandaliser tout un quartier, faire les quatre cents coups, hurler de joie, répéter vingt-cinq fois de suite : « Ah ! mon ami !... Ah ! mon ami !... » parce qu'en feuilletant une revue,

il est tombé sur un sonnet de Léon Dierx, de Silvestr ou de Hérédia.

C'est que, l'amour passionné du beau, tout Mendès aura tenu là-dedans. Et je dis du beau quel qu'il soit, sous quelque aspect qu'il se présente, pourvu seulement qu'il reflète, avec l'éclat souhaité, la vision d'un Leconte de Lisle, d'un Wagner ou d'un Puvis de Chavannes. Si le goût de la littérature a pénétré aujourd'hui (et le fait n'est pas à discuter) jusqu'en les classes les plus humbles, c'est que Mendès, depuis trente ans, n'a cessé de revendiquer, de sa plume, de son éloquence, et, au besoin, de son épée, les droits sacrés et éternels de l'Art. Si *Lohengrin* et la *Walkyrie* triomphent journellement à cette heure sur la scène de notre Opéra, pour l'humiliation consternée des sertisseurs de calembours et pour la confusion marrie de ces jocrisses du chauvinisme dont fornique le patriotisme avec le dernier couplet des chansons de café concert, c'est que Mendès, au lendemain de la guerre, plaidait déjà les titres du génie à être chez soi en tout lieu, dédaigneux des risées des niais et indifférent aux clameurs des petits-fils de Don Quichotte. En sorte qu'on en vient parfois à se demander laquelle il faut le plus admirer, chez cet homme extraordinaire, de son œuvre ou de son action.

Oh ! ceux là me connaissent mal, qui pensent que je paye ici une dette de reconnaissance. Ma plume, qui vaut ce qu'elle vaut, n'est du moins au service ni de mes petites rancunes ni de mes gratitudes personnelles. Le croira-t-on, si j'ose dire qu'aux magnificences de ZO'HAR et de la MAISON DE LA VIEILLE, je préfère les grâces candides de LUSCIGNOLLE? et les harmonies exquises des LIEDS DE FRANCE? que ces larges et puissantes études appelées LA FEMME-ENFANT et MEPHISOPHELA me transportent d'admiration mais en même temps me mécontentent ; que je les accuse de manquer le but visé, et, lâchées dans l'observation, d'échouer grandiosement dans le ly-

rysme? Dur jugement! absurde, peut-être; puisque, précisément, il s'arme contre elles de leur vertu la plus certaine, de leur titre le plus affirmé à la consécration de demain : ce Lyrisme qui, seul, demeure! N'importe; l'amitié que je porte à Mendès le devait à la confiance dont il m'en récompense; et ne le devais-je, pas moi, un peu, à mon orgueil de parrain justement fier des beautés de son filleul, de sa force, de sa bonne grâce, et de son adorable rire?

Mendès est le père. Il me comprendra.

G. COURTELINE.

---

*Car le Grand Public, — gens du monde, bourgeois, petites gens, n'importe, la foule enfin — est admirablement sensible, croyez-le bien, à la Beauté. Elle supplée, par l'instinct, à l'intelligence raffinée des hauts lettrés ; ce qu'ils comprennent, elle l'éprouve, si elle ne le comprend pas toujours. Quand il lui arrive, parfois, de s'étonner, tout d'abord, d'un chef-d'œuvre, de bafouer même un génie nouveau ou un talent qui diffère, ce n'est pas de sa faute, c'est qu'on la conseilla mal. Livrée à elle-même, elle eût, tout de suite, subi la splendeur ou la nouveauté du chef-d'œuvre ; et, bientôt, elle rétractera son erreur. Poètes, romanciers, auteurs dramatiques, peintres, musiciens, sculpteurs, loin de dédaigner la multitude, ayez confiance en elle. Composée, parbleu ! d'un tas de médiocres esprits et même de vilaines âmes, elle devient, en sa généralité, ingénument docile à l'Art. Malgré la niaiserie des propos que l'on entend devant la cimaise, c'est aux visiteurs des Salons, les jours où l'on paie peu et les jours où l'on ne paie pas, bien plus qu'aux Jurys et à la critique routinière ou révolutionnaire, qu'est due la mise*

*à leur légitime rang des grands peintres contemporains; le triomphe de la Musique moderne et du mélodrame wagnérien est né des Concerts Populaires. Honteuse enfin de s'être plu, parce qu'on l'y conviait, au répertoire de Scribe et de ses pareils, elle s'en est écartée résolument, malgré les exhortations des feuilletonistes survivants à un théâtre mort, oui, écartée, — car si Scribe peut encore faire de l'argent, pourquoi ne le joue-t-on plus? — et elle abonde aux drames de Hugo, aux comédies de Musset, malgré les haussements d'épaules et les impertinences ricaneuses des petits messieurs qui, habillés d'ailleurs à la mode de 1830, — contradiction bouffone, — traitent ces chefs-d'œuvre de friperies romantiques. Elle est simple, donc instinctivement juste, et prête à toutes les nobles émotions. Je m'offre à tenir un pari : que dans une vaste salle, celle du Château-d'Eau ou du Châtelet, par exemple, le prix des places étant peu élevé, des artistes, pas même illustres, mais parlant d'une voix forte et articulant bien, jouent les dimanches, ou récitent, des drames de haute envergure ou de nobles poèmes, je gage que la salle sera comble, tous les dimanches, et que le sincère enthousiasme du peuple (par le mot peuple j'entends tout le monde) glorifiera la Beauté. Il n'y a de vraiment rebelles, d'irrémédiablement clos, à ce que les directeurs de théâtre et*

*les éditeurs de romans-feuilletons nomment avec une aimable ironie le Grand Art, que les déplorables coteries boulevardières, que la menuaille des mains des malins, des sceptiques, gens d'esprit qui sont des sots. L'Agora est meilleur juge que ces Aréopages, et mieux vaut tout Paris que le Tout-Paris.....*

---

**MM. A. Chivot et Duru, M. E. Audran.**

LE GRAND MOGOL

Opéra-bouffe en quatre actes.

*Théâtre de la Gaîté (1er mai).*

Je veux dire tout de suite que j'adore le Vaudeville et que je raffole de l'Opérette. Oui, oui, je sais, ces menuailles, le plus souvent, n'ont que d'assez lointains rapports avec les choses d'art. N'importe. C'est une manie que j'ai. Folâtres, j'en pouffe ; moins gaies, je m'y plais encore ; mornes, je leur pardonne. Vraiment, je ne m'explique pas du tout les véhémentes colères de quelques-uns de mes confrères, — non les moindres, — contre l'Opérette et le Vaudeville. Quoi ! est-ce qu'ils ne les méprisent pas assez ? Je serai donc très bénin pour la pièce qu'on a reprise hier. L'intention d'être fantaisiste, spirituel, et bouffon, y avorte lamentablement. Le collier blanc qui deviendra noir dès que Mignapour aura l'âme moins pure que le lys des champs, le futur Grand Mogol amoureux d'une Charmeuse de serpents née faubourg Saint-Denis, l'Anglais substitué au Prince, la princesse substituée à la Charmeuse, de sorte que, enfin, aucun des personnages ne sait très nettement avec qui il a couché, sont des inventions qui, déjà, parurent bien vieillottes autrefois. La résurrection ne les a pas rajeunies. Oh ! quels revenants lugubres, les drôleries surannées, et les vieux rires ! Mais la musique n'a pas cessé d'être

alerte, pimpante, jolie, heureuse, mélodies point trop essoufflées, orchestration pas trop banale ; et le libertinage des menus rythmes chatouille aux bons endroits les petites romances, qui se tordent. Quant à l'interprétation, elles est vraiment déplorable. En des décors sans pittoresque ni amusement, avec des costumes d'un mamamouchisme forain (tous ces Indiens-là, c'est des Turcs), entre des figurants qui ressemblent à des chienlits et des figurantes dont ont acheta les robes au Temple, — au Temple de Brahma, si vous voulez, — le comique pénible de M. P. Fugère, artiste intéressant à qui ne convenait pas le rôle de Mignapour, le comique désolant de M. Dacheux, la voix pas vilaine et les dents trop belles de M. Lucien Noël, l'expérience provinciale de Mme Bernaërt, la gaucherie belge de Mme Anspach, forment un ensemble piteux bien propre à déconcerter même les familles bourgeoises qui, les dimanches, viendront de Melun ou d'Etampes pour profiter, en matinée, des billets à demi-droit. Seule, Mlle Jeanne Lamothe, dans un pas aérien fort joliment inventé par Mariquita, montre de la grâce et du charme ; en sa sveltesse un peu grasse, l'air d'un grand papillon de chair rose aux ailes traversées de lune, elle va, vient, vole, descend, fait des pointes, se pose à peine, frissonne, et monte aux nues ! Je ne crois pas que la pièce y aille.

---

**M. Albin Valabrègue.**

LES PANTINS DE MADAME
Pièce en trois actes.

**H. Crémieux, M. Ludovic Halévy, Jacques Offenbach**

FORTUNIO
Opéra-comique en un acte.

*Théâtre des Variétés* (2 *mai*).

M. Albin Valabrègue porte un esprit inquiet. Pour mieux dire : deux esprits. Comme le roi-prophète, il se sent double. « Mon Dieu! quelle guerre cruelle! » Je ne sais si, en lui, le vaudevilliste nuit au philosophe; mais je suis à peu près sûr que le philosophe nuit au vaudevilliste; et voici compromises, en des prétentions à de la comédie qui pense et signifie, les qualités de belle humeur et de primesaut d'un très agréable et souvent très personnel amuseur. Ah! que les préfaces d'Alexandre Dumas offrent des tentations périlleuses! et, comme on dit dans mon pays, qu'il est donc périlleux de vouloir se moucher plus haut que son nez. Car, il n'y a pas à dire, M. Albin Valabrègue, dans la brutale et médiocre pièce qu'il vient de nous donner, s'est efforcé d'être une espèce de penseur. Le hasard de son sujet, — il s'agit d'une banale anecdote trouvée n'importe où, et, notamment, dans deux ou trois cents vaudevilles — lui offrait une aimable jeune femme fidèle à un vieux mari (car tout

arrive!) et qui, humiliée de ne pas obtenir du moins quelque confiance en échange de cette rare vertu, irritée surtout de trop de foi témoignée à l'austérité d'un ami, fait de celui-ci et d'un autre les pantins de ses fantaisies, pour le plus grand triomphe de l'époux qui ne sera pas cocu, bien qu'il ait mille fois mérité de l'être. Voilà une grande affaire ! c'était tout simple, et presque drôle, — d'autant plus que le troisième larron, en ces aventures-là, ne manque jamais de survenir ; et la destinée conjugale s'achève selon l'éternelle loi. Mais M. Albin Valabrègue a voulu être extraordinaire. D'une nouvelle à la main qui, développée, eût à peine suffi au marivaudage d'un proverbe ou à la folâtrerie d'un conte, il a tenté de faire une manière de cruelle et incisive et intense comédie. Certes, il aurait joliment bien fait de l'entreprendre, s'il avait été capable d'y réussir; la plus médiocre niaiserie peut devenir chose profonde et suggestive de pensées, lorsque quelque puissant esprit la met en œuvre. Le mal, c'est qu'on ne se hausse pas toujours jusqu'où l'on veut; et il serait si simple de n'être que ce qu'on est. De sorte que, malgré une verve comique çà et là très abondante, et beaucoup de mots brefs et durs, curieux, originaux, secoueurs, M. Albin Valabrègue nous a donné une piécette pas amusante, ni troublante, indécise, et d'autant plus médiocre qu'elle était résolue à ne pas l'être. J'ajouterai, pourtant, que cette soirée, au résultat malheureux, n'a pas laissé d'intéresser, ni d'inspirer pour M. Albin Valabrègue un commencement d'estime artistique que l'on serait heureux de le voir mériter pleinement. Tout effort, hors de l'ornière accoutumée, mérite qu'on le remar-

que et le loue; et qui sait, en somme, s'il ne vaut pas mieux se tromper, un peu exceptionnellement, que d'avoir raison, comme tout le monde?

Les artistes des Variétés ont joué avec hésitation cette pièce hésitante. On m'a dit que, depuis la répétition générale, ils avaient quelque peu modifié l'aspect de leurs personnages. Le certain c'est que, ce soir, ils ne semblaient pas du tout se rendre compte de la sorte d'effet qu'ils devaient produire; et si Mlle Legault n'a pas pu cesser d'être gracieuse et tout à fait jolie sous ses cheveux défaits (oh! les jolis cheveux! et quel dommage de ne les dénouer que dans un adultère pour rire!); si M. Baron a fait preuve de sa maîtrise habituelle, M. Guy n'a été qu'un gandin banal, et M. Albert Brasseur a eu tort d'espérer que l'excès de sa caricature faciale compenserait la gêne que causait l'incertitude de son jeu.

Le charme de la soirée a été cette jolie piécette, la *Chanson de Fortunio*, et sa jolie musique. Parisienne comme un moineau des Tuileries, avec des gazouillis de fauvette des bois, — fauvette à tête blanche, à cause de la poudre, — Mlle Auguez a susurré à ravir la Romance à Madame de Valentin frère de Chérubin, page devenu clerc de notaire. Que Mlle Lender a été belle, vous le pensez bien! si belle que l'on est demeuré persuadé qu'elle chantait juste. La farce de M. Lassouche et la drôlerie de M. Guy ont amusé comme de coutume. Dans un décor exquis, tout de rose Pompadour, l'illustre opérette, encore qu'un peu vieillotte, garde l'agrément de sa sensiblerie élégante et souriante.

---

## M. Ernest Blum et Raoul Toché.

### LA FAMILLE MARTIAL

Drame en quatre actes et dix tableaux.
Tiré du roman d'Eugène Sue (2e série des *Mystères de Paris*).

*Théâtre de l'Ambigu* (4 mai).

Il faut un Ambigu au monde ; et je verrais avec beaucoup de plaisir que M. Grisier en demeurât le Barberousse ; car c'est un aimable homme, — encore que d'humeur un peu papillonnante, — qui, tout récemment, a bien mérité des Lettres en nous donnant l'admirable pièce militaire de Georges Courteline, si farce, si vraie, si tendre, et le noble drame de Léon Hennique ; cette fois, il a cherché le succès dans un genre plus conforme aux traditions de son théâtre ; et je crois bien qu'il l'a trouvé.

Un mélodrame, *la Famille Martial?* Voilà qui est bientôt dit. Et, d'abord, où serait le mal ? *Œdipe roi* est un mélodrame aussi, non des meilleurs. Et si mal écrit ! j'entends dans la version qu'on nous donne à la Comédie-Française. Aucun être doué de raison n'oserait seulement insinuer que la prose d'Eugène Sue, si emphatique, si puérile par instants, et si surannée qu'elle soit, n'est pas infiniment supérieure aux désolants et lamentables vers de Jules Lacroix, exemplaires parfaits de la pauvreté de vocabulaire et de l'extrême dénuement métaphorique. Mais ce n'est point un hasard de phrase qui m'a conduit à faire allusion au théâtre grec. Elle est un peu

parente des Jocaste et des Clytemnestre, cette terrible Mère du drame d'hier soir; la famille Martial ressemble à la famille des Atrides, ces espèces de dieux pareils à des espèces de brutes; et, encore que tant de choses, dans l'œuvre d'Eugène Sue, fort adroitement et fort nettement adaptée à la scène par M. Ernest Blum et Raoul Toché, n'aient plus pour nous la valeur qu'on leur attribua, — hélas! ce que c'est que de nos écritures, pauvres gens, et qu'est-ce qu'en aimera encore l'avenir, lorsque les jeunes femmes porteront des chapeaux d'une forme que nous ne pouvons même pas imaginer? — une force persiste en cette œuvre, une force qui nous empoigne, une émotion qui nous étrangle. Certes, il ne faut pas le moins du monde assimiler aux rayonnants génies du drame romantique, du vrai drame romantique, les dramaturges qui les suivirent et les imitèrent, médiocres déjà, faiseurs déjà; mais combien, maintenant, ils nous apparaissent presque admirables si nous les comparons à ceux qui, à leur tour, suivirent et imitèrent. Souvenez-vous des drames qui, un peu partout, tout dernièrement, recommencèrent pour la trentième fois les *Mystères de Paris*. Quelle misère! Quelle niaiserie! Quel rien du tout! et comme ou sentait bien que, pas une minute, les auteurs n'avaient cru que c'était arrivé. Tant pis pour eux. «C'est bête comme tout, ce que je te dis-là:» mais le plus sûr moyen de communiquer une émotion, c'est, d'abord, de l'éprouver. L'impassibilité n'est permise qu'à de rares esprits, déjà divins! Il y eut, en des hommes tels qu'Eugène Sue et tels que cet effrayant Frédéric Soulié dont on ne relit plus que les moins bons

livres, une extraordinaire foi en leur chimère, une conviction profonde de la réalité de leurs rêves charmants ou abominables — surtout de leurs rêves abominables ; car, pour des âmes, excessives comme étaient les leurs, il est plus aisé d'être terrible qu'exquis ; Sophocle est plus abordable que Théocrite. Ils furent les insuffisants poètes d'une vile et brutale tragédie, d'une ignoble et grossière épopée, — tragédie et épopée tout de même. De là leur action continue sur les foules et sur ceux d'entre les lettrés en qui persiste, grâce à Dieu, l'ingénuité puérile qui permet de faire des vers de temps en temps. Vous sourirez peut-être de Fleur-de-Marie, romance démodée, de Rigolette, chanson qu'on ne chante plus ; je crois que vous aurez tort : je vous conseille d'être fiers de votre Fleur-de-Marie à vous, qui, après la Mimi de Musset et la Mimi de Murger, s'est achevée en la gigolette pleurarde de Bruant, de votre Rigolette qui, à travers Rigolboche, est devenue La Goulue ; et les rapins des Quat'z-Arts refont mal les farces de Cabrion. Mais vous subirez, la gorge serrée, cette épouvantable famille Martial, shakespearienne, puisqu'elle est horrible jusqu'à la beauté. Groupe étonnant de scélérats et de scélérates, si vivants, et si vrais, en leur impossibilité, grâce à la sincérité de qui les inventa. Ils sont de l'effroi et du frisson, qui parle, mange, boit et marche et rampe et vole et tue. L'enfermement du fils dans la maison sans air ni pain, — c'est l'affreuse réalisation d'un rêve de Médée dont le Jason saigna tout son raisiné sur le grand trimart ; et rien de plus preneur aux entrailles que la rage haletante de la fille, hier à Saint-Lazare, qui, toute

mouillée d'eau rouge de sang, vient de ses dents de louve ronger les barreaux de la prison de son mâle ! Quant à la scène où, dans le cachot, la mère et le fils attendent le bourreau, quant à cette scène où se heurtent la férocité de l'imperturbable vieille et l'imbécillité de l'enfant dégénéré, elle oppresse jusqu'à l'angoisse; et l'on peut dire que, écrite en une langue digne du sujet, en une langue forte, sobre, magnifique pourtant, elle atteindrait au sublime. Il est fâcheux que, trop fidèles adaptateurs, les auteurs du drame aient cru devoir reculer devant l'inconvenance d'imposer cette langue à l'auteur du roman. Puis, la pièce s'achève en une sauterie carnavalesque, qui demeure folâtre malgré la mort du Chourineur. Fâcheuse concession. Peur du dénouement lugubre. Noire épopée achevée en vaudeville de la Courtille. Au lieu du couplet final, le quadrille final. Mais qu'importe, puisqu'on guillotine et le fils et la mère ! Au reste, à travers tout l'ouvrage, peu aperçu mais toujours présent, rôde le prince Rodolphe, providence en blouse, ou providence en redingote dix-huit cent trente, avec une boucle de diamants au chapeau ! Et gardez-vous de rire. Rodolphe, distributeur de châtiments et de récompenses, c'est l'idéal qui passe, idéal de force, de bonté, idéal de justice surtout. On est tranquille, dès qu'il est là, et on a raison. Il est le Preux redoutable des époques chevaleresques, en même temps que le prince Charmant des contes de fées. Il est envoyé pour la terreur des bandits pareils aux mauvais enchanteurs et pour la consolation des petites grisettes qui attendent l'Oiseau Bleu à la fenêtre de leur mansarde. Il est la manifestation adorable des plus nobles mythes, au signe d'une

médiocre anecdote ! Même le plus bas public, tout à fait ignorant des analogies où se plaisent les poètes, perçoit miraculeusement, — de là la popularité de Rodolphe, car il n'est pas de vraie gloire, même éphémère, si elle ne participe de l'éternité — que tous les sauveurs, que tous les rédempteurs s'incarnent en ce petit prince allemand, que c'est à l'exemple d'Orphée qu'il est descendu dans les enfers parisiens pour en remporter Fleur de Marie, cette Euridice, qu'il a eu pitié de la Louve comme Jésus de Madeleine, et que pour étouffer le lion de Némée, ètrangler l'hydre de Lerne et vaincre l'Amazone Hippolyte, cette Galebasse, et nettoyer les écuries d'Augias, et dompter le Minotaure, ce Jacques Ferrand, et ramener à la lumière du jour le chien Kerberos, cette espèce de Chourineur, Héraclès Sôter eut dans les bras la divine vigueur que Rodolphe mettait dans les Coups de Poing de la Fin !

La pièce est admirablement montée. Aucun théâtre n'a jamais déployé plus de pittoresque dans les décors, plus d'exact amusement dans les costumes. Et comme c'est bien joué ! Parmi tant d'artistes, pas un qui ait eu un moment de ridicule, ou, seulement, d'insuffisance ; ils sont trop nombreux, ces artistes, pour que je tente de les nommer tous ! et après avoir dit que les principaux protagonistes se sont montrés dignes de leur renommée, je veux parler seulement de M. Decori et de Mlle Suzanne Munte. M. Decori, dans le rôle de Nicolas, a été vraiment admirable. Toute la ruse traîtresse, tout le rampement sauvage de cet homme presque hyène, il les a montrés dans les premiers tableaux, et, dans la scène où Nicolas attend l'échafaud, il a eu des emporte-

ments et des lâchetés, des élans romantiques et des accablements réels, qui font de lui, je le crois, un des plus grands parmi nos artistes de drame. Quant à Mlle Suzanne Munte, elle m'a ravi. Il faut dire que c'est moi qui lui conseillai, il y a deux ou trois ans, de tenter le théâtre. Sa voix nette, sa taille, son incomparable beauté, avec le charme de ses grands yeux de myope, mi-fermés, la destinaient à des succès certains. Et elle débuta, avec succès en effet, dans une pièce à laquelle je n'étais pas étranger, mais dont les seules bonnes scènes étaient de Courteline. Depuis, Mlle Suzanne Munte — dont j'avais appris, sans les pouvoir constater, les succès à l'étranger — m'avait peu intéressé dans les quelques drames où je l'avais vue, à l'Ambigu ou ailleurs; et j'étais fort humilié de m'être trompé. Mais, hier soir, elle a été une véritable comédienne tragique, souple, passionnée, farouche, admirable. Oui, ma foi, admirable — et acclamée ! Et je suis très fier, et très content; d'autant plus que ce n'est pas la première fois que je suis bon prophète (n'est-ce pas, mademoiselle?) dans votre famille.

---

## M. Emile Fabre.

L'ARGENT

Comédie en quatre actes, en prose.

*Théâtre Libre* (6 mai).

La pièce de M. Emile Fabre nous ramène aux temps anciens du Théâtre-Libre. Il ne me sem-

ble pas que ce retour fût bien nécessaire. Notez qu'elle n'est pas mal faite du tout, cette pièce; elle donne l'impression d'un devoir écrit par un élève fort intelligent et fort soigneux, qui, ayant eu connaissance de toutes les compositions de ses condisciples, aurait su en imiter les qualités et en fuir quelques défauts. Mais, voilà, ce n'est plus la mode de composer sur de tels sujets.

M. Raynard, directeur d'une chocolaterie florissante, a eu un coup de sang. Il s'en tire. Une seconde attaque pourra être mortelle. Grande alarme dans la maison. A cause de l'affection que l'on porte au malade? pas du tout. A cause de l'Argent. La femme, avec quelque douceur d'âme pourtant, le fils, la fille, le gendre, et la bonne qui couche avec le fils après avoir été la maîtresse du père (te voilà bien, facile naturalisme!), prétendent chacun à une part de la succession, ou même à la succession tout entière. Les convoitises ennemies se montrent les dents. Personne qui n'essaye de nuire à tous les autres dans l'esprit du testateur. Le gendre, crapule parfaite, que la fille harcèle, va jusqu'à révéler à M. Raynard qu'il a été trompé par sa femme; celle-ci, écartée de la famille par un divorce, n'héritera pas. Triomphe des autres héritiers. Triomphe peu durable. Mme Raynard, dans une scène assez vigoureuse, la meilleure de la pièce, dit leur fait à tous ces gredins; puis, passablement canaille elle-même, elle fait déposer une plainte au Parquet contre son mari, fabricant falsificateur: la plainte ne sera retirée que si le mari et toute la famille acceptent les dures conditions, pécuniaires cela va sans dire, que leur impose Mme Raynard. Effrayés d'un procès correctionnel qui rui-

nerait la chocolaterie, il faut bien qu'ils se soumettent, non sans espoir de revanche, et, comme le déjeuner est servi, on réglera au dessert les derniers détails du sale accommodement.

Agrémentée de mots qui, il y a sept ou huit ans, m'auraient peut-être paru cruels, et ne m'ont semblé que bien faciles, et presque ennuyeux, très bien jouée par M. Antoine, ce très sûr, très verveux et très incisif artiste, qui, gendre, cette fois, d'un chocolatier, a poussé l'amour de la vérité jusqu'à se maquiller couleur de chocolat ; par M. Arquillière, un peu lourd tout de même ; par Mme Henriot, dont un véritable théâtre devrait bien utiliser la bonne diction et la sûreté de gestes ; et par cette grasse petite Luce Colas qui a du talent et de la drôlerie tout plein, la pièce de M. Emile Fabre a été vivement applaudie, le jour de la répétition générale, par des spectateurs heureux sans doute de se pouvoir croire rajeunis de quelques années ; on me dit que le succès de la première représentation a été plus grand encore ; à la bonne heure, j'en suis ravi, car je ne veux de mal à personne.

Pourtant, qu'il semble déjà suranné, cet art — si c'en est un — qui répudie toute élévation de pensée, toute beauté de forme. Comme on en a assez, de cette étroitesse dans le sujet, de cette vulgarité dans les caractères, de cette minutie dans l'étude, jamais généralisée, des petites bassesses, des médiocres vilenies. Ce n'est pas que je nie l'influence naguère exercée par le Théâtre-Libre. Il y a eu, grâce à lui, un remuement d'esprits, chose qui, jamais, ne demeure inféconde ; je traiterai de cette question, un jour que je serai de loisir. Mais, tout ce qu'il pouvait faire, il l'a fait.

Il est inutile, et bientôt il serait fastidieux, de renouveler des tentatives dont tous les résultats possibles, bons ou mauvais, sont acquis. Au reste, tel paraît être l'avis des principaux intéressés. M. Léon Hennique vient de faire représenter un drame, pas réaliste du tout, à l'Ambigu ; M. de Curel, du Vaudeville est allé à la Comédie-Française, où l'on a joué une pièce de M. Boniface, où l'on va jouer des pièces de M. Wolf, de M. Brieux ; signe plus probant encore, M. Antoine est au Gymnase ! Et partout on pressent l'heure d'une orientation nouvelle. On me dit que M. Emile Fabre est un tout jeune homme. Pourquoi n'est-il pas épris, selon son âge, du récent, du rare, de l'inconnu ? Vraiment, être jeune, ce n'est pas une bonne excuse d'être si vieux.

---

**MM. Paul Ferrier et A. Mars, Serpette et Roger.**

**LA DOT DE BRIGITTE**

Opérette en trois actes.

*Bouffes-Parisiens* (6 mai).

Les gens qui n'aiment pas l'opérette ont été bien à plaindre, hier soir, car aucune opérette n'est aussi opérette que l'opérette nouvelle des Bouffes-Parisiens. Elle ressemble à toutes les opérettes qui ont été, sont, ou seront ; pour mieux dire, elle est l'Opérette elle-même, comme la Bible est

le Livre. De sorte que les gens qui n'aiment pas l'opérette avaient lieu d'être quelque peu maussades ; mais moi, je l'adore, et je me suis infiniment amusé.

Pas tout d'abord, cependant.

MM. Paul Ferrier et Antony Mars, Gaston Serpette et Victor Roger, racontent et chantent les aventures de M. Brétigny, lieutenant de cavalerie, qui, amoureux de Mlle Brigitte Chamoisel (Chamoisel ! rien que ce nom me charme !) l'a épousée à l'insu de son colonel, — rien de plus vraisemblable, ces choses-là arrivent tous les jours, — parce qu'elle n'avait pas la dot réglementaire et que Chamoisel, instituteur laïque, avait l'horreur des armées permanentes, — même, cette horreur, il la proclame à plusieurs reprises avec une insistance qui a paru excessive ; l'aventure aussi d'un cavalier nommé Mulot, qui, avec le si vrai accent des pioupious de cafés-concerts, fait la cour à une servante appelée Nicole et douée d'un non moins vrai accent auvergnat ; et, surtout, la mésaventure du colonel de Castel-Brillant qui donne un rendez-vous nocturne à la femme de son lieutenant, et, croyant coucher avec elle, couche avec sa propre femme, sans la reconnaître, à cause de la lampe éteinte, — rien de plus vraisemblable, ces choses-là arrivent toutes les nuits. A vrai dire, jusqu'à ce moment de la pièce, le public a montré quelque froideur et, moi-même, je ne souriais qu'à peine. Mais voici que, tout à fait imprévu, gai, presque joli, spirituel ça et là, le troisième acte, avec sa scène amusante du colonel qui croit avoir été l'amant de la bonne, et l'air agréable où Brigitte rossignole les tarntataras de la trompette, et le duettino joliment libertin de la

lieutenante et de la colonelle, et la partie de baccara où M. de Castel-Brillant, contraint par sa femme à la générosité, fait gagner à Brétigny la dot de Brigitte (c'est égal, il faut qu'il soit joliment simple ou fameusement crapule, le lieutenant, pour ne pas voir qu'on lui fait cadeau de trente mille francs et même de beaucoup plus, si j'ai bien compté), le troisième acte a tout à fait amusé. Alors, par un naturel retour, on s'est souvenu de quelques scènes à peu près drôles dans le commencement de la pièce, des musiquettes tendres de quelques romances, de quelques duettininos — duettino serait un diminutif insuffisant — très ingénieusement imités des airs que l'on a le plus coutume d'applaudir ; et, au total, l'enthousiasme a été vif.

M. Huguenet, comédien très fin, et qui, maintes fois, m'a paru soucieux de mériter son succès par des efforts nouveaux, n'était pas en belle humeur, eût-on dit. au commencement ; d'ailleurs, l'uniforme ne fait qu'insuffisamment valoir les avantages qui l'ont rendu célèbre et redoutable ; il y a eu, parmi quelques jeunes personnes, des désappointements. Mais il a pris une charmante revanche au troisième acte, par la bonhomie très comique de ses déconvenues et le très élégant marquisat de sa façon de tricher pour le bon motif. Mme Simon-Girard me comble d'étonnement. Elle est jolie comme un amour, elle joue comme un ange, elle chante comme une fauvette ; et, pourtant, je ne sais pourquoi ça n'est pas tout à fait ce qu'il faudrait que cela fût. Trop parfaite, peut-être ? C'est un talent auquel rien ne manque que de manquer de quelque chose. Il est déplorable qu'on ait gâté d'un teint paysan, couleur de

brique, la jeune face aimable et grasse de Mlle Alice Bonheur, et, d'un grossier accent, son exquise voix chantante, qui sait la musique. Mais que Mlle Germaine Gallois, si marquise qu'elle ne l'est guère, est donc blanche, et rayonnante, en sa délicieuse toilette qui lui fait plus abondante — soin évidemment inutile — sa belle poitrine de jeune femme, et, si fine, la taille. M. Théry ténorise adroitement avec une voix de basse ; M. Lamy, très soigneux et très délicat artiste, a eu dans un personnage imbécile et banal de fort ingénieuses trouvailles ; et, avec son comique morne, M. Barral est précisément l'homme du rôle lugubre qui lui fut confié. Somme toute, ainsi faite et ainsi jouée, la *Dot de Brigitte* aura, je pense, le sort, si enviable déjà, des opérettes qui ont beaucoup de succès, sans en avoir énormément.

---

**M. Pierre Wolf.**

CEUX QU'ON AIME

Pièce en trois actes.

**M. Charles Aubert**

PARIS-SPORT

Pantomime en trois tableaux.

*Comédie-Parisienne* (7 mai).

Après l'Argent, l'argent. Hélas ! que c'est agaçant à la fin, ces rages, ces ruses, ces colères,

ces fausses tendresses autour de l'argent, de l'argent et de l'argent. Qui donc doute qu'il exerce quelque puissance, le Veau d'Argent! car nous l'avons dédoré. Mais, véritablement, l'insistance à nous en rappeler toujours le triomphe finirait par nous faire supposer, chez ceux qui en ressassent la victoire, une trop grande préoccupation de lui seul. Et il y a d'autres mobiles humains. J'aime à penser que les passions, sublimes ou ignobles, n'importe, que les jalousies, les ambitions, et tout ce que comporte de simplicités ou d'aberrations l'Amour, n'a pas absolument cessé d'inquiéter l'humanité; nous pouvons encore imaginer qu'il y a des bouches qui se baisent, ou se mordent, sans apartés calculateurs de la somme que vaudra le baiser ou la morsure. Il est bien certain que j'accorde le libre choix de tout sujet à tous les auteurs dramatiques ; mais cette liberté même implique une extension des ordres d'idées où choisir; et je me révolte contre l'ennui de ne pas sortir d'une impasse où la suprême maison a, pour gros numéro, une pièce de cent sous.

M. Pierre Wolff est homme d'esprit et de talent. Voilà ce que nul ne contestera. Mais qu'il a eu tort de croire que les facéties amères, ou soit-disant telles, de l'ancien Théâtre-Libre, sont encore de mise, et que cela est «épatant» de montrer, autour d'un pauvre niais phtisique, la convoitise d'une fille abjecte et bête, accompagnée d'une mère qui a traîné dans toutes les légendes de caricatures, et les emprunts de clubmen de bas étage, et toutes les saletés des mains tendues vers le coffre-fort d'un mourant. Elles ont mille ans, ces histoires-là! Emile Zola, avec une loyauté de grand artiste et une triomphante

ironie d'érudit, a révélé — personne ne s'en était aperçu ! — qu'il avait pris les *Héritiers Rabourdin* au *Volpone* de Ben Jonson! Vraiment, pour un temps du moins, — jusqu'à un chef-d'œuvre qui aura raison puisqu'il sera un chef-d'œuvre, — en voila assez de ces histoires de successions, d'héritages, et de plates gens épris de plat argent; et si grand que soit mon espoir en l'avenir dramatique de M. Pierre Wolff, je ne puis, moi, qui, hier, me suis montré sévère, — avec quelque excès, peut-être, — pour la pièce de M. Emile Fabre, louer aujourd'hui celle de M. Wolff, qui, malgré un troisième acte où s'affirme un auteur dramatique intéressant, a tous les défauts, à la Comédie-Parisienne, de la pièce du Théâtre Libre, sans en avoir les qualités.

Il m'a paru qu'elle était assez bien jouée. Je dis : il m'a paru. J'ai le grave défaut de ne pas distinguer suffisamment les interprètes des œuvres qu'ils interprètent; et, dussent beaucoup d'artistes m'en vouloir, il ne faut pas qu'il y ait de bons acteurs de mauvaises pièces. Pourtant, je crois que M. Gémier a montré quelque talent, mais avec des soubresauts de main droite qui furent inventés par Antoine, et qu'il faut lui laisser, parce que, lui seul, les ayant inventés, sait en faire bon usage.

Et le public a été froid, — je le suis aussi, — pour une comédie qui, il y a sept ans, aurait pu réussir comme une autre. Un nouvel art est indispensable.

La médiocre soirée de la Comédie-Parisienne s'est achevée par une pantomime de M. Charles Aubert. Cette pantomime, qui aurait sans doute réussi, jouée plus tôt, n'a obtenu que l'indifférence

des fauteuils vides et des loges désertées. Mais M. Charles Aubert, n'en doutez point, est un mime remarquable. Lui seul, avec Séverin, de Marseille, garde la tradition des Debureau, et des Rouff compromise par des artistes de comédie qui, sans étude spéciale, s'imaginent pouvoir être des Pierrots, et par l'insupportable talent, artificiel, mélodramatique, et si province, de Mlle Félicia Mallet; quelque occasion se présentera de parler de la pantomime, et je dirai ce que je pense et ce que j'augure de cet art tout particulier qui cesse d'être s'il n'est plus, absolument, lui-même et lui seul.

---

**M. Henrik Ibsen.**

LE PETIT EYOLF

Trois actes en prose (traduction de M. le comte Prozor).

**M. Paul Vérola.**

L'ECOLE DE L'IDÉAL

Trois actes en vers.

*Théâtre de l'Œuvre* (8 mai).

Pourquoi s'évertuer à chercher un sens profond et lointain aux œuvres de M. Ibsen? Qu'elles aient un air de mystère, je n'y contredis point, et, à cause de cela, je m'y plais. Mais elles n'ont d'énigmatique que leur hésitation, leur lenteur, leur pudeur peut-être, à révéler ce

qu'elles signifient; et, l'énigme devinée, on s'étonne que le mot en fût si proche, si peu rare, si banal quelquefois. M. Ibsen m'apparaît comme un esprit très simple, en soi. On pourrait dire, je pense, que c'est un génie puéril, — ce mot, ici, n'implique aucun blâme, bien au contraire. S'il lui arrive de proférer de grands mots de science moderne et d'école, c'est avec la naïveté infatuée d'un écolier qui les apprit récemment; et sa malice est celle d'un enfant qui a écouté aux portes; M. Ibsen a beaucoup écouté aux portes de littératures étrangères. Mais tout ce qu'il a appris se disperse vite, se déprécise, si j'ose dire, en sa candeur innée. Pas d'âme plus ingénue. De la vie réelle qu'il regarde avec un étonnement un peu ahuri, il fait des petits contes qu'il aimerait qu'on lui contât. Et il se berce avec ses naïves histoires. Il est sa propre nourrice. J'imagine que les préfaces ont tort de lui prêter tant d'intentions sociales et humanitaires; son souci ne va point jusque-là et n'y veut point aller. Les symboles qu'on veut découvrir en lui y sont peut-être, si on les y met; mais, lui, il n'y songeait guère, du moins quand il était tout à fait lui-même, rien que lui-même, c'est-à-dire avant que les agenouillements de l'enthousiasme lui eussent révélé la hauteur de son front. Si quelqu'une de ses œuvres exprime les destinées universelles des âmes, c'est à peu près comme le Petit Chaperon Rouge, mangé par le loup, représente l'Aurore matinale vaincue par le noir Nuage, comme le Prince Charmant, éveilleur de la Belle qui dort au Bois, est le premier rayon du matin faisant signe au recommencement de vivre. Ainsi, dans le *Petit Eyolf*, d'où se dégage, je l'avoue, un op-

pressant ennui, — mais quel critique n'en a pas préféré la fatigue à la morne désolation des pièces gaies que nous subîmes ces soirs derniers ! — ainsi, dans le *Petit Eyolf*, l'auteur a seulement voulu nous montrer, d'abord, la touchante aventure d'un pauvre bébé infirme qui, la béquille à l'aisselle, voudrait courir, voudrait nager, voudrait être soldat, et qui se noie, ravi de suivre, à travers l'eau, la guimbarde de la Femme-aux-rats. Voici déjà deux contes : l'un qui est de M. Ibsen, peut-être, l'autre qui est une vieille historiette allemande. Et, quand le petit est mort, le père et la mère se disent des mots cruels, se font des reproches. C'est de leur faute si l'enfant a été blessé, si l'enfant est mort. Le Bûcheron et la Bûcheronne pourraient avoir presque le même remords d'avoir perdu leurs petits dans le bois. L'anecdote puérile, il est vrai, se fait plus grave. C'est une méchante maman, Rita, méchante maman pour être trop ardente épouse : elle est si amoureuse qu'elle veut qu'on ne s'occupe que d'elle ; et c'est un méchant papa, Alfred, qui n'a songé à son enfant que quand il s'est reconnu incapable de finir son livre. Même passionnellement élargi, le drame demeure ingénu. Cheminant de songe en songe, il arrive au bord d'un grand trou noir, l'amour du frère pour la sœur ; mais il n'a garde d'y tomber et s'en esquive par un adroit ressouvenir d'un roman français. D'avoir côtoyé l'abîme de l'inceste, il ne lui restera qu'une petite fleur de myosotis, cueillie au bord. Si, plus tard, la douleur du père et de la mère devient espoir, aspire au devoir, développe son étroit égoïsme en charité universelle, c'est par imitation de l'âme auguste de

Tolstoï. En somme, tout est demeuré naïf, pas complexe, petit à tenir dans une main d'enfant. Mais, par sa puérilité même, si extraordinaire qu'on n'y saurait croire, et que, pour ma part, j'estime réelle, M. Henrik Ibsen réussit à créer autour de son œuvre une atmosphère mystérieuse d'étonnement. On ne veut point croire qu'il craint comme un petit qui frissonne, ni que c'est par faute d'audace qu'il se retient, sur le bord de la vie, aux menues ramilles de la chimère ; on lui attribue le dédain d'accomplir, dans la réalité, ce qu'il n'a pas même conçu, et l'on prête à son épouvante, à son recul, la possibilité de l'essor jusqu'à l'Infini. Parce qu'il n'achève pas, il semble capable du par-delà l'achèvement ; son bégaiement donne à supposer des paroles que, peut-être, il n'aurait pas su dire. Et il devient, dans la complaisance des âmes poétiques, tout ce qu'il n'est pas. D'ailleurs, ce don de suggérer, par le moins, le plus, n'appartient qu'aux âmes vraiment poètes. J'ai dit : puéril, mais j'ai dit : génie. Et encore que la qualité du mystère qui émane des drames de M. Ibsen ne paraisse pas lui appartenir en propre, —plagiaire? non certes, mais imitateur, inconscient, — encore que la buée de vague dont s'estompent les gestes de ses personnages, et le silence où s'éteignent et leur voix et leurs pas, soient tombés d'une fenêtre de la Maison Usher, ce n'est pas un médiocre mérite que de pouvoir environner son œuvre, comme l'ombre revêt un paysage peut-être vide, d'une nuit à peine lunaire où les hommes pensent voir frissonner les fantomals tremblements de leurs propres rêves.

Le *Petit Eyolf*, — si j'excepte Mlle Gabrielle

Zapolska, qui a remarquablement composé le rôle de la Femme-aux-rats, qui a véritablement, dans le trémolo de la parole, dans les crispations haineuses et nerveuses de ses doigts, la tressaillante agonie des pauvres petites bêtes rongeuses et gratteuses, et Mlle Hedwige Morre attendrissante, dans le rôle du Petit Eyolf, par sa simplicité enfantine et sa gaie façon de sauter sur sa dolente béquille, — le drame d'Ibsen n'est pas bien joué du tout. L'artiste chargé du rôle de l'ingénieur Borgheim et que le programme nomme, à tort Ravet, demeure parfaitement banal, Mlle Marthe Mellot, remarquée, naguère, à côté de Sarah Bernhardt, et si finement botticellique dans les poèmes étranges de M. Dujardin, a montré, trop agitée, une hystérie de Parisienne au lieu de la vigueur sensuelle d'une Septentrionale en qui bat, exceptionnellement, un cœur chaud, — femme de Strinberg, plutôt qu'héroïne d'Ibsen; et M. Lugné-Poë, intelligent, sait trop bien ce qu'il fait. Il a le tort de vouloir montrer qu'il comprend ce qu'il faut laisser comprendre aux autres avec l'air de l'ignorer soi-même. Tant de monotonie dans le lointain de la voix et tant de rêve dans l'attitude et dans le geste irrite un peu le spectateur qui aimerait à se faire tout seul une idée des choses et juge inutile qu'on lui en impose, non sans un peu d'impertinence, le sens intime. Les drames d'Ibsen, je le répète, sont des drames simples. Ils doivent être joués simplement, comme sans y prendre garde, avec bonhomie. Et le rêve est dans nos âmes.

Au reste, il faut encourager d'une vigoureuse confiance le très bel effort de théâtre nouveau que

tente M. Lugné-Poë. Maintenant que le Théâtre-Libre n'est plus, maintenant qu'une indifférence à peu près générale accueille l'art qu'il mit à la mode, c'est sur la scène de L'ŒUVRE transportée de salle en salle, — nous la suivrons partout où elle ira, — que se peuvent manifester les intentions dramatiques de la génération nouvelle. Il faut que L'ŒUVRE subsiste, ne fût-ce que quelques années, afin que soient mises en relation directe avec la critique et le public, les âmes des jeunes hommes. Qui sait si ce n'est pas, d'entre ces décors ambulants que surgira l'orientation nouvelle qu'aiment déjà notre ennui d'hier et notre espoir de demain ?

Mais l'encouragement ne doit pas aller jusqu'à une exagérée complaisance. Il est vraiment déplorable que le théâtre de M. Lugné-Poë ait cru devoir nous donner l'*Ecole de l'Idéal*, de M. Paul Vérola. Parlons net. Qu'est-ce qu'elle vient faire, parmi ce jeune monde où l'imprévu et l'excentricité, même folle, doivent être la Loi, — car il y a les Petites Maisons de Sages, — cette pièce banale, bourgeoise, et toute bourrée d'abominables bons sentiments? De même que, romantique au gilet rouge, je n'aurais pas compris Latour-Saint-Ybars chez Victor Hugo ou chez Pétrus Borel, je m'explique mal M. Camille Doucet chez Ibsen ou chez Maeterlink. M. Paul Vérola objectera qu'il ose des vers ternaires, qu'il fait rimer le pluriel avec le singulier, et que, par conséquent, il est un symboliste, lui aussi. Homme d'esprit, comme on m'assure qu'il l'est, il n'en croit pas un mot; et il a tort de vouloir, par une concession d'amateur à la mode courante, paraître ce qu'il n'est point. Que M. Henri de Régnier,

que M. Viellé-Griffin, que M. Gustave Kahn, que M. Adolphe Retté s'attachent à ce qu'ils nomment le vers libre, je le puis approuver ou désapprouver ; mais je sais qu'en rimant et en rythmant de la sorte, ils obéissent à une loi qu'ils ont voulue et formulée. Artistes d'un art qui n'est pas le mien, ils savent ce qu'ils veulent et savent ce qu'ils font. Mais les prosodies extravagantes de M. Paul Vérola — en disant « extravagantes » j'emploie un mot trop doux — ne sont que des *fautes* dans des vers d'écolier. Et le sujet de sa pièce est pénible en soi. Il est fâcheux qu'un poète, ou quelqu'un se croyant tel, raille, même en ce qu'ils peuvent avoir de falot, les emportements de la jeunesse vers un idéal, fût-il absurde; et il ne faut pas dire de mal de la poésie dans la maison des poètes.

---

**MM. Michel Carré, Jean Hubert, Francis Thomé.**

MADEMOISELLE PYGMALION

**Pantomime en trois actes.**

***Cercle Funambulesque* (14 mai).**

Un homme exista à qui la postérité doit un livre in-folio, de huit cents pages, en très petit texte, sur deux colonnes, intitulé : *l'Art de sonner les cloches ;* et ce livre commence par cette phrase sublime en sa simplicité : « Généra-

lement, on les sonne mal. » Je crois qu'on pourrait dire de la pantomime : « Généralement, on la joue mal »; mais je n'irai pas jusqu'à l'in-folio. Je me bornerai à signaler, très vite, une erreur où tombent fréquemment les auteurs et les acteurs de pantomime, où je suis tombé, moi-même, dans le *Collier de Saphirs*, qui a été aux nues, grâce à la musique de M. Gabriel Pierné et au talent de Mlle Peppa Invernizzi.

Cette erreur, c'est de croire que la pantomime n'est pas autre chose qu'une comédie muette, ou qu'un drame muet. Point du tout. Elle n'est pas muette, elle a la parole, à sa façon. De sorte que Séverin, traditionnel Pierrot, a pu dire avec justice d'une mime célèbre que, en mimant, elle parlait nègre, voulant exprimer par là qu'elle supprimait les nuances de la syntaxe gesticulatoire et ne mimait, pour ainsi dire, qu'à l'infinitif. Oui la pantomime a sa langue et son style ; seulement, au lieu d'être faits de mots, ils sont faits de mouvements. J'ai entendu un metteur en scène dire à l'une de ses pensionnaires, chargée de jouer quelque Colombine : « Parlez d'abord ce que vous voulez exprimer. » Détestable conseil ! Le vrai mime doit totalement ignorer qu'il pourrait *dire* ce qu'il doit *mimer*, car, s'il pense qu'il le pourrait dire, pourquoi ne le dit-il pas ? Il faut qu'il donne au public l'impression qu'il est d'une race différente de l'ordinaire humanité, d'une race où toutes les passions s'expriment par un verbe qui ne fait pas de bruit, et ne pourraient pas s'exprimer autrement. Rien de plus déplorable que ces acteurs de drame ou de comédie qui, jouant une pantomime par occasion ou par caprice, ne font qu'accentuer davantage la mimique

dont naguère ils soulignaient leurs tirades. Le geste du mime ne doit pas être du tout celui de l'acteur parlant, puisque celui-ci n'est qu'une espèce de confirmation de ce que dit la parole, tandis que celui-là doit, tout seul, tout dire. Quiconque, d'un mouvement des lèvres, simule la forme muette du mot, n'est pas un véritable mime. Le mime doit oublier qu'il pourrait articuler des sons ; l'agitation de la bouche ne doit pas avoir plus de valeur qu'un clin de paupière ou qu'un remuement du petit doigt ; elle n'est que l'un des signes d'un mystérieux langage.

De tout cela résulte qu'il ne faut demander à la pantomime que la seule expression des sentiments simples, nets, directs, instinctifs en un mot, que peuvent nous faire entendre les divers remuements du corps. Elle n'est et ne doit être que l'instinct figuré. Je pense donc, en attendant mieux, — car il faut toujours attendre, — qu'elle ne peut exister à l'état de chef-d'œuvre, gaie, que si elle se borne aux traditionnelles naturalités des amants qui se veulent, des vieux bernés par les jeunes, de la soif ou de la gloutonnerie voleuses, et, terrible, que si elle s'en tient aux brutales manifestations de l'animalité humaine ; et elle ne nous donne pas assez, parce que nous lui demandons trop.

Mais que voilà du pédantisme, si inutile, à propos de la petite piécette qu'on a jouée, sans parler, à la Renaissance.

Hélas ! que j'aime à rire !

Hélas ! que j'ai peu ri ! sinon dans les situations graves. Et toute cette représentation n'a eu d'autre résultat que celui de nous rendre Mlle Biana Duhamel un peu trop engraissée,

et de confirmer en nous à quel point (avec des *leit motive* dont la candeur désarme), est niaise, pas même dansante, et nulle, la musique de M. Francis Thomé.

---

**MM. Chambers et Stephenson**

LA DAME DE CARREAU

Adaptation française en 5 actes et 8 tableaux de *The fatal Card.*

*Théâtre de la Porte-Saint-Martin* (15 mai).

Il n'y a de bonne cuisine que la cuisine française. Pourtant l'on va quelquefois dîner dans des restaurants italiens, hongrois, espagnols. On espère, de l'exotisme des piments, la résurrection des appétits défunts. Mais une colère vous prend et l'on prémédite de ne pas donner de pourboire au garçon lorsqu'on s'aperçoit, — cela ne tarde pas, — que toute cette cuisine étrangère est faite de vieilles viandes et de sauçailles, dont vous dégoûtèrent depuis longtemps les Bouillons parisiens. Il est bon de traduire Shakespeare, inutile de traduire les Dennery anglais; nous en avons chez nous une dizaine, ils nous suffisent. Personne ne consentira à croire qu'il y ait le moindre intérêt, la plus petite parcelle de nouveauté amusante, en cette lamentable et longue histoire d'un voleur, appelé Georges Dorster, qui adore son enfant entre deux effractions, de ces filles de voleurs, plus pures que des anges, de ces fiancés qui s'aiment et n'osent

pas se dire qu'ils s'aiment, et d'une vieille folle tombée dans l'eau, et d'un amoureux qui s'égoutte sous un châle pareil à une toile de matelas. Je m'étonnerais que quelqu'un eût éprouvé quelque inquiétude à la pensée qu'un certain nombre de filous se rejoindront,en des intentions peu honnêtes, dans un comptoir de la cité où eut bien tort de se rendre, un dimanche, un financier trop confiant. Il faut le dire une fois pour toutes, le public le plus gobeur, lui-même, ne gobe plus ces choses-là, et voici que nous en avons assez de rebâiller nos anciens bâillements. Du moins, quelque belle humeur d'aventure emporte-t-elle, à travers des imprévus, tous ces personnages médiocres, vus déjà cent fois, et dont la fréquence, sur toutes les scènes, lasse enfin notre complaisance à les tolérer? Hélas! que cela est morne, fatigant, terne, nul. Et l'on se demande de quel droit on impose à des gens qui ne méritèrent point un tel supplice, l'insupportable ennui d'un aussi lourd, d'un aussi absurde imbroglio. Croyez-bien que les courses dans les escaliers, et les gens endormis de chloroforme, et les diverses aventures qui démodèrent, il y a quarante ans, *Les Mystères de Londres* de Paul Féval, ne sont pas de nature à nous émouvoir un seul instant. Tout cela est fini, tout cela est mort, ne vaut même pas la peine qu'on s'en irrite. Mais cela ennuie, formidablement ! La seule chose qui puisse intéresser, c'est l'amusante attitude, dans les baignoires et les avant-scènes, de quelques belles jeunes femmes qui feignent de prendre plaisir, — parce que le sourire leur sied, — à ces antiques niaiseries et qui s'ennuient tout de même, elles aussi. On avait beaucoup parlé des décors transportés de Lon-

dres ; ces décors ont paru médiocres ; il y a surtout un soleil couchant, derrière une toute petite maison, qui étonne vraiment par sa rouge invraisemblance. Et nous n'en sommes plus à admirer la division d'un théâtre en trois compartiments. Ainsi, il n'y a plus, à Paris, de décorateurs ni de machinistes, et c'est de Londres, aujourd'hui, que nous vient le Truc?

D'ailleurs, cette stupide pièce n'est pas mal jouée du tout. Mlle Dux est charmante, d'un charme où l'adresse joue à merveille la simplicité. Mlle Lina Munte garde, dans sa diction, le souvenir d'avoir récité de la prose de poètes. M. Péricaud essaie d'être gai, parvient à l'être quelquefois. Il y a, dans le jeu brutal et sec de M. Desjardins, la possibilité prochaine d'un vrai artiste. M. Gauthier a de la jeunesse gaie. Le mélodrame éclate dans les râles de M. Gravier ! M. Volny, Chatterton, quelques soirs, à la Comédie-Française, n'a pas oublié qu'il le fut, et en conserve une grâce. Tous les autres artistes ne sont pas moins parfaits. Voilà vraiment, fort bien joué, un imbécile drame ; et je n'ai pas le temps de louer tout le monde.

Au reste, il se peut que je ne m'y connaisse point du tout et que la *Dame de Carreau*, grâce à quelques scènes brutales, grâce surtout à l'explosion finale, spectacle amusant, garde, d'une façon continue, le succès que lui a fait une claque exagéreuse. Il réussira peut-être, ce drame dont je suis mauvais juge. Pour ma part, je serais ravi que M. Rochard, qui est un galant et brave homme, peu affilié aux choses littéraires, excellent homme tout de même, gagnât un peu d'argent.

### MM. Meilhac et Halévy, et Jacques Offenbach

LA PÉRICHOLE

Opéra-bouffe en trois actes.

*Théâtre des Variétés.*

*Une lettre de M. Séverin, Pierrot à Marseille.*

### Eugène Granger et Lambert Thiboust.

LES DIABLES ROSES

Comédie en cinq actes, mêlée de chant.

*Théâtre de la République* (17 mai).

La Périchole, de MM. Meilhac et Halévy, n'a guère que le nom de commun avec celle de Clara Gazul. Pourtant, un air de famille. Pas des sœurs, des cousines. Et, tout aussi bien que celle-ci, celle-là pourrait dire au vice-roi don Andrès : « Eh bien, je prendrai ma guitare et j'irai chanter dans la rue, sous vos fenêtres ; et, dans mes chansons, je ferai rire aux dépens de votre vice-royauté et de votre goutte. » Mais la Périchole de l'opéra-bouffe est tout à fait vertueuse ; elle ne berne son vieil amoureux que pour le bon motif, c'est-à-dire pour épouser Piquillo, son jeune amant. Vous en savez le conte ? Je le trouve aussi joli que possible. Pauvre beau couple affamé qui s'en va chantant et mendiant par les carrefours et les rues, et qui ne mange guère, mais qui aime

tant! D'ailleurs, comme il arrive, la jolie fille qui, certes, a bon cœur, mais qui a un bon estomac aussi, se lasse non des baisers trop fréquents, mais des repas trop rares ; quelques verres d'Alicante la décident à se laisser marier pour devenir la favorite du vice-roi, et le Madère décide Piquillo à épouser n'importe quelle femme, et le Porto décide les deux notaires à marier les fiancés qui ne se reconnaissent pas, et tout le monde est gris et gambille et flageole, et c'est très amusant ce mariage au vin d'Espagne! Mais quand il apprend qu'il a épousé sa bonne amie, et que c'est le vice-roi qui en aura le plaisir, Piquillo se fâche tout rouge; il répudie les titres qu'on lui donna, méprise ses habits de soie et d'or; en un mot, ne se montre pas moins homme d'honneur que le Fernand de la *Favorite*. « Que faut-il faire de cet impertinent? demande la foule courtisane. — Sautez dessus! » dit le roi; et on le fourre dans le cachot réservé aux « maris-ré, aux maris-cal, aux maris-ci, aux maris-trants, aux maris récalcitrants! » Il n'y fait pas long séjour, grâce à un extraordinaire prisonnier, qui est bien l'une des plus falotes imaginations, et des plus plaisantes, qu'on ait mises au théâtre, et grâce à la Périchole qui s'introduit dans la prison, non sans une réminiscence tout à fait drôle de la *Tour de Nesles*. Puis, moqué, bafoué, n'importe, le bon vice-roi s'attendrit. Si le vieux prisonnier, étonnant Latude sans évasions, est réintégré dans son cachot par l'admirable et excellente raison que personne, ni lui-même, ne sait pourquoi on l'y avait mis, les beaux jeunes amants sont libres et riches et mariés! ou du moins, il ne manque au mariage qu'une formalité qui sera tôt remplie.

Le succès de cette pièce ancienne, qui n'a point paru vieille, a été très vif. A vrai dire, je pense qu'en ce qui concerne la musique, on n'a pas été sans éprouver quelque déception. Les airs que l'on aima, que l'on chanta dans sa jeunesse, comme ils étaient jolis, comme ils étaient tendres ou joyeux! et, ne les entendant plus, on continuait de croire qu'ils étaient tels en effet. Mais si on les réentend, on a une tristesse. Comme ils sont différents de ce qu'ils furent, ou, plutôt, comme on est différent soi-même de ce qu'on était. On s'efforce de s'y plaire comme on s'y plut, pour se persuader que l'on n'a point changé; on ne s'y plaît guère, il y a des rythmes fous de chansons qui donnent envie de pleurer. Mais la jeunesse d'à-présent peut-elle y prendre le plaisir qu'y prit la jeunesse d'autrefois? Non. Pas tout à fait le même, du moins. A cause des ans passés, il y a un désaccord entre les nouveaux venus et les anciennes choses. Il faut laisser dans le passé les ariettes fanées; pour les vieux, c'est fini; pour les jeunes, ça n'existe pas. Et c'est une mélancolie pour tous, ces quadrilles, ces valses, et tous ces refrains, tyroliennes ou boleros ou autres espagnolades. Il semble, quand les a évoqués le bâton du chef d'orchestre, qu'on voit se trémousser des spectres à castagnettes.

Tandis que la musique décevait un peu, l'interprétation ne satisfaisait qu'incomplètement. Il m'a paru qu'elle manquait de joie, d'excès, de démence. Exceptons tout de suite Mme Jeanne Granier, qui, médiocre à la répétition générale, n'osant pas se jeter toute dans la fantaisie extrême de son rôle, a été, ce soir, adorablement vivante, ardente, verveuse, folle! Comme il est sorti, le

diable au corps qu'il y a en elle, et comme il a fait des siennes! Mais M. Guy, lui, est resté trop sérieux. Voilà, certes, un artiste à qui est promis un bel avenir et qui le méritera. Il a la voix jolie, le jeu intelligent, et il a le bon goût de ne point consentir aux fadeurs de bellâtre qui rendent si insupportables beaucoup de chanteurs d'opérette, — même d'opéra-comique. Seulement, pourquoi diantre, au second acte de la *Périchole*, s'imagine-t-il qu'il chante la *Favorite*, en effet? Et riez donc! et gambadez donc, et faites donc cent extravagances! Deux ou trois farces traditionnelles ne suffisent pas à l'outrance drôle du personnage, et il n'a pas besoin d'être si digne. M. André Simon, en ce benêt de vice-roi, se montre adroit, un peu terne, pas tout à fait quelconque. Je ne comprends pas pourquoi ce rôle n'a pas été confié à M. Baron qui, avec les dons extraordinaires que sa volonté d'artiste a développés, en aurait fait, j'en suis convaincu, un exhilarant et inoubliable fantoche. Vraiment, pour un tel bouffon, le personnage de Panatellas c'est trop peu. Quant à M. Petit — d'ordinaire il ne me fait rire qu'assez modérément, — il est tout à fait, tout à fait plaisant; et il porte, sur sa petite tête drôlichonne au nez ahuri qui s'avance, une coiffure à peu près pareille au diadème de Marie de Neubourg dans *Ruy Blas*, — qui est un rêve d'éclat de rire. Et M. Lassouche, dans le personnage du vieux Latude qui, creusant la pierre depuis douze ans, n'espère s'évader qu'après douze ans encore, triomphe incomparablement! c'est, dans la pitrerie, le prodige même. Les femmes? toutes exquises. C'est comme je vous le dis. Absolument exquises. Et toutes chantent si bien, et toutes sont

si jolies ! J'en ai même remarqué une, entre les trois Cousines, — c'est celle qui est en rouge, elle s'appelle, je crois, Mlle Diéterle, — qui chante encore mieux et qui est encore plus jolie que toutes les autres.

Et pourtant, je le crois, ce n'est pas l'interprétation qui a valu à la *Périchole* un si brillant et si bruyant succès. La pièce de MM. Henri Meilhac et Ludovic Halévy a triomphé parce qu'elle est adorable. Mon récit, tout à l'heure, n'en a pas donné du tout une juste idée. Que ceux qui ne la connaissent pas aillent l'entendre ; ils seront charmés. Car tout ici est belle humeur, fantaisie heureuse, tendresse aussi ; et un art très sûr, qui ne laisse pas aller la sentimentalité jusqu'à une niaise sensiblerie, retient la joie au bord du vil comique. Que nous voilà loin, heureusement, des grossières calembredaines et des basses fadaises, tolérables à peine dans les revues de cafés-concerts. Ne vous y trompez pas, il y a dans la jolie œuvre de MM. Meilhac et Halévy, avec un peu plus de farce, quelque chose de l'agrément d'une comédie de Musset.

*
* *

J'ai reçu une lettre de M. Séverin, Pierrot à Marseille. Je voudrais que Paul Arène nous parlât de lui, quelque jour. Paul Arène connaît très bien ce mime, l'admire, et nous dirait avec justesse ce qu'il faut penser de lui. En attendant, voici la lettre de M. Séverin, savant et sincère artiste. Il me semble qu'elle pourra intéresser plusieurs personnes.

Marseille, 15 mai 1895.

« Cher Maître,

« Je viens de lire votre compte rendu sur les nouveaux spectacles de la Comédie Parisienne. J'y trouve mon nom. Je ne sais comment vous remercier d'avoir pensé à moi. Combien je suis heureux que mon faible talent ait pris une petite place dans vos souvenirs ! Et puis, laissez-moi aussi vous remercier pour mon art, pour mon pauvre art que l'on déforme chaque jour. Tous les acteurs veulent aujourd'hui être mimes, il n'y a plus que ceux qui le sont vraiment que l'on ne reconnaît plus tels. Et notez bien que, il y a quelques années, ces mêmes acteurs riaient de cet art, des mimes qu'ils regardaient de toute la hauteur de leur *talent oratoire*. C'est qu'aussi à cette époque la pantomime était délaissée. Seule, la province la savourait encore. Le mime gagnait très peu, il travaillait beaucoup, pour l'amour de son art, et mangeait son pain noir. Un beau jour, le public assoiffé de nouveau, sous l'impulsion donnée par quelques gourmets de l'art, le public, dis-je, reprend goût à la pantomime. Quelle joie ! pour les mimes, les amoureux, les fidèles de leur art ; s'ils ont travaillé, souffert dans leur amour-propre, ils vont enfin voir leurs souffrances récompensées ! Un gâteau royal leur est servi, qu'ils vont se partager. Mais, va te faire fiche ! ceux-là qui l'ont tant critiquée, la pantomime, ceux-là se forment en cercle, s'emparent de ce gâteau, et pas un mime ne peut en approcher. Ceux-là, à

qui tout est possible, puisqu'ils savent, qui chanter une chansonnette, qui lever la jambe, ou même jouer la comédie, ceux-là se sont, en un jour, subitement réveillés mimes, et du jour au lendemain. Et ils se sont si bien emparés de tout, ils y ont mis tant de bonne volonté, ils sont si nombreux que pas un vrai mime n'a trouvé de place pour passer, et dire, et prouver au public que ce n'est pas de la pantomime qu'on lui donne, mais de la contrefaçon. Les mimes, les vrais, qui, pendant vingt ans, ont travaillé leur art, rien que leur art, ceux auxquels on a transmis de génération en génération les traditions de l'école (car il en existe une, n'en déplaise à messieurs les acteurs), ceux-là sont si bien dédaignés par messieurs les directeurs, qui subissent l'influence des mimes *instantanés*, qu'ils sont condamnés à manger toujours leur pain noir. Au surplus, de quoi se plaignent-ils ? Ne sont-ils pas habitués au pain noir ? Les instantanés priment sur tout. L'école ? les traditions ? à quoi bon ? Ils s'arrangent de façon que l'on ne puisse comparer les vrais aux faux ; voilà pour eux le point important, et les directeurs, sciemment ou inconsciemment, sont leurs complices. Mais, pardon, je m'aperçois que je deviens acrimonieux et que je dois hrriblement vous agacer. Je me suis laissé entraîner plus loin que je ne le voulais, car mon intention n'était que de vous remercier, cher Maître, d'avoir pensé à moi. Vous m'avez rendu bien heureux. Merci pour mon art et pour moi. Mon bonheur serait complet si un jour vous vouliez employer ou faire employer mon faible talent.

« En attendant, merci encore de la sensation bonne que vous m'avez donnée.

« Croyez-moi votre reconnaissant et tout dévoué.

« Au clair de la lune, votre ami Pierrot,

C. SÉVERIN »

*
* *

Au théâtre de la République, une comédie en cinq actes mêlée de chant. Eh ! quoi, de la scène de la rue de Malte disparaît le sombre drame populaire avec ses assassins et ses traîtres, et ses juges d'instruction, et ses jurés de cours d'assises ? Au lieu de ces diables noirs, voici les Diables Roses ! Signe des temps. On est si triste qu'on voudrait bien s'amuser. Il me semble que je me le rappelle, pas ennuyeux du tout, ce vaudeville d'Eugène Granger et Lambert Thiboust. J'étais tout petit quand on le joua. Faut-il qu'il soit ancien ! Naturellement, à cause du banquet où nous avons fêté le triomphe de François Coppée, où j'ai été si heureux de serrer la main de mon cher compagnon, et à cause de la première des Variétés, je n'ai pas pu aller au théâtre de la République, mais on m'en apporte de bonnes nouvelles. M. Pons-Arlès, qui a eu l'honneur de jouer Boubouroche dans l'admirable vaudeville tragique de Georges Courteline, a été fort applaudi ; je suis bien sûr que Mlle Jane Evans n'a pas cessé d'être jolie ; et il faut, paraît-il, ne pas négliger M. Grégoire, très rond et très franc dans le rôle de Pavillon, le maître d'armes ; et c'est très bien que l'on rie où l'on a tant pleuré.

———

**MM. B. Fauvet et L. Ratz**

LA CLEF DU CŒUR
Monomime.

**MM. E. Grandé et Ch. Gessler.**

PIERROT MINISTRE.

Pantomime.

**MM. R. d'Avricourt, H. Gerbault et P. Marcellis.**

ZUT.

Pantomime.

*Cercle Funambulesque* (20 mai).

Des pantomimes ? pas du tout : des vaudevilles sans paroles. D'ailleurs, de ces trois actes, deux sont plaisants ; et, pour ces menus spectacles, il n'en faut pas demander davantage.

Malgré le joli visage et le très fin talent de Mme Marcilly, on a peu goûté *la Clef du Cœur*, non pas monomime, (d'ailleurs, « monomime» est une expression impropre), mais monologue à qui l'on a coupé la langue. Au contraire on s'est franchement diverti de l'aventure de Pierrot Ministre entre la mère Gibou et la petite Gibou. Peut-être eût-il

mieux valu n'y pas mêler Mme Pierrot, bien inutile, et de qui la tête remplaçant la tête de plâtre de la République a semblé une amusette médiocre ? La fin — la petite Gibou continuant à Pierrot II, nouveau ministre, la caresse commencée à Pierrot Ier, ministre dégommé, — est tout à fait drôle, et même elle ne manque pas (eh ! eh !) d'une petite intention philosophique.

Nulle philosophie dans *Zut !* sinon celle-ci qu'il vaut mieux dormir avec une jeune personne, — fût-ce la servante ! — bien saine et bien fraîche, bien dodue du corsage et du reste, qu'avec les faux cheveux, la fausse gorge et le tutu d'une cocotte même illustre. Ah ! que j'en demeure d'accord ! Le public a été émerveillé de la facilité de Mlle Marguerite Deval à casser les noisettes, non pas avec les dents.

Du reste, c'est à Mlle Deval, et à M. Tarride, que revient la majeure part du succès de la soirée. Quelle amusante petite frimousse vous avez, mademoiselle, et quelles jolies façons coquines ! Mais pourquoi diantre, vous qui jouez et chantez si agréablement le vaudeville à couplets, vous obstinez-vous à la pantomime où vous n'entendez rien ? Je ne dirai pas la même chose à M. Tarride. Il me paraît avoir de véritables dons de mime que pourraient développer d'assidues études spéciales. Mais, alors, il faudrait renoncer au théâtre parlé ! Car jamais Debureau n'a joué la comédie, ni Lesueur la pantomime.

---

### Marcel Prévost.

LES DEMI-VIERGES.

Comédie en trois actes.

*Théâtre du Gymnase* (21 mai).

Voici une pièce féroce. Je l'aime d'être ainsi. Je loue M. Marcel Prévost d'avoir, bravement, cruellement mais justement, traîné en pleine lumière, parmi des déchirures de soies et de dentelles, une des plus sales vilenies de la société actuelle. Ceux-là même qui s'écrient : « Allons donc, ce n'est pas possible ! il n'existe pas de pareilles jeunes filles ! il n'existe pas de pareils hommes ! » savent bien qu'ils mentent, savent bien que M. Marcel Prévost dit la vérité. Mais, voilà, il nous plaît de vivre en l'admiration pas du tout sincère de nos vertus, et nous ne voulons pas être troublés dans la respectabilité de nos hypocrisies. Si quelque écrivain à la poigne solide prend les fausses candeurs par le cou et les oblige à regarder ce qu'elles firent et ce qu'elles font, elles ont les effarements et les hérissements des chats dont on fourre le museau dans leur ordure. Hier soir, elles ont essayé de se rebiffer. L'ingénuité de Tout-Paris a été choquée. Certains soirs, Tout-Paris est mieux qu'une demi-vierge, est une vierge tout à fait ; et il y a des choses qu'il ne saurait ni voir, ni entendre. *Sancte pudor !* Rien de plus attendrissant que la rougeur d'antiques

catins pour une scène un peu osée, — il est vrai qu'elles en sont les bons juges, — pour quelques mots violents ; et quant à l'indignation de deux ou trois vieux, suiveurs de trottins, et de quatre ou cinq jeunes, guerluchons de cocottes, elle est bien faite pour rendre l'espérance à ceux qui n'étaient pas sans inquiétude quant à la perfection morale de nos contemporains. Pour parler sans rire, il serait grand temps que l'effort d'artistes loyaux, qui savent voir la vérité et la veulent dire, selon leur devoir de l'art qu'ils ont choisi, ne soit plus entravé par les effarouchements d'un petit nombre de personnes qui se croient vertueuses parce qu'elles aiment à voir lever l'aurore à travers la vitre des cabinets particuliers. Quant à M. Marcel Prévost, il n'a pas à se plaindre. Le plus grand nombre a compris et approuvé son audace. Même l'injustice de quelques-uns lui a valu des partisans imprévus parmi ceux que les mondanités et les élégantes roueries où son talent s'amuse avaient, jusqu'à ce jour, tenu à l'écart de l'admirer tout à fait. Que seront les soirées prochaines? J'imagine qu'elles ne s'achèveront pas sans résistances, çà et là, ni sans « oh ! oh ! » dans les baignoires des couples qui auront bien dîné. Mais le vrai public, je l'espère, le bon public simple, — honnêtes payants, de qui l'impression, en fin de compte, est si peu différente, seulement plus instinctive, de celles des vrais littérateurs, — honorera la belle témérité d'une pareille tentative, et s'y plaira, en songeant. De toute façon, M. Marcel Prévost gardera l'honneur d'avoir mis à nu, pleinement, la détestable veulerie de l'amour qui n'ose pas être l'amour ; et, s'il n'a pas été le premier à la révéler, — certainement il a

cru l'être, car qui donc se souvient de deux morceaux de prose intitulés, l'un : *Vierges*, l'autre : l'*Honnête Amant*, parus dans des livres d'un auteur qu'on lit si peu ? —il l'a exprimée, cette veulerie, cette lâcheté, cet immonde consentement à la volupté sans responsabilité, en une vivante et terrible histoire qui, dans sa pièce, a encore plus de relief que dans son roman.

Cette histoire, vous la savez.

Belle, faite de chair rayonnante, et le besoin de la luxure totale lui suant des pores, Maud de Vouvre n'a plus le sou, entre sa mère, imbécile, et Jacqueline, sa petite sœur qui pousse la prudence jusqu'à l'honnêteté et la crainte de l'avenir jusqu'à la caisse d'épargne. Tandis qu'elle attend le mari, payeur de dettes et réédificateur de la fortune familiale, ses sens éclosent, s'épanouissent, exigent, et elle consent à ces flirts extrêmes, où, à un homme en qui la peur de l'irrémédiable n'exige que presque tout, la jeune fille accorde toutes les joies hors celles de qui le don ne pourrait plus être révoqué. En même temps que la demi-vierge, elle est la demi-maîtresse, elle est la moitié de « non » en même temps que la moitié de « oui ». Au reste, par le sentiment sans doute de sa beauté qui lui impose un idéal, elle garde quelque grandeur; moins ignoblement vile que toutes ces petites autour d'elle, Madeleine Reversier, Marthe Reversier, Betty, Cécile Ambre, Dora Calvell, et d'autres qui, chanteuses de chansons de cafés-concerts et diseuses de mots retenus des légendes de Forain, en des complicités chuchotantes où s'exaspère et se satisfait peut-être leur féminilité récente, s'amusent des mains qui pressent les bras nus aux

valses des bals blancs, des étreintes tournantes serrant le buste au buste, des bouches viriles aspirant, montés d'entre les seins, des parfums reconnus ; qui ne sont point innocentes des souffles dans l'oreille, tandis que leur danseur leur remet la sortie de bal, ni des rendez-vous dans les garçonnières où l'on ira aussi loin que possible, sans aller *trop loin*. Ce *trop*, qu'elles ne donneront pas, en sachant la valeur, et que le flirteur, du reste, ne réclamera point, en sachant le péril, fait partie de la dot ; et c'est pour après les épousailles, les garçonnières définitives. M. Alexandre Dumas fils a dû reconnaître ici le respect du Capital. Vraiment, Maud, parce que précisément elle est plus passionnée, vaut mieux qu'elles et elle voudrait aimer, irrémissiblement. Elle a l'âme trop haute pour s'accorder au dessein patient de ce Harden, financier romanesque qui, certainement, a vu jouer la *Princesse de Bagdad*, mais elle ne résiste qu'à peine, à son corps défendant, — ou défendu, si vous voulez, — à la passion sincère non sans mensonge, menteuse non sans loyauté, et désintéressée quoique éperdue d'infâme lucre, de Julien de Suberceaux. Celui-ci est, je le crois, un des personnages les plus vivants, les plus intéressants, les plus vrais, — j'entends : vrai dans le domaine de l'art qui est l'observation développée en imagination — que nous ayons vus au théâtre. Il est incomplet, inégal, mystérieux à sa propre conscience ; il est bien un de ces héros que recommande Aristote, — Aristote ? mon Dieu, oui ; ce n'est pas si absurde ni si pédant que vous croyez de parler d'Aristote à propos d'une pièce de notre fin de siècle, et il y faut bien revenir puisqu'il a dit la

vérité une fois pour toutes, — il est bien un de ces êtres, ni bons ni méchants, capables de tout ou de rien, superbes ou ignobles selon l'heure et le milieu, et qui, toujours, nous intéressent ou nous attirent parce qu'ils sont, sur la scène, l'incarnation passante de nos âmes indécises. Pour ma part, je n'hésite pas à le préférer à Maxime de Chantel, — qui, lui, a vu jouer le *Demi-Monde*, — pur, noble, parfait, presque auguste, ou presque bête, perfection toute d'une pièce, et à M. Hector Le Tessier, contempteur platonique des saletés où il participe tout de même, cousin de Desgenais, frère d'Olivier de Jalin, n'évitant la totale ressemblance avec ce dernier que par un peu moins d'esprit dans les réparties. Mais, quoi ! on ne peut pas épouser ce Julien de Suberceaux qui est trop fou, espérant des millions d'une heureuse banque au baccara, ni cet Hector Le Tessier, qui est trop malin. Etre la maîtresse du financier Harden? Allons donc ! pour qui prenez-vous Maud? elle sera la femme de Maxime de Chantel parce qu'il est noble et riche, et elle l'aimera parce qu'il est jeune et beau. Oui, elle l'aimera, apportant au lit nuptial le formidable désir natif, accru par les expériences incomplètes ; et le mari sera dans les bras de la demi-vierge reconnaissante, l'acheveur adoré de tant de commencements! Mais Julien de Suberceaux porte une âme romantique, comme son habit. Instruit du prochain mariage de Maud avec Maxime de Chantel, famélique, lui, le mi-amant, hier préféré, de tout ce qu'il n'eut pas et qui sera accordé demain au complet époux, il se révolte avec toutes les rages du désir insuffisamment assouvi. Pour que Maud, honnête fille à

sa façon, qui ne veut pas tromper sur l'intégrité de la marchandise vendue, lui demeure, il ira, s'il le faut, jusqu'au viol. Et c'est ici que se place la vraie, la brutale, l'épouvantable scène qui place M. Marcel Prevost à un très haut rang parmi les dramaturges de notre époque. Ah! comme Julien la veut bien, sa presque maîtresse, et comme il l'étreint bien! comme, à cause de sa passion, il cesse d'être un flirteur, un frôleur, un parasite d'amour, pour devenir le vouleur effréné de celle qui lui appartient, en somme. Si Maud, demi-vierge, n'était pas destinée, par cela même, à n'être qu'une demi-femme, alors elle devrait l'aimer, et ne le point repousser, ou le suivre, et, dans la misère et les hasards des banques heureuses, se fiche de tout! Elle ne le peut pas; sa destinée, je dirai presque sa fonction, étant de se concevoir toute et de ne se réaliser qu'à demi. Et avec le logique forcené qui la convoite, elle ruse, elle ment, non sans la honte de la ruse et du mensonge. Il consent au piège, puisqu'il désire... Et cette scène, qui a été ardemment applaudie, est une des plus belles que je sache. On y éprouve enfin la joie d'une totalité de désir dans ce monde où l'inachevé triomphe. Un instant auparavant, quand Luc Lestranges, séducteur adroit et timoré, — voir *L'Honnête amant*, — a « cané » sous l'injure d'Hector Le Tessier, on a aimé le mot de Jacqueline, petite justicière, disant: « Je suis peut-être une demi-vierge, je n'aime pas les demi-hommes. » Mais on eût souhaité je ne sais quelle plus vigoureuse colère contre l'abominable circonspection des baisers qui s'écartent dès qu'ils deviendraient féconds. La dernière scène de l'acte soulage! C'est comme

une rentrée, tout à coup, dans la sincérité d'aimer et de vivre.

J'ai beaucoup moins, je l'avoue, aimé le troisième acte; il m'a presque chagriné. Il me semble peu net, peu direct, hésitant, je dirai presque titubant. Je ne puis m'empêcher de penser que M. Marcel Prevost, ici, a été détourné de sa propre pensée par des conseils de coulisses, par des prières d'atténuer en vue du succès final. La scène où Julien de Suberceaux vient disputer à Maxime de Chantel la jeune fille pas femme encore, qui a presque cessé d'être vierge, est effrayante et poignante, pareille à ce qu'elle devait être; mais la conversation entre le fiancé et la fiancée n'est pas précise, tâtonne, s'attarde, s'ennuie presque. Cela n'est pas prompt. Une incertitude règne. Maud a raison d'être à la fois adroite et sincère, puisqu'elle veut être épousée et qu'elle aime celui qu'elle épouserait; Maxime de Chantel a raison d'être faible et crédule puisqu'il adore; n'importe, j'éprouve une gêne. Il me semble que les deux personnages ne disent pas complètement ce qu'ils voudraient dire; les mots, établisseurs de situations, manquent. Je crois, — content, néanmoins, de quelques violentes ouvertures du fond de l'âme de Maud et de quelques sincères détresses de Maxime, — je crois qu'il eût fallu développer plus simplement et plus violemment l'âme de celle-ci et l'âme de celui-là. Ils ont raison tous les deux; ils ne me le prouvent pas assez. J'avais envie de leur souffler d'autres paroles, sans savoir lesquelles. Et la fusion presque tout-à-coup de ces deux consciences si diverses en un dessein d'union immédiate a quelque chose de piètre. Rien ne me fera sortir de la tête que M. Marcel Prévost a été,

à ce point de son œuvre, la victime des habiles, des gens qui ont de l'expérience, qui savent, comme on dit, le théâtre. On est si tourmenté, pendant les longues répétitions ! on craint à tel point, nerveux, inquiet, à cause des gens qui vous disent: «Moi, je connais le public », à cause du mystère de ce public qu'ils connaissent si mal, qu'on cède en pensant qu'ils ont peut-être raison ; et l'on fait des coupures, on apporte des béquets, on émousse à des consentements sa volonté première. Et puis, ce qu'on laissa nuisant à ce que l'on ajouta, les choses s'embrouillent, et cela ne va pas du tout. Quant à la scène où Maxime de Chantel renonce à épouser Maud, demi-vierge, parce que sa sœur, Jeannette, tout à fait vierge, tient à son fiancé des propos qu'eût aimés Scribe, elle est tout à fait médiocre — et d'ailleurs absurde ! car il eût suffi que Maud, le mariage étant décidé, interrompît tout de suite ce bavardage ingénu en sautant au cou de sa belle-sœurette, pour que les choses se passassent tout autrement ! et le dénouement que, peut-être, l'auteur a voulu, — je n'en suis pas bien sûr, — n'aurait pas eu lieu si elle n'avait pas mis tant de théâtrale complaisance à écouter et à laisser écouter. Même, la brusque chute, grâce à la lettre laissée par le financier Harden et remise, acte définitif, au domestique qu'on sonne, — ah ! que cela est médiocre, mon cher Marcel Prevost, et indigne de vous ! — ne me satisfait qu'à demi, malgré sa crânerie. Et je ne crois pas du tout que votre inquiétante Maud, après avoir été une demi-vierge et une demi-épouse, puisse, tout à coup, devenir, complètement, une fille. Il me semblait que, si son tempérament la destina aux réalisations totales, son édu-

cation, ses habitudes et surtout l'à peine de ses consentements devaient la maintenir, toujours, au bord de tout. Vous l'aviez inventée, pour qu'elle demeurât — je néglige le mariage, encore atavique prédestination, — de l'incertain, de l'hésitant, du pas tout à fait. Puisque, enfin, selon la loi universelle, et comme vous l'avez très bien indiqué, il faut que le désir s'achève en spasme sans réticences, je l'aurais conçue, maîtresse sans doute de quelque financier, mais gardant pour amant furtif Julien de Suberceaux, dont vous nous avez épargné la mort ; restant d'ailleurs dans sa famille restaurée, donnant des fêtes où tout le monde va, et pas plus calomniée qu'avant. Car le monde est plein de clémence aux personnes qui donnent à dîner. Elle n'a pas le dépit de jeter son bonnet par-dessus les moulins, puisqu'elle n'eut pas de bonnet. Vous lui prêtez une résolution de grisette, et malgré les millions du romanesque financier qui s'appelle Monte-Cristo, dans Dumas père, et Nourvady, dans Dumas fils, cette demi-vierge ne pouvait être qu'une demi-fille.

Telle qu'elle est, avec les longueurs, pas ennuyeuses, du premier acte, avec les poignantes anxiétés du second, de qui l'émotion me dure, et son troisième acte où, malgré de si jolis détails d'écriture, j'ai eu trop souvent le besoin de dire : « Eh ! va donc ! va donc ! » comme Beaumarchais à la musique italienne, la comédie de M. Marcel Prévost demeure incomparablement une des plus intéressantes pièces qu'il nous ait été donné d'entendre. Et, peu favorisé par un grand concours de vaudevilles et d'opérettes, il m'eût été doux de commencer par elle, en la louant souvent, en la

blâmant parfois, ces petites chroniquettes au soir le soir où j'ai entrepris, sans parti-pris ni méchanceté, je l'assure, de dire la vérité; entendons-nous bien : ce que je crois être la vérité.

On ne peut pas imaginer, si l'on se place à un point de vue de l'ensemble, qu'une pièce puisse être mieux jouée que celle de M. Marcel Prevost. Décors, mise en scène, groupement de personnages, paroles lâchées à propos entre les causeries au moment même où elles pourront produire l'effet qu'elles espèrent, gestes des moindres comparses, forment une unité de vie qui, dans aucun théâtre, même à la Comédie-Française où le soin du détail va jusqu'à l'extrême, n'a été surpassée.

Habillées par des couturiers qui doivent être des anges naguère trottins chez Rouff ou chez Laferrière, toutes les petites demi-vierges sont si agréables, si jolies, que l'idée de se vêtir autrement qu'elles, et d'être jolies autrement qu'elles ne saurait venir désormais à aucune petite personne mondaine un peu raisonnable. Et comme elles jouent bien la comédie, ces enfants! On dirait qu'elles n'ont jamais fait que ça. Vous vous souvenez de Mlle Drunzer, qui mimait à la Comédie-Française les jambes de page? voici qu'elle parle, à présent ! C'est extraordinaire. Mais non. Il est si facile de faire tout ce qu'on veut, quand on est si jolie. On n'est pas plus belle ni disant mieux à point son mot, que Mlle Sorel. Le charme de Mlle de Mora excuse outre mesure les caresses dont la comble Mme Valbelle. Il faut mettre hors de comparaison Mlle Lucy Gérard, si adorable que ça n'a pas l'air d'être vrai, et qui pastiche d'un ton si précis et si net l'accent exotique du milliardaire

Harden (Ah! si j'avais ces milliards-là !). Au reste, Mlle Lucy Gérard vaut mieux que ces menus rôles; comme le savent bien tous ceux qui assistèrent à son concours du Conservatoire où elle eut un accessit, la première année, ma foi! On ne l'emploiera comme il convient, que quand elle sera vieille. Ce ne sera pas de sitôt. J'en viens aux protagonistes. Tous ont été avec une rare loyauté d'interprétation, les personnages mêmes qu'ils devaient être. Pourtant, j'en veux un peu à M. Mayer. Il sait combien j'aime et honore son talent de très soigneux et très personnel artiste. J'ai fait répéter M. Mayer ; j'ai pu apprécier la valeur de ses efforts patients et méthodiques vers le mieux, vers le mieux encore. Nul comédien n'est plus digne d'estime. et plus d'une fois, dans des pièces hasardeuses, il a montré une belle conviction et un noble courage contre des salles rebelles. Pourtant, je ne suis pas tout à fait content de lui, dans la pièce de M. Marcel Prevost. Outre qu'il ferait bien de prendre garde à une inclinaison de tout son corps vers le côté gauche, il ne m'a pas paru, dans le rôle de Maxime de Chantel, assez simple ni assez grand, et, en un mot, assez héroïquement imbécile. Il a eu des remuements, des nervosités. Peut-être a-t-on eu tort de confier à cet artiste si curieusement moderne un rôle dont la candeur va jusqu'à la tragédie antique. Il a secoué, torturé, émietté son personnage. Maxime de Chantel, tout d'une pièce, austère provincial, porte une âme lyrique! C'est peut-être, un peu, par M. Mayer que la scène du troisième acte a paru comme hachée, pas d'une seule venue. M. Mayer n'a pas la grande voix ni les gestes hautains. Il faut lui donner à faire ce qu'il

peut faire; car il le fait à merveille. Il ne faut pas qu'il veuille être un acteur passionné. M. Dumény est bien ; M. Calmettes est bien, M. Lérand est moins bien; il eût fallu un peu plus d'envergure et un masque un peu plus épique, pas trop épique, épique cependant, à un si riche triomphateur ! M. Grand, encore qu'il ne ressemble que peu à Lucien de Rubempré, a donné l'illusion d'une voix très passionnée et d'un geste sincère en l'exgération. De Mlle Yahne, il n'y a rien à dire sinon qu'elle est le charme, la curiosité, l'amusement moderne, et, si fillette pourtant, la voix malignement incisive, qui triple la valeur du mot. Que Mme Samary est bien, que Mme Henriot est bien, que Mlle Lecomte... (Ah ! elles sont trop !) est bien. D'ailleurs, ne croyez pas que je rie. Voilà, vraiment, une interprétation admirable et qui donne envie d'être auteur dramatique en même temps que critique dramatique. Ce n'est pas pour moi que je dis cela. Je ne ferai pas jouer de pièces tant que je jugerai celles des autres. Il faut que chacun fasse son métier.

Mais je veux parler à part de Mlle Jane Hading. Il va sans dire que je ne la jugerai pas seulement d'après la première représentation des *Demi-Vierges* où elle gardait encore un peu de l'enrouement de la veille, mais d'après tous les rôles qu'elle a joués à la Comédie-Française, et ailleurs.

C'est une artiste dont il faut, sans rien exagérer, tenir compte. D'abord, elle éblouit par une telle beauté, que la pareille peut-être ne fut jamais vue sur aucun théâtre ! Je n'ai eu que de rares entrevues avec Mlle Hading, — une lecture, un soir, et, rarement, des présentations dans sa

5.

loge, où elle m'a reconnu à peine. Je ne sais donc pas si sa beauté du matin et du jour égale la splendeur dont s'émerveillent, dès qu'elle apparaît, tous les hommes dans la salle, toutes les femmes aussi. Mais qu'elle soit belle aux heures où c'est sa fonction de l'être, me suffit. Et jamais n'a vécu une plus belle comédienne, un plus rayonnant resplendissement, derrière les quinquets, d'une forme d'amour et de joie. Une fois que je visitais, aux environs de Londres, un collège, village énorme, avec trois mille écoliers, l'un de ceux-ci, pour me montrer l'aménagement des dortoirs, me conduisit dans sa chambre. Il y avait sur la cheminée la photographie de Jane Hading en quelque costume de théâtre. J'entrai dans une autre chambre ; il y avait, sur la cheminée, la photographie de Jane Hading. Et dans une autre chambre il y avait la photographie de Jane Hading. Et dans toutes les chambres des lycéens anglais il y avait des photographies de Jane Hading. Et ils avaientbien raison, ces enfants, de demander à cette image l'exemple de l'incomparable beauté.

En même temps que belle personne, Jane Hading (Mademoiselle me gêne et, sans doute, la gênerait aussi !) est une excellente comédienne. Mais voilà où je vais être méchant, sans le vouloir. Je sens très bien que du Palais-Royal à la Renaissance, que de la Renaissance au Gymnase, que du Gymnase à la Comédie-Française, que, des pays lointains à la Comédie-Française encore et au Gymnase maintenant, elle a essayé, travaillé, voulu; et il n'y a rien de plus honorable que cela. Pourtant, malgré tout, malgré sa triomphale beauté, malgré son acharnement vers les

tentatives, malgré son besoin de comprendre, malgré son tout-près de la réalisation, elle n'a jamais été qu'une somptueuse et fidèle interprète. Et voilà, c'est comme ça, elle ne montre pas de génie. Remarquez qu'elle en a peut-être, sans le vouloir, ou tout en le voulant, — car je lui crois de belles ambitions, et il ne lui suffit pas d'être plus belle que l'Aphrodite ou la Polymnie des Muses. Mais elle n'a pas donné encore l'impression de l'au-delà ; soit que des monologues et des opérettes et des comédies presque vaudevilles l'aient un peu trop, dès son plus jeune âge, cabotinisée, soit que des réticences naturelles l'empêchent de devenir, au-dessus de tant de comédiennes, Desclée ! Elle ne sait pas se dépasser elle-même ; elle reste délicieuse, seulement. Dès que Sarah Bernhardt dit un vers, fût-il médiocre, — cas fréquent quand elle n'est pas Izeyl ou la Princesse lointaine, — une atmosphère de lointain élève et emporte les esprits ! Ah ! ce que c'est que le génie. Notez que le génie des comédiens ou des tragédiens est fort insupportable aux auteurs de comédies et de tragédies ; ils tiennent, ayant des raisons pour ça, à être exprimés, non surpassés. Victor Hugo, je l'affirme, avait une espèce d'horreur de Frédérick-Lemaître. Les poètes veulent, simplement, des interprètes ! Monnet-Sully va trop loin ; et je pense que Racine ne l'entendrait pas sans colère. Mais, quant à l'intérêt personnel des comédiens, il faut (combien je le regrette !) que, pour attirer la foule, non pas aux auteurs, mais à eux, ils aient quelque chose d'excessif, de personnel, d'idéal en leur art, et c'est ce surplus, ce dépassement de la perfection facile, c'est pour tout dire, les trouvailles de l'inexpérience qui, jusqu'à ce

jour, firent défaut à Mlle Jane Hading, irréprochable.

Quand au souffleur, il a très bien soufflé.

## REPRÉSENTATION DE RETRAITE
## DE
## Mme Emilie Broisat

*Comédie-Française* (22 mai)

Pour les poètes de ma génération, un très cher et très doux souvenir, devenu auguste à cause de la mort de Leconte de Lisle, s'attache au nom de Mme Emilie Broisat. C'est elle qui, toute jeune fille sortie la veille, je crois, du Conservatoire, créa le rôle d'Electre, à l'Odéon, dans les *Erynnies*. Elle y fut si divinement pure, si exquisément lyrique, qu'après tant d'années hélas ! la grâce de sa candeur et le délice de sa voix nous hantent encore et nous charment. Nous revoyons dans notre mémoire le grand maître au front sévère, à l'œil brutal, au sourire méprisant, — il portait sous ces apparences un cœur si bon — s'extasier jusqu'aux larmes, presque, en entendant ses vers devenir plus délicieux, plus chastes encore et comme plus infinis par la voix virginale qui les chantait. A cause de cette émotion de notre maître, qui fut une des grandes joies de sa vie, à cause de notre propre ravissement, nous saluons tendrement l'artiste adorable qui s'éloigne trop tôt du théâtre. D'autres lui rappel-

leront qu'elle fut, dans tant de pièces plus récentes comme dans le répertoire classique, la grâce discrète, le charme délicat, le tact parfait, et qu'elle sut aussi se passionner et pleurer! Qu'elle accepte ici la gratitude attendrie des poètes.

La représentation a été fort belle.

C'est une idée heureuse d'avoir mis à la scène de la Comédie-Française : *Sur la lisière d'un bois*, du divin Hugo. Je ne serais pas étonné qu'elle fût venue d'abord à M. Truffier, comédien qui a appris à dire les vers en en faisant. Ce n'est, dirait-on, presque rien, ce petit poème dialogué ; et cela contient, pourtant, tout l'homme et toute la femme, puisque c'est le lyrisme moqué par la prose, l'ange bafoué par le faune, l'idéal chatouillé par le rut; et tout cela fait de l'amour. En un petit décor de bocage parisien où il semble que grincent, tout là-bas, mystérieusement, « les vagues violons de la mère Saguet », M. Truffier, dans sa gaîne, est un fort libertin et fort endiablé œgipan. Léo fait joliment bien de ne pas laisser Léa seule avec ce faune qui n'est pas de pierre, ni de bois ! Les amoureux sont habillés comme dans une illustration d'un roman de Balzac. On a bien fait de les habiller ainsi. Victor Hugo reconnaîtrait, tels qu'il les conçut, ces deux enfants romantiques, éternels d'ailleurs, vision évoquée de sa jeunesse. Ah ! la délicieuse grisette des *Chansons des rues et des bois* que Mlle Bertiny ! et, pendant les platoniques emphases du trop chaste amoureux, comme elle est joliment pressée de donner raison au Faune ! Je veux parler un peu longuement, puisque l'occasion s'en présente, de Mlle Moréno. Un sort un

peu bizarre, celui de cette toute jeune artiste. Après de prodigieux succès de Conservatoire, elle débute à la Comédie-Française, sans aucun éclat. Certes, on ne put méconnaître ses adorables dons naturels: l'art inné des délicates attitudes, la singularité frêle du geste, souvenirs d'anciens tableaux, et sa voix, l'une des plus douces, avec des notes graves, l'une des plus nettes, avec des langueurs tendres, l'une des plus dociles au rythme poétique qu'il soit possible d'entendre. Mais, bien que le rôle de la Reine de *Ruy Blas* semblât fait comme tout exprès pour elle, elle y fut à peu près médiocre et mérita son insuccès. Trouble des premières soirées devant le grand public ? nombre insuffisant des répétitions? bousculade des bons conseils, trop peu souvent donnés pour qu'ils produisent leur effet, assez insistants pour empêcher de se manifester la personnalité nouvelle de l'artiste ? je ne sais. Un four. Les espérances se détournèrent de Mlle Moréno. Peut-être elle-même n'espérait-elle plus. Et beaucoup de mois se passèrent, inutiles. On ne savait même plus si elle était encore à la Comédie-Française. Un poète la voulut pour sa Bertrade, dans *Grisélidis*. Pas plus d'une centaine de vers, je pense. De chaque vers elle fit un chant. On la trouva tout à coup telle qu'on l'avait espérée. Puis elle joua la Junie de *Britannicus*. Elle y fut toute la pudeur, toute la grâce émue et tout le frissonnant effarement de l'amour virginal ! Elle eut l'honneur de doubler, dans *Grisélidis*, l'incomparable Mlle Bartet. Elle se montra digne de la confiance qu'on avait eue en elle. Un grand bonheur lui advint. Grâce à la volonté persistante de M. Georges Rodenbach, le rôle de la Sœur

Gudule, dans *le Voile*, lui fut maintenu ; et voici qu'elle fut tout à fait elle-même. On se souvient de cet unanime succès. Quiconque n'a pas entendu Mlle Moréno dire, d'une voix si lointaine, les vers exquis du poète du Silence, et ne l'a pas vue bercer mélancoliquement, comme un petit enfant parfumé, le bouquet de jeunes fleurs qu'elle n'a pas, pure nonne, le droit de trop étreindre, ne sait pas ce qu'une comédienne peut mettre d'enchantement dans la mélodie du vers et d'infinie pureté dans la résignation du geste. Mais, quoi ! cette jeune femme, qui voisinait volontiers avec les poètes, — on peut avoir de plus mauvaises connaissances, — avait appris d'eux, peut-être, l'air de sa chanson tendre ? On l'attendait dans quelque prose moderne, dans un rôle pratique, pour ainsi dire. Grâce à l'intérêt que M. Jules Claretie n'a jamais cessé de lui témoigner, elle obtint le rôle de Lucy Watson dans le *Monde où l'on s'ennuie*. Elle n'eut pas la prétention d'y faire oublier sa parfaite devancière, mais elle y fut amusante, subtile, et, chose imprévue, *adroite*. Peste ! cela commençait à compter ! Et, ce soir, sur la lisière du bois, Mlle Moréno a si mélodiquement chanté, et si ardemment aussi, les vers sacrés du Maître des Maîtres que, vraiment, cela compte tout à fait. Voici que cette jeune artiste, de qui on espéra tant, de qui on espéra moins, justifie, définitivement, nos premières espérances.

Je trouve absolument déplorable que l'on ait donné un fragment de *Chatterton*. Si le noble drame d'Alfred de Vigny était demeuré au répertoire de la Comédie-Française — et pourquoi n'y est-il point ? — il eût été admissible qu'on nous en

montrât un tableau où nous aurions pu retrouver nos souvenirs de naguère. Mais nous obliger, — car il y a si longtemps que *Chatterton* n'a été joué, — à ne pas comprendre tout à fait les scènes dont l'atmosphère générale ne nous fut pas tout d'abord donnée, isoler de toute une époque un morceau qui n'a sa valeur que dans la reconstitution totale de cette époque, c'est pousser un peu loin, lorsqu'il s'agit d'un homme tel qu'Alfred de Vigny, les libertés permises aux représentations suprêmes. Et si délicieusement attendrissante qu'ait été Mme Emilie Broisat dans le rôle de Ketty Bell, si chaleureusement romanesque que se soit montré M. Leitner, j'incline à croire qu'il ne fallait pas jouer la scène de l'Escalier comme on chante l'air de la Coupe.

Puis, il y eut des intermèdes. Vous savez que M. Bouvet a la plus belle voix du monde, que M. Cooper chante les anciennes romances de telle façon que M. de Chateaubriand l'écoutant eût dit à Mme de Récamier : « Ah ! comme il chante bien ! » et je suis absolument certain que M. Lamoureux, qui sait triompher, comme Neptune de la mer, de ses innombrables instrumentistes, a parfaitement maintenu dans le rythme avec le *quos ego* de son petit bâton, tout son petit orchestrillon.

Voici qu'on nous donna, après l'aimable intermède, le quatrième acte du *Mariage de Figaro ;* il va sans dire que la Comédie-Française y a fait preuve de sa maîtrise habituelle. Mais nous l'attendions à *la Vie de Bohême*, non sans une espérance assez inquiète, car il convient que cette pièce, témoin et représentatrice d'une époque, nous soit rendue avec ses jeunes tendresses, sa

belle humeur et sa bonne foi ! Vous auriez tort de rire de ceux qui ont aimé en riant et en pleurant... Mais voici deux heures du matin ; et je n'ai point le temps d'achever.

---

La Société : *les Gaulois.*

*Théâtre des Ternes* (24 mai).

Il n'est si petit théâtre qu'on n'y doive aller, ni si mince effort qu'il ne faille y donner attention. Qui sait si ce n'est pas d'une de ces jeunes Sociétés, aussi nombreuses aujourd'hui qu'autrefois les goguettes, que nous viendra quelque grand poète dramatique, toujours espéré ? Cette fois encore, il en faut rester à l'espérance. Après une piécette mêlée de chant, — je n'en connais pas l'auteur, mais il semble bien inexpérimenté, — on nous a donné une espèce de drame — *Tatiana,* — plein de bonnes intentions, de tirades généreuses et de maladresses puériles. Remarquez que cette pièce n'implique pas d'une manière absolue que MM. Rebon et Ch. Quinel n'auront pas, un jour, beaucoup de talent ! En attendant, leur pièce, jouée par un ou deux artistes — M. Davrigny sait son métier — et un grand nombre d'amateurs, a paru plaire au public d'invités et d'amis qui remplissait la salle ; et je ne pense pas que les deux auteurs aient pu rêver un autre succès.

---

### Caran d'Ache.

L'EPOPÉE.

*Théâtre du Chat Noir* (26 mai).

Vraiment, un souffle de joie, d'héroïsme et de gloire élève, emporte et bouscule toutes ces petites figurines. Ce sont de vrais régiments qui passent, de vraies batailles qui se mêlent, de vraies foules qui se précipitent, hérissées de cannes et de chapeaux, dans le brouhaha noir sur blanc de ces marionnettes ; et un véritable empereur tonnant se dresse parmi les fumées de pipes et les éclairs d'allumettes, ingénue simulation des combats d'artillerie ! Car, à un vrai artiste, il suffit de rien pour recréer tout ; et, entre le cadre dédoré du menu théâtre du Chat-Noir, ressuscite la chimère des victoires évanouies ! C'est le petit Napoléon-le-Grand.

Il est bien évident que le Chat-Noir va devoir un regain de succès à cette reprise de l'*Epopée*. On les reverra, les beaux soirs où la salle du second étage regorgeait d'artistes et d'illustres mondaines, et où c'était de Montmartre que nous venait la lumière, même la nuit !

Mais, ce succès éteint, — car tout se couche, même les belles dames, grâce à Dieu ! — le théâtre du Chat-Noir fera bien de songer qu'il ne doit plus être ce qu'il fut. Hélas ! où sont les mousses des chopes d'antan ? Tout aussi bien que le Théâtre-Libre, le théâtre du Chat-Noir a eu sa raison d'être. Il a révélé d'admirables dessina-

teurs, d'excellents chansonniers, et de très spirituels poètes parisiens. Mais pourquoi essayer de recommencer ce qui fut achevé ? Les poètes qui chantent au Chat-Noir, dans les entr'actes de l'*Epopée*, ne sont pas inférieurs à ceux qui chantèrent jadis à la même place, devant le même piano ; et les boniments de l'impresario, — je ne dis pas « boniments » dans un sens méprisant de la verve toujours plus véhémente et toujours plus amusante de M. Rodolphe Salis, moi qui ai essayé de ressusciter Nicolet et Bobèche ! — n'ont pas cessé d'être infiniment drôles, et, çà et là, généreux ! Mais que voulez-vous, la mode change. On n'a le droit de persister qu'à la condition de se renouveler ; et, de même que le Théâtre-Libre a cessé d'être terrible, le Chat-Noir a cessé d'être amusant. Où donc, et d'où donc va surgir un art pas pareil, et une fantaisie nouvelle ?

---

**Mlle Judith Cladel.**

LE VOLANT.

Trois actes.
(Précédés d'une conférence de M. Edmond Picard).

*Théâtre de l'Œuvre* (28 mai).

C'est toujours d'un regard de tristesse que je vois entrer de jeunes hommes dans la terrible vie littéraire. Même très bien doués, que leur œuvre sera difficile à accomplir ! et, même l'esprit très ferme et le cœur très robuste, qu'ils connaîtront d'angoisses, qu'ils subiront de défaites ! Non seulement les êtres vivants, mais les

circonstances sont autour du poète comme un cercle toujours plus rapproché de chiens qui veulent mordre, et qui mordent. Et, la gloire venue, — si elle vient, elle vient toujours trop tard, à l'heure où l'on a cessé presque de la désirer — leur vaudra-t-elle le prix dont ils l'auront payée ? J'ai essayé de décourager beaucoup de jeunes artistes ; j'y ai quelquefois réussi ; c'est une de mes fiertés de penser que, grâce à moi, deux ou trois braves gens, qui auraient rimaillé ou chroniquaillé vaille que vaille, vont à leur bureau tous les matins, se sont mariés, ont des enfants dont ils feront, je l'espère, de petits employés ou de petits négociants, et se portent bien, de corps et d'âme. C'est seulement quand j'ai cru reconnaître en un jeune homme des qualités exceptionnelles, des dons vraiment souverains dont nul n'a le droit de priver le reste de l'humanité, que je lui ai conseillé l'horrible labeur, l'effroyable lutte ; et ce n'a pas été sans remords, songeant à ce qu'il allait souffrir, songeant à tout ce que l'ingratitude universelle lui réservait de tortures en échange de la Beauté et de la Joie qu'il lui apportait.

Mon inquiétude, presque mon épouvante, est plus grande encore si c'est d'une femme qu'il s'agit. La pensée de ce qu'elle va affronter, en tentant l'art, elle si peu destinée aux brutalités, aux vilenies de la vie littéraire, me bouleverse. Et notez qu'il n'y a pas de raison, en effet, pour que, faisant métier d'homme, elle y soit plus ménagée que les hommes eux-mêmes, même par le grand public, qui n'a pas de méchanceté, même par les plus loyaux et les plus courtois critiques ; en demandant la justice, elle se prive

du droit à la déférence. Et tant d'autres périls qu'ignore l'illusion des généreuses vierges ! tant d'autres chagrins ! Exceptons Mme de Staël qui, femme-homme, fut un monstre. Je ne sais pas si la grande George Sand, à l'heure du plus magnifique rayonnement de sa gloire, ne regretta pas la lointaine et ignorée vie familiale à laquelle, d'ailleurs, au déclin de sa vie, non de son génie, elle retourna, dignement et mélancoliquement. Elle-même, cette délicieuse et pleurante Marceline Valmore qui, pourtant, chantait sans le faire exprès, parce qu'elle ne pouvait pas faire autrenent, méprisa peut-être d'avoir chanté et pleuré pour d'autres que ses enfants et son ami. Il semble que la poésie des femmes ne devrait être, comme leur grâce, comme leur belle humeur, comme leur soin délicat de tenir tout en ordre et de mettre des fleurs dans les vases, qu'un charme de plus dans la maison. Je ne crois pas que rien, même les triomphes, vaille pour elles la douceur des destinées obscures.

Le nom que porte Mlle Cladel est un des plus purs honneurs des Lettres françaises. Non seulement nous devons à Léon Cladel des livres parmi lesquels on peut compter trois ou quatre chefs-d'œuvre ; mais il nous donna à nous, ses contemporains, et il a légué à la jeunesse nouvelle un parfait exemple de ce qu'on pourrait appeler l'héroïsme littéraire, je veux dire le sacrifice de tout soi-même à l'Art, à l'Art jaloux, à l'Art seul. Né violent, brutal, désordonné, farouche, il accepta la dure et bonne discipline de Charles Baudelaire, — pour lequel, jusqu'à sa dernière heure, il garda une si touchante et si vénérable reconnaissance, — et, désormais, le

6.

fougueux inspiré qu'il avait été s'obligea, sans rien perdre de ses qualités natives, aux rudes devoirs de la Règle. Sa vie intellectuelle ne fut plus qu'un long corps-à-corps avec les exubérances de son inspiration — bêtes rebelles au joug — qu'il soumettait enfin à la volonté du Mot et de la Phrase ; il fut comme un Jason de taureaux et de jumards dans les labours du Quercy! Il usa sa vie à cet effroyable métier de dompteur de soi-même ; mais il mourut glorieusement entouré d'œuvres qui avaient obéi.

Il me semble que les personnages du drame de Mlle Judith Cladel ont, visiblement, — malgré les différences de temps, d'habit et de langage, — un air de parenté avec ceux des *Martyrs Ridicules*, qui furent le premier livre de Léon Cladel ; elle ne m'en voudra pas de signaler cette ressemblance, l'enthousiaste élève d'un écrivain admirable, la fervente fille d'un père adoré. Il me semble que je retrouve dans les trois actes de la pièce cet amour de l'excès, cette affectation de trop de force, ce besoin de s'éprendre et de se colérer de tout à propos de n'importe quoi, qui nous étonnèrent jadis dans les trois cents pages du roman. Evidemment, la fille se maintient plus modérée que le père, étant une jeune demoiselle, et elle n'a pas encore, totalement, le pressentiment d'art qu'il avait déjà. Mais vienne et s'impose la bonne discipline ! et, des oripaux éclatants de son inspiration première, Mlle Judith Cladel fera peut-être de fermes et belles étoffes, — puisqu'elle n'a pas préféré filer la laine.

Ce sont en effet des martyrs un peu ridicules, ce romancier-conférencier, Pierre Corday, qui devient le plus malheureux des hommes et pense

avoir perdu toute activité intellectuelle parce que, trop aimé de la plus aimable des femmes, il se croit épris d'une intelligente doctoresse, et cet Antoine Francastel, qui s'imagine entouré de perpétuels mystères, tressaille d'un souffle, défaille d'un bruit, doute de son talent parce qu'une fille imbécile s'en moque et, pour un peu, proclamerait que les univers vont finir en lui tombant sur la tête, parce qu'il tonne! La plus ridicule, mais la plus attendrissante aussi, de ces âmes martyres, c'est Mme Corday, pauvre mignonne qui croit tout perdu dès que son mari ne lui récite plus des vers de Baudelaire, qui pleure parce qu'il la gronde de ne point savoir chercher les mots dans le dictionnaire et veut bien, quoique torturée de jalousie, qu'il aille aimer la doctoresse, pour finir son roman. D'ailleurs, ce sacrifice donne lieu à une scène qui n'est point sans valeur ; on s'émeut de cette mignonne créature, toute seule dans la triste chambre, qui, délaissée, tremble de peur et de solitude et, un voile noir roulé sous le menton, a froid au cou et au cœur. Mais, mon Dieu, que voilà beaucoup de bruit pour rien ! Tous ces gens-là exagèrent les choses; c'est une aventure qui n'a rien de bien grave, en somme. Allez! allez! votre mari reviendra, madame, soit que la doctoresse le flanque à la porte, — ce qui est probable, — soit qu'il s'aperçoive bientôt qu'une femme savante et indépendante ne vaut pas la bonne petite épouse du foyer. Et, sous la lampe, vous trouverez très bien les mots dans le dictionnaire, et le roman sera fini, et il aura beaucoup de succès.

Mlle Judith Cladel a tort de croire que ce petit imbroglio sentimental soit pareil au volant des

machines, qui agrippe, emporte et roule et broie! mais son illusion même n'est pas sans révéler une vraie vigueur d'esprit ; et il y a aussi, dans quelques scènes voisines du sujet principal, de la tendresse et de la grâce.

Ce petit drame est fort médiocrement joué. Mlle Suzanne Desprès, qu'on avait déjà remarquée dans le *Petit Eyolf*, est une actrice aimable, non sans netteté de diction ni sûreté de jeu; Mlle Lara se tire assez mal du rôle de la doctoresse, on s'explique peu que cette jeune comédienne, joliment douée, avec une voix charmante, — très justement applaudie, naguère, dans un drame de Villiers de l'Isle-Adam, — ne fasse pas de plus visibles progrès. M. Nargeot n'est pas sans maladresse ; M. Deslouis s'efforce en vain d'être adroit ; et quant à M. Lugné-Poë, qu'on aime beaucoup à cause de sa belle tentative du Théâtre de l'Œuvre, il a vraiment grand tort de s'obstiner à cette voix de rêve et de lointain qui a pu paraître de mise dans les personnages d'Ibsen, mais qui ne sied pas du tout au très simple, très précis et très quotidien romancier de ce soir. En outre, il ne savait pas du tout son rôle. Je sais qu'il l'a appris rapidement, un autre acteur étant tombé malade, et il doit être très absorbé par ses fonctions de directeur et de metteur en scène. N'importe. Savoir ce qu'on va dire c'est la probité du comédien. M. Antoine aussi avait autrefois de ces défaillances de mémoire. On les lui pardonnait à cause d'un très réel talent. M. Lugné-Poë, qui prétend à substituer au Théâtre-Libre un théâtre mieux accordé aux besoins de l'âme actuelle, devrait tenir à honneur d'éviter le même pardon.

La pièce de Mlle Judith Cladel était précédée d'une conférence de M. Edmond Picard qui fut l'enthousiaste ami de Léon Cladel. Aucune personnalité étrangère n'est plus sympathique aux lettrés de France que celle de ce grand avocat belge qui est en même temps un écrivain d'une réelle valeur. Nul de nous n'a oublié l'accueil si sincèrement cordial, si amicalement joyeux, dont il honorait nos visites quand nous allions, à Bruxelles, le saluer. En ce journal même, M. Maurice Maeterlinck a dit le double rôle littéraire et politique de M. Edmond Picard. Nous voulons, nous, artistes français, le remercier de ses franches poignées de mains aux voyageurs, de sa fidélité aux services promis, — de sa maison ouverte ! et nous sommes heureux d'avoir pu lui offrir, tout autant d'ailleurs en l'estime de sa parole qu'en la gratitude des bonnes heures passées chez lui, l'hospitalité du succès.

On me dit que, à la Comédie-Française, les abonnés du mardi ont fait un accueil chaleureux à *Sur la lisière d'un Bois ;* ils ont joliment bien fait d'applaudir cette Oarystis parisienne, toute parfaite petite merveille où le génie de Victor Hugo s'est amusé à jouer avec celui de Théocrite, et l'a surpassé.

---

*L'Amicale* DES ÉTUDIANTS

*Théâtre Montparnasse* (30 mai).

La jolie fête a fini si tard, et si loin, que je n'ai pas pu en parler hier soir. Représentation

très gaie, avec tous les chansonniers, et *la Famille Paillasse*, et cette endiablée Duclerc, qui doit avoir dans les veines, et ailleurs, et partout, de la mélinite mêlée de poivre rouge, et de qui les extravagants, les froufroutants, les volants dessous semblent faits de tous les bonnets par-dessus les moulins ! Mais la vraie joie était dans la salle, où riaient, criaient, chantaient les vingt ans de la France. Que de bravos ! Que de bans ! que de bans encore ! Parbleu, ils n'étaient pas là pour s'ennuyer, ces jeunes hommes ; et cela réjouissait de les voir si joyeux. Puis, un jeune artiste, de l'Odéon, je crois, — j'ai le regret de ne pas avoir entendu son nom — a dit, fort bien, *Booz endormi*, de Victor Hugo ; et voici qu'en écoutant ce poème auguste, pur, sacré, qui est peut-être le plus beau poème de la langue française, les enthousiasmes, sans rien perdre de leur violence, se sont faits comme religieux ; après les forcenés rires de tout à l'heure, cette ardente et respectueuse admiration a eu quelque chose de très beau, de très touchant. La minute d'avant, entre deux couplets de chanson, Duclerc avait demandé au public : « Est-ce qu'il y a un vieux dans la salle ? » Et le public : « Non, non, pas un, non ! » Si fait, il y en avait un, mais cela ne se voyait pas, tant il était ragaillardi, renové, rajeuni par toute cette folle, charmante et noble jeunesse.

---

**M. Maxime Formont**

BERGERIE
fantaisie en vers

**M. G. Salandri**

LES GOGOS
Comédie en trois actes

*Les Escholiers* (31 mai)
(Petite fête poétique au Théâtre-Mondain)

Je croyais connaître tous les poètes, je ne connaissais pas M. Maxime Formont, j'avais tort ; il a quelque talent. S'il est extrêmement jeune, comme je l'espère pour lui et pour nous, il ne manquera pas de nous donner bientôt de fort agréables choses, et peut-être mieux. En attendant, sa Bergerie a plu, bien qu'on y ait regretté l'absence du Loup. La grâce ininterrompue ne se prolonge pas sans quelque fadeur. Le sujet de cette piécette poétique ? il est immense, ou tout menu, selon la manière de s'en servir ; car il ne s'agit de rien moins, ni de rien de plus, que du choix entre la Vie ou la Mort, entre la Réalité ou le Rêve. Villiers de l'Isle-Adam a magnifiquement exalté cette alternative dans le dernier acte d'*Axel*, et M. Mario de la Tour, poète au grand avenir — s'il parvient à soumettre à la Règle ses beaux dons naturels, — dans le second acte de *Philoclès*. M. Maxime Formont n'a pas montré une ambition si vaste. En costume Watteau, le Berger et la Bergère, par un miracle dont la poésie

a le droit, s'éveillent d'une tapisserie au son d'une musique. Ils se reconnaissent, ils se souviennent. Comme ils vont être heureux, ressuscités ! Mais quoi, l'amour a ses amertumes, le baiser ses lassitudes, et c'est très méchant, la Vie. Ils prennent le parti de rentrer dans la tapisserie et d'y garder leurs jolies poses immobiles jusqu'au jour où les lambeaux de laine, tout mordus par les souris, se disperseront dans le vent. C'est joli, avec une aimable mélancolie; et l'on a eu bien raison d'applaudir beaucoup. J'ai prisé surtout la souplesse du rythme, l'harmonie des strophes bien équilibrées, et la recherche, sans excès fâcheux, de la rime honnête. M. Maxime Formont s'en tient — et ce n'est pas moi qui l'en blâmerai — aux prosodies classiques, romantiques et néo-romantiques, qui, d'ailleurs, n'en sont qu'une. A vrai dire, j'aurais voulu rencontrer, çà et là, non dans la forme, mais dans l'idée ou l'image, quelque ragoût un peu neuf. Si les jeunes hommes, qui nous font l'honneur de rester fidèles à l'Art qui est le nôtre, savaient combien cela nous désole qu'ils nous ressemblent trop ! Nous sommes toujours tentés de leur appliquer, à peine modifié, le vers d'André Chénier : « Sur des pensers nouveaux, faites des vers antiques. » D'ailleurs, n'imaginez point que M. Maxime Formont soit un banal pasticheur. Il a, çà et là, des ingéniosités personnelles, des trouvailles gracieuses qui, comme on dit, ne doivent rien à personne ; et, au-delà de l'adroit artiste qu'il est, s'ébauche un vrai poète.

M. Depas, le Berger, m'a paru manquer un peu de chimère et de mignardise; mais il daigne proférer, distinctement, les douze syllabes de l'alexandrin; et Mlle Syma, bergère, délicieusement

habillée et jolie à merveille, ne dit pas moins bien les vers; mais sa belle voix, à qui conviennent mieux, je pense, de plus graves ou de plus tristes discours, n'a pas, semble-t-il, toute la légèreté qu'il faut pour ces futiles choses ; et pour se poser, sans y causer du dégât, à ces toutes petites idées, fragiles fleurettes, la parole doit avoir des ailes de papillon.

Les *Gogos*, de M. Gaston Salandri, ont obtenu un assez vif succès.

Avez-vous vu jouer *Robert Macaire*? ou l'avez-vous lu? Car il y a, sous des titres divers, *Robert Macaire*, pièce, et *Robert Macaire*, roman. Avant même que l'inventeur de cette extraordinaire et féroce bouffonnerie, inventeur resté mystérieux, — je ne m'en tiens pas aux auteurs qu'affirmait l'affiche ou la couverture, et, en tout cas, ils ont eu pour collaborateur quelqu'un qui avait plus de génie que Benjamin Entier et même que Frédérick-Lemaître, M. Tout-le-Monde ! — avant même que cette atroce farce eût popularisé Gogo, le type, sous d'autres noms, en était banal au théâtre; car la bêtise crédule est une des formes éternelles de l'humanité. Les Dieux le savent bien, et les Financiers aussi. Puisque l'éternel est le toujours actuel, je ne ferai donc aucun reproche à M. Gaston Salandri, quant au choix de son sujet. Il y a toujours un chef-d'œuvre comique à faire avec un sot dupé par un adroit, Orgon par Tartufe, Géronte par Scapin, ou Gournay par Cassol, — M. Salandri ne se plaindra pas de ces assimilations, — comme il y a toujours le plus beau sonnet du monde à écrire avec le Baiser de deux amoureux dans la venelle du bois ! Seulement, dans la comédie comme

dans le poème, il faut mettre une vision personnelle des plus antiques choses, et c'est des seules différences d'individualité que s'excuse et s'agrémente le perpétuel recommencement de l'Art. Eh oui ! on ne peut que refaire, hélas ! Nous ne verrons pas les Univers qui succéderont aux Univers ! Mais il faut tâcher de refaire autrement ; et, cela, non pas selon les autres qui le tentèrent hier, mais selon soi-même. Ce dont j'enrage plus que je ne puis dire, c'est le faux nouveau. Les poètes, les romanciers, les auteurs dramatiques qui espèrent être moins surannés parce qu'ils n'imitent que les récents procédés littéraires, se trompent étrangement. Au contraire, ils n'en semblent que moins nouveaux parce que la proximité des objets de comparaison nous rend les ressemblances plus sensibles. Certainement, une femme habillée à la mode de l'an passé paraît plus ridicule qu'une femme habillée à la mode d'il y a cinquante ans ; et, au lendemain de la fausse victoire de ce qu'on a appelé le « théâtre réel », en ce moment où les défroques de ses procédés pendent à la portée de tous les talents au «décrochez-moi ça » de la friperie dramatique, — rossignols de liquidations après faillite sous le nom de fortune faite, robes qui ont été portées, fracs dégalonnés, souliers qu'on écula, — peut-être trouverait-on moins démodé qu'une pièce bourgeoise selon la formule de la saison dernière, quelque violent drame, extravagant et farouche, poignards, escalades, cors dans la solitude des crépuscules, et masques, et cercueils, et moines qui psalmodient des chants funèbres pendant que la princesse Négroni verse du vin de Syracuse, ou d'un autre

pays, à ses convives ivres de poison ! Notez bien que je ne réclame pas du tout — enragé d'inconnu comme je suis — la résurrection du 1830 romantique, encore qu'il m'amuse en les bandeaux bouffants des femmes et dans la large cravate noire des jeunes hommes tous pareils à des Rastignac ou à des Lucien de Rubempré. Bien plus que vous, je vous l''assure, je souhaite, non pas le nouveau interdit à l'âge de notre humanité, du moins le renouveau qui en est le mensonge où l'on peut avoir le plaisir de se tromper. Mais, cette illusion du neuf, que du moins, sacrebleu ! on nous la donne ; et nous ne voulons pas être dupes des marchands du Temple qui mettent en vente les « fin de saison » des grands magasins, ou des boutiques qui offrent à 9 fr. 90 des chapeaux aux rubans mi-coton, mi-soie, faits sur le modèle des Virot d'il. y a six mois.

Nous voilà un peu loin des *Gogos*.

L'argument en est très simple.

M. et Mme Gournay sont de braves commerçants retirés des affaires, — de la chemiserie, je crois, — lui, très satisfait des quinze mille livres de rente qu'il a gagnées, à peu près honnêtement ; elle, un peu trop soucieuse de jeter la poudre aux yeux, comme dans les comédies de Labiche, des ménages plus riches où ils sont priés à dîner. Il y a un fils, Paul, assez brave garçon, qui joue au baccara, et une grande fille, Sidonie, qu'on va marier avec un architecte. Tout va très bien malgré quelques reproches du père à cause de trop de factures. Survient une espèce de financier véreux, escroc évident ; il s'appelle Cassol ; il a inventé, parce qu'il a rencontré au café, à

l'heure des dominos, je ne sais quel prince Druse, des mines de gemmes, dans le Liban. « Prends une action ! » dit la femme ; le mari en prend dix, en prend vingt, en prend cent, livre toute sa petite fortune, triomphe d'ailleurs, envié de ses amis, mène grand train, achètera un chalet à Trouville, espère pour sa fille quelque éclatant et riche mariage, résiste à tous les avertissements qu'on lui donne, apporte, un peu inquiet d'abord, — car les dividendes se font attendre, — vingt mille francs encore pour les travaux dans les mines du Liban, admet que le financier parte pour la Hollande, va l'aider à porter la malle jusqu'à la voiture, et, même par l'arrivée du commissaire de police qui arrête le filou, est si peu désabusé de ses espérances que, tout de suite, ébloui des pierreries qu'on lui montre dans une caisse apportée par le train de Lyon-Méditerranée, il se rengage hardiment dans l'affaire, séduit par l'adroite bonhomie de l'ingénieur des mines du Liban qui se substitue à son complice envoyé à Mazas.

Une chose me plaît dans cette affabulation, c'est sa parfaite simplicité. La pièce suit son cours, très nettement, très logiquement. Je ne doute pas du tout qu'elle ne révèle un vrai art de composition, et, après la défaite du premier escroc, le triomphe du second — adroit symbole du recommencement perpétuel du dupeur et de la dupe, — prouve quelqu'un qui a pensé à quelque chose. Mais, mon Dieu ! que cela est peu intéressant, et que cela nous est bien égal tout ce qui arrive à ces gens là. Leur grand défaut, c'est de n'être ni assez odieux, ni assez farces. Il y aurait pu avoir, dans la comédie de M. Salandri, un drame, assommant

sans doute, mais terrible, ou un vaudeville, banal sans doute, mais amusant. Il semble que l'auteur ait hésité. Son observation n'est pas assez intense, ni son rire assez drôle. Ecrite par M. Ancey ou par M. Fabre, son œuvre, tout en me déplaisant, m'eût imposé l'estime ; griffonnée par M. Feydeau, elle nous eût fait pouffer. Il semble, que, attentif à éviter les excès, M. Salandri soit comme un Casimir Delavigne du théâtre réaliste. Ah ! qu'il est adroit, ah ! qu'il est malin. Combien, après les outrances de ses premières pièces, il se montre modéré. Malgré des scènes très bien faites, malgré, presque partout, des mots heureux qui ne sont pas loin d'exprimer des caractères, c'est une impression de déjà-vu, presque de banalité, que nous avons éprouvée. D'ailleurs, on a beaucoup applaudi les *Gogos ;* et vous m'en voyez tout à fait content.

Je vais dire tout ce que je pense de M. Saint-Germain. Malgré d'innombrables succès, il me semble que cet artiste n'est pas placé à son rang. Il m'apparaît parfait. Jamais, même dans les plus bas vaudevilles, une intonation qui ne soit de son personnage, un geste qui ne soit de son personnage ; ses tics, même, — il en a — se soumettent à la nécessité du rôle, et concourent à son expression. Il a mis au premier plan ce rôle de l'ingénieur Bordou, un peu effacé, accepté sans doute par complaisance; et il y a été, — la voix moins éteinte, m'a-t-il semblé, que d'ordinaire, — un grand acteur que devrait réclamer la Comédie-Française.

Médiocre dans le Berger de la *Bergerie*, M. Depas a donné quelque allure, et même de l'envolée au financier Cassol, fripouille consciente. Mme

Jeanne Leriche sait son métier; Mlle Gabrielle Dermette, très curieusement jolie, va le savoir. Il y a une bonne absolument étonnante, Mlle Paule Evian, qui ne sait pas ouvrir les portes : elle a tort, car on la verrait plus tôt, et ce serait fort agréable. Je ne dirai rien de quelques autres. Mais M. Gémier, dans le personnage de Gournay, est absolument remarquable. Il se hausse jusqu'à un art de composition tout à fait rare. Comme depuis longtemps j'estime cet artiste, je l'ai observé avec une grande attention. Pas une défaillance. Ni trop. Ni trop peu. Ce bourgeois-là, lui-même. Mais voilà, lorsque l'actio n s'exalte un peu et qu'il veut, selon son devoir, la suivre, il cesse tout à coup d'être lui-même pour devenir un Antoine qui ne vaut pas Antoine. Il fait tout à coup des gestes qui semblent n'être plus les siens. Lui qui, tout à l'heure, a été son personnage même, il cesse de l'être pour devenir un autre acteur dans ce personnage. Si M. Gémier parvient, — et j'espère cet effort de lui, — à être dans les scènes excessives aussi personnel qu'il l'est dans les scènes modérées, je crois qu'une place très enviable lui sera marquée parmi les artistes contemporains.

*
* *

La veille de la première aux ESCHOLIERS, c'était fête poétique au THÉATRE MONDAIN. Après une causerie de M. Jean de Mitty, un peu bien hautaine et, souvent, presque impertinente, mais écrite avec un maniérisme précieux et agréable en somme, Mme Allys Arsel et M. Georges Dupont ont récité des poèmes de vrais poètes. C'est un

très ardent diseur de vers que M. Georges Dupont, et c'est d'une belle voix vibrante qu'il a clamé le *Cid* de Barbey d'Aurevilly, exécrable petite-épopée d'ailleurs, qui semble avoir été écrite, un jour d'ivrognerie, par un mauvais pasticheur de Victor Hugo. Mais M. Dupont m'a paru mériter moins de succès dans les poèmes de Baudelaire et de Verlaine. Il faut mettre moins d'éclat, moins de violence, moins de mélodrame, en l'interprétation de ces très subtiles, de ces très complexes, je dirai presque de ces très sournoises inspirations. M. Dupont est trop direct, trop définitif; il n'a pas assez de récitences, de restrictions; il se rue trop brutalement en avant, sans un regard en arrière qui a peur; Baudelaire et Verlaine sont moins simples que cela. D'ailleurs, la voix est claire et retentissante; et voilà, peut-être, un bel acteur tragique. J'aime mieux l'insinuante douceur de la voix de Mme Allys Arsel. Elle égoutte, avec art, les syllabes des vers, ne précise pas le sens, donne, comme il convient, une impression de lointain et de chimère. Il semble vraiment qu'il y ait en elle la compréhension intime des choses qu'elle profère si mystérieusement; je pense qu'elle n'aurait pas déplu aux poètes dont elle disait les vers. Mais pourquoi diantre, après ces poèmes d'une si raffinée délicatesse, a-t-on joué *Une Visite*, de M. Edouard Brandès? D'autant plus que nous avions déjà eu cette pièce au Théâtre-Moderne, rue du Faubourg-Poissonnière. Qu'on mette à la scène française Ibsen. Bjoernson, et même M. Strindberg, à la bonne heure! Encore qu'ils doivent beaucoup à l'esprit français, celui-ci a

beaucoup à apprendre d'eux. Mais M. Brandès, scandinave, n'est qu'un médiocre adaptateur, en son pays, de notre théâtre boulevardier. « C'est du Nord aujourd'hui que nous viennent les ténèbres » ; je ne demande pas mieux que de me plaire à ces ténèbres et d'y guetter volontiers les passages de spectres vagues faits de brouillard et de neige vaporisée. Mais l'exotisme de M. Brandès ne voile et ne dissimule qu'à peine ses procédés d'adaptateur adroit; tout de suite, on démêle dans sa brume Dumas fils, Gondinet, Sardou, cinq ou six autres, Scribe lui-même! et il est vraiment inutile que l'accoutumé nous vienne de si loin.

---

**MM. Germoise et Gugenheim**

LES DEUX NIDS

Vaudeville en trois actes

**MM. Armand Liorat, et L. Varney**

LES PETITES BREBIS

Opérette nouvelle

*Théâtre Cluny* (5 juin).

Ce bon petit théâtre Cluny est accoutumé à toutes les indulgences ; ce n'est pas moi qui lui en ferai perdre l'habitude. Ah ! que le vaudeville de MM. Germoise et Gugenheim est donc spirituel, délicat, imprévu, plaisant ! et comme il était indispensable qu'on le reprît. Notez qu'il est joué à la perfection par une troupe comique qui n'a son égale ni au théâtre du Palais-Royal, ni au théâtre d'Aurillac (Cantal). Mais je veux réserver la meilleure part de mon enthousiasme pour les *Petites brebis*, de M. Armand Lierat. Ce qui frappe tout d'abord en cette œuvre, c'est l'étonnante nouveauté de l'invention. Pas même à la Scala, pas même à l'Eldorado, on n'avait encore vu ces deux pensionnats voisins, l'un de jeunes demoiselles, l'autre de jeunes messieurs, qui fusionnent dans la pénombre libertine d'un seul dortoir, et de qui les fredaines sont pardonnées par l'institutrice et l'instituteur surpris à leur tour en flagrant délit de flirt nocturne ! Et que la mu-

sique de cet ouvrage est brillamment chantée par des virtuoses tels que MM. Muffat, Moizard, Allart — très drôle du reste, celui-ci, sans plaisanterie, — et Mmes Cuinet, Azimont, Norcy! Quant à l'orchestre de Cluny, augmenté d'un musicien, il a fait merveille, véritablement.... Pour parler sans farce, il est tout à fait fâcheux que la polkante et valsante musiquette de M. Louis Varney — pas assez folle pourtant, moins bachique qu'offenbachique — ait eu à lutter contre un aussi insipide livret et contre une interprétation aussi insuffisante. D'ailleurs, elle en a triomphé, et le public a paru s'y plaire; même il a crié: bis, et applaudi non sans sincérité, amusé d'ailleurs par la cocasserie, couronnée de roses, de M. Hamilton. Les *Petites brebis* seront peut-être un succès. Je l'espère pour M. Léon Marx, qui est un directeur actif et un aimable homme; et même, si vous voulez, je le crois. Vous pensez bien que mon seul bâillement n'a pas la prétention d'avoir raison contre le rire de tout le monde.

---

*Deux cent-quatre-vingt-neuvième anniversaire de Pierre Corneille.*

**Pierre Corneille**

LE CID

Tragi-comédie en cinq actes

**M. Tiercelin**

L'ABBÉ CORNEILLE

A PROPOS

Comédie française

**Pierre Corneille**

HORACE

Tragédie en quatre actes

**M. Audy**

LA MARQUISE

A PROPOS

*Odéon* (6 juin)

Le Professorat, même très jeune, n'est pas encore réconcilié avec le vieux Corneille. C'est une des singularités, un des amusements aussi, des querelles littéraires, que, éteintes en apparence, même depuis des siècles, elles ne sont pas éteintes du tout. Les antagonismes, latents, persistent, prêts à se réveiller ; les préjugés se transmettent d'esprit en esprit. On se croyait enfin d'accord, on n'était pas d'accord du tout ; la bataille est à recommencer, pour n'aboutir, d'ailleurs, qu'à une paix menteuse comme celles de devant. L'Ecole surtout, sous le melliflu de ses

acquiescements, garde d'obstinés espoirs de revanche. En réalité, Pierre Corneille n'a jamais été classique. Relisez, œuvre de sa prime jeunesse, l'absurde, extravagant, romanesque et mélodramatique *Clitandre* ! relisez, œuvres de son vieil âge, le précieux et fantaisiste *Agésilas*, le brutal *Attila !* Ce haut, libre, débordant génie, qui eût été notre Shakespeare, si la Règle n'y avait mis bon ordre, — Règle dont il dit, en 1632, avec un mépris si hautainement ingénu : « Que si j'ai renfermé cette pièce dans la règle d'un jour, ce n'est pas que je me repente de n'y avoir point mis *Mélite*, ou que je me sois résolu à m'y attacher dorénavant. Aujourd'hui, quelques-uns adorent cette règle, beaucoup la méprisent ; pour moi, j'ai voulu montrer que si je m'en éloigne, ce n'est pas faute de la connaître », — offense encore les froids fervents des strictes lois théâtrales, même s'ils poussent le mensonge de leur conversion jusqu'aux pires débraillements de la modernité ; et, malgré sa résignation à de réguliers chefs-d'œuvre, ils en veulent encore à Corneille de ses sursauts, de temps en temps, sous le joug, et d'avoir été vaincu plutôt que convaincu. Je dis que nous en sommes encore le jour du deux cent quatre-vingt-neuvième anniversaire de Pierre Corneille, aux effarements des pédants, — ah ! qu'ils sont Parisiens, aujourd'hui ! — devant les témérités et les préciosités cornéliennes ; et les justes colères de Madame de Sévigné et de Saint-Evremont pourraient être de mise encore. Il y a quelques mois, dans un article à propos du *Cid*, en un langage dont aucun style contemporain ne saurait surpasser la subtile élégance ni la vive clarté, M. Jules Lemaître, un des plus délicieux et des

plus pernicieux esprits de notre époque, reprenait contre l'illustre tragi-comédie plusieurs des arguments formulés dans les *Observations sur le Cid*, de Scudéri, et dans les *Sentiments* de l'Académie sur *le Cid*. Et comme il y a toujours un peu d'Ecole dans le choix des pièces pour les représentations classiques de la Comédie-Française et de l'Odéon, Pierre Corneille en est presque totalement exclu. Je n'espère plus qu'on nous rende *Nicomède*, la plus haute, peut-être, de ses tragédies romaines, ni *Don Sanche d'Aragon*, la plus héroïque, certainement, de ses espagnolades, ni la suite du *Menteur*, où se joue si romanesquement, non sans pompe, son aventureuse fantaisie, ni *Rodogune*, ni le trouble *Héraclius*, mélodrame étonnant, ni *Sertorius*, (on préfèrerait jouer le *Comte d'Essex* du médiocre Thomas,) ni l'amusant *Agésilas*, en vers libres ! Mais, — vous allez voir que je fais des concessions, — pourquoi les affiches n'annoncent-elles plus *Cinna*, *Polyeucte* ou *Pompée ? Polyeucte* surtout, où M. Mounet-Sully, maintenant en la pleine possession de son génie, serait si admirable ? Que voulez-vous, il y a les Conférenciers. On ne jouerait qu'assez rarement *Hernani* ou *Ruy-Blas*, s'ils ne faisaient salle comble chaque fois qu'on les joue. Eternelles querelles littéraires ! Et il faut nous contenter du *Cid*, de temps en temps. D'ailleurs, je l'adore.

Quelques mots sur l'interprétation de ce chef-d'œuvre à la Comédie-Française, j'entends la coutumière interprétation par les chefs d'emploi.

Personne plus que moi n'estime le vaillant, sûr et volontaire talent de Mlle Dudlay. Bien qu'elle n'eût point, hors la beauté, de très magni-

fiques dons naturels, elle est parvenue, par la persistance et l'intelligence, à être une des grandes tragédiennes de ce temps ; et, trs sincèrement, je salue le succès de son noble effort. Quant à M. Mounet-Sully, je veux dire, une fois pour toutes, ce que je pense de lui afin que le souvenir en surgisse, plus tard, chez mes lecteurs, de la brièveté de mes articles. Assez vieux pour avoir applaudi Frédérick-Lemaître, Bocage, Beauvalet, Rouvière, je crois que M. Mounet-Sully égale les plus grands acteurs de ce siècle ; je crois même qu'il les surpasse par la magnificence de la voix et du geste, et par la hauteur de la pensée. Quant aux artistes étrangers, quel être doué de bon sens s'aviserait de lui préférer ce grand dégingandé d'Irving, ou l'italien Rossi, ténor admirable, mais, enfin, ténor ! Il est vrai que Salvini fut, à ses heures, extraordinaire, et, par l'entier dévouement aux œuvres interprétées, par l'intime compréhension d'elles, mérita le respect. Mais ces qualités, M. Mounet-Sully les a, plus intenses et aussi sûres; et combien, parfois incertain, parfois excessif, jamais médiocre, il apparaît supérieur par l'inattendu flamboyant des trouvailles. Deux artistes dominent, incomparablement, tout le théâtre moderne : Mme Sarah Bernhardt et M. Mounet-Sully. D'ailleurs, eux seuls (avec M. Silvain, et avec Mlle Moréno, quand elle s'applique), savent chanter les vers lyriques. Mais, ceci proclamé, j'oserai dire que la distribution des rôles du *Cid*, à la Comédie-Française, est aussi fâcheuse que possible, et absolument contraire à la volonté même de l'œuvre. Vous pensez bien que je ne vois pas, en Mlle Dudlay, une vieille personne,

ni, en M. Mounet-Sully, un acteur vieillissant; elle triomphe en la pleine efflorairaison de sa beauté; il apparaît robustement et magnifiquement viril. Mais, pour être Chimène et Rodrigue, il faut être, non pas une femme, un homme, mais deux adolescents, presque deux enfants. M. Jules Lemaître, dans l'article auquel je faisais allusion tout à l'heure, a eu joliment raison de trouver abominable, si près d'un cadavre paternel, la tendresse de ces deux amants, et leur hymen! car ils se marient, et tout de suite, malgré la ruse des derniers vers de la tragi-comédie. Oui, ils sont odieux, je l'accorde, s'ils sont, elle, une vraie femme comme Mlle Dudlay, lui, un vrai homme, comme M. Mounet-Sully; ils cessent de l'être, et sont exquis, au contraire, s'ils nous apparaissent tels que deux êtres presque puérils, dépourvus de responsabilité, à qui seulement importe — encore qu'ils feignent des colères, des hésitations et des remords, comme de grandes personnes — le charme de se voir, de se plaindre ensemble et de s'aimer, quoi qu'il soit arrivé ou qu'il arrive. Pour que Chimène et Rodrigue ne soient pas exécrables, il faut qu'ils aient l'âge ingénu et ardent où la seule espérance du Baiser a le droit d'oublier tous les désespoirs et de transgresser toutes les lois. Je ne veux même pas rappeler que le drame de Guillem de Castro, traduit par Corneille, a pour titre la *Jeunesse du Cid*, ni que, dans la Chronique, le futur Campéador a moins de treize ans lorsqu'il poursuit les hommes du comte de Gormas; il suffit de considérer le *Cid* même de Corneille pour voir combien il faut de jeune jeunesse à ces deux amoureux qui seraient infâmes s'ils avaient plus de vingt ans.

J'irai jusqu'à dire que je ne sais pas si M. Albert Lambert fils, n'est point déjà trop viril pour être le vrai Rodrigue. Il y a quelques années, au temps de ses débuts, à l'Odéon, quand il n'avait pas encore tout le talent qu'il a, quel Rodrigue adorable il a été! et comme le drame apparaissait tout à fait lui-même, à cause de cette gracilité et de cette inexpérience. Je sais bien que les rôles tragiques, même de tout jeunes hommes, exigent des qualités et des forces que l'on obtient que par beaucoup de travail et d'expérience. N'importe, je me résigne au drame un peu moins bien joué, s'il m'apparaît, malgré l'imperfection de l'acteur, tel qu'il doit être, et si les contradictions physiques entre le comédien et le personnage ne m'en diminuent pas le plaisir ou l'émotion, n'en altèrent pas la pensée première. On parle de l'engagement de M. Fénoux à la Comédie-Française. C'est un artiste bien incomplet, bien inexpérimenté encore et qui a beaucoup à apprendre. Pourtant, si j'avais auprès de M. Jules Claretie une autre influence que celle d'une ancienne amitié, c'est à M. Fénoux que serait confié, désormais, le rôle de Rodrigue. Il n'y serait pas parfait, les premiers temps; mais le drame en paraîtrait plus beau! Même, quoique si jeune, il est déjà un peu vieux pour ce personnage. Je ferai une observation analogue à propos de don Diègue, joué par M. Silvain, franc et sonore diseur de vers; sa robustesse de fort quadragénaire ne peut pas, quelque art qu'il y mette, imiter la débilité du vieux père tremblottant qu'on insulta; et, quand l'épée vengeresse tombe de sa main, si visiblement vigoureuse, il est impossible de croire à tant de défaillance. D'autre part,

M. Martel, dans le rôle de don Gormas, n'a point les rudesses presque sauvages du hautain et brutal Comte. De sorte que, — puisque nous sommes dans un théâtre où les artistes tiennent à honneur d'accepter les besognes moins hautes en vue de l'œuvre mieux exprimée, — il y aurait lieu, je pense, à un troc de rôles. Quel vrai don Diègue serait M. Martel et quel vrai don Gormas, M. Silvain! Mlle du Minil, artiste sûre, rythme très nettement les vers de la suivante Elvire, et le deuil, autour de sa jeunesse, est charmant. Je crains qu'elle ne se croie un peu trop une confidente de tragédie. Le *Cid* n'est pas une tragédie, c'est un drame romanesque. Vous ne répondez pas, mademoiselle, à une princesse racinienne, vous êtes une dame d'une Cour espagnole, et il faut mettre ici un peu plus de liberté dans le propos et d'indépendance dans le geste. Très longtemps, on a supprimé ou écourté le rôle de l'Infante. On avait grandement tort. Non seulement, Corneille a donné à dona Urraque, sinon les plus beaux, du moins les plus jolis vers de la tragi-comédie, mais elle est indispensable, — car Corneille était très malin, — pour séparer les scènes de Rodrigue avec Chimène. S'il n'y avait pas l'Infante, ces scènes, très rapprochées, finiraient presque par lasser, au lieu d'émouvoir, à cause des analogies entre les sentiments et les passions qu'elles expriment. Corneille a voulu mettre, parmi les tendresses et les terreurs, de l'espace; et il écrivit de subtiles tirades et de délicieuses stances, étant un délicat poète en même temps qu'un grand poète. J'ai plus d'une fois demandé à Mme Sarah Bernhardt pourquoi le caprice ne lui était jamais

venu de jouer dona Urraque; comme elle eût été délicieuse et comme, par l'importance de sa renommée et de son génie, elle eût reconstitué les normales proportions du drame! Je ne pense pas que Mlle Moréno, nouvelle venue dans un illustre théâtre, ait jamais eu le rêve d'y donner seulement l'illusion de l'Infante qu'eût réalisée la grande Sarah. Mais, très bien douée, et s'efforçant beaucoup, Elle profère précieusement les vers précieux de Corneille ; il me semble qu'elle leur donne la voix qu'il y eût voulue; en outre — encore qu'elle soit assez mal habillée et que son costume d'Infante pourrait traverser, sans y causer de surprise, un bal de la Mi-Carême — elle sait joindre, çà et là, aux mièvreries romanesques que Corneille, bon homme, enviait à l'hôtel de Rambouillet, un empanachement cavalier qui aurait plu à Calderon ou à Lope de Vega. Je voudrais dire du bien de la mise en scène du *Cid* à la Comédie-Française. Vraiment, malgré mes bonnes intentions, je ne puis. De deux partis, il faut prendre l'un ou l'autre. Le *Cid* se passe, conventionnellement, dans n'importe quelle salle, toujours la même — nous avons subi, sans réclamer, bien d'autres conventions — ou bien, selon les évolutions du drame, il se transporte de lieu en lieu, tantôt le palais du roi, tantôt la maison du comte de Gormas, tantôt la place de la ville. La Comédie-Française semble préférer cette seconde façon, pas tout à fait; je la préfère aussi, moi, tout à fait, non sans désirer mieux encore: « Un théâtre digne de Corneille (c'est Voltaire qui parle), semblable à celui de Vicence, qui représente une ville, un palais, une rue, une place, etc., car l'unité ne

consiste pas à représenter toute l'action dans un cabinet, dans une chambre, mais dans plusieurs endroits contigus que l'œil puisse apercevoir sans peine. » Sans se hausser jusqu'à cet idéal, le Théâtre-Français pourrait réaliser des entr'actes moins longs, des changements à vue; les minutes, entre les décors, sont de fâcheuses interruptrices d'émotion. Quant aux costumes (j'excepte celui de M. Mounet-Sully, si épique, si pittoresque), il y a véritablement lieu de les rénover selon un peu plus de joie et de brio; et l'on a pas assez l'air de s'apercevoir que l'on joue un chef-d'œuvre — un chef-d'œuvre qui est, après *Roméo et Juliette* (après? hélas! oui, mais c'est la faute des Trois Règles), le plus beau des drames d'amour.

Avant le *Cid*, on a joué l'*Abbé Corneille*, de M. Tiercelin. Vraiment, l'anecdote qui forme le sujet de cette piècette est d'un patriotisme un peu trop simple ; et, malgré l'adresse des vers qui sont d'un versificateur exercé, malgré la subtilité des allusions, — malgré même la belle humeur de Mlle Du Minil, la grâce pas assez tragique de Mlle Brandès, et l'art de M. Coquelin Cadet à faire de l'abbé Corneille, sans y être aidé par l'auteur, un personnage à la fois farce et héroïque, — on n'a pu applaudir qu'avec l'enthousiasme conseillé par l'annuel retour d'un juste hommage.

L'Odéon a été moins heureux encore que la Comédie-Française dans le choix de son à-propos cornélien. Je ne saurais dire quelle peine j'éprouve à contrister un poète que j'aime à supposer infiniment jeune ; car, s'il a plus de vingt-cinq ans, il est sans excuse ! Mais enfin, il

faut bien dire la vérité, pour l'honneur de l'Art que lui et moi nous adorons ; et justement, la compétence que l'on veut bien m'accorder quant aux choses de la poésie, m'oblige à une sincérité très nette. Ce n'est pas bon du tout, cette petite pièce intitulée *la Marquise*. Non, pas bon du tout. Vous ne pouvez croire combien je regrette que ce ne soit pas meilleur. Oh ! je sais bien que c'est très difficile, ces comédies de circonstance, et qu'il n'est pas de fleur de la vie d'un grand homme où n'aient picoré cent fois les abeilles de l'anecdote. On m'assure que M. Auguste Audy a publié chez Lemerre, — sous la Couverture Jaune ! effroyable Casaque des Forçats de la Rime ! — un volume de vers assez intéressant. Puisqu'on me l'a dit, je le crois, je veux le croire. Mais que cette comédie anniversaire est donc morose et bébête ! Même les exquises strophes de Corneille à la Marquise, odelette qu'on attribuerait à Ronsard quand bien même elle serait imprimée dans les œuvres de Joachim du Bellay, ont paru lugubres parmi cette morne aventure de la Du Parc, qui est sur le point de prendre son mari à la vieille femme de Corneille. Et pas un vers ! non, pas un vers ! Il est probable que M. Auguste Audy a écrit cela en quelques heures ; mais, si peu nombreuses qu'elles aient été, que ce furent des heures mal employées. Une fois de plus, à la Comédie-Française et à l'Odéon, a été démontrée l'impossibilité que les à-propos aient une valeur en effet. Ne pensez-vous pas que, pour célébrer un grand homme, une belle mise-à-la-scène de quelque œuvre de lui, pas communément admirée, serait un plus grave et plus noble hommage à la mémoire fêtée, qu'une anec-

dote en fausses rimes riches, effroi des comédiens qui sont obligés de jouer cela ! D'ailleurs, j'ai admiré passionnément, à l'Odéon, les épaules de Mlle Roybet ; c'était, dans ce rôle, tout le talent qu'elle pût montrer.

J'aurais fini (Dieux Immortels, combien je suis prolixe !) si je n'avais à quereller, et fort violemment, mes très chers amis, MM. Marck et Desbeaux, directeurs de l'Odéon. Ah ! qu'il y a longtemps que nous nous connaissons, Marck et moi. Sur le conseil de Francisque Sarcey, — il y a, parbleu ! quelque vingt ans, — je fis venir M. Marck de la Haye, où il était directeur, pour créer, au théâtre de Cluny, alors héroïque, le rôle de Lazare dans mon drame : les *Frères d'armes*. Il y fut admirable de simplicité et de grandeur. Certainement, j'ai dû à la sincérité, à l'honnêtete, à la probité, dirai-je, de son jeu, qu'une des plus périlleuses scènes du drame contemporain ait magnifiquement triomphé ; ce fut sa simple et belle attitude, sa loyauté d'interprète qui imposa le silence aux rires prévus. On n'aurait pas osé rire de lui. Le succès fut très grand ; et je lui dois ma victoire la plus chère, puisqu'elle est la plus ancienne. Quant à M. Desbeaux, que je connais moins, il fut un de nos plus aimables confrères ; et quand nous nous rencontrons, je lui serre bien cordialement la main.

Eh bien, ces deux aimables et honnêtes hommes commettent inconsciemment une sorte de crime. Lequel ? celui de jouer *Horace*, de Pierre Corneille, en quatre actes, — celui de ne pas jouer le cinquième acte d'*Horace*.

S'ils n'aiment pas *Horace*, qu'ils ne le jouent pas ; c'est leur droit et leur affaire. Mais s'ils le

jouent, qu'ils le jouent; c'est-à-dire qu'ils le jouent entier.

Supposons qu'il soit absurde, ce dernier acte d'*Horace*. Il ne l'est pas ! mais, le fût-il, de quel droit le jugent-ils tel ? Qui leur a donné le droit d'avoir sur ce point une opinion quelconque ? Corneille a écrit une tragédie intitulée *Horace* (on l'a longtemps appelée les *Horaces*, contre le vouloir de l'auteur et pour faire plaisir aux librettistes italiens;) il l'a écrite en cinq actes, — pas en quatre actes, en cinq actes ! — et le cinquième acte est tellement volontaire, indispensable, nécessaire que si on le supprime, l'œuvre n'atteint pas l'unique but qu'elle a visé. Ah ! ça, vous croyez donc qu'*Horace* a pour sujet l'amour de Curiace et de Camille ; qu'il s'agit de savoir si les Horace triompheront des Curiace ou les Curiace des Horace, ou si un brutal, infatué de sa victoire, tuera ou ne tuera pas sa sœur grandiloquement imprécatrice ? Non pas ! Le vrai sujet de cette effrayante tragédie, c'est la question posée entre la Famille et la Ville. Ce qui importe, c'est de savoir si l'homme qui a sauvé son pays doit être non seulement absous, mais remercié d'un crime qui est la suite logique de sa victoire. Et, alors, les plaidoyers, dans un sens et dans l'autre, s'imposent ! J'oserais presque blâmer Corneille (si un pauvre petit vicaire de campagne osait blâmer le bon Dieu !) d'avoir mêlé la passion de l'amant à la plaidoirie de Valère, l'amour paternel à la plaidoirie du vieil Horace, et il eût été plus grand peut-être (mais qu'est-ce que je me permets de dire là ?) que deux voix, sans personnalités passionnelles, parlassent seules, devant la patrie incarnée en le

Roi. Or, c'est ce dernier acte qu'on coupe. Pourquoi ? On essayera de répondre qu'on voulait jouer, dans la même soirée avec quatre actes d'*Horace*, un acte du *Menteur;* car il faut de la variété. Alors, nous sommes dans un café-concert ? Nous sommes dans une représentation à bénéfice? on va chanter, dans l'entr'acte, les *Petits Pavés* ou *les Demoiselles de Pensionnats?* [illegible]

humains, si à l'article *coquillage* du Dictionnaire philosophique on ne pouvait lire que les coquilles trouvées au sommet du Mont-Blanc, loin d'être les témoins et les preuves des bouleversements terrestres, sont certainement tombées des manteaux des pèlerins revenant de Palestine; d'ailleurs, Voltaire ajoute, si finement : « Mais je ne veux pas me brouiller avec M. de Buffon, pour des coquilles. » Car il était drôle. Et c'est à cause des commentaires de Voltaire sur les œuvres de Corneille qu'on ne joue pas le cinquième acte d'*Horace*. Oui, les médiocres facéties d'un homme qui fitcroire à son génie à force de nouvelles à la main, sont encore de quelque influence, aujourd'hui. Il y a tous les petits professeurs de rhétorique, improvisateurs goutte à goutte d'adjectifs surannés, et ravis de parler, aux matinées de l'Odéon, devant les familles qui espèrent des prix pour les lycéens assis, deux par fauteuil! Voyons, finissons-en. On joue Corneille ou on ne le joue pas. Au lieu de faire bafouer sa mémoire en n'importe quel à-propos stupide, il serait plus honnête d'offrir ce grand homme à la foule tel qu'il s'est voulu. Et les opinions de chacun, d'où qu'elles viennent, n'ont rien à voir ici. Une seule question : si, au lieu d'être conservateurs de l'Odéon, espèce de musée, MM. Marck et Desbeaux étaient directeurs d'un musée, espèce d'Odéon, feraient-ils couper, dans les toiles illustres, çà et là, un pied, une main, une jambe, un bras, ou même une tête (cinquième acte!) qui aurait la malechance de ne pas plaire à quelques professeurs de l'école des Beaux-Arts?

---

**M. A. Delilia**

LE MASCOT

pièce bouffe en trois actes

*Théâtre des Menus-Plaisirs* (8 juin).

J'ai haleté toute la soirée ! oui, vraiment, haleté. Je vais vous dire pourquoi. Si les Mascottes portent bonheur, les Mascots portent malheur ; et la prédominance du désastre dans l'humanité provient sans doute de cette circonstance que, contrairement à l'opinion généralement admise, ceux-ci sont plus nombreux que celles-là. Dès qu'un Mascot apparaît dans une honnête famille, les portraits d'ancêtres s'éboulent des murs, les chiens mangent les perroquets mangeurs de tulipes rares, les robes se tachent toutes seules (le Mascot n'y est pour rien !), les pantalons craquent, pas les siens, les poules pondent des œufs noirs (il n'est ni coq ni nègre !), et, en un mot, les plus formidables catastrophes se précipitent abondamment sur la maison, cage de ce serin. Naturellement, M. et M^em Taquinet se trouvent partagés entre le désir de marier leur fille Suzette à Séraphin Bidard, — « Séraphin » exprime son Serinat, — qui a gagné tous les lots à toutes les loteries, et le désir de flanquer à la porte ce trop jeune monsieur, dispensateur de cataclysmes. Une idée plus pratique : l'amener à se démascoter ! De là le vaudeville. Et c'est pourquoi mon émotion a été si grande. Oh ! comment,

et avec qui Séraphin, pour le bien commun, cesserait-il d'être mascot ? J'ai vu le moment où ce serait avec la cocotte Danaé; j'ai pu croire, un instant que ce serait avec sa future belle-mère ; et mes incertitudes devenaient intolérables. Quoi! avec cette grosse vieille dame ! Eh ! bien, non, avec la bonne, jolie, comme toute bonne de vaudeville, — avez-vous remarqué que dans les petits théâtres, les soubrettes, bêtes comme des oies d'ailleurs, sont généralement fort jolies? — et enfin, pour la seconde fois, avec Suzette Taquinet, matrimonialement.

Et la petite pièce folâtre de notre confrère M. Alfred Delilia n'est pas ennuyeuse du tout.

Mais, une chose extraordinaire, c'est le nombre toujours plus grand des comédiens. Il y a, outre les théâtres, tant de théâtres ! et toujours, toujours, des comédiens nouveaux y apparaissent, innombrables. Qui sont-ils ? d'où viennent-ils, hommes et femmes? Il y a donc des Conservatoires dans les Carrières d'Amérique ou sous les arches des ponts? Et quand on croit qu'il ne va plus y avoir d'acteurs, il y a des acteurs encore. Et ceci, certainement, est sur le point d'arriver, qu'il y aura beaucoup plus d'acteurs que de spectateurs. Au reste, ce résultat a déjà été obtenu, partiellement; une fois à ce théâtre des Menus-Plaisirs justement, il y avait quarante-deux personnages sur la scène, tandis qu'il n'y avait que douze personnes dans la salle; il est vrai que c'était à une pièce de moi.

**M. Maurice Bouchor**

CONTE DE NOEL

Comédie en un acte, en vers.

—

**M. Pierre VOLF**

FIDÈLE

Comédie en un acte, en prose.

—

**M. Jacques Normand**

L'AMIRAL

Comédie en deux actes, en vers.

*Comédie-Française* (11 juin).

C'est une affectueuse estime qui s'attache à la personnalité de M. Maurice Bouchor. Sans autre soin que la satisfaction de sa propre conscience, sans fracas, à l'écart, il édifie, lentement, gravement, son œuvre ; tout au plus se permet-il quelquefois le divertissement de jouer avec des marionnettes. L'un des trois du Groupe qui vint presque tout de suite après les Parnassiens et qu'on appela les Vivants (parce que nous avions été les Impassibles), il n'a pas la souveraine grandiloquence et le sonore éclat de Jean Richepin, ni la forte farce heureuse et la joie trognonnante de cet admirable Raoul Ponchon ; mais il rêve très haut, et ce qu'il rêva descend vers nous, et se prolonge, — même, quelquefois, se prolonge un peu trop, — en de très purs et très nobles poèmes.

Ce *Conte de Noël*, que la Comédie-Française

a bien fait de mettre à la scène, est digne de son auteur. Tailleur d'images sacrées, Pierre Cœur oublie trop souvent dans les cabarets, en compagnie de Gringoire, — celui de Hugo? celui de Banville? ou le vrai Gringoire qui fut une espèce de Ponsard de la Sotie et de la Moralité ? — les Bienheureux qu'il sculpta, la femme qu'il épousa, l'enfant qu'il fit. La petite Rosette, le matin de Noël, ne trouverait rien du tout dans ses souliers, si le bon saint Nicolas et la bonne sainte Rose n'y mettaient des joujoux fabriqués par les Anges qui sont de très bons fèvres. Charmé du miracle, Pierre Cœur se repent de sa mauvaise conduite, jure de ne plus boire, et les saints remontent au ciel; ils font très bien d'y remonter très vite, car, s'ils étaient demeurés un instant de plus, Pierre Cœur, tout à fait épris de sa femme, leur eût fait voir de quoi est fait le paradis sur terre.

Le conte est joli. Je pense qu'il aurait pu être conté un peu moins mélancoliquement, avec un peu plus de prestesse; l'amusette s'en attarde et parfois s'en dissipe dans la langueur trop épandue de la mélodie poétique. J'aurais voulu çà et là surprendre quelque intention mieux précisée de bonne humeur, et même de malice; les œuvres auxquelles fait penser le conte de M. Maurice Bouchor n'allaient pas sans un peu d'ironie, fort innocente d'ailleurs, qui n'excluait point l'ingénuité de la foi, — qui la prouvait au contraire. Les interprètes non plus n'ont pas su donner à ce mignon Mystère un air d'imagerie un peu niaise et puérile, qui eût été d'un si joli ragoût. En Jacqueline, Mlle Bertiny, exquise dans tous ses autres rôles et même dans la Léa de

*Sur la lisière d'un bois*, a été une ménagère quelconque; il serait difficile de s'agenouiller sans de coupables (mais bien légitimes) distractions devant une sainte aussi demi-vierge que Mlle Ludwig; encore que costumé à miracle — ah! la belle image! — M. Paul Mounet, imperturbablement sacré, a paru l'illustre évêque de Myre, qui faillit être martyrisé du temps de Dioclétien, bien plutôt que le bon saint Nicolas qui vint ressusciter les Petits Enfants dans le Saloir.

La pièce de M. Pierre Volff, *Fidèle*, est morose. Quatre bonnes vieilles gens, deux anciens amis, Nortier et Chaluzac, Gervaise, la femme de Nortier, et Catherine la servante, — j'oubliais le chien Fidèle qui agonise dans sa niche, — étaient tout près de mourir, encore heureux de vivre. Voilà que ce bonheur, à qui on aurait bien pu laisser le peu d'avenir qui lui restait, est tout à coup troublé, détruit (car, si vieux, les pauvres! ils n'auront pas le temps d'oublier) par je ne sais quelle histoire d'un amour d'autrefois entre Chaluzac et Mme Gervaise, entendue de la porte par le mari qui rentre avec ses tristes mains grises pleines de fleurs. J'accorde que ce petit acte est écrit avec soin, que M. Pierre Wolff y a montré, avec quelque adresse de théâtre, un certain souci littéraire, qu'on y trouve çà et là des traits d'observation et des mots justes. Mais, mon Dieu! malgré, sans doute, des intentions de pitié, que cela est morne et dur! Toutes les cruautés sont permises, au théâtre, en vue de la Beauté ou de la Vérité, mais cette anecdote n'est ni assez belle, ni assez vraie pour avoir le droit d'être si méchante. Par exemple, ce qu'il faut dire, c'est que ce petit drame a été merveilleusement joué! si

merveilleusement qu'il ne me semble pas possible de rêver une interprétation supérieure. Sous des cheveux blancs de vieille jeune encore, sous ces cheveux blancs, que Jules de Marthold, d'un mot adorable, a nommés les « neiges d'antan », Mme Pierson, une des plus délicieuses comédiennes de ce temps, a montré tant de grâce, tant de charme, une si infinie tendresse contenue, que des larmes de douceur m'en venaient aux yeux; et comme tous les mots sont jolis, grâce à sa voix, et tristes aussi, par l'ironie désillusionnée de son sourire! c'est, simplement, exquis. Avec un tact extraordinaire, avec une mesure d'artiste concevant vraiment, chose rare, le personnage qu'il est, M. Leloir a fait survivre dans Châluzac, sans ridicule, le souvenir pas trop proche d'avoir été un vieux beau et, autrefois, un beau jeune homme. Fait de vingt détails, observés jusqu'à la minutie et rendus sans minutie visible dans la scène de la partie de cartes, le jeu de M. de Féraudy s'est attendri jusqu'à communiquer une émotion irrésistible, lorsque Nortier, qui surprend l'antique trahison de sa femme, défaille presque, l'épaule au bois de la porte; et Mme Amel, en servante Catherine, a été, sans excès, la vieille bonne grondeuse des provinces familiales. Ah! quel théâtre, tout de même, la Comédie-Française! et quel dommage que tout le monde n'y sache pas dire les vers lyriques ou épiques! Ceux qui ne savent pas les dire, ce sont ceux qui ne les aiment pas. Je ne crois pas que ce soit M. Jacques Normand qui puisse leur apprendre cet amour.

Vous pensez bien que je ne suis pas un irréconciliable ennemi de la joie rimée; ce n'est pas

à l'admirateur enthousiaste des *Odes funambulesques* et à l'auteur de la *Grive des vignes*, qu'il conviendrait de dédaigner la fantaisie et même la folie des vers. La Maison de Corneille, de Racine et de Molière doit être aussi la Maison de Regnard, comme Emile Bergerat l'a dit hier très justement. Si j'avais connu le désespoir d'être Critique Dramatique au temps où l'on joua les *Romanesques*, de M. Edmond Rostand, j'en aurais loué, chaleureusement, l'aventureuse et fantasque belle humeur ! Il y a l'énorme Pégase, aux ailes de foudre et d'orage ; il y a aussi les petits poneys fringants qui semblent ailés d'ailes de libellules. Ma seule horreur, c'est les Pégases de fiacre. « Hue ! Cocotte » et M. Jacques Normand ne la fouette même pas.

Sujet, peut-être, de monologue devenu comédie en trois actes au Gymnase, vaudeville en deux actes maintenant à la Comédie-Française, demain, inévitablement, opéra comique en un acte à l'Opéra-Comique, l'*Amiral* est destiné à s'achever en monologue. Fin logique, pareille au commencement. Alpha et oméga du célèbre auteur des *Ecrevises en cabinet particulier*. Remarquez bien qu'elle est fort amusante, cette pièce, et qu'on a eu raison d'y rire, et qu'on y rira longtemps. S'il n'y a rien de plus suranné et de plus morne que la rivalité, pour des tulipes, entre le voisin et la voisine d'une ville de Hollande, si rien n'est moins charmant que l'amourette de Krélis et de Jacquemine, — Roméo et Juliette entre un Montaigu collectionneur et une Capulette collectionneuse, — si rien n'égale la platitude de leurs souvenirs d'idylle le long de l'escalier, si l'on a le droit de se demander à quel vaudevil-

liste, résolu à tout, n'eût point paru enfin trop démodé l'accent marseillais du hussard Flageolet, bien volontiers j'accorde que l'aventure de l'un des oignons de l'Amiral avalé par un soldat famélique, — notre incomparable Willy disait dans les couloirs : « C'est l'Oignon qui fait la Farce! » — ne laisse pas d'être assez plaisante ; et c'est très réjouissant, la colique de quelqu'un qui a un Marin dans le ventre. Je proclame que le succès a été très vif ; et je crois, je le répète, qu'il se maintiendra, non moins vif. En outre, une émotion patriotique a secoué la salle quand, le *Chant du Départ* chanté au loin, les soldats français ont traversé le fond du théâtre. Oui, l'on rira, même l'hiver, de cette pièce d'été, et c'est seulement dans quelques années, qu'après avoir été applaudie, en vers, à la Comédie-Française, et acclamée, en musique, à l'Opéra-Comique, la pièce de M. Jacques Normand, — avant de retourner en monologue, — sera reprise au théâtre Déjazet, en prose, non sans succès.

La soirée a été belle pour M. de Féraudy. A côté de M. Leloir, non moins discrètement bouffon en le hussard Flageolet qu'il avait été discrètement ému en le vieux Chaluzac, M. de Féraudy, — tout à l'heure vieil homme hargneux et si tendrement émotionnant, — a su être, sans grossièreté, malgré la grossièreté du rôle, un vivant, joyeux et emporté bon garçon guerrier. C'est d'une adresse incomparable qu'avec une rapidité de diction qui, pourtant, ne supprime pas une syllabe, il arrive à se ruer sur le seul effet possible de la tirade qu'il lui faut dire (mais nous, les poètes, on ne nous fiche pas dedans !). Et, dégagé des imitations anciennes, devenu tout à

fait lui-même ; concevant aussi ce qu'on peut tirer de comique de l'effervescence lyrique, M. de Féraudy m'apparaît comme un des plus grands et des plus sûrs artistes de la comédie bouffonne. Mlle Lynnès, plus drôle que son personnage, a la grâce d'être grasse ; c'est une extravagance un peu sèche que montre Mme Amel, moins remarquable ici que dans la Catherine de *Fidèle ;* je n'ai pas entendu un mot de ce que semble avoir proféré Mlle Muller ! mais ce n'est pas de sa faute, c'est de la mienne. Elle est si adorablement jolie sous la coiffe de cuivre et de dentelles, elle a tellement l'air d'être sur le point d'avoir quinze ans, que je n'ai pas pu me résigner, un seul instant, à l'écouter, préférant la regarder. Quant à M. Dedelly (Krelis), chargé de dire les choses tendres de la pièce, que vouliez-vous qu'il fît contre de pareils vers? qu'il les dît? Il les a dits, fort bien, et fort distinctement. C'était épouvantable.

---

## Jules Slovacki

BALLADINA

Tragédie en cinq actes.

*Théâtre des Poètes* (12 juin).

Il est impossible d'avoir une opinion formelle sur un poète, si l'on n'est pas son compatriote. L'universalité des sentiments que la poésie a le droit et le devoir d'exprimer, appartient à tous les poètes, et c'est seulement par la façon de les exprimer que s'affirme le talent, ou, s'il plaît à Dieu! le génie. Or, la langue est évidemment (seul, La

Palisse a eu raison !) le premier de ces moyens d'expression. De sorte que si, n'étant pas Italien, je crois que Dante est admirable, c'est parce que je l'ai entendu dire ; mais, en réalité, je n'en sais rien. Jules Slovacki, même parmi les Polonais les plus épris de l'œuvre de Mickievicz, passe pour un très haut poète. Ils affirment que c'est très beau, le *Tombeau d'Agamemnon*, *En Suisse*, la *Peste au désert*, et on m'assure que le *Roi Esprit* émerveille par sa puissance et son charme. A la bonne heure ! Je ne demande pas mieux. Un grand poète de plus ! Peste ! Mais, en réalité, je suis obligé de croire les gens sur parole, et j'ignore totalement ce dont il s'agit.

Donc, quant à Slovacki, poète, je me récuse.

Mais, si nous quittons la poésie pure, si nous entrons dans le domaine du drame, — où l'action est perceptible à ceux-là mêmes qui n'entendent pas la langue qui l'exprime, où les insuffisances de la traduction n'empêchent pas de suivre le développement de la pensée directrice, — je me crois en droit d'affirmer une opinion. Et à tout lettré apparaîtra évidemment que la tragédie de Jules Slovacki, en dépit de quelque slavisme à peine personnel, n'est pas autre chose qu'un furieux, tumultueux et fuligineux mêli-mêlo de tout Shakespeare, de tout Gœthe, de tout Schiller, et de tout l'excessif pétrusborelisme français, amalgamé avec le pédantisme niais des néo-shakespariens de Dusseldorf. Et je m'étonne que des sorcières ne mangent pas, entre les actes, de petits doigts d'enfants jetés dans le pot-au-feu. Deux poètes, parmi ces imitateurs de n'importe qui et de n'importe quoi, ont été considérables ; Henry de Kleis en Allemagne, Lermontorf en Russie. Mais les au-

tres!... Ah! tous ces Shakespeares de la foire de Weimar, de Varsovie ou de Nijni-Nowgorod! Il est, parbleu, bien certain que parmi les évidences misérables des pastiches, quelques bonnes fortunes d'idées ou d'images, — instinctives trouvailles d'une race — étonnent, récréent et, en un mot, donnent une impression de nouveauté, — ou plutôt d'exotisme. Mais on s'aperçoit bien vite que les singularités même qui ont paru pittoresques, ne sont que des travestissements adroits, d'autant plus coupables qu'ils feignent effrontément d'être des « costumes nationaux »; et, enfin, il ne faut pas que les littératures étrangères s'imaginent que la littérature française ignore totalement, bien qu'elle ait rarement demandé l'aumône, les opulents génies à qui elles doivent tout, ou presque tout. Je le répète, il se peut, — on me le dit, je le crois, je ne suis pas entêté, — que Jules Slovacki soit en polonais un très merveilleux poète, mais, en tant que dramaturge, il m'apparaît comme un des plus puérils imitateurs de Shakespeare, et je ne peux pas prendre au sérieux cette Balladyna, Macbeth habillé en femme, qui a, au front, la tache de sang que la femme de Macbeth avait à la main, et qui promène ses crimes et ses remords à travers la forêt de *Comme il vous plaira*. C'est justement parce que je suis le plus fervent désireur du théâtre idéal — héroïque ou féerique — que j'en réprouve avec colère la parodie, même si elle fut inconsciente! Oui, inconsciente. Car les Belgiques ne croient pas à la Contrefaçon. Mais nous n'aimons pas, même s'ils sont très vieux, les vins ni les génies frelatés; et je crois qu'il eût mieux valu laisser Jules Slovacki sur le rayon le plus rarement visité des bibliothèques internationales.

Le drame furibond et folâtre de M. Slovacki a été joué avec un zèle très méritoire par une troupe ramassée d'un peu partout. On sait quel noble comédien, simple, sûr, sans vaine exagération, et vraiment classique, est M. Emile Raymond ; son admirable voix, grave et douce, sa parfaite maîtrise, lui ont permis de faire applaudir le plus absurde personnage qui ait jamais ressemblé au Duc exilé dans leur forêt des Ardennes ; et voilà un artiste qui ne doit point rester dans les théâtres changeants. Je dois dire que je préfère Mme France dans les rôles modernes où elle peut déployer tout son talent si personnel, vrai et cruel comme une légende de Forain ; néanmoins, elle a été la mère très dramatique de cette effrayante Grisélidis. Hélas ! qu'il est difficile de dire du bien de Mlle Nau ! et, pourtant, qu'il serait impossible d'en dire du mal. Evidemment, il y a, en cette étrange comédienne, des qualités qu'on ne trouve pas chez des artistes beaucoup plus célèbres, mais elle montre des inégalités, des maladresses soudaines qui rebroussent l'admiration. Belle, certes, et, un peu conventionnellement pire, belle tout de même, et pire aussi, elle semble capable de tout ; en même temps, on n'est pas étonné qu'elle ne soit capable de rien. Où est le Dumas qui, de cette malade, fera une Desclée ? Il y a, autour de Mlle Nau, beaucoup de jeunes personnes : Mlle Verlain qui articule fort bien (mérite rare !) et qui meurt si gracieusement couchée sous un saule dont on voudrait être les branches, non pleureuses, mais preneuses ; et Mme Rafty, la reine des forêts, qui, délicieusement, en son corsage d'églantines roses, offre deux boules de neige, joliment palpitantes ; et la petite Bouffé, ga-

mine jolie, (petite fille de l'illustre Gamin !), qui nous a amusés par l'impertinence de sa voix et le déluré de son geste.

---

**M. Claude Berton**

GRAND-PAPA

Pièce en trois actes.

—

**M. Paul Lheureux**

SI C'ÉTAIT...

Un acte

*Théâtre-Libre* (13 juin).

Par l'ignominie volontaire du sujet, par la totale absence de toute observation vraie, par la sottise des propos, qui semble d'un provincial ayant assisté, il y a quatre ou cinq ans, à une des plus médiocres pièces du Théâtre-Libre, *Grand-Papa* se dérobe à toute appréciation et ne vaut même pas que l'on se mette en colère. On m'assure que l'auteur est un jeune homme fort intelligent, — comédien agréable à ses heures. Toute l'espérance qu'il puisse garder de cette soirée, c'est qu'on l'aura oubliée le soir où il nous donnera quelque autre pièce. Certes, il serait facile de voir en ce bas et immonde ouvrage le suprême acarus du Théatre-Libre défunt, enterré, pourri, comme *Grand-Papa !* Non, on peut encore faire des pièces réalistes, honorables. Tout de même, en voilà assez.

Jésus-Christ chez un biffin de la plaine Saint-

Denis c'est, je crois, le sujet de la petite pièce de M. Paul Lheureux. Pourquoi donc pas ? le Fils de l'Homme n'est pas de ceux qui craignent la mauvaise société ; et il n'y a rien d'étonnant à ce qu'il fréquente chez les anarchistes. Même il me semble que c'est à la porte des plus misérables et des plus révoltées masures que doit frapper, de préférence, l'évangélique Passant. Telle est la beauté des idées de pitié, de consolation et d'amour que, malgré la banalité des discours qui les expriment dans la pièce de M. Paul Lheureux, (j'espérais mieux de cet artiste intéressant), une émotion réelle nous a saisis, plusieurs fois, tandis que parlait l'Inconnu ; et rien ne saurait faire que l'on ne se sente pris d'une tendresse infinie, et de belle espérance, quand ressuscite, n'importe où, sur le lit d'or de la Belle au Bois Dormant, ou sur le sale matelas d'un bouge, la fille de Jaïr, aurore morte et aube nouvelle...

---

**MM. Loriot-Lecaudez**

L'ÉCHÉANCE

Comédie en trois actes, en prose.

—

**M. Georges Bertal**

L'APOSTAT

Drame en un acte en vers.

—

**M. André de Sorbe**

PETITE BOURGEOISE

Saynète.

*Théâtre des Lettres* (17 juin).

Après une aimable causerie, trop spirituelle, de M. Fuster qui nous a expliqué les causes mais qui n'a pu nous faire accepter les effets des vraiment trop longues attentes et des discourtoisies que nous imposent les théâtres d'amateurs (enfin, ils sont trop !) j'ai gagné un torticolis — de la loge où l'on avait bien voulu me placer, la salle étant aux trois quarts vide, — à essayer de voir et à essayer d'entendre une pièce en trois actes, de MM. Loriot-Lecaudey, intitulée l'*Echéance*. Il m'a paru qu'il s'agissait d'une vieille dame qui, autrefois, avait couché avec un monsieur alors jeune, et qu'elle était fort gênée, le jour du mariage de sa fille, par la révélation à son fils et à d'autres personnes de cet accident ancien. Mais, comme vous pensez, le mari paternel au troisième acte, pardonne ! et tout finit bien, hormis la pièce qui, d'ailleurs, aurait mieux fait de ne pas commencer.

Cette comédie, dont l'inutilité éblouit, a été jouée vaille que vaille par de vieux artistes qui peut-être eurent du talent, et par des artistes jeunes, qui peut-être en auront.

Un peu agacé, je l'avoue, de tant de soirées où les théâtres irréguliers, comme a dit M. Fuster, nous convoquent à des pièces si désolément régulières, et banales, je crois bien que j'avais envie de m'en aller...

Mais on allait jouer une pièce l'*Apostat* de notre très lettré et très cher confrère Georges Bertal. Nul, parmi les jeunes hommes littéraires, n'est plus justement sympathique que lui ; et, si même les indulgences de sa critique au *Rappel* ne nous avaient disposés, — moi tout particulièrement, — à une très sincère espérance de suc-

cès, sa jolie piécette, naguère, à la Comédie-Française, nous l'eût promis. Je suis très heureux que, par un enthousiasme très ardent, unanime et légitime, le public se soit associé à notre sympathie.

L'*Apostat*, c'est un jeune prêtre, plutôt missionnaire qu'ecclésiastique, voué par un vœu maternel — il ressemble en cela à la fiancée de Corinthe — à la nonvie, au célibat, et qui se révolte contre l'anormale loi qui lui fut imposée. Certes, il croit Dieu, mais il ne croit plus l'Eglise. Il prend la femme qu'il aime, il tue le mari de la femme qu'il prend, et, si respectueux qu'il demeure devant sa mère, catholique acharnée, il n'hésite pas à lui résister et à braver la malédiction qu'elle étend sur lui, pour accomplir jusqu'au bout les nouveaux devoirs que lui impose son droit à l'amour ! C'est, en somme, ce petit drame, ou plutôt cette tragédie à qui quelqes-uns reprocheront de manquer de « préparation » — adresse supérieure dont je la loue — la rébellion de l'Instinct contre le Rite ; et un beau souffle chaleureux gonfle les vers, violents, sonores, un peu trop *éloquents*, mais d'une si fière jeunesse, d'un si fervent enthousiasme que les artistes, médiocres tout à l'heure dans la médiocre pièce de MM. Loriot-Lecaudey, en ont été emportés eux-mêmes, et qu'ils avaient l'air d'avoir du talent. J'excepte pourtant Mlle Verteuil, tout à fait mauvaise, bien qu'elle aurait dû apprendre, à l'Odéon, à dire les vers de Corneille auxquels ceux de M. Bertal ont, par instants, le superbe honneur de ressembler.

On a joué ensuite une saynète intitulée : *Petite bourgeoise*. La petite bourgeoise de cette petite

pièce, morte d'ailleurs, — c'est la bourgeoise que je veux dire, — est comme la mère Gigogne d'un tas de petits adultères posthumes qui lui sortent de dessous le linceul, et le mari de la bourgeoise trépassée semble fort émoustillé par l'idée, amusante d'ailleurs, qu'il a été si souvent cocu. Le public m'a semblé moins content que le mari. — Et pourquoi diable Georges Bertal a-t-il donné son drame à un théâtre où on joue de telles inutilités ?

**Henrik Ibsen**

BRAND

*Théâtre de l'Œuvre.*

—

**MM. Blondeau et Monréal, et Marc Chantagne**

LES ENVIRONS DE PARIS

Voyage d'agrément en quatre journées et dix stations.

*Théâtre du Châtelet.*

Cela me cause une vraie peine de ne pouvoir parler du drame joué sur le Théâtre de l'Œuvre. Je fais mes excuses aux lecteurs du *Journal* ; mais, sachant déjà avec quel zèle je m'applique à la besogne qui m'est confiée, ils pensent bien qu'il n'y a pas de ma faute. Voici. A cause du respect qu'inspire et de la réflexion qu'exige toute œuvre d'un génie aussi complexement ingénu, aussi estompé de rêve, aussi lointain de nos esprits et en même temps aussi proche de quel-

ques-unes de nos œuvres, que l'est le génie de M. Henrik Ibsen, je ne voulais pas, je ne devais pas juger *Brand* à la hâte, après le minuit de la première représentation. Et le même devoir se serait imposé à moi s'il se fût agi du subtil, insinuant, furtif, fugace, intense aussi, et toujours délicieux Mæterlink, ou du fort poète Emile Verhaeren, aux rêves nets et profonds, fuligineux pourtant, pareils à des eaux-fortes hallucinées ; d'une épopée dialoguée de M. Viellé-Griffin, ou d'une églogue d'après Théocrite, Virgile, Hugo et Leconte de Lisle, de M. Henri de Régnier, poète exquis, un peu trop parnassien.

Or, on m'avait obligeamment envoyé une loge pour la répétition générale. Mais quand je suis arrivé, à huit heures vingt minutes, — notez que, tant de fois, l' « Œuvre » nous a fait attendre jusqu'à neuf heures le lever du rideau, annoncé pour huit heures, — l'entrée du théâtre m'a été refusée, impitoyablement. Nous étions plus de cent personnes dans le couloir devant des portes fermées.

Il me paraît qu'il y a eu là quelque exagération et même un peu d'impertinence.

On entre à la Comédie-Française pendant Corneille, Molière et Hugo ; on entre à l'Opéra pendant Wagner ; même on entre à l'Eglise pendant Dieu. Il y a l'exemple des concerts Lamoureux et des concerts Colonne ? Mais, aux concerts, un *andante* ou un *scherzo* dure quelques minutes, tandis que c'est quelquefois long, un acte. Bayreuth ? Outre que là-bas — ou là-haut, — la discipline n'est pas aussi stricte qu'on le raconte, Bayreuth nous a donné l'*Anneau du Niebelung*, *Parsifal*, *les Maîtres Chanteurs*, *Tristan et Iseult*, avec des artistes tels que Materna, Su-

cher, Scaria, Van Dick. L'Œuvre n'en est pas encore là. Allons, il ne faut pas, lorsqu'on n'est, en somme, qu'un acteur médiocre et emphatique — l'emphase est la pire façon d'être médiocre, — auquel le hasard d'une entreprise intéressante valut des sympathies, prétendre à régenter si hautainement les personnes. Et surtout, — même avec l'encouragement de huit ou dix Belges, — il ne faut pas agacer Paris ; à moins qu'on ne soit tout à fait résolu à se faire naturaliser Danois, Norwégien, Suédois, ou Allemand.

D'ailleurs, cette petite aventure laisse entiers mon espoir et ma foi en l'Œuvre dirigée par M. Lugné-Poë. Un jour prochain, quand sera close définitivement la saison où les directeurs préparent leurs faillites d'été, je dirai, assez longuement, ce qu'on peut attendre, me semble-t-il, de ce théâtre, s'il conçoit sa mission d'une façon un peu haute ; mission qu'il est tout à fait en état de remplir, et qu'il remplira, s'il ne s'avise pas de jouer *Carmosine* ou *Lorenzaccio* — idée absurde jusqu'à la parfaite extravagance ! — s'il continue à représenter les belles œuvres étrangères qu'il nous serait honteux d'ignorer, si, SURTOUT, il s'adonne avec un zèle ardent, jamais ralenti, au risque d'insuccès que bientôt récompenseraient des victoires, à nous révéler les intentions dramatiques de la nouvelle génération française, et si — chose d'ailleurs de moindre importance — il ne ferme pas trop impérieusement ses portes aux spectateurs et aux critiques de bonne volonté.

Hélas ! que j'ai été peu consolé par les *Environs de Paris* de n'avoir pu assister à la représentation du drame d'Ibsen ! Quoique extraordi-

nairement bête, elle n'est pas ennuyeuse, avec sa figuration nombreuse et tumultueuse, d'ailleurs peu fastueuse, et son ballet de « bacchantes peu furieuses », et ses mirlitons et ses flonflons, cette ancienne drôlerie. Vous verrez, — non, pourtant, vous, lecteur de ce très littéraire journal, vous ne le verrez pas ! — que, durant juin qui finit, et juillet, et août, il y aura, les soirs de pluie, au théâtre du Châtelet, pas mal de loges remplies de braves gens de l'autre côté de la Bièvre, et d'honnêtes familles de la banlieue, qui s'esclafferont — spectateurs disposés à la belle humeur par le peu de dépense qu'exige même la conquête de la grande avant-scène du foyer — des aventures de Saturnin Malinchard, apprenti confiseur, — ce nom, cet état..., joies ! — poursuivi par Mlle Louisette, modiste séduite, et séductrice, parmi les dérèglements d'une noce folle et les envolements de toutes les demoiselles de magasin et les battements de rames de tous les canotiers, de Robinson à Saint-Cloud, de Suresnes à Argenteuil, d'Argenteuil à Montmorency, de Montmorency à la forêt de Bondy, de la forêt de Bondy à Bercy-Charenton, et de l'extravagance, pas drôle, à l'ennui, pas trop morne ? Et, comme cette farce médiocre est agréablement jouée par Mme Thibault-Tauffenberger qui a un joli nez d'où sort une voix plus jolie encore, et surtout par ce très délicat comédien, M. Cooper, que l'on regrette de ne plus voir dans un théâtre où il pourrait montrer toutes les finesses de son art, toutes les jolies inventions de sa fantaisie élégante, très personnelle, les gens de l'autre côté de la Bièvre et les familles de la banlieue n'auront point tort de s'amuser beaucoup.

Mais causons un peu.

Si ridiculement perché que l'on soit sur les hauteurs du Permesse, on se rend compte des choses, en se penchant un peu ; et nous savons bièn comment ça se pratique, les reprises estivales de ces pièces-là. Débinons, impudemment, le truc ! Des auteurs ont une vieille pièce. Bon. Ah ! pas bonne ! Un directeur a de vieux décors. Bon. Ah ! pas beaux ! Tout de même, on peut s'entendre. « Donne-moi de c'que t'as ! j'te donn'rai de c'que j'ai » ! et l'on s'entend. Micmac. Les droits d'auteur ? Ah ! ah ! ah ! Et si le directeur a une toile de fond qui représente la colline de Bougival, la scène qui se passait à Juvisy se passera à Bougival. C'est assez bon pour les demi-droits ! J'y souscris. Je ne monte pas sur mes grands chevaux. Au fond, il n'y a aucun mal à cela. Mais, sapristi, pourquoi convoquer la critique à ces reprises ? Je me suis laissé dire que les cafés-concerts, les cirques, et même certains spectacles forains, avaient des traités de publicité avec les journaux ; traités qui les autorisent à proclamer, entre deux annonces, le succès de leurs gommeuses, de leurs dompteuses de lapins, et le triomphe de leurs hommes-troncs ou de leurs vaches à six pattes. Rien de plus simple, ni de plus légitime. Pourquoi diable les théâtres qui, depuis longtemps, renoncèrent à avoir quoi que ce soit de commun avec l'art dramatique, ne procèdent-ils pas comme les cafés-concerts, les cirques et les baraques illustres de la fête de Neuilly ? Avantage pour nous qui ne serions pas obligés à chagriner des confrères souvent aimables, comme le sont, j'en suis sûr, MM. Monréal et Blondeau, par des critiques ne servant à rien ; et avantage pour

les directeurs que rien ne troublerait en leur très licite industrie, en le culte, espéré lucratif, du vieux veau-de-ville, ce veau d'or ! qui n'est pas toujours en or.

## M. Gaston Marot

### LE TRAIN N° 6

Drame en cinq actes et huit tableaux.

*Théâtre de l'Ambigu* (25 juin).

Je demeure émerveillé de tant d'imaginations, de machinations et de complications ? Emerveillé, littéralement. Ciel ! qu'il est prodigieux que l'on puisse faire grouiller ensemble tant de personnages, tant d'incidents, et se reconnaître dans le tas, et s'en tirer, vaille que vaille ! Est-ce que, par hasard, les auteurs de ces sortes de pièces-là auraient du génie ? J'hésite à le croire. Sans doute, leur métier a quelque rapport avec celui des faiseurs de tours et des clowns disloqués ; ce sont des exercices qui d'abord paraissent impossibles, et qu'on arrive à exécuter sans difficulté, même avec grâce ; mais il faut avoir été pris tout petit.

Le mélimélodrame de ce soir, — nous le devons à M. Gaston Marot — a réussi triomphalement ! J'en suis ravi pour notre ami Georges Grisier que nous étions si contents de revoir gai, actif, alerte, et marchant allègrement vers des victoires ! Mais il faut raconter la pièce, allons, il n'y a pas à barguigner, il le faut ! ça ne va pas être commode.

M. Paul Dubourg (joué par M. Degeorge, pas mal) est un opulent ingénieur qui a le malheur d'avoir un frère, Louis Dubourg (M. Gémier montre dans ce rôle ses qualités si intéressantes, mais pas précises encore, et son estimable inquiétude vers le mieux), Louis Dubourg, dis-je, parfaite canaille, abjecte et trembleuse, et le bonheur d'avoir pour fille Jeanne, une délicieuse personne qui a trouvé en Mlle Dauphin, jeune artiste peu connue, me semble-t-il, aux théâtres du boulevard, une interprète très délicate et très émue, avec, peut-être, un peu trop d'adresse déjà dans l'émotion. Jeanne, enfant naturelle, ne porte le nom de son père que grâce au subterfuge d'une adoption, et elle n'a jamais connu sa mère. Elle aime Armand de Mériel (ce n'est pas la faute de M. Emile Albert chargé de ce rôle, si le soin lui a été confié de dire tous les mots ridicules de la pièce, ou à peu près tous), et Armand de Mériel est enseigne à bord d'un vaisseau dont son oncle, M. de Mériel, dernier représentant d'une noble et antique race (joué par M. J. Renot, dit l'Irréprochable), est le commandant. Jusqu'ici, c'est assez clair. Continuons. Naturellement, Louis Dubourg, fripouille, convoite la fortune de Paul Dubourg, honnête homme, et de Jeanne, fille de celui-ci ; fortune dont il serait, légalement, l'unique possesseur, si son frère et sa nièce passaient de vie à trépas. Alors, que fait-il, ce gredin ? Sachant que Paul Dubourg et Jeanne doivent prendre le train n° 6, il s'en va avec un nommé Michel Servon, fripouille comme lui, mais moins couard (M. Decori, d'ordinaire si pittoresque en ses excentricités de costumes et dans l'arrangement de son visage, m'a satisfait moins qu'à l'ordinaire)

et une nommée Sophie Marchal, non moins fripouille qu'eux et plus rosse encore (Mme Descorval semble se vouer définitivement aux carchontes des fortifs), essayer de corrompre, en lui offrant un tas de billets de mille, le garde-barrière-aiguilleur dont l'unique enfant, phtisique, pourrait être sauvée par un voyage dans le Midi. Mais l'honnête aiguilleur refuse de mal aiguiller ! Alors, puisque le temps presse, les gredins, vous n'en doutez pas une minute, l'assassinent ; et, eux-mêmes, par une fausse manœuvre, font dévier le train qui s'écrabouille dans une fondrière. Ça, c'est le clou ! Et, en effet, Paul Dubourg est blessé à mort, il expire dans les bras de sa fille qui, personne prudente, a mieux aimé regarder passer le train que de monter dedans. C'est assez agaçant pour Louis Dubourg que la petite ne soit pas morte avec le papa. Mais il est ingénieux. Devenu le tuteur de Jeanne, il épousera, pour garder l'argent, celle qu'il a voulu tuer. Jeanne se rebiffe ! Bah ! on la contraindra d'obéir. Sophie Marchal, devenue femme de charge dans l'hôtel de Mlle Dubourg, dit à celle-ci : « Ta mère, c'est moi », et fournit à l'appui de son dire un acte de reconnaissance parfaitement en règle. Apeurée, brutalisée, meurtrie, Jeanne est condamnée à ne point sortir de la maison tant qu'elle n'aura point accepté son oncle pour mari. Mais Sophie Marchal, rosse au cœur maternel, a compté sans Malvina, sa vraie fille (car vous pensez bien que la reconnaissance, encore que régulière, ne prouve rien du tout, et n'a été qu'une vengeance ou qu'une précaution contre l'honnête Paul Dubourg, — le Dubourg, vous savez bien, qui est mort après l'écrabouillement du train ?)

laquelle Malvina (mon Dieu! que Mme Marie Durand se donne de peine pour être à la fois crapule et bonne fille, et pour chanter faux!) trouve Jeanne toute en pleurs. Ça l'apitoie, et, toutes les portes étant closes, elle la fait, avec l'aide de Nib, marchand de chansons qui deviendra le Roi des blanchisseurs (M. Torin est drôlet) filer par la fenêtre au moyen des rideaux noués l'un à l'autre. Mon émotion était à son comble, et ma surprise; je n'avais jamais vu ça! Evadée, la jeune fille persécutée se réfugie chez Mme de Grancey (ça se complique, encore), une amie dont le père de Jeanne a prononcé le nom en mourant sans d'ailleurs avoir eu le temps de dire tout ce qu'il semblait avoir à dire. A ce moment-là encore, j'avais été très ému, et très surpris, car enfin ce moyen de suspendre l'intérêt n'a guère été employé que sept ou huit mille fois depuis le dernier acte de *Rodogune*. — M. Gaston Marot ne m'en voudra pas d'avoir évoqué le souvenir de Corneille. Or, Mme de Grancey qui, par une lettre posthume de Paul Dubourg (je sens avec désespoir que je commence à devenir moins clair) a été révélée la vraie mère de Jeanne, se trouve être la propre sœur de ce M. de Mériel, oncle d'Armand Mériel, commandant grognon et gardien austère de l'honneur de sa race. Il ne fait ni une ni deux; sachant la bâtardise de Jeanne, il refuse tout net de marier la jeune fille avec son neveu et la flanque à la porte, assez vivement. Flanquée à la porte dans de telles conditions, la seule chose que puisse faire une jeune personne, c'est d'aller se jeter à l'eau. Jeanne n'y manque pas. Mais la même prudence qui lui conseilla de ne pas monter dans le train où il arriva malheur

à son père, lui inspire la pensée de choisir, pour se précipiter, un quai tout grouillant de gens habillés en pierrots et en gardes-françaises, à cause de la fête de la reine des blanchisseuses, qui n'est autre que Malvina. Même, c'est à ce moment que Mme Marie Durand a chanté faux. Nib dépouille son manteau de monarque, s'élance, et, roi qui nage comme un poisson, rapporte Mlle Jeanne, convenablement évanouie, et pas trop mouillée. Mais on aurait tout aussi bien fait de la laisser dans la Seine, car, malgré les objections, d'ailleurs modérées, du petit Mériel, de Mme Grancey et du grand Mériel lui-même, qui, ayant appris que Jeanne est la fille de sa sœur, de sa sœur à lui, veut bien enfin qu'elle épouse Armand de Mériel, son neveu à lui (je sue!) la pauvre Jeanne est reprise par Sophie Marchal, sa fausse mère, qui, avec Michel Servon et Louis Dubourg, l'emporte dans une mansarde où il va se passer des choses terribles. Michel Servon a ingénieusement descellé la barre d'appui de la fenêtre. Menaçée, torturée et laissée seule, Jeanne ne manquera pas de courir à la croisée pour appeler au secours! Pfouittt ! culbute; et la chambre est au sixième étage. Nul crime, suicide d'autant plus probable que la jeune personne a déjà tenté de se noyer. Mais il y a une Providence à l'Ambigu! Elle fait venir là Malvina, reine des blanchisseuses, ivre-morte d'ailleurs, témoignant ainsi qu'elle n'a pas moins l'amour du vin que l'habitude de l'eau, et c'est elle, au lieu de Jeanne, qui tombe dans le vide, la barre d'appui ayant manqué sous elle, devant le rugissant désespoir de Sophie Marchal (vous vous rappelez, la rosse au cœur maternel ?). Celle-ci, furieuse,

veut étrangler Michel Servon; celui-ci, malin, lui enfonce un couteau dans la gorge! Ce n'est vraiment pas mal. Mais, s'il y a une Providence dans les mansardes, il y en a une aussi dans les rues. Nib (oui Nib, le marchand de chansons, le roi des blanchisseurs, le sauveteur, vous y êtes?) a eu la bonne idée (je jure que je ne sais pas pourquoi!) de baisser la toile d'une petite boutique, et Malvina tombe dans la toile creuse et y rebondit comme dans un hamac. Alors apparaît, amené par le Commandant, l'Enseigne et la Vraie Mère, le commissaire de police, ce *Deus ex machina* du cinquième acte des mélodrames. Il distribue la justice. Ceux des gredins qui ne sont pas morts iront à l'échafaud. La reine des blanchisseuses épousera le roi des blanchisseurs ; et Jeanne, qui est une petite de Grancey tout en étant une petite Dubourg, épousera, — me fais-je bien comprendre? — le petit Mériel... Ouf! j'en suis hors ! et tout cela n'a pas la moindre importance.

**M. Georges Docquois**

VINCELLI

poème.

—

**M. Jacques des Gachons**

LE PRINCE NAIF

lumino-conte.

(Décors de M. Andhré des Gachons).

*Hall des Cent* (29 juin).

Toute petite, sous le plafond voilé, la salle est discrète, intime, d'une intimité presque de chapelle embrumée d'une vapeur d'encens, et, les lampes baissées, il semble que tout s'y estompe, s'y ensommeille, s'y efface, hors les fleurs des chapeaux des femmes, qui, bientôt, s'éteignent aussi, avec les lampes. Alors, parmi toute l'ombre mystérieuse et tiède, d'une paroi plus sombre glisse la planchette d'un guichet, et, comme en un cadre de tableautin, c'est de la clarté, de la couleur, de la vie ensoleillée. Après un poème en trois décors, *Vincelli*, de M. Georges Docquois, poème trop bref, assez long cependant pour qu'on ait le temps d'y entendre de beaux rythmes et maintes rimes loyalement sonores, se déroule, d'aquarelle en aquarelle, l'aventure du Prince Naïf, héritier d'une famille maudite, qui, des détresses sanglantes de l'antique demeure, et de ses vains et purs rêves d'adolescent, s'en va vers l'amour, et le quitte pour tenter la vie, et triomphe du péché et revient vers l'amour, offrant à la virginale épouse le lys de son âme sauvée du Mal. Des tableaux sont exquis, d'autres sont terribles ; c'est toujours un éblouissement, ces figures, ces paysages, qui sont de la lumière de toutes les couleurs. Je sais bien que ce théâtriculet ressemble assez au petit théâtre du Chat Noir (les ombres chinoises incendiées en feu d'artifice !), que la légende de M. Jacques des Gachons est un peu bien simple, çà et là, sans être assez ingénue, symboles souvent diminués en banale allégorie ; que M. Andhré des Gachons montre parfois une originalité qui se souvient et abuse de la violence exaspérée des rouges, — une symphonie en rouge majeur ! que Mlle Rose Syma est moins

agréable à entendre quand on ne la voit point, et que la musique de M. Henri Quittard, tendre, trop tendre, violoncellise jusqu'à l'excès ! Mais ce sont là propos de critique féroce, et, de cette soirée, le souvenir qu'on garde, c'est que c'était charmant.

## MM. Alexandre Bisson, et Louis Gregh

UN LYCÉE DE JEUNES FILLES

Vaudeville opérette en trois actes et quatre tableaux.

*Théâtre des Folies-Dramatiques* (5 juillet).

Pièce très amusante! et, comme on dit, à la bonne flanquette. C'est absurde, extravagant, inepte, impossible, mais étonnamment drôle. Et l'excès de la farce n'est pas pour me déplaire. Je pense même qu'elle n'existe en réalité, qu'à la condition d'être énorme; le pire genre théâtral, c'est le vaudeville, né gamin, ne riant plus que du bout des lèvres comme la Comédie, demoiselle bien élevée, ou la bohême et canaille opérette embourgeoisée en opéra comique. M. Alexandre Bisson a fait une pièce vraiment burlesque, pour laquelle M. Louis Gregh a écrit de la musique vraiment bouffonne : à la bonne heure! et il y a plus d'art dans ce débraillement fantasque que dans la prétention de certaines piécettes et de certaines musiquettes visant à la distinction et à l'élégance, — complets à 34 francs. Personne n'a oublié l'épique Cavenecadas, qui, directeur d'un lycée exclusivement réservé aux filles de cocottes,

enseigne à ses élèves, sous prétexte de leçons de natation, des mouvements dont elles auront l'emploi sur terre ferme aussi, — tout particulièrement sur les chaises-longues ; qui s'habille en Anglais ou en Allemand pour professer l'*accent* anglais ou l'*accent* allemand ; et, après que toutes ces Demoiselles ont chanté l'histoire de France mise en rondeau, leur fait danser la polka-mazurka du Participe Présent, et, jupes envolées, pantalons troussés, cuisses nues (oh ! oh ! Mademoiselle Titine ou Mademoiselle Raquette, car je ne sais plus laquelle des deux), le quadrille ébouriffant, et ébouriffé (je ne m'en dédis pas !) du Participe Passé ! On se rappelle aussi le pion parnassien, Simplice, élégiaque benêt, et Raoul de Vol-au-Vent, gommeux roublard, et la sentimentale Polymnie, enragée embrasseuse de tous les fiancés. N'importe. Tout le monde voudra revoir cette folle et divertissante pièce, jouée à merveille d'ailleurs. D'une bonne troupe d'ensemble et d'un bataillon, comme on dit, de jeunes et jolies femmes, suffisamment grasses (décidément, je crois que c'est Titine... oh ! mademoiselle !) se détachent des artistes tels que M. Maugé, comique très excessif et très sûr en même temps, très en dehors mais très maître de lui, et Mme Berthe Legrand, qui, à force de grâce, de belle humeur, de fantaisie, rend aimable et plaisant ce qu'il y a toujours d'un peu pénible dans l'érotisme soupirant des vieilles filles. Mlle Emma George, dans le rôle de Valentine, n'a guère qu'à être jolie ; ah ! qu'elle joue bien ce rôle ! et si je disais qu'une chanson dans la bouche de Mlle Henriette Berthias est une fauvette dans une rose, je dépasserais un peu ma pensée quant à la voix de

cette belle personne, mais pas du tout quant à ses lèvres! Somme toute, le succès a été très vif, pour tout le monde. Qu'il pleuve quelques soirs, et il y aura dans la caisse de cette direction d'été autant de pièces d'or qu'il tombera de gouttes devant la porte du théâtre. C'est la grâce que je souhaite bien sincèrement à M. Regnard, excellent artiste et fort aimable homme.

## MM. Callavet et Alphonse Franck

PROPOS EN L'AIR

Fantaisie en deux actes.

*La Bodinière de la Tour Eiffel* (6 juillet).

M. Bodinier ressemble à la Lune, ou, pour mieux dire, à Artémis-Phœbé, en ce sens que, une part du temps, il habite sur la terre (rue Saint-Lazare, 18), et, l'autre, dans les régions éthérées (première plate-forme de la Tour Eiffel). Ce soir, c'est Bodinier-Céleste qui nous a conviés à entendre la fantaisie en deux actes de M. Caillavet et Alphonse Franck. « Fantaisie » est un piège; il s'agit tout simplement d'une Revue qui offre ceci d'imprévu que, lorsqu'elle est amusante, elle l'est extrêmement, et que, lorsqu'elle est ennuyeuse, elle l'est à un point qui déconcerte notre faculté de bâillement. A des scènes d'acerbe et gaie satire succèdent des scènes d'une banalité désolante, et la belle humeur des couplets, libertine et jolie, se disperse dans l'ignominie des plus niais calembours. Tout de même, *Propos*

*en l'air* ont été fort applaudis ; ils le seront bien davantage quand on aura coupé plusieurs dialogues interminablement mornes, supprimé deux cents jeux de mots, et élagué quelques misérables facéties, telles le médiocre bafouement de la Montagne Noire. Mes chers confrères, « Augustés Holma », vraiment, ce n'est pas drôle, et personne n'a ri. Mais qu'elle est agréablement jouée cette revue, qui sera tout à fait gaie quand elle sera plus courte ; il faut louer surtout Mlle Laporte, dont la voix est jolie et souple, et qui chante et joue avec une finesse, une bonne grâce, un sens délicat des nuances, qui révèlent une véritable artiste et destinent cette jeune femme à de véritables succès sur des théâtres moins voisins des nuages. Mais quoi ! c'est au ciel que naissent les étoiles. Quant à Mlle Sidley, elle a fait de grands progrès, elle est devenue comédienne adroite, diseuse subtile, chanteuse agréable, et, certainement, elle est une des plus merveilleusement jolies créatures dont puissent s'éblouir et s'éprendre les lorgnettes ! Tout cela promet de fort belles recettes à la Bodinière de là-haut, si l'été lui est favorable. Voyez pourtant à quoi tient la destinée des œuvres littéraires ! Pour que le *Lycée de Jeunes filles*, aux Folies-Dramatiques, triomphe, il faut qu'il fasse frais ; il faut qu'il fasse très chaud pour que *Propos en l'air* réussisse au premier étage de Babel. Veuillent les dieux propices aux directions estivales qu'un ciel pluvieux plane sur le boulevard du Temple, tandis que les ardentes étoiles resplendiront, comme des mouches d'or flambant, dans l'énorme toile d'araignée en fer de la Tour Eiffel.

## MATINÉE GRATUITE DU « JOURNAL » AUX BOUFFES-PARISIENS

(14 juillet).

Pleine, plus que pleine, et de quelle exquise foule parisienne, artistes, poètes, gens du monde, — une princesse et une marquise (non, pas celle-là, une autre), ont fait la queue, et j'ai vu, au paradis, un peintre qui est de l'Institut! — la salle des Bouffes-Parisiens a retenti, trois heures durant, d'applaudissements et de rires. Ah! la jolie fête de poésie et de musique! Cela avait commencé un peu sérieusement par *Kèmener*, un drame de M. Eugène Le Mouël, écrit en vers non dénués d'élégance, — tantôt fort tendres, tantôt fort éloquents, trop faciles à vrai dire, où la pensée s'espace, — et qui, joué avec une autorité réelle par M. Léger, avec quelque charme par M. Godeau (un tout jeune artiste, M. Ch. Krauss, a remplacé au pied levé un camarade absent, et n'a point mal lu), mélancoliquement soupiré par Mlle Lia Salmon, si chastement jolie, comme une nonne qui serait une sainte, égayé, par la petite Bouffé, d'un ahurissement vraiment plaisant et d'une sincère gaminerie, a retrouvé tous le succès qu'il mérita et obtint au Théâtre des Poètes. Puis, avec son accent si curieux, si primesautier, avec cette étrange et inquiétante personnalité d'attitude et de geste, par qui, même quand elle n'est pas très bonne, elle intéresse mille fois plus que d'autres qui sont excellentes, Mlle Nau a déclamé d'admirables vers d'Armand

Silvestre et de Jean Richepin, et un poème très lointainement rythmique et berceur où Jean Lorrain évoque mystérieusement la langueur des hanches remuées et la cadence des caravanes passantes. Dans ses chansons de bergère enrubannée, Mme Bob Walter a été toute grâce, fin libertinage, art aimable et discret. Des mélodies russes ont valu à Mme Nirwana, comtesse de Péthion (c'est surtout *Zéphirs et soupirs*, que Mme de Péthion a bien chanté), le succès auquel elle est habituée. Mais le triomphe le plus unanime, le plus enthousiaste, le plus tumultueux de l'après-midi a été pour *la Peur des coups,* de Georges Courteline. Vous connaissez cette petite pièce, à deux personnages, qui dure une demi-heure, et qui, par la gaieté et par la vérité, par la plus éblouissante fantaisie mêlée à la plus sûre observation, est un des plus heureux chefs-d'œuvre de l'admirable poète comique auteur de *Boubouroche*, de *Lidoire*, et des *Gaietés de l'Escadron.* Je ne raconterai pas la *Peur des coups;* on l'a jouée un peu partout, cette saynette, dans les cercles et dans les salons : elle va faire, de casino en casino, son tour de France; partout elle a été et sera accueillie par le fou rire, fou rire dont on n'a pas honte après s'être esclaffé, car cette drôlerie est œuvre de penseur et d'artiste. Mais il faut parler de Mlle Suzanne Berty — elle a été au Gymnase et y reviendra, — tout à fait hors de pair dans la pièce de Georges Courteline. Je ne crois pas qu'aucune comédienne — et je pense aux plus fameuses — pourrait égaler la vérité de voix et d'attitude, toute pareille à la vie elle-même, qu'a montrée Mlle Berty, — adorablement jolie, par surcroît — et voilà une création

qui affirme, vraiment, une très originale artiste. Quant au rôle du mari, il était joué par un jeune comédien, hier inconnu, célèbre demain; dans les couloirs, on donnait comme certain son prochain engagement (le Sociétariat tout de suite, avec part entière), à la Comédie-Française. Ce qui n'a pas nui à son succès, c'est sa ressemblance vraiment frappante avec Georges Courteline lui-même. En vérité, je serais peu étonné d'apprendre qu'ils sont un peu parents. Et l'on a applaudi, rappelé, crié, hurlé d'enthousiasme, plus de dix minutes durant! Enfin, Mlle Nau, témérairement habillée en farouche et brutale Marianne, le bonnet rouge crânement sur l'oreille, ardente, emportée, emballée, effrénée, superbe, a magnifiquement vociféré la sanglante et victorieuse *Marseillaise!* Rappels encore et ovations, et le public, à force d'applaudir, a fini par n'en avoir plus la force... et moi, je n'ai plus de fleurs!

## M. Taillade.

LES CROCHETS DU PÈRE MARTIN

*Théâtre de la République* (25 juillet).

Cette imbécile et désolante pièce, qui offre un prix Monthyon à l'approbation de la claque, cette pièce escroqueuse, par les plus bas moyens, des plus nobles émotions, a retrouvé un très grand succès, grâce au parfait talent de M. Taillade ; et ce succès, j'en suis sûr, se prolongera longtemps. Car je ne pense pas qu'aucun comédien

soit capable de montrer la douceur, si aimante et si vraie, la bonhomie si héroïque, et la tendresse forte dont M. Taillade transforme jusqu'au chef-d'œuvre le rôle absurde qu'il joue. D'ailleurs, depuis longtemps, notre admiration entoure et vénère cet admirable acteur, qui, resté viril comme un jeune homme après tant de travaux, nous rend, par la magnifique envergure du geste et la fierté de la voix, et la sincérité de l'émotion, les plus grands artistes des drames magnanimes. Mais lui, loin de céder aux ans, il a gardé, en toute leur vigueur, les merveilleux éclats de sa jeunesse romantique, en y joignant toute la vérité qu'il doit à une étude attentive de la vie et des moyens du comédien moderne. De sorte qu'il a, avec les gloires du passé, les nouveautés de l'heure présente. Voici, vraiment, après un des plus furieux artistes de naguère, un des plus sûrs artistes d'à présent. Et quelle joie, quand, l'an prochain, au Théâtre-Libre de M. Larochelle, Taillade jouera le *Roi Lear!* Là, nous pourrons fêter dignement, en un rôle digne de lui, un des plus hauts artistes de ce siècle.

## Théodore Barrière et Ernest Capendu

LES FAUX-BONSHOMMES

Comédie en quatre actes, en prose.

*Comédie-Française* (30 juillet).

Théodore de Banville et Théodore Barrière furent grands amis. Notre ardente vénération

pour celui-là nous ordonnait de la sympathie pour celui-ci. L'auteur comique, à qui notre maître avait dédié un de ses livres, devait être un homme d'un vrai talent; car nous portions des âmes dociles de disciples. Dans nos batailles d'alors contre le Drame larmoyant, l'Opérette égrillarde et le bas Vaudeville, — batailles menées avec un parti-pris féroce dont nous nous enorgueillissons encore, — toujours nous épargnâmes Théodore Barrière, et nous le tenions pour un des nôtres, prisonnier de nos ennemis communs. Nous n'avions point tort. Il différait noblement de la populace des hommes de théâtre. Comme il partageait, malheureusement, l'imbécile opinion que le public ne saurait se plaire qu'à l'art médiocre ou vil, il lui arrivait, en l'espoir de se dépêtrer des soucis d'une vie qui fut toujours précaire, de bâcler n'importe quelle pièce en collaboration avec n'importe qui ; mais bientôt, plein de remords et obéissant à sa conscience, il tentait quelque œuvre hautaine, digne de lui et de nous; et, justement, c'était cette pièce-là qui réussissait triomphalement, et le faisait presque riche en même temps que plus fameux. Car le Grand Public, — gens du monde, bourgeois, petites gens, n'importe, la foule enfin — est admirablement sensible, croyez-le bien, à la Beauté. Elle supplée, par l'instinct, à l'intelligence raffinée des hauts lettrés; ce qu'ils comprennent, elle l'éprouve, si elle ne le comprend pas toujours. Quand il lui arrive, parfois, de s'étonner, tout d'abord, d'un chef-d'œuvre, de bafouer même un génie nouveau ou un talent qui diffère, ce n'est pas de sa faute, c'est qu'on la conseilla mal. Livrée à elle-même, elle eût, tout de suite, subi la splendeur ou la nouveauté du

chef-d'œuvre ; et, bientôt, elle rètractera son erreur. Poètes, romanciers, auteurs dramatiques, peintres, musiciens, sculpteurs, loin de dédaigner la multitude, ayez confiance en elle. Composée, parbleu ! d'un tas de médiocres esprits et même de vilaines âmes, elle devient, en sa généralité, ingénument docile à l'Art. Malgré la niaiserie des propos que l'on entend devant la cimaise, c'est aux visiteurs des Salons, les jours où l'on paie peu et les jours où l'on ne paie pas, bien plus qu'aux Jurys et à la critique routinière ou révolutionnaire, qu'est due la mise à leur légitime rang des grands peintres contemporains; le triomphe de la Musique moderne et du mélodrame wagnérien est né des Concerts Populaires. Honteuse enfin de s'être plu, parce qu'on l'y conviait, au répertoire de Scribe et de ses pareils, elle s'en est écartée résolument, malgré les exhortations des feuilletonistes survivant à un théâtre mort, oui, écartée, — car si Scribe peut encore faire de l'argent, pourquoi ne le joue-t-on plus ? — et elle abonde aux drames de Hugo, aux comédies de Musset, malgré les haussements d'épaules et les impertinences ricaneuses des petits messieurs qui, habillés d'ailleurs à la mode de 1830, — contradiction bouffone, — traitent ces chefs-d'œuvre de friperies romantiques. Elle est simple, donc instinctivement juste, et prête à toutes les nobles émotions. Je m'offre à tenir un pari : que dans une vaste salle, celle du Château-d'Eau ou du Châtelet, par exemple, le prix des places étant peu élevé, des artistes, pas même illustres, mais parlant d'une voix forte et articulant bien, jouent les dimanches, ou récitent des drames de fière envergure ou de nobles poèmes, je gage que la

salle sera comble, tous les dimanches, et que le sincère enthousiasme du peuple (par le mot peuple j'entends tout le monde) glorifiera la Beauté. Il n'y a de vraiment rebelles, d'irrémédiablement clos, à ce que les directeurs de théâtre et les éditeurs de romans-feuilletons nomment avec une aimable ironie le Grand Art, que les déplorables coteries boulevardières, que la menuaille des malins, des sceptiques, gens d'esprit qui sont des sots. L'Agora est meilleur juge que les Aéropages, et mieux vaut tout Paris que le Tout-Paris.

Théodore Barrière, souvent, sut remuer la grande foule en même temps que charmer les délicats artistes. Il avait la force et la verve, la bonne rudesse franche, le coup de gueule qui crie bien, et mord bien. Sa drôlerie s'exaspérait jusqu'à l'enragement. Dans ses vraies œuvres, je veux dire dans celles où il se mit entier, les concessions à la vulgarité, le tour de l'obstacle, les facilités du métier, la prudence de ne point choquer les gens, sont rares. Il fut, souvent, le primesaut qui va droit au but! et, satiriste engueuleur, son talent, cru et dur, hargneux, s'incarnait bien en ce Desgenais honnête et mal élevé, brutal, qui tient d'Alceste et de Thomas Vireloque, — mais un Alceste et un Thomas Vireloque joueurs de dominos au café Véron, — et qui, d'une voix acerbe, sifflante comme un coup de cravache, ordonne les austérités qu'il n'a pas, conseille les vertus familiales auxquelles il ne se résigne point, contempte les vices qu'il partage, et prêche, avec des calembours, les deux mains dans les poches.

De là une personnalité très intéressante et qui vaut, certes, que la Comédie-Française ait repris

les *Faux Bonshommes*. Mais une chose manqua à Théodore Barrière, qui fut un bon auteur comique, pour le demeurer d'une façon définitive. Outre que sa familiarité, trop souvent continuée en collaboration, avec des vaudevillistes ou autres gens de métier, laissait des traces dans ses meilleurs ouvrages, et que le Ce-sera-toujours-assez-bon-pour-le-public lui ait souvent conseillé la niaiserie des affabulations et le convenu des caractères, il fut presque totalement dépourvu de style ; il n'en n'a guère, çà et là, que dans l'imprévu sursaut d'une réplique ; ses phrases sont écrites en la langue courante du théâtre, dont l'actualité se démode en trois mois et ses généreuses tirades déconcertent par le convenu de leur emphase. Où donc ai-je lu, ces jours derniers, que le style n'était pas nécessaire aux auteurs dramatiques ? Voilà une plaisante affirmation, et tout à fait ridicule, non pas seulement à ce point de vue général que la littérature, sous toutes ses formes, doit demeurer d'abord et toujours la littérature, mais à celui, particulièrement, que, puis qu'il est écouté par le silence attentif de toute une salle, le langage théâtral dont tous les mots sont guettés, attendus, entendus, est obligé, par cela même, à une plus parfaite correction et à une plus saisissante beauté. Celui qui lit un livre, le lit vite d'ordinaire (à moins qu'il ne soit un artiste passionné ou un critique professionnel), saute des mots, passe par dessus des phrases, substitue même aux phrases où son œil et son esprit ne s'attardent pas, les phrases qu'il eût dites, lui-même, pour exprimer les choses que lui conte l'auteur ; recrée, presque, la page qu'il parcourt ; mais, au théâtre, on est obligé d'enten-

dre tout, on veut entendre tout, on entend tout ! La moindre parole a une importance extrême, puisque son effet est inévitable, peut, maladroite, éveiller le rire dans les plus tragiques situations ou l'arrêter aux lèvres dans les situations les plus comiques. Détaillée par l'acteur, selon le devoir de celui-ci, pas une période dont la moindre parcelle n'exerce une action décisive. Et c'est précisément dans l'art qui met si directement, si immédiatement, le public en rapport avec l'expression verbale de la pensée que vous ne jugez pas nécessaire le soin du verbe ? N'objectez point que, si le dramaturge est habile, la rapidité de l'action, l'intensité des émotions successives détournent l'auditeur de toute critique des mots. Certes, de cette critique, il ne s'inquiète point, consciemment; il a, cela est vrai, bien autre chose à faire; il doit et veut éprouver; mais comment éprouverait-il, au point suprême qui est la volonté ou la chimère de l'auteur, si les mots qu'il entend ne l'y obligeaient par leur choix aussi judicieux que possible, par l'art aussi parfait que possible de leur groupement? Dites que le drame ou la comédie ne doivent pas user des mêmes beautés de langage que le poème ou le roman, je n'en disconviens pas, et vous avez surtout raison quant à certaines pièces où l'auteur ne s'attache point à la grandeur héroïque, aux mœurs pittoresques ou aux subtiles psychologies; mais, même dans ce cas, cela revient à dire qu'il faut au théâtre un style particulier qui est tout de même le Style. D'ailleurs, les preuves de ce que j'affirme abondent et pas une preuve contraire ne pourrait être fournie. Je serais curieux que l'on me nommât un grand auteur dramatique, un

seul, gloire survivante aux renommées contemporaines, qui n'ait été un grand écrivain. Les conceptions sublimes des Eschyle, des Sophocle, des Shakespeare, des Hugo, subsisteraient-elles en nos mémoires si elles ne s'éternisaient en la beauté de la forme? Délicieux poète en ses comédies de jeunesse, Molière ne fut-il pas, en les œuvres de son âge mûr (après que Boileau lui eût assagi et gâté son vers), un prosateur admirable, — prosateur rythmique d'ailleurs? N'est-ce pas par la perfection du langage, que vous exaltez en lui, et que je lui accorde avec moins d'enthousiasme, que vous paraissent encore délicieuses et touchantes les tragédies de Racine? elles ne seraient que des drames bien faits et depuis longtemps oubliés, si le style, en la foi de la plupart, n'en assurait le charme éternel? Oui, certes, la belle ordonnance de l'action, la révélation de l'intimité des âmes, et la passion sont les devoirs d'un auteur dramatique, mais il faut qu'il parle, et si sa parole n'est pas la juste et concordante expression de sa pensée c'est-à-dire le style, aucun de ses devoirs ne pourra être accompli. Et quelle est l'invention scénique, quelle est la trouvaille de situation, quelle est la surprise d'aventure qui, cinquante ans, cent ans, ou mille ans après la première représentation de l'ouvrage, pourrait encore en assurer le prolongé triomphe? *Œdipe-Roi* ne serait qu'une cause célèbre, si les vers de Sophocle, même à travers la si pénible traduction de Jules Lacroix, ne le sublimisaient. Quant aux habiletés du métier théâtral, cela ne saurait même pas entrer en ligne de compte. Pensez-vous que l'on jouerait encore l'*Horace* de Corneille s'il n'avait d'autre

mérite que l'erreur, — suspension adroite d'émotion, prolongement d'intérêt, émerveillement de Voltaire ; — de la dame romaine qui a vu fuir Horace et vient raconter qu'il a fui? Elle vit, cette tragédie, par l'emphase auguste et la tendresse du langage ; et le « qu'il mourût », en même temps qu'une sublimité morale, est un admirable effet de style. « La forme n'est rien, a dit Emile Deschamps, mais il n'y a rien sans la forme ». Et Regnard, preste, leste, alerte, est un écrivain charmant dans ses négligences. Et Beaumarchais parle une exquise langue, exquise au point que si la légèreté subtile de la langue française s'évanouissait, on la retrouverait presque toute en lui. Et Hugo, c'est la grandiloquence merveilleuse, la gloire du Verbe, le rayonnement des métaphores. Et l'allégresse d'Alexandre Dumas romancier, sautille, pétille et frétille dans les dialogues du dramaturge Alexandre Dumas. J'en suis bien fâché pour les auteurs habiles qui ne sont que des auteurs habiles ; mais, puisqu'ils ne sont pas des écrivains, leurs œuvres, même singulières, même acclamées, ne vivront pas plus longtemps que ne subsistera le papier, verticalement rayé de rouge, du compte de leur cuisinière, écrit dans la même langue avec un peu plus de fautes d'orthographe, pas beaucoup plus.

Cette indispensabilité du style dans les ouvrages de théâtre m'a été bien prouvée, ce soir, à la Comédie-Française.

Certes, la force comique, incontestablement, abonde dans les *Faux Bonshommes;* à travers le suranné, d'ailleurs amusant encore, des mots drôles, des mots vifs, des répliques prestes qui font ressembler chaque scène à un recueil de

nouvelles à la main mis en dialogue, apparaît une assez intense observation des ridicules humains, de la bassesse humaine, — du mensonge de la bonhomie. Si l'on n'accorde qu'une attention peu émue à l'amour du peintre Octave pour Mlle Emmeline Péponet et à l'amour du caricaturiste Edgard pour Mlle Eugénie Péponnet; si l'imagination de l'artiste qui s'improvise financier — grâce à d'imprévus favoris — pour charmer, éblouir, conquérir un beau-père naguère rebelle, est un conte à dormir debout, il n'en demeure pas moins vrai que des personnages, çà et là, grouillent, qui, sans doute, ne sont pas des êtres vivants, mais par l'insistance de la caricature, créent l'illusion du vrai ridicule humain. Le célèbre Bassecourt, avec l'enfin fatigant retour de la calomnie après l'éloge, a quelque air tout de même d'un personnage conçu par un grand auteur comique à qui il plut de condenser en un type sommaire, par un moyen facile, l'hypocrisie de la méchanceté. M. Péponet, qui ressemble à M. Plumet, signifie, avec un excès de fantocherie point fait pour me déplaire, le dupé qui voudrait être fripon, et l'est, sans cesser d'être dupé, — l'admirateur extasié de la coquinerie qui le ruine ! Et, partout, rude, acerbe, pourtant gaie, éclate une vraie verve, feu d'artifice ancien dont toutes les fusées ne sont pas éteintes. Et la scène fameuse du contrat, où s'exaspère jusqu'à une admirable outrance le marchandage par l'or, la mise aux enchères de la chair des vierges, pourrait, en ce qui concerne l'invention, être enviée par les plus grands poètes comiques. Pourquoi donc, parmi la complaisance des rires et la politesse tumultueuse des applau-

dissements, aucun spectateur, ce soir, n'a-t-il pu recevoir l'impression que, tout en contenant, çà et là, des éléments de chef-d'œuvre, les *Faux Bonshommes* sont un chef-d'œuvre en effet? et pourquoi est-il évident que cette pièce n'aura d'autre destin, à la Comédie-Française, que de remplacer, de temps en temps, le *Testament de César Girodot* enfin désolant même pour les familles dominicales les plus décidées à rire? Pourquoi? parce qu'il fut refusé à Théodore Barrière, le don mystérieux et admirable qu'on appelle, à tort, l'art d'écrire, car, en réalité il n'y a point d'art, et tout est don. Supposez un instant que Théodore Barrière parle la langue de Beaumarchais, les *Faux-Bonshommes* seront une parfaite merveille! ce n'est qu'un vaudeville, pas encore démodé, plein de verve encore mousseuse, et de vigoureuse intention comique.

A parler d'une façon générale, l'interprétation a été lente, indécise, pas assez résolue à être excessive comme il faut qu'elle soit, durant les deux premiers actes. Les artistes avaient l'air d'essayer, de tâter, presque timidement, le public. Mais, encouragés par d'aimables rires, ils se sont secoués, se sont livrés, sont devenus exubérants ! et la scène du contrat a été un moment extraordinaire de joie, où le peu que Théodore Barrière avait de Molière a été décuplé par le beaucoup qu'en ont les artistes de la Comédie-Française.

Détaillons.

Il me semble que M. Coquelin Cadet a été un peu trop spirituel dans le rôle de Péponet ; je l'aurais voulu plus grotesquement simple et vil ; mais il a eu, au quatrième acte, un momentané réveil de conscience, non sans grandeur, très

émouvant. M. de Féraudy s'est montré parfait, à son ordinaire; je lui reprocherais volontiers des clins-d'œil vers le public, bien propres à provoquer les applaudissements, mais indignes d'un artiste tel que lui. M. Truffier, en Vertillac, si raide qu'il soit, ne l'est pas encore assez, et je n'entendais pas assez les grincements secs de l'automate. M. Georges Berr a été plaisant, un peu trop voyou, avec, dans la voix, trop de réminiscences de Coquelin aîné, adolescent. J'aime tout à fait la belle humeur saine, franche, heureuse, de M. Prudhon, en le personnage du caricaturiste Edgard. Mais il sied de faire remarquer, avec insistance, l'art très parfait que M. Boucher a montré dans le rôle double, et, d'ailleurs, absurde, du peintre Octave; il a été un amoureux pas ridicule, et, ensuite, un coulissier éperdu, tout à fait extraordinaire, que j'aurais voulu plus éperdu encore. On se demande avec étonnement pourquoi la Comédie-Française ne confie pas plus souvent des rôles importants à cet artiste très intelligent, très sûr, souvent très remarquable par la justesse et l'élégance, qui joint à tout l'acquis d'un métier parfait l'apparence aimable de la jeunesse.

Et les femmes ont été exquises! Le charme de Mlle Ludvig persiste, même dans un rôle où elle n'a aucune occasion de le manifester, et l'on ne saurait dire à quel point Mlle Bertiny, si jolie d'ordinaire, est encore plus jolie quand ses cheveux relevés laissent voir ses oreilles.

---

### Jean Racine

MITHRIDATE

Tragédie en cinq actes.

*Comédie-Française* (2 août).

L'éblouissant poète funambulesque des *Plaideurs* parle fréquemment, dans ses pièces tragiques, une langue totalement dépourvue d'éclat, de justesse, de richesse et de correction. C'est pourquoi, en parlant du style de Racine, Voltaire s'écrie : « Beau ! sublime ! harmonieux ! » Moins enthousiaste, Sainte-Beuve insinue : « Racine représente la perfection du style poétique, même pour ceux qui n'aiment pas essentiellement la poésie. » A quoi je m'accorde d'autant mieux que ce « même » a tout l'air d'être mis là pour « surtout » et que, plus loin, Sainte-Beuve ajoute que ce style poétique « rase volontiers la prose ». Ah ! s'il ne rasait que cela ! Mais passons. La perfection du langage racinien, vantée par l'innombrable peuple des sots — qui se souvient des leçons du professeur de rhétorique, ennemi normal, et normalien, de Corneille, — et par un certain nombre de poètes ayant eux-mêmes, incapables de couleur, d'emportement, d'invention, d'excès, une très déterminante raison d'en admirer chez un autre l'absence, est un préjugé si universellement admis que l'on ne saurait y contredire sans se faire accuser d'impertinence paradoxale ou de suranné romantisme. Mais, par exemple, ce qu'aucun vivant, du moins je l'espère, ne saurait, une seule minute, nier, c'est le profond, le constant, l'ab-

solu, l'incomparable ennui qui,—malgré une belle scène politique et deux ou trois scènes de comédie un peu tendres, quoique si fades! — émane de *Mithridate;* et celui qui, pendant l'un des actes, voudrait dire le contraire, ne pourrait pas achever, interrompu par son propre bâillement! Non, vraiment, non, *Mithridate* ne peut être supporté, au théâtre, — dans le livre, n'en parlons pas, je vous prie! — que s'il est admirablement joué. Il a été fort bien joué, hier soir, à la Comédie-Française.

Avec sa prestance héroïque, et son noble geste simple, avec sa voix si fortement et si doucement sonore, et si émouvante, M. Silvain aurait bien de quoi figurer le vrai Mithridate, le roi barbare et tendre, féroce et libertin, sorte de Sardanapale guerrier, que Racine a totalement négligé d'indiquer. Il ne faut donc point en vouloir à M. Silvain, s'il n'a point eu tout d'abord la magnificence tragique qu'exige l'idéal du personnage qu'il représentait; et j'accorde volontiers que c'est par obéissance au texte, que, dans la scène extraordinairement niaise où le furieux ennemi des Romains, l'Annibal oriental, s'abaisse à un stratagème de Mascarille fourbant pour son propre compte, il s'est résigné au ton de la comédie familière. Mais, toujours, M. Silvain garde son admirable qualité de puissance douce, d'émotion qui se communique. Qu'il a été noble et superbe, et grandiose, dans la scène où Mithridate révèle et explique à ses fils l'expédition vers Rome; et, mourant, il a eu véritablement les héroïques grandeurs, attendries par la mort prochaine, d'un vieux chef terrible. Il a été acclamé, justement, par toute la salle.

M. Albert Lambert fils est un fort beau Xipharès, et sa juvénile force virilise autant qu'il est possible les fadeurs madrigalesques d'un « prince déplorable. » Mais on doit le dire à ce jeune acteur, qui a déjà eu de si grands succès, à qui de plus belles destinées sont promises : il n'est que temps qu'il s'inquiète de modérer la hâte presque bredouillante de sa diction. Il parle trop vite et n'articule qu'avec trop peu de netteté ! Son débit se précipite souvent, saute par-dessus les syllabes, jusqu'à la rime, qu'il avale. M. Leitner montre, dans un rôle dont il n'y a rien à faire, sa fougue. Je regrette qu'il se croie obligé d'ajouter, çà et là, à sa parole, un soupir rauque, presque un râle, — signe très inutile d'émotion ! — qui, d'un alexandrin, fait un vers de treize pieds.

Ce qu'il me reste à dire, c'est le très grand, le très légitime succès obtenu par Mlle Moréno, dans le rôle de Monime, qu'elle jouait pour la première fois. Rôle redoutable, paraît-il. On va jusqu'à raconter que Rachel n'y fut point aussi sublime qu'elle avait coutume d'être; et que Sarah Bernhardt, elle-même, n'y a pas tout à fait réussi. Ceci, je ne le crois pas. Sarah Bernhardt est de ces artistes qui en aucun cas, ne peuvent être médiocres. Quoi qu'il en soit, le rôle de Monime passe pour une épreuve redoutable, et Mlle Moréno en est sortie victorieuse, applaudie, rappelée, acclamée. A vrai dire, je ne pense pas qu'elle soit encore tout à fait maîtresse de son rôle. Je crois que, bientôt, elle en tirera, çà et là, des effets plus tragiques, plus passionnants, qui rompront la monotonie désolante d'une éternelle plainte ; et elle renoncera, comme M. Silvain, à trop de consentement, dans quelques scènes, à la familiarité de la

comédie. Mais, déjà, quelles exquises attitudes, quels gestes languissamment adorables, dont un peintre s'extasierait, quelle tendre émotion! Et la mélancolie délicieuse de sa voix, de cette voix à qui aucune voix n'est comparable, de cette voix qui, si douce, sait être si puissante, sonnait comme une musique d'enchantement. Ce rôle de Monime, qu'elle jouera mieux, qu'elle ne chantera pas mieux, suffirait à placer Mlle Moréno au premier rang des actrices poétiques de ce temps, — si elle n'y était déjà.

## M. Edouard Philippe

### CASQUE EN FER

Drame en cinq actes et sept tableaux.

*Théâtre de la République* (13 août).

L'extraordinaire, c'est qu'un homme doué de raison — peut-être un homme d'esprit! — se soit assis devant une table, ait pris une plume pour écrire cela; que des comédiens et des comédiennes, — parmi lesquels il y a une femme de talent, Mme Riquet-Lemonnier, et un artiste de valeur, M. Pons-Arlès, — se soient réunis, un certain nombre de fois, pour répéter cela; qu'un souffleur puisse souffler cela; et que des spectateurs, d'ailleurs peu nombreux, aient pu écouter cela! Dans un entr'acte, on me dit qu'il faut avoir de l'indulgence pour ces reprises de vieux mélodrames. Eh! bien, soit, vous le voyez, j'en ai, — non sans

regret, je l'avoue, si je songe à l'utile et bel emploi qu'on pourrait faire, l'été, à peu de frais, de ces vastes salles, devant le grand public populaire, si sincère, si sensible, si facilement éducable.

## M. Alexandre Duval

LES HÉRITIERS OU LE NAUFRAGE

Comédie en un acte, en prose.

(Représentée pour la première fois à Paris sur le Théâtre Français, le dimanche 27 novembre 1796)

*Comédie-Française* (28 août).

Ce Duval s'appelait Pineu. Quelques-uns écrivent Pineux. Combien Pineu, sans x, est plus joli! Pineu-Duval. Oui. Et il était logique qu'il en fût ainsi. Il ne fallait pas moins, pour désigner un tel personnage, que la drôlichonnerie de Pineu, jointe à la vulgarité de Duval. Après une adolescence où l'ivrognerie et la débauche s'achevaient en crapule, après une jeunesse de brave soldat républicain, — seules heures fières ! — le bénéficiaire de ce double nom exerça des professions sans nombre, n'y fut pas même déshonnête, s'avisa de se faire comédien, n'atteignit pas au talent d'apporter une lettre, dut reconnaître lui-même qu'il était temps de se faire auteur dramatique, le devint, lucrativement, travailla, compulsa, plagia, collabora, fit jouer cent pièces, les unes en vers (ah! ces vers !), traversa la prodigieuse période romantique comme une limace traverserait une tempête, en rampant et en bavant, vieillit (enfin !),

fut célèbre et catarrheux, ægrota académicien, et mourut bibliothécaire.

D'ailleurs, comme le roi David, — avec moins de lyrisme, — il sentait deux hommes en lui : Duval, modéré, paisible, casanier, aussi incapable d'un crime que d'un chef-d'œuvre, — la limace, — s'en fût volontiers tenu à un métier unique, de tout repos, qui aurait rapporté quelque chose, pas trop, assez; mais Pineu ne laissait pas d'avoir quelque fantaisie papillonnante. Pineu poussait la sottise jusqu'à un peu d'hurluberlutisme, Duval jusqu'à l'imbécillité parfaite; c'est Duval qui faisait les pièces.

Pour parler sans rire, à quel être doué de quelque raison ne paraîtra-t-il pas inimaginable que le premier théâtre de France s'emploie à ressusciter ce borné, ce piètre, ce nul, qui, même avant d'être un cadavre, fut une momie?

Notez ceci : je ne réprouve pas du tout les reprises à la Comédie. Non seulement elle a le droit, mais elle a le devoir de restituer le passé du théâtre. Si nous attendons d'elle que, attentive à l'évolution de l'art dramatique, elle nous en offre souvent, très souvent, les plus récentes, les plus audacieuses nouveautés, il nous plaît aussi que, sagace évocatrice, elle nous fasse revoir, en de nobles œuvres, l'art dramatique de jadis ou de naguère. Mot cent fois répété : la Comédie ne doit pas être analogue qu'aux annuels Salons : il est légitime, il est nécessaire qu'elle demeure ressemblante aussi à un auguste Musée. Il convient qu'elle soit l'exemple en même temps que la tentative, qu'elle confronte l'antiquité à la mode, le passé à l'avenir.

Mais, sapristi, Pineu, qu'est-ce que vous voulez que nous fassions de ça?

Ils abondent, les chefs-d'œuvre qu'on oublie. Pourquoi tout Molière n'est-il pas au répertoire? Pourquoi représente-t-on si rarement l'*École des maris*, *la Comtesse d'Escarbagnas*, *le Bourgeois gentilhomme*? Pourquoi joue-t-on *le Dépit amoureux* en deux actes? Pourquoi ne nous donne-t-on jamais le terrible et délicieux *Don Juan*, où pullule, partout, une si merveilleuse abondance de verve, de passion et d'audace, où s'isole, si incomparable, le bref dialogue par qui sont exprimées toute la simplicité de la Foi, toute la bassesse hypocrite de la Société bourgeoise, toute la pitié du Doute, que, absolue cependant, notre admiration pour Molière s'étonne qu'il ait pu, encore qu'élève de Gassendi et contemporain de Pascal, concevoir et exécuter un tel drame et qu'elle se sent près de s'accorder au paradoxe de Victor Hugo enclin à penser que l'auguste et formidable scène du Pauvre fût, en effet, ajoutée à l'œuvre de Jean Poquelin par quelque révolutionnaire et sublime génie du dix-huitième siècle, resté inconnu!

La Comédie Française a *Don Juan;* elle préfère *les Héritiers*.

Tant d'autres œuvres réclament la résurrection. Que faites-vous de l'*Illusion*, la plus fantaisiste, la plus amusante, la plus vivace, la plus excessive pièce du théâtre classique? On s'étonne que M. Mounet-Sully n'exige pas qu'on lui donne à clamer les glorieuses tirades de *Nicomède* et de *Sertorius*, supérieurs, par la continue sublimité du style, par la profondeur de la politique, et aussi par l'intérêt du drame, à *Cinna*, qui, d'ailleurs, n'apparaît plus sur l'affiche. On donne quelquefois le *Menteur*, jamais la *Suite*

*du Menteur*, — je ne parle pas, bien entendu, du criminel arrangement d'Andrieux, cet autre Pineu, dont l'$x$, du moins, est incontestable, — bien qu'elle contienne, en effet, parmi les adorables espagnolades où s'amusait Corneille, Romain comme l'Espagnol Lucain, une si sublime scène épique que le Grand Condé, plus légitimement encore qu'à la clémence d'Auguste, aurait pu pleurer au Mensonge de Dorante. Et il y a *Esther*, où Mlle Moréno, — si la glorieuse et toute parfaite Mlle Bartet en daignait dédaigner le rôle, — serait singulièrement exquise et nous ferait pâmer de douceur. Et le bon, le chevaleresque Rotrou, bohème magnanime, Rotrou, qui, seul en son temps, fut averti de Shakespeare, — car il y a, dans l'une de ses tragi-comédies, vingt vers *évidemment* traduits de *Macbeth*, car il parle, lui aussi, de la petite tache de sang sur la petite main criminelle, que ne laverait pas toute l'eau de la mer, — le bon Rotrou s'offre, avec tout son théâtre touffu et violent et fantasque et poignant; il faut oser dire que, inférieur à *Polyeucte* (ah! ça, *Polyeucte*, au fait, pourquoi ne le jouez vous pas?) en ce qui concerne la magnificence poétique, *Saint-Genest* lui est supérieur par l'humanité des caractères, l'ardeur sincère des sentiments, le pittoresque de la mise en scène; et j'ose hasarder cet apparent sacrilège : j'aime mieux la maîtresse de Saint-Genest que la femme de Polyeucte.

La Comédie-Française a Corneille, Racine, Rotrou; elle préfère Duval.

Autre stupéfaction : le plus illustre de nos théâtres, se bornant à jouer *Hernani* et *Ruy-Blas*, ne joue pas les *Burgraves*. Pour représenter les

*Burgraves*, aucun artiste ne lui manque. Il a Mlle Dudlay qui serait une féroce et grandiose Guanhumara; il a, pour réaliser les héroïques vieillards, Mounet-Sully, Silvain, Paul Mounet; quel jeune et romantique Otbert serait, bredouillant un peu moins, M. Albert Lambert fils, — que d'ailleurs doublerait M. Fénoux, — tandis que, en le bleu de la fenêtre ouverte sur l'infini, Mlle Moréno, — à défaut de Mlle Bartet, — parlerait aux hirondelles ! Je sais ce que l'on peut arguer contre les *Burgraves*. Oui, c'est vrai, je l'écris parce que je le crois, Victor Hugo, dès la vision première de son œuvre, fut trop hypnotisé par l'immensité, par la sublimité des lieux augustes où il la ferait vivre. Il a subi le milieu où se développerait son drame, plutôt qu'il n'a imposé son drame lui-même au milieu où il le développerait. Il a vu les ruines rhénanes reconstituées, avant de concevoir les personnages qui s'y mouvraient. Son génie dramatique a été la dupe de son génie épique ! De là une affabulation tragique, inférieure surtout vers la fin, à l'énormité du décor; Hugo démène et halète, et n'est pas content de lui-même, et redouble, jusqu'au mélodrame, ses efforts... Il ne se contente pas ! enragé d'être dépassé par lui-même. Cependant, que l'action, presque égale à son lieu, est vaste, et sublime, dans les deux premières parties ! Quelle fresque ! quels gestes énormes de géants sur l'énormité des murs ! et les paroles qu'ils disent, ces fantômes de colosses ! ces vers ! ces prodigieux vers longs et sonores comme des bruits de vent et de tumultueux gouffres en les profondeurs noires des monts ! Il n'y a qu'un peu de snobisme normalien à avoir repris, hier, *Mithridate*, tragédie artificiellement gran-

diose d'un aimable et tendre génie, mais, ne pas jouer les *Burgraves*, dont la beauté n'est pas surpassée même par les plus hauts chefs-d'œuvre de la *Légende des Siècles*, c'est un crime qui s'aggrave de quelque lâcheté. D'ailleurs, qu'est-ce que vous faites? à quoi songez-vous? Pourquoi n'osez-vous pas *Torquemada*? pourquoi n'osez-vous point *les Trouvailles de Gallus?* pourquoi ne tentez-vous *Mangeront-ils*, la plus divinement charmante, la plus hautainement pure des comédies shakespeariennes, dont Shakespeare, sans toujours le réaliser, inventa l'idéal ?

La Comédie-Française a Victor Hugo : elle préfère Pineu.

Oui, ce que l'on peut répondre, je l'entends déjà : nous sommes en été, les étrangers, les provinciaux n'ont pas de si hautaines exigences; d'ailleurs, il y a lieu de réfléchir, de prendre son temps devant l'énormité des chefs-d'œuvre; et il faut bien jouer des pièces courtes, de petits actes. A la bonne heure, voilà des raisons, je m'y accorde volontiers, en attendant mieux, je me contenterais de quelques menus ouvrages aimables et souriants, ou brièvement tragiques. — Est-ce que nous n'avons pas Marivaux? Il y a des comédies de Voltaire qu'il serait amusant d'entendre, ne fût-ce que pour s'étonner que celui qui avait tant d'esprit en eût souvent si peu. Diderot espéra un théâtre; il y a un peu d'impertinence, un peu d'impertinente paresse à ne point nous montrer le théâtre, déjà, de notre temps dans quelques scènes de l'auteur du *Fils naturel* ou du *Père de famille*. Saint-Foix existe, l'ignorez-vous? Avec ses pièces, on a fait en ce temps-ci sept ou huit opéras-comiques très ap-

plaudis. Ne serait-il pas curieux, et généreux, de rendre à ce pauvre Saint-Foix — dont, paraît-il, la méchanceté personnelle fut si excessive qu'on en fut autorisé, presque, à lui dénier le talent dont il donna tant de preuves, — les succès qui lui furent sournoisement dérobés? Et ne vous souvenez-vous donc point que Crébillon fils, de qui l'adorable talent, de qui la renommée furent avilis par l'incompréhensible succès du *Sofa*, — livre bête, — a écrit cette fine et exquise et si psychologique comédie : *le Hasard du coin du feu?* Quelques phrases un peu vives, je l'avoue, supprimées, *le Hasard du coin du feu* égalerait, surpasserait même, au théâtre, les plus subtils et les plus étincelants Proverbes d'Alfred de Musset.

Car la Comédie, c'est entendu, peut ne point se borner à nous rendre les énormes merveilles. Tout ce qui, par l'originalité d'un talent, par la curiosité d'une mode, par la minute d'un état d'esprit, a valu quelque chose, elle a le droit de nous le rendre; et, l'été, il lui faut de petits actes. Eh! bien, que ne songe-t-elle, — si elle ne veut pas remonter aux siècles précédents, — au *Pierrot posthume*, de Théophile Gautier; à *Quitte pour la peur*, d'Alfred de Vigny; *Au bois* d'Alfred Glatigny; à la *Rencontre*, de Léon Dierx, un des plus passionnés et des plus hauts rêves du théâtre poétique?

La Comédie-Française a Marivaux, Voltaire, Diderot, Saint-Foix, Crébillon fils, Gautier, de Vigny, Glatigny, Léon Dierx, tant d'autres! elle préfère... je l'ai déjà dit.

Une chose est interdite à la Comédie-Française et doit lui demeurer à jamais interdite et vaut

qu'on la blâme, c'est la réapparition, la rénovation, la glorification du médiocre, du banal, du rien. Or, parmi tous les hommes qui vécurent, nul ne fut au même degré que M. Duval, — si ce n'est, en politique, M. Thiers, — le paragon total et parfait de l'homme qui ne fut absolument rien, sinon le Médiocre lui-même. Hésitant toute sa vie, d'abord classique avec de lâches concessions à l'esprit nouveau, puis vaguement romantique avec des demandes de pardon vers l'esprit ancien, il fut, méprisablement, car il était malin! le représentant de cet irrémissible état d'esprit : l'état neutre. Les personnes qui, comme moi, eurent l'héroïsme de lire la *Fille d'honneur* et *Édouard en Ecosse*, chefs-d'œuvre de M. Pineu-Duval, peuvent seules se faire une idée de l'inouïe incompréhension de n'importe quoi, de la stupéfiante ignorance de toute grandeur, de tout héroïsme, de toute tendresse, de toute beauté, qui se réjouit en ces œuvres dignes, enfin, par la nullité, de l'étonnement. Non! je vous en prie, lisez-en deux scènes seulement! rien qu'une! vous resterez ébahis. Cet imbécile, brave, quelques jours, ou tout en sa jeunesse, devint le type inégalable de l'hongre. Et il ajoutait à son impuissance, salement fluante comme une maladie qui voudrait imiter le sain engendrement des ruts, la sournoiserie de ruades contre les beaux étalons! Et c'est cet eunuque-là que la Comédie-Française préfère à tant de mâles, pour faire plaisir à des sociétaires ou à des pensionnaires qui se souviennent de leur prix au Conservatoire! Puisque l'unique théâtre où puissent encore espérer de se manifester, en la réalisation que leur offrent d'admirables comédiens, et la gloire antique et

l'audace moderne, s'abaisse à de telles niaiseries, il est temps de demander aux Concerts-Théâtres de la banlieue parisienne de changer de genre et de se hausser; enfin, les chefs-d'œuvre, il faut bien qu'on les joue; et c'est la Cigale qui reprendra les *Burgraves*.

Oui, oui, je sais, on sourit, je monte sur mes grands chevaux. Dame! pour aller loin! Enfin, j'y monte. A propos de quoi? à propos d'une piécette presque drôle, qu'on s'amuse à jouer, l'été. Pardon! En un lieu grave, tout a une gravité. Une vieille biographie de M. Duval, que j'ai lue autrefois, disait, en manière de louange, qu'il savait : « nouer des intrigues » ; ce ne sont pas ses intrigues qui sont nouées, c'est lui! Et la Comédie-Française qui, déjà garde asile à *Oscar à la campagne* et au *Mari qui trompe Oscar*, va véritablement trop loin en le défi à l'honnêteté de l'admiration! C'est ma profonde tristesse qu'un lettré comme M. Jules Claretie, haut et loyal esprit, que j'aime, ait consenti à une telle occasion d'être désapprouvé.

Quant à la pièce en soi — les *Héritiers*, — que j'avais vu jouer en province, que j'avais lue en Rhétorique, — elle est inimaginablement stupide. Oh! qu'il est coupable de se servir de la complaisance au rire et à l'émotion qu'apportent à la Comédie-Française les personnes des départements et des nations voisines, pour les faire rire et pleurer de ça! Je vous assure que ça ne les amuserait bien plus, si c'était beau. Enfin, puisqu'elles ont payé, et qu'il faudra qu'elles racontent, revenues en leurs pays, le plaisir qu'elles ont eu dans le grand théâtre de Paris... Mais, vrai, elles n'en auront pas eu pour leur argent;

et cela ressemble à un abus de confiance de donner ça à des espérances de chefs-d'œuvre.

On sait qu'il s'agit d'un oncle insuffisamment noyé, qui constate l'ignominie de ses Héritiers, et, enfin, pardonne aux mauvais, récompense les bons... C'est bête à pleurer... Mais si vous aviez lu *la Fille d'honneur !*

Quelques jours auparavant, la Comédie-Française s'était ménagé une excuse à cette déplorable reprise, par une autre reprise, celle de *Socrate et sa femme*, une des plus jolies comédies de Théodore de Banville.

Pourtant, même en cette représentation de *Socrate et sa femme*, je trouve la chagrinante circonstance d'être sévère au Théâtre-Français. Quoi ! il y a *Florise ?* il y a ce délicieux et poignant drame qui, outre des prodiges de joie lyrique et d'amusement flamboyant contient, par l'humanité vivante et sanglotante de deux âmes, de si sûres promesses de réussite; il y a *Florise*, où Théodore de Banville, pour la première fois peut-être, et, en tous cas, plus que jamais, a mis toutes les larmes rouges de son grand cœur saignant ; il y a *Florise*, qu'on vous offre, qu'on vous demande, qu'on veut (Richepin, il y a deux mois, m'en parlait encore, extasié de l'avoir relue) et c'est *Socrate et sa femme* que vous jouez ! Eh ! parbleu, elle est adorable, cette piécette. Qui dit le contraire ? qui en doute ? Si je n'affirmais pas mon admiration pour cette adorable anecdote lyrique, vous ririez, ne me croyant pas. Mais, vous le savez bien, que là n'est point l'œuvre dramatique de Banville. Sa vraie œuvre, c'est *Florise !* que vous pouvez jouer, que vous ne jouez pas. Oh ! sans doute, non, je ne crois

point, je ne veux pas croire à quelque hostile parti-pris contre le triomphe possible de la poésie au théâtre. Vous avez joué *Grisélidis !* vous avez joué les *Romanesques!* vous avez joué *Vers la joie !* que redemandera, peut-être bientôt, un public désireux de mieux comprendre. Vous avez, à d'autres poètes, donné de sérieux gages de votre désir de ne les point repousser ; vous ne les avez écartés que dans leur propre intérêt, quand ils vous apportèrent des œuvres manifestement destinées à diminuer la bonne opinion que le public veut bien avoir d'eux; vous avez rempli, en agissant ainsi, un devoir d'autant plus méritoire qu'il était pénible à vos amitiés. Et je vous crois, messieurs,pleins de bonnes intentions littéraires ! — Mais pourquoi, sapristi ! reprenez-vous les *Héritiers* de Pineu-Duval ? J'en demeure indigné malgré la charmante joie que, en attendant *Florise*, j'ai goûtée à écouter les vers de *Socrate et sa femme*, malgré la spirituelle drôlerie de Mlle Kalb, et l'auguste bonhomie de M. Silvain qui a su, sans que le comique, où sa bonne face grasse excelle, y perdît rien, réserver l'intimité du hautain rêveur condescendant, sans y croire, à son propre sourire ; et de temps en temps, pendant qu'on s'amusait de lui, il semblait qu'il levât la coupe du dernier festin. N'importe, mon enragement persiste contre ce Pineu.

---

**Erckmann-Chatrian**

**LE JUIF POLONAIS**

**Drame en trois actes.**

*Comédie-Française* (5 septembre).

Naguère, on a quelque peu blâmé la Comédie-Française de mettre à son répertoire le *Juif Polonais*, un « mélodrame», disait-on. Je crois que je l'en aurais plutôt louée. C'est que je n'ai pas du tout le sentiment de la dignité plus ou moins haute des genres au théâtre. Une belle tragédie c'est superbe, mais un drame populaire, une pièce d'aventures, une farce, ça peut être superbe aussi ; et il m'est impossible de comprendre pourquoi, après nous avoir rendu, par exemple, les *Erynnies* de Leconte de Lisle, le premier des théâtres de France ne nous donnerait pas les *Trois Mousquetaires*, cette éblouissante fantaisie, et la *Cagnotte*, bouffonnerie extraordinaire. Molière, dans sa maison (maintenant «la maison est à vous, vous le faites connaître ! ») ne faisait point tant le renchéri. Il jouait volontiers le *Cocu imaginaire* et les *Fourberies de Scapin*, pièces peu dignes en vérité, et, surtout la dernière, d'une moralité déplorable. J'accorde que vous les jouez aussi. Pas le *Cocu*. Mais d'autres pièces de Molière, analogues. Oui ! parce qu'elles sont classiques. Mais elles ne l'étaient point, quand Molière les jouait. C'est donc à vos arrière-petits-neveux que vous laisserez l'honneur de représenter le *Boubouroche*, de Georges Courteline? N'objectez

pas les gros mots; il y en a bien d'autres dans *Amphitryon*. La vérité, c'est que M. Jules Claretie devrait penser à la *Tour de Nesles* et à *Robert Macaire*, sans perdre de vue *Lorenzaccio*, d'Alfred de Musset, ni le *Promèthée enchaîné*, d'Eschyle; et ce qui ne doit pas être accueilli à la Comédie-Française, c'est l'imbécile et le médiocre.

Or, le *Juif Polonais*, ce n'est ni bête, ni banal. Sans rien vouloir exagérer, sans parler de Shakespeare à propos des bottes de Mathis, sans contester que ce petit drame s'achève en de la fantasmagorie un peu bien puérile et grossière, il faut dire qu'il a de quoi plaire, en beaucoup d'endroits, par une simplicité cordiale, par la naïveté du pittoresque, en même temps que de quoi émouvoir par l'éternelle idée de l'inévitable remords! Ce sont les Euménides qui font tinter les sonnettes dans l'oreille de Mathis. Mais cet ouvrage vaut surtout par la scène qui clôt le premier acte, par cette troublante et haute conception du Juif d'autrefois réapparu dans un autre Juif pareil à l'ancien et qui vient, par hasard! Ceci a toute la beauté d'une simple et terrible légende populaire. Tant que la Comédie-Française ne fera que de telles reprises, je ne la querellerai point.

Le principal intérêt de ce soir, ç'a été M. Paul Mounet dans Mathis.

Est-ce que M. Paul Mounet a vu jouer le rôle par l'Anglais Irving? Peut-être oui, peut-être non; n'importe d'ailleurs. Le certain, c'est que, de tous ses prédécesseurs dans ce personnage, c'est à cet artiste étranger qu'il ressemble le plus; et c'est un beau compliment que je lui adresse.

Car M. Irving qui, — si j'excepte le *Marchand de Venise*, où il se montre d'un bout à l'autre parfaitement admirable, — m'a rarement paru mériter tout à fait, dans les chefs-d'œuvre shakespeariens, l'enthousiasme à la fois effréné et officiel de ses compatriotes, atteint dans les *Sonnettes* (c'est le titre du *Juif Polonais* à Londres), le suprême de l'émotion.

M. Paul Mounet ne lui est pas inférieur ; et, à plusieurs reprises, ressemblant sans imiter, restant soi-même dans une même façon de concevoir le rôle, il a fait passer par toute la salle un irrésistible frisson de terreur.

Et il devait en être ainsi.

Il faut une étrange force pour jouer ce Mathis. Talien, quoi qu'on en ait dit, n'y fut que suffisant, manquant d'excès. On eut raison d'y préférer plus tard Taillade, puis Dumaine, capables tous deux d'exorbitance, — Taillade, avec plus d'art. Ce ne sont pas les bonhomies sournoises, les menues secousses sèches de repentir ou de peur, — façons d'ailleurs que peut toujours réaliser, de temps en temps, un artiste joignant l'habileté acquise à la violence naturelle, — ce ne sont pas, en un mot, les parties de comédie qu'il y a dans ce rôle, qui en peuvent décider le succès ; il faut, même quand Mathis se contient, que l'interprète révèle la virtuelle énormité des rages et des épouvantes de bientôt ; il faut que l'on sente bien et toujours qu'il y a en cette âme presque bestiale, où le remords est comme physique (c'est la curiosité principale de ce caractère), le prochain lâchement d'un formidable effroi. Il faut être le Plus qui sait être le Moins. Avec tout son prodigieux talent comique, et malgré la malice de ses

brèves saccades tragiques, M. Got était le Moins qui ne peut pas être le Plus, qui ne le sera pas ; et ce n'était qu'aux spectateurs facilement trompés, qu'il donnait, dans les premiers actes, l'illusion de la puissance nécessaire au déchaînement final.

M. Paul Mounet, au contraire, grand premier rôle en effet, a eu besoin de se contraindre, — il l'a fait avec sûreté et maîtrise, — pour n'être pas tout d'abord celui qu'il serait ; et, enfin, son exubérance délivrée a donné cette totale satisfaction que l'on doit, en musique, après des dissonnances comme pénibles et restrictives, au large accord parfait que sonnent les grands cuivres.

Justement acclamé, il a laissé quelque succès à M. Baillet, trop élégant en gendarme, mais très tendre amoureux, et à ses autres camarades, remarquablement corrects. J'aurais souhaité à M. Dupont-Vernon, président des assises, un peu moins d'affectation dans la solennité, et, à quelques autres, gros fumeurs de pipes, un peu plus de vraie simplicité. Mon Dieu, qu'ils sont « théâtre ! » Ça n'a donc servi à rien, Antoine et le Théâtre-Libre? Est-ce qu'il faudra recommencer?

Il faut que je dise son fait à Mlle Muller.

Notez que je suis tout à fait passionné du talent de cette jeune femme qui ressemble à une petite fille. Ah ! qu'elle ressemble à une petite fille ! même un peu trop ; et c'est là le mal. C'est exquis de n'avoir que quatorze ans, lorsqu'on a deux ou ou trois années de plus, — oh ! à peine, — mais il ne faut pas montrer que l'on s'aperçoit qu'on est si jeunette.

La vraie innocence, au théâtre, consiste précisément à paraître ignorer qu'on est si innocente ;

on doit donner l'impression que l'on ne sait pas qu'on est une âme qui porte encore des jupes courtes; sans ça, la jupe courte est une robe longue, un peu retroussée. La véritable candeur, c'est d'être dépourvue de tout soupçon de la candeur qu'on a.

Déjà, l'autre soir, dans Agnès de l'*Ecole des femmes*, Mlle Muller m'avait paru trop fonctionnellement résolue à se montrer agnès en effet; il ne convient pas d'être invraisemblable dans la pureté, parce qu'alors ce n'est plus pur du tout. C'est une chose propre à diminuer la foi qu'on voudrait avoir en votre simplesse que d'avoir trop l'air de croire qu'on accouche par l'oreille; et les petites vierges doivent être de vraies enfants, c'est-à-dire pas trop enfantines.

La miraculeuse ingénuité de Mlle Muller était bien pour lui nuire dans l'Annette du *Juif Polonais*. Mais non, mais non, mademoiselle, vous vous trompez! Cette brave fille, Annette, grandie parmi de bons fumeurs de pipes, fiancée à son beau gendarme, est plus vraiment niaise que cela et ne doit pas ressembler à une nice qui, de ne l'être plus, affecterait de l'être davantage. C'est Scribe, — ce monstre! — qui inventa cette demoiselle trop demoiselle. Tenez, à l'une des dernières reprises du *Juif Polonais*, à l'Ambigu, il se rencontra qu'il y eut pour le personnage d'Annette une jeune personne, assez jolie, pas trop jolie, qui n'avait joué sur aucun théâtre, n'avait été à aucun Conservatoire, et s'originalisait d'ailleurs par une totale absence de toute espèce de talent. Je ne sais plus son nom; l'ai-je su seulement? Si les dieux sont justes et gouvernent équitablement les destinées humaines, elle

doit être en ce moment femme de quelque petit employé dans une ville d'un département du côté du Nord, ou fermière, mère de cinq enfants, dans quelque ferme de la Beauce ou du Berri. Mais c'était, presque grasse, presque rougeaude même sous le fard, et bien portante, et un peu bête, une si évidente bonne petite âme simple que, roide, mal habillée, l'air emprunté, elle eut dans le rôle d'Annette un succès imprévu, énorme, extraordinaire, dont se souviennent encore les amateurs de spectacle!

Oui, de plus en plus, je me convaincs qu'il faut, au théâtre, une étroite ressemblance entre l'artiste et le personnage, qu'il y faut de moins en moins de tromperie manifeste, — si je ne le vois point, c'est comme s'il n'y en avait pas, — de moins en moins de mensonge grandiose dans l'héroïsme, puéril dans la candeur; et, plus encore dans l'Annette du *Juif Polonais* que dans l'Agnès de l'*Ecole des Femmes*, il sied d'éviter d'être une ingénue de Bal Blanc.

---

## MM. Raymond, A. Mars, V. Roger

### LES 28 JOURS DE CLAIRETTE

Opérette à spectacle en quatre actes.

*Théâtre de la Gaîté* (6 septembre).

M. Debruyère exerce une industrie assez ressemblante à celle des photographes qui font « le grandissement ». Il prend une petite opérette... crac ! c'est une énorme opérette ! Je n'y vois

aucun mal ; et, s'il y gagne quelque argent, je l'en félicite bien volontiers. Retenu à la Comédie-Française, je n'ai pu assister à la reprise des *28 jours de Clairette ;* mais j'en ai eu, trop tard pour les donner hier soir, d'assez bonnes nouvelles. Grâce à la pitrerie souvent subtile et toujours drôle de M. Paul Fugère, malgré la morne gaieté de M. Lucien Noël, grâce à la joliesse de Mlle Mariette Sully et à l'endiablement de Mlle Marie Lebey, malgré la médiocrité d'une mise en scène estivale, la pièce a paru faire plaisir ; des fois, on s'ennuyait, des fois, on s'amusait, — le plus souvent on s'amusait, — et le divertissement « Nourrices et Hussards », où Mlle Berthier est adorable, a excité quelques enthousiasmes. Je n'en suis pas étonné. Mme Mariquita, qui fut une très pittoresque ballerine, est vraiment admirable pour composer et pour régler, même avec de médiocres ressources de luxe et de nombre, ces menus ballets. Gageons qu'elle en pourrait inventer de grands, qui seraient très beaux ! Mais l'Opéra a ses habitudes. Elle met dans ses scénarios, non sans du rêve, de l'ingénieux, du curieux, du nouveau même, du libertin qui ne l'est pas trop, du tendre aussi, avec cent détails imprévus ; et elle a eu la jolie chance de trouver en Mlle Lamothe, son élève, les jambes de son imagination.

---

### H. Raymond et M. E. Delilia

MAMZ'ELLE BÉMOL

Vaudeville à grand spectacle en cinq actes et dix tableaux.

*Théâtre de Cluny* (7 septembre).

Comme dit Paul Verlaine :

> Le seul rire encore logique
> Est celui des têtes de morts.

Soit, logique, mais macabre. On a beau vouloir réagir contre une impression fâcheuse, se dire que, raisonnablement, les funérailles n'ont pas le droit d'interrompre les fêtes, ni de suspendre les espoirs et les affaires de ceux qu'on n'a point enterrés, on éprouve tout de même de la gêne à entendre des comédiens proférer les calembours si récemment inventés par un pauvre être qui, désormais, n'a plus dans la bouche que des dents

> Telles qu'on les voit dedans
> Les têtes de cimeterres,

comme dit Pierre de Ronsard. Et il y a quelque chose de morne à ce qu'une affiche de spectacle soit, pour la moitié, une épitaphe. Bah ! ce sont là des idées non seulement lugubres, mais sottes. Outre qu'Hippolyte Raymond est sans doute mieux maintenant que nulle part il ne fut jamais, M. Delilia, notre aimable confrère, et M. Marx, directeur non moins aimable, sont, grâce à Dieu, vivants, vivants, bien vivants ! et c'est le devoir de la Vie de ne pas faire attention à la Mort.

Comme on perd vite l'habitude des meilleures choses, et, entre autres meilleures choses, des vaudevilles et des revues ! Pendant quelques semaines de séjour aux champs, le vague des brouillards nocturnes et des buées du matin, et le frissonnant mystère du reflet des arbres dans l'eau m'ont à ce point brouillé l'entendement que, tout d'abord, il m'a été presque impossible de rien comprendre au vaudeville-revue du théâtre de Cluny. Ce n'est point qu'il soit obscur, c'est que j'étais obtus. Par un effort de volonté, j'ai vite reconquis ma lucidité habituelle ; et je me suis amusé, en comprenant, comme je l'eusse fait après trois mois de premières hiémales.

M. Alfred Delilia ne s'est pas borné à nous donner une amusante pièce, où il faut remarquer, après la leçon d'armes en musique, très gaie, une Cour du Conservatoire, très bien imitée ; il a plaisamment imaginé de mêler une farce théâtrale à une farce réelle, comme qui dirait l'Illusion à la Vie, — mais, peste, c'est une conception, cela ! — et de transformer, pour un temps, des mondains et des bourgeois en cabotins, et de jeunes demoiselles en grues chanteuses de rondeaux. Que l'ingénue de tout à l'heure devienne, en compagnie du vieux bénêt d'il y a un instant, la belle Otello dansant une espagnolade batignollaise avec le gitano Estragon, cela est d'autant plus agréable que la danseuse espagnole est Mlle Filliaux, jolie comme les amours, avec, pour dessous, des ailes diaphanes d'ange rose, et que M. Allart, en rouges culottes collantes passementées d'or, exagère jusqu'à un excès qui me plaît sa bouffonnerie ordinaire, exhilarante à coup sûr. Le mélange du Vaudeville avec la Revue impli-

quait des quiproquos que l'auteur, vous le pensez bien, n'a pas manqué de pousser à l'extrême. Les amoureux de la vraie pièce se croient trompés par les infidélités de leurs amoureuses dans la fausse pièce; les pères, tout à coup, s'étonnent de leurs filles en maillots! et M. Delilia a dû se tordre en écrivant ces drôleries, comme le public s'est tordu en les entendant. Ce qu'on m'a semblé ne pas admirer assez, c'est la trouvaille vraiment farce d'un nommé Duplantin, qui s'invente des filles afin d'avoir bon air dans le monde et de se faire donner des leçons de piano par de jolies pianistes : recréant ainsi d'anciens cocuages dont, s'il en a eu la peine, il tire du moins d'aimables profits. Vraiment, cette invention est comique et, développée, aurait pu fournir toute une pièce amusante, non dénuée de vérité.

De sorte que *Mam'zelle Bémol*, encore que, par endroits, surtout vers les derniers tableaux, l'incohérence de sa folie, menée un peu trop loin, ait failli déconcerter le public jusqu'à le pousser à témoigner quelque agacement, a fort joliment réussi. Vous verrez que, grâce à la bonhomie de M. Véret, le compère, et au talent très réel de Mme Cuinet, duègne un peu province, et au comique dur, mais actif, de M. Lureau, et à la fantaisie de M. Hamilton, et aux ahurissements de M. Muffat, grâce, surtout, au très exquis charme de Mlle Filliaux, et à beaucoup de jolies jeunes personnes berçant dans leurs bras nus des chats de diverses couleurs, — chats-oiseaux, car ils s'envolent, — la nouvelle pièce de Cluny, montée par M. Marx avec ce luxe de décors et de costumes dont il est coutumier et qui le désigne pour diriger un idéal théâtre du Châtelet dont M. de Roths-

child ou M. Osiris serait le commanditaire, ne manquera pas d'aller à la centième représentation ; j'en serai ravi, aimant à souper avec de jolies femmes.

Et puis, que voulez-vous, c'est une chose connue, avérée, contre laquelle on ne peut rien, que tout réussit à Cluny. Vous croyez, quand vous vous présentez au contrôle de cet heureux théâtre, n'avoir à la main que votre coupon de place ? On vous a remis, en même temps, un bon de belle humeur et un bon d'indulgence. Si l'on déchire quelquefois le premier, on ne perd jamais le second ; on s'amuse, même quand on ne s'amuse pas, puisqu'on est venu pour s'amuser. Cluny, c'est comme les Porcherons de la littérature dramatique ! et M. Marx peu à peu s'enrichit ; ce dont vous me voyez enchanté plus que je ne saurais dire. L'essentiel, c'est de ne pas avoir trop de frais.

## Auguste Maquet.

### LE CHATEAU DE GRANTIER

Grand drame en cinq actes

*Théâtre de l'Ambigu* (13 septembre).

Je reçois beaucoup de lettres, même de l'étranger, touchant les choses de théâtre. Au dire d'un certain nombre de personnes sans doute mal intentionnées, un au moins d'entre les théâtres de drame de la ville d'Inspruck (empire Austro-Hongrois) se trouve dans un état insuffisamment

prospère. Que cela est fâcheux! et l'on voudrait n'y point croire. Mais il faut bien reconnaître que deux ou trois déconfitures discrètes, et d'ailleurs fort honorables, réelles tout de même, semblent donner raison aux personnes mal intentionnées; les journaux du Tyrol racontent que les actionnaires vont se réunir en conseil à l'effet d'élire un nouveau directeur. Or, si vous étiez, — ce que j'hésite à vous souhaiter, — ce conseil d'actionnaires, la plus simple jugeotte vous obligerait aux réflexions suivantes : « Eh! eh? prenons garde. Sur une scène qui, en des temps anciens, eut ses heures de belle fortune, on a, ces dernières années, représenté les plus excellents mélodrames des plus célèbres maîtres du genre, vieux ou jeunes, défunts ou bien portants; et, malgré les efforts de successifs directeurs, intelligents, expérimentés, actifs, honnêtes, enfin tout ce qu'il y a de mieux en fait de directeurs, nous en serions réduits à dîner dans les restaurants à vingt-deux sous, si nos ressources personnelles ne nous permettaient des repas plus confortables. En un mot, tout tend à prouver que le genre dramatique, jadis triomphant et lucratif, a cessé définitivement de plaire, non seulement aux lettrés et aux gens du monde, mais aussi au grand public populaire que l'on y croyait si attaché. On ne remplit plus la salle, même par le subterfuge des billets à demi-droit! Nous allons donc choisir un directeur résolu à marcher dans des voies nouvelles et lui donner mission de chercher, de trouver, de jouer des pièces, non pas plus littéraires (la littérature, nous nous en fichons comme d'une guigne, à Inspruck), mais un peu plus conformes au goût actuel des esprits. » Ce

raisonnement, un enfant de huit ans, qui ne serait pas actionnaire, le ferait. Mais les actionnaires se garderont bien de le faire ! car une Loi éternelle s'y oppose. Ils choisiront le nouveau directeur parmi les directeurs anciens, ou parmi ceux qui leur ressemblent; celui-ci, intelligent, expérimenté, actif, honnête, montera les plus excellents mélodrames des plus célèbres maîtres du genre, vieux ou jeunes, défunts ou bien portants; et, naturellement, il y aura, l'an prochain, dans l'état du théâtre, cette seule différence, qu'il aura empiré! Mais, je ne sais pourquoi je vous parle, ici, de ces choses qui ne vous intéressent ni ne me regardent; chacun fait comme il veut; et ce sont les affaires, non de la critique parisienne, mais des syndicts tyroliens.

Si, — ce qu'à Dieu ne plaise ! — l'Ambigu de Paris se trouvait dans une situation analogue à celle de l'Ambigu d'Inspruck, ce n'est pas le *Château de Grantier*, d'Auguste Maquet, qui l'aiderait à en sortir. Rien de plus banal et de plus ennuyeux que ce noir drame; d'autant plus ennuyeux que, par quelque intention de sublimité dans les sentiments et une certaine tenue de style, il nous refuse les moments de gaieté que nous offrent d'ordinaire, si libéralement, les spectacles de ce genre.

Notez bien qu'Auguste Maquet n'était point un auteur méprisable, encore qu'au temps des jeunesses romantiques il eût publié, sous le nom d'Augustus Mac-Keat, des vers désolamment ineptes. Pourtant, d'avoir voulu être un poète, il lui restait un certain mépris du patois mélodramatique ; et il avait, dans la romanesquerie, une heureuse facilité d'invention. Tel ou tel de ses drames offre

des trouvailles jolies, amusantes, fières, et la belle humeur d'un esprit hasardeux! Le voisinage de son esprit, le cousinage de son esprit, si vous voulez, avec le génie d'Alexandre Dumas, — éblouissant soleil fantasque dont il était la lune parodique, — ne lui fut point inutile; ses œuvres personnelles se souvinrent agréablement de celles où il avait collaboré; c'est être déjà un peu haut que de pouvoir se hausser par l'exemple des maîtres; brave naturellement, Auguste Maquet le devint davantage en servant des braves; et, dans une histoire impartiale du Drame en ce siècle, il mériterait d'être appelé : le Brosseur des Trois Mousquetaires.

Mais, dans le *Château de Grantier*, il dartagnanise bien maladroitement et bien lourdement.

Voici les faits :

Ruinées, la baronne de Grantier et ses deux filles, Thérèse et la petite Benjamine, sont réduites à vendre leur château ancestral; le commandant Morandal l'achète et le rend à la baronne. Héroïsme. D'ailleurs, il épouse Thérèse et part pour la guerre sans avoir été le mari de sa femme. Héroïsme encore. Cet homme sera héroïque tout le temps. C'est une affaire convenue. Héroïque, voilà. Et il serait sublime, s'il n'était bête; mais, bête, il l'est. Dès qu'il est parti, le colonel Marcelin Dumesnil, un fiancé qu'avait Thérèse de Grantier, fait un enfant à celle-ci. Cependant, quoique coupables, ils sont héroïques, eux aussi. L'héroïsme, c'est la manie de ce drame. Benjamine ne sera pas moins admirable que les autres. Quand Morandal, entre deux batailles, entend le vagissement adultérin d'un berceau, elle jure, au

risque de perdre l'amour et l'estime de Raymond, son fiancé à elle, que c'est elle qui a accouché. Le commandant Morandal n'hésite pas à en être convaincu ; et, bientôt, devant le bastion miné de Philisbourg, il somme héroïquement Marcelin Dumesnil d'épouser l'héroïque jeune fille. Le colonel, mis en un étrange embarras, et non moins héroïque, va se faire tuer sur le bastion à la place de Morandal. Personne n'étant mort, Morandal ne tarda pas à apprendre que ce n'est pas la petite qui a fait le petit et qu'il a été cocu avant la nuit de noces. Alors au moyen d'un papier qu'il a dans sa poche, — ah ! ça ne traîne pas, les formalités ! — il divorce d'avec Thérèse dont il omit naguère d'être le mari (c'est extraordinaire, comme les auteurs de mélodrames protègent la virginité des jeunes femmes, mêmes mariées !) et, toujours héroïque, il la laisse au colonel Marcelin Dumesnil, qui n'a pas pu mourir, le pauvre homme ! Dénouement sublime, et stupide. A force d'exagération et de fait-exprès, à force de métier visible, la grandeur d'âme dégénère en bouffonnerie. C'est la différence entre Corneille et Pixérécourt.

Ce drame, à parler d'une façon générale, n'est pas très bien joué.

On me dit que Mme Lemercier, qui joue la baronne de Grantier sous des cheveux d'aïeule, dont les boucles imitent, au satin du corsage noir, des remuements de rats blancs, vient de province ; elle y retournera et y sera fort applaudie. Mlle Musset, paysanne bretonne, ne manque pas de naïveté amusante. Il est fâcheux pour Mlle Sainte-Croix qu'on ait un peu trop parlé, dans les « Courriers des Théâtres » de son prochain début;

sans ces réclames, elle aurait passé inaperçue ; elle y eût trouvé avantage. Même Mlle Dauphin, — Benjamine, — n'a point tenu les espérances que nous avions conçues d'elle, le soir d'un drame récent. Oui, il y a quelque élégance en cette jeune femme ; la ligne des agenouillements dans les étoffes de soie se creuse, à la taille, agréablement, pour bien onduler en la longue désolation de la traîne ; mais que de métier, Mademoiselle ! et comme il vous va falloir oublier tout ce que vous croyez savoir. Il est vrai que le rôle est inepte. Nous attendrons, pour vous être définitivement élogieux ou sévère. Quelqu'un a été infiniment comique, c'est M. de Kock dans le rôle sérieux d'un général. Il a eu, haut comme un obélisque, les doigts au front, le genou pointu en avant, des attitudes qui furent le seul agrément de cette morne soirée. M. Gémier, artiste de valeur, me semble avoir tort de consentir à trop de grimace facile, et il a toujours, souvenir du Théâtre-Libre, ce tremblement des mains qu'Antoine inventa d'après M. Got. Soldat breton, M. Vallières a fait une imitation assez réussie de Polin, le pioupiou de la Scala. M. Decori lui-même, que j'ai été si heureux de louer à l'occasion de tant d'autres rôles, n'a été que très convenable dans le personnage de Marcelin Dumesnil ; sans doute ce jeune artiste, doué d'une originalité vraie, ignore encore l'art de se soumettre aux rôles qui ne concordent pas à son tempérament personnel. Mais il faut louanger, sans restriction, M. Chelles. A force de cordialité, de simplicité, il a failli nous faire prendre deux ou trois fois au sérieux les héroïsmes bouffons du commandant Morandal. Il articule admirable

ment, sans hausser la voix; il sait établir et maintenir de belles attitudes ; il est tendre, fier, émouvant ; il rappelle toujours le beau comédien tragique qu'il fut et qu'il a le droit de redevenir.

Cependant, voilà où en est, au commencement de la saison, notre seul vrai théâtre de mélodrame, qui pourrait jouer, en attendant des œuvres nouvelles, *Angelo, tyran de Padoue*, le plus beau des mélodrames.

## M. Paul Burani

### LES ÉTOILES DE PARIS

Pièce en cinq actes et douze tableaux

*Théâtre de la République* (17 septembre).

Le public a ri, je suis désarmé. Après un imbroglio dont il me reste le souvenir que l'empereur Napoléon se fait passer pour Champignol à la caserne de la Pépinière, ou, — je ne sais pas au juste, — que Champignol se fait passer pour Napoléon à la cour de l'impératrice Marie-Louise, la bonne vieille Revue, ressuscitée des immémoriaux Délassements-Comiques, de l'antique Beaumarchais, et même de Bobino (la claque, ce soir, devait être dirigée par le nommé Mathusalem), a chanté ses rondeaux, fait gigoter ses petites femmes, et multiplié avec une prodigalité d'averse les calembours de son compère. Eh! où est le mal, puisqu'on a ri. Même la scène dans la salle — il y a tant de comédiens mêlés aux spec-

tateurs que, demain, il y aura moins de spectateurs que de comédiens — a soulevé d'inextinguibles éclats de rire. A la bonne heure! faites de l'argent, courageux petit théâtre de là-bas! et que M. Paul Burani retrouve l'antique heure de triomphe où les *Pompiers de Nanterre* lui valurent une célébrité au moins égale à celle des rosières du même pays. A vrai dire, le seul intérêt de la soirée, c'était l'apparition, — la réapparition pour mieux dire, — sur un théâtre, d'Eugénie Buffet, de cette extraordinaire femme, qui a beaucoup de talent et qui en aurait bien eu davantage si elle n'avait pas voulu en avoir trop. Mais, pour elle, il s'agit bien, maintenant, d'avoir du talent, ou de n'en avoir pas! La voici partie, avec l'emportement d'une très belle hystérie, vers la sublime chimère de la charité, de la charité quotidienne, de la charité à tout prix. Elle a chanté dans les cours de Belleville, elle chanterait sur les glaciers de Suisse, si le Mont-Blanc pouvait lui jeter deux sous. Et cette folie, devenue sincère, va peut-être devenir auguste. Beaucoup d'héroïsmes ont commencé par un défi jeté, sans songer presque à la parole qu'on proférait. En tout cas, de pauvres gens, grâce à Nini Buffet, sont moins pauvres. Savons-nous, d'ailleurs, quel avenir est réservé à cette remuante, encombrante et intéressante femme? Qu'une révolution éclate; elle enfourchera peut-être, parmi les cris, les tambourinades et les *Marseillaises*, le cheval blanc de Théroigne de Méricourt.

**M. Paul Hervieu**

LES TENAILLES

Pièce en trois actes

*Comédie-Française* (28 septembre).

Un théâtre nouveau! voilà qui est bientôt dit. Quelle aventure, quel caractère, quel ridicule, quelle vertu, quel vice, quel crime, quelle passion, quelle pensée, quelle rêverie aussi, ne fut déjà pièce, un millier de fois? Même la prétention de mettre sur la scène la vie telle qu'elle est s'affirme en les plus antiques préfaces; et, d'autre part, tout auteur dramatique à l'esprit un peu élevé espéra que, de son affabulation particulière, se dégagerait et rayonnerait quelque vaste idée générale. Donc, ni le théâtre naturaliste, que M. Antoine servit par l'audace de plusieurs curieuses tentatives et desservit par l'impertinence grossière de plusieurs excès, ni le théâtre symboliste, que mit en honneur, grâce à M. Lugné-Poé, la révélation de deux ou trois chefs-d'œuvre étrangers, et que risque de discréditer l'abus de l'internationalisme, ne nous ont rien offert en effet de vraiment, d'intimement neuf. A bien considérer les choses, s'ils diffèrent de l'art théâtral de naguère ou d'autrefois, c'est seulement par l'actualité de la manière, par la mode du langage, c'est-à-dire, précisément, par ces extériorités de l'œuvre, qui, momentanées, se déprécient dès que ce n'est plus leur moment, et seront, demain, comme si elles n'avaient jamais été. Hélas! l'esprit des mortels

a bientôt fait le tour de lui-même ! La jolie leçon pour l'ambition humaine, infatuée de l'espoir de créer encore, que le nom de Renouveau donné à l'annuel commencement de la nature ! Je pense qu'il serait sage de ne pas s'efforcer vers l'irréalisable chimère d'un art jusqu'à ce jour inconnu ; et le temps qu'on use à s'imaginer qu'on invente des systèmes jamais inventés, qu'on crée des écoles sans exemple, serait bien mieux employé à réaliser, de n'importe quelle façon, vieille ou récente, — oh ! ça revient au même ! — tout le talent ou tout le génie qu'on peut avoir, à développer, sans parti pris, selon sa pente naturelle, sa personnalité, — seul moyen de donner l'illusion, sinon du nouveau, du rare.

Cependant, pas nouvelle, — vieille comme Thespis ! — mais très noble, une tendance commune à tous les jeunes esprits, et à laquelle, semble-t-il, va s'accorder le public, originalise sensiblement les meilleures d'entre les pièces d'à présent. Je veux dire le besoin de la simplicité, le renoncement aux complications qui, jadis, parurent ingénieuses, aux préparations sournoises, aux petites adresses, aux menues malices, en un mot, aux Ficelles, gloire de l'homme de théâtre ! Est-ce à dire qu'une pièce, qu'elle veuille ressembler à la Vie ou qu'elle prétende s'égaler à l'Idéal, doive se disperser au hasard, sans règle ? Pas le moins du monde. Même la plus vraie ou la plus fantaisiste comédie, ne saurait être belle si elle n'obéit à un plan volontairement conçu, rigoureusement obéi. Pas de chef-d'œuvre sans ordre. Mais c'est par l'éternelle logique, vivante en tout haut esprit, qu'il sied d'établir cet ordre, non par de surannés et conventionnels procédés ;

et il faut user, non de métier, mais d'art. Voici le moment proche où, même très célèbre et tenu pour très sincère, un critique de qui l'influence fut grande en perdrait la majeure partie, si, d'un esprit hostile, à l'actuel effort dramatique, plus pur, plus haut, plus large, sensible même dans les œuvres où il avorte, il s'obstinait à préférer les amusements niais de l'imbroglio, la drôlerie du tour-de-main, les surprises du truc, enfin toute cette prestidigitation théâtrale, désormais à la portée de tout le monde, dont, bientôt, s'extasieront, seules, la routine entêtée de quelques directeurs de théâtres et la sénile expérience des très anciens chefs de claque.

M. Paul Hervieu nous offre un bel exemple de drame simple. Nul artifice. Point de ruse, point de détour. C'est le déroulement net, égal, d'une voie droite ; et, de tous les points de l'action, très claire, transparaît la très claire et très haute pensée.

Les Tenailles, au sens général, ce sont les lois de la société moderne ; dans la pièce qui vient de remporter à la Comédie-Française, un très éclatant et très légitime succès, ce sont, particulièrement, la loi, pas assez large, sur le Divorce, et celle, trop stricte, sur la Paternité.

Enthousiaste, ardente, toute faite d'emportement vers l'idéale beauté et vers le réel amour, chimérique et passionnée, Irène a été mariée, par l'accord des familles, la convenance des rangs et de la fortune, à Robert Fergan, honnête homme, ni très intelligent ni sot, point méchant, bon peut-être, à peu près pareil à tout le monde, résolu à ses devoirs, infatué de ses droits. Tandis que la sœur aînée d'Irène, qui a épousé M. Valen-

ton, pareil, lui aussi, aux gens qui passent, se résigne, douce femme point romanesque, à la banalité, à l'ennui, supportable en somme, d'une union où l'on ne se déteste point, Mme Fergan se débat, halète, trépigne dans la gêne d'un hymen sans amour. L'homme de qui elle attendait le bonheur, de qui elle avait le droit de l'attendre, ne lui a fait connaître que les étreintes sans charme, et les obligations du foyer. Nul élan de cœur ni d'esprit vers elle qui s'élançait toute ! Et, l'heure venue de la jeunesse bientôt finissante, l'heure où les regrets d'avoir, longtemps déjà, si peu vécu, peuvent précipiter la femme vers tous les excès de l'espoir, elle se révolte enfin, malgré les conseils calmants de sa modérée et bénigne sœur. Alors apparaît, après de longs et aventureux voyages, Michel Davernier, qui, autrefois, tout jeune, aima Irène, toute jeune; il est beau, d'un charme triste de malade; et il ressemble à un rêve, parce qu'il vient de loin. L'aima-t-elle autrefois? Elle se souvient qu'il inventait des jeux singuliers, un peu brutaux, qui la faisaient pleurer; et, à présent, elle l'adore.

Ce premier acte, malgré la noblesse ou la subtilité des pensées, malgré les exquises trouvailles du dialogue, de l'harmonie continue du langage, n'a pas produit tout l'effet souhaitable. Peut-être, d'un esprit aussi hardi que celui de M. Paul Hervieu, attendait-on, tout d'abord, quelque chose de plus saisissant. Moi-même, j'étais surpris de ce déjà connu, de cet accoutumé. Puis les personnages ne semblaient pas assez personnalisés. Types à tel point généraux qu'ils n'étaient pas des caractères

Mais, d'un bout à l'autre, le second acte est

admirable. Après la scène, d'une si pure et si délicieuse tendresse, où Mme Fergan, résolue au divorce, donne à Michel Davernier l'espoir d'un avenir qui les unira l'un à l'autre, pour toujours, s'engage la poignante lutte entre la femme qui réclame sa liberté et le mari qui la lui refuse. Elle croyait qu'il lui suffirait de dire : « Je ne vous aime pas, je ne vous ai jamais aimé », pour reconquérir l'indépendance, le droit au bonheur : elle avait compté sans la Tenaille ! La Loi, incarnée dans l'époux qui veut maintenir la règle conjugale, ne l'autorise pas à vivre. Elle s'emporte jusqu'à l'injure, elle n'obtient rien. Et qu'elle fasse ce qu'elle voudra ! qu'elle ose des insultes publiques, qu'elle se hasarde jusqu'à des scandales ! cela ne servira de rien. M. Fargan la tient, ne veut pas la lâcher, la gardera, selon son droit. La Tenaille serre bien. Le succès de cette scène a été considérable.

Entre le deuxième acte et le troisième acte, dix ans se sont passés. Je sais bien que, étant donnée la pensée que voulait dramatiser M. Paul Hervieu, ce long espace de temps était indispensable. Tout de même, cela est fâcheux, d'autant plus que quelques heures à peine séparent les deux premiers actes; et il y a là une disproportion un peu choquante.

Mais, que la pièce s'achève avec une logique et magnifique cruauté ! Mme Fergan a vieilli. Son âme semble calmée. Comme sa sœur aînée, elle paraît résignée à la banalité, en somme supportable, de la vie ; elle a, d'ailleurs, cette consolation délicieuse, son fils ! et M. Fergan s'est fait plus affable, presque tendre, à cause de cet enfant. Mais, de cet enfant même, renaîtra le

drame. Il est de santé chétive; sa mère, inquiète, le veut garder auprès d'elle; le mari ne l'entend pas ainsi; il l'enverra au collège, malgré la volonté d'Irène, selon le droit que la loi lui confère. La Tenaille encore! cette fois. Mais, Mme Fergan ne s'en laissera pas étreindre. Il s'agit de la vie de son fils! Et plutôt que d'en être séparée elle crie, affolée, qu'il n'est qu'à elle! C'est vrai : elle l'a eu de Michel Davernier, mort après quelques mois de coupable bonheur. Alors, pantelant de rage, le mari veut chasser l'adultère et le bâtard. Mais il n'en a pas le droit. Mme Fergan prétend maintenir à l'enfant le rang, le nom, la fortune que lui assure le légitime mariage. Et, maintenant, la règle sociale est pour elle. La Tenaille a changé de main, mais comme elle serre encore, terriblement! C'est le cœur de l'homme qu'elle mord, après avoir mordu le cœur de la femme. Celui qui a fait souffrir par l'implacable loi souffre par la loi implacable, et c'est une immense pitié qui nous prend pour ces deux êtres, point coupables tant ils sont malheureux, à jamais déchirés par les atroces Tenailles.

Ce très beau, très délicat et très puissant ouvrage, qui place M. Paul Hervieu au premier rang des jeunes auteurs dramatiques, a été remarquablement interprété.

Il est peut-être fâcheux qu'on ait choisi M. Le Bargy pour représenter l'amant malade et mystérieux, l'idéal qui vient de loin. Sa parole brève, son geste vif et un peu court, tout son talent fait de volonté et de précision, d'intelligence et non de passion, s'accordent mal à l'emphase presque romantique du personnage, à ses élans de tendresse. Mais que Mlle Brandès, encore qu'un peu

monotone dans l'emportement, a été passionnée, belle, poignante ! Et, à côté de M. Laugier, adroit comédien, et de Mme Pierson, tout aimable comme son aimable rôle, M. Duflos, d'un jeu si simple et si sûr, d'une si parfaite ressemblance à la vie dans les deux premiers actes, atteint, dans le dernier, à l'extrême du tragique.

### M. Henri Bernard

LES TROIS SAISONS

Comédie en un acte, en vers.

—

### M. Adolphe Thalasso

LA VIE

Pièce en trois actes, en prose.

*Théatre National de l'Odéon* (30 septembre).

La soirée de réouverture, à l'Odéon, a été pénible ; nous hésitons à croire que MM. Mark et Desbeaux n'avaient point dans leurs cartons des pièces un peu plus supportables que celles dont, ce soir, nous avons été les victimes.

Il sied d'être indulgent pour M. Henri Bernard, poète aimable. Il est bien évident qu'il n'a pas ambitionné d'étonner le monde moderne par sa petite piécette en trois actes, que le public a courtoisement applaudie. Un Berquin, éduqué sur le Parnasse, et point ennemi, par instants, d'une facétie un peu vive, eût suffi à concevoir pour le Guignol des Champs-Elysées, — j'entends, si vous voulez

ceux où se promènent les Demi-Dieux, — ce scénario qui tend à nous prouver qu'il faut, si l'on veut plaire aux dames, leur être sentimental quand, toutes jeunes, elles sont ingénues, activement amoureux, quand elles le sont moins, et tendrement vieillissants (hélas ! c'est la seule ressource) ! lorsqu'elles sont vieilles elles-mêmes. J'avoue que je m'en doutais un peu; et je reste bien ébahi devant la candeur de cette invention. D'ailleurs, que M. Henri Bernard ne se décourage point. Il y a environ trente ans, l'un des plus illustres poètes de l'époque actuelle, se laissa tomber, devant moi, dans son fauteuil, un peu las de quelque poème qui n'était pas bien venu, et bâilla : « Non, non, vraiment, ce que je manque d'imagination ! » Depuis, il a écrit soixante mille vers, quatre drames, dix romans, deux cents chroniques, œuvres où vit et toujours revit une invention jamais fatiguée, et qui ne se fatiguera jamais, puisqu'elle remplit, à s'épanouir, le devoir des pommiers à produire des pommes ! Donc, monsieur Henri Bernard, — on me dit que vous êtes très jeune, — ne vous découragez point. Votre puéril moment ne prouve rien du tout contre l'avenir possible. Il n'y a qu'à persévérer dans la voie que l'on a choisie, pour aboutir à de très aimables et très élégantes réalisations artistiques. Hélas ! que je suis cruel pour les jeunes hommes qui font des vers ! Comme il me serait facile et agréable de leur être banalement indulgent ! Mais c'est si affreux, les fausses vocations, déçues ; et quels reproches n'aurait pas le droit de m'adresser, — reproches auxquels je ne saurais quoi répondre, — le jeune poète à qui, sans croire d'une entière foi à son talent, ou actuel ou

futur, j'aurais conseillé l'obstination vers la déception inévitable ! Il va sans dire que ces paroles ne s'appliquent point à M. Henri Bernard. Outre qu'on a eu quelque plaisir, en ce classique Odéon, à revoir Colombine, Pierrot, Arlequin, — jolie poupée, jolis pantins, joujoux de l'éternelle puérilité humaine, — les vers de M. Henri Bernard témoignent d'une inspiration facile, qui, parfois, a charmé; un peu trop facile même; vieux poète, je conseille à l'auteur des *Trois Saisons* de serrer un peu son langage ; il lui arrive d'exprimer en plusieurs vers ce qu'il aurait pu dire en un seul hémistiche, — sans que le style gagne rien en couleur, en brio, en pittoresque, de ce qu'il perd en précision et de rapidité... Que voilà de vaines objections ! la jeunesse est si charmante qu'elle triomphe, même vaincue, et malgré l'insipidité de la pièce de M. Henri Bernard, on en a aimé, çà et là, le joli et tendre enfantillage.

Mais M. Adolphe Thalasso apparaît sans excuse. Il a publié des vers, il a fait jouer des pièces. Même sa comédie, *l'Art*, avait obtenu et mérité un certain succès à la Comédie-Parisienne ; enfin, ce n'est point un débutant que l'inexpérience abuse ! On se demande comment il a pu croire qu'un banal adultère, parmi des soucis de fabrique et d'atelier, surveillé, surpris, détesté, toléré, réprimé, pardonné, accepté enfin par une mère austère jusqu'au ridicule, puis consentante jusqu'à la complicité, pourrait susciter, parmi le public, pourtant très sympathique, autre chose que le dégoût, si on le prenait au sérieux, ou, dans le cas contraire, que le rire. On a choisi le parti le plus aimable.

Quant aux jeunes artistes, interprétes des deux

pièces, il serait injuste de les juger en de tels rôles; et l'Odéon nous doit de meilleures soirées.

### Hennequin, Mortier, M. de Saint-Albin

LE TRAIN DE PLAISIR

Vaudeville en quatre actes

*Théâtre du Palais-Royal* (1er octobre).

On a cru que je mettais quelque ironie à proclamer mon goût pour le vaudeville et l'opérette. Point du tout ! Il est tout à fait sincère ; et, justement, parce que je suis, par tempérament et par habitude, obligé à me tourmenter, durant presque toutes les heures, de littérature et d'art hautain, j'éprouve, de ce long et rude effort, une délicieuse détente à des pièces d'où l'art et la littérature sont totalement absents. Le théâtre vraiment pénible c'est le théâtre un peu littéraire, et pas assez, qui oblige à des attentions sans récompense suffisante. Au contraire, la simple drôlerie, sans prétention aucune, qui ne soulève aucune question grave, qui ne demande qu'à nous faire rire d'un rire oublié dès la dernière marche de l'escalier, offre à l'esprit l'occasion d'un divertissement reposant, que ne trouble aucune arrière-pensée. Je sais le plus grand gré aux gens de belle humeur qui, par des imaginations futiles et des imbroglios bouffons, offrent au public une trêve de joie parmi la vie, sont, pour les poètes, l'occasion souriante d'un momentané renoncement aux amères chimères, permettent aux critiques l'oubli de leur morose de-

voir. Et c'est de la meilleure foi du monde que je m'amuse des facéties théâtrales, surtout quand elles sont aussi plaisantes, aussi folles, aussi excessives que celle de ce soir. Après deux actes un peu languissants — hélas ! pourquoi les vaudevillistes se croient-ils obligés à des mi-vraisemblances qui exigent des expositions, des préparations toujours lentes, si inutiles, et pourquoi ne sont-ils pas drôles, tout à coup, tout de suite, sans y mettre tant de façon ? — *Le Train de plaisir* a retrouvé son succès de jadis, dès l'extravagante et amusante scène de l'interrogatoire où un fantasque commissaire de police — l'un des meilleurs rôles de M. Milher, ce volontaire et laborieux farceur, — tente d'obliger à l'innocence d'honnêtes bourgeois, crus brigands, comme on disait autrefois, et qui, décavés par la roulette de Monte-Carlo, se sont faits domestiques au restaurant de Roquebrune. Et tout le monde se tordait, et je me suis tordu comme tout le monde. Il faut dire que M. Maugé, artiste très intelligent et très remuant, qui, enfin, s'est fait une originalité de beaucoup d'imitations mêlées, a déployé une très verveuse bonhomie ; que Mlle Doriel est une ingénue fort émoustillante par sa simplesse même ; que Mme Franck-Mel est une Mathilde, moins magistrale, mais fort comique, et que la seule présence de Mme Lavigne, avec ses gestes cassés et sa voix de clarinette fêlée, sautant tout à coup aux notes extrêmes, suffit à procurer les crises de la plus extrême joie ! Voilà une reprise qui ne manquera pas de remplir, quelques soirs au moins, la jolie salle du Palais-Royal, cette Comédie-Française du vaudeville ; et tout est bien puisqu'on a ri.

**E. Dubreuil, Hum bert et M. Burani, F. Bernicat et M. André Messager**

FRANÇOIS LES BAS BLEUS

**Opéra-comique en trois actes; reprise.**

*Théâtre des Folies-Dramatiques,*

—

**MM. Gascogne et Dehène**

TOUS CRIMINELS

**Folie-vaudeville en quatre actes.**

*Théâtre Déjazet.*

Ouverture de l'Institut Dramatique et lyrique (*4 octobre*).

Deux répétitions générales en une journée, et deux premières en un soir ! Voilà qui est bien. Tâchons de nous débrouiller.

Il n'est pas de plus exquis ni de plus parfait musicien que M. André Messager. Il a l'inspiration fraîche, heureuse, abondante, et la science profonde, subtile, sûre. Si, dans la *Basoche*, ouvrage fort agréable d'ailleurs, il se montra, — gageons que ce ne fut pas de sa faute ! — un peu trop « opéra-comique » il a fait de mon *Isoline* la plus jolie, la plus tendre, la plus féerique, la plus ailée des fantaisies ! mes propres vers me paraissaient charmants (pourtant si médiocres) quand sa musique les chantait ; et, dans *Madame Chrisanthème*, il a réalisé, exemple que nul n'a osé suivre, la véritable Comédie Musicale. Quelles délicates ou hautaines œuvres

ne nous donnerait-il pas si un théâtre digne de lui lui était ouvert ! Ah ! bien ouiche. Il est obligé de s'aller faire chanter à Vienne ; Paris ne l'admettant que dans l'opérette, où d'ailleurs il excelle, — espèce de rossignol qui sait pépier comme les pierrots.

La reprise de *François les Bas-Bleus*, ce soir, a été un très grand et très unanime succès, encore que la pièce — vous vous la rappelez, n'est-ce pas ? — ait paru quelque peu surannée (déjà !) en sa forme d'opérette aspirant à l'opéra comique, qu'elle abonde en plaisanteries dont l'ancienneté étonne, et que, çà et là, y éclatent des vers d'une parfaite platitude. Mais le moyen de ne pas être réjoui, charmé, ou ému par tant de mélodies joyeuses, délicates ou si tendres ; et à chaque instant, d'adorables trouvailles orchestrales témoignent d'une ingéniosité rare et d'un art achevé.

L'interprétation n'a point nui au succès. Peut-être quelques petits rôles ne sont-ils pas aussi bien tenus qu'on le pourrait désirer. Mais on s'est plu à la bonhomie vieillotte, souvent très fine, de M. Hittemans ; à la belle humeur, — elle n'a pas que l'humeur de belle, — de Mme Jane Evans ; à la sveltesse garçonnière de Mme Dulaurens ; surtout on a été ravi par l'élégante gracilité de Mlle Pernyn, qui dirige adroitement une voix presque toujours juste, parfois un peu fléchissante, fort jolie tout de même ; et M. Périer a vraiment mérité les applaudissements enthousiastes qui lui ont fait fête. Certes, il faudra qu'il se défie de je ne sais quoi de triste, de morne même, dont il monotonise son accent, son jeu, l'expression de sa physionomie. Seul reproche. La voix

est nette, claire, souple, tendre, et, quand il le faut, suffisamment chaleureuse ; il articule bien, joue avec distinction ; deux ou trois fois il a eu de beaux emportements sincères. Voilà, pour ce jeune artiste, une fort belle soirée ; et *François les Bas-Bleus* tiendra longtemps, je pense, l'affiche des Folies-Dramatiques.

*Tous criminels*, au théâtre Déjazet, a-t-il eu une aussi heureuse fortune ? je ne saurais le dire, n'ayant vu que la répétition générale. Mais que ce vaudeville ait réussi, et, durant beaucoup de semaines, fasse plus que le maximum, je le souhaite avec fureur !

Oui, tous criminels, ou accusés, ce qui revient au même; accusés de quoi? d'espionnage, — d'avoir surpris le plan des fortifications du lac de Genève ! Or, la justice helvétique n'est pas une justice pour rire ! Elle met en prison un lieutenant de chasseurs, un capitaine d'infanterie, un commandant de dragons; du moins, je suppose ces grades et ces armes, je n'en suis pas sûr, les trois militaires étant presque toujours en habits civils quand ils ne sont pas en manches de chemise, et je n'ai guère vu que des pantalons d'uniformes; (à ce propos, pourquoi la pièce n'est-elle pas intitulée un « Brelan de culottes », ce qui eût été fort galant?). La Thémis suisse emprisonne aussi une jeune fille infiniment chaste, une demoiselle beaucoup moins pure, des bourgeois de Montmartre, des pifferari de Naples, des enfants de l'Auvergne (j'en oublie ! je frémis à l'idée que j'en oublie !); et tout ce monde, avec les gens de la noce (le geôlier en chef marie sa fille) est coffré, par les gendarmes? pas du tout, par un autre prisonnier, qui passe pour un juge

d'instruction, et qui, n'étant autre chose qu'un compositeur de musique, fait de tous les accusés des joueurs d'instruments (il y a le prisonnier-trombone, le prisonnier-clarinette, le prisonnier-triangle, le prisonnier-grosse caisse, le prisonnier-chapeau-chinois), afin de faire exécuter son opéra! Mais, après tant de musique (car, tandis que les acteurs feignent de jouer sur la scène, les vrais musiciens, dans l'orchestre, jouent pour de vrai, hélas!), après tant de musique et de farandoles, d'imbroglios et d'extravagances, tout s'arrange, comme vous pensez bien; les criminels sont innocents, et, naturellement, il y a autant de mariages qu'il y a eu de couples amoureux.

Tout cela est excessif, bruyant, hurlant, exubérant, parfois exaspérant, mais pas trop ennuyeux, même à la longue; et il est probable qu'elle a réussi, cette folie, jouée fort agréablement par les beaux yeux de M^lle^ Jeanne Dreuil, la toute belle grâce de M^lle^ Léa Lambert et de quelques autres jeunes personnes, et fort gaiement par une troupe de comiques, un peu province, mais très vaillante, et qui a du talent, à force de bonne volonté.

Mais je n'ai pas encore le droit de clore cet article.

Avant-hier, là-bas, là-bas, tout au bout du passage de l'Opéra, au second étage, dans un théâtre qui fut la salle Beethoven, puis vit des escamoteurs, des spirites, et les fantoches de Thomas Holden, de jeunes demoiselles et de jeunes messieurs, qui, non moins en bois que leurs prédécesseurs immédiats, se destinent, me dit-on, à être des élèves, ont joué un dialogue de Gyp (Gyp a fait meilleur, esprit joli, frémissant,

futile, libellule parisienne si souvent touchant juste tout en se posant à peine), *Papillons*, de Mme Louise Rousseau, romance à deux personnages, niaise jusqu'à l'invraisemblance, et *Nos petits enfants*, une comédie où Mme Louise Rousseau, — oui, la même, — a jugé à propos de banaliser jusqu'au plus bas médiocre, et de prosaïser déplorablement l'admirable *Grand'Mère*, de Victor Hugo. Mais la soirée avait commencé par un prologue d'ouverture de M. Georges Docquois, très leste, très preste, très spirituellement rimé, et fort bien dit par une admirable personne, Mlle Legendre, aussi peu vêtue que possible et trop vêtue encore ! D'ailleurs, elle dit avec justesse, et elle joue agréablement. Le moyen de ne pas faire de beaux gestes avec de pareils bras ?

### M. Georges Lefèvre

LE FAUNE

**Pastorale en un acte, en vers.**

*Comédie-Française* (8 octobre).

Derechef, la Comédie-Française s'emporte aux plus téméraires excès. Il n'y a pas à dire, sous ses festons de rimes et ses astragales de métaphores, la petite pastorale que nous venons d'entendre est une pièce tout à fait terrible, bien faite pour déconcerter la morale coutumière ; et, à regarder les choses d'un peu près, l'œuvrette de M. Georges Lefèvre, — ce que conseille le Faune, c'est ce que veut Irène Fergan, — n'est pas moins subversive que l'œuvre de M. Paul Hervieu.

Affabulation peu compliquée.

En quelque vallée de l'Attique, où s'érige le temple de Zeus aux trois yeux, la bergère Amaryllis adore le berger Daphnis, dont elle est adorée. Car, à moins que l'on n'y aime, que faire en des sentiers d'herbes et de roses frôlées de brumes qui sont les blanches traînes peut-être des robes des Immortelles, et à l'orée des bois, où se pâme de joie la mousse sous le léger pied dansant des Hamadryades échevelées comme des arbres d'or dans le vent ?

Quant à blâmer M. Lefèvre de s'attarder à des mythologies, je m'en garderai bien. Encore que Théodore de Banville et, après lui, Albert Glatigny, aient fait, sur de tels thèmes, — non sans y ajouter, d'ailleurs, amusant ragoût moderne, un peu du parisianisme de Henri Heine, — de délicieux chefs-d'œuvre auxquels on serait tenté de s'en vouloir tenir, un poète a toujours le droit de suivre les nymphes forestières et d'écouter ce que chuchotent, de l'autre côté du rideau d'arbres, les naïades mi-nues, un pied dans le gazon mouillé de la source. Sainte-Beuve a bien raison :

> Paganisme immortel, es-tu mort ? On le dit ;
> Mais Pan tout bas s'en moque et la Sirène en rit.

Cependant, le prêtre Damœtas, qui convoite Amaryllis, s'est avisé, pour la ravir à Daphnis et pour la posséder, de se faire ordonner par Zeus d'épouser la bergère. Le moyen de résister à la volonté du maître des dieux ? Désespérés d'être désunis, les deux amants ne songent même pas à la révolte, et le seul espoir de leur résignation, c'est d'être, plus tard, après la mort, dans l'éternel et infini azur, deux astres voisins échan-

geant d'amoureux rayons. Mais le Faune, excellent homme, quoique assez mauvais diable, — un peu cousin du Faune de *Sur la lisière d'un bois*, — survient à propos ; il révèle à Daphnis et à Amaryllis la supercherie de Damœtas ; Zeus, dont le sourcil a la forme de l'éclair, n'a rien ordonné du tout ! Et, sans attendre d'être astres, le tendre couple heureux fera tout à l'heure les plus délicieux échanges.

Ni l'ingéniosité d'une telle invention, qui ne va pas jusqu'au prodige, ni même la correcte et harmonieuse élégance des vers, qui a réjoui mon cœur de vieux Parnassien, mais où j'aurais souhaité quelque surprise de personnalité plus marquée, ne suffiraient à légitimer le vif succès qu'a obtenu la pastorale de M. Georges Lefèvre. Un symbole, comme on dit, se dégage de cette piécette, passablement hautain : ce Faune n'est pas un vulgaire chèvre-pieds, il est la Nature elle-même qui proclame l'absolue et libre omnipotence de l'amour, bafoue les dieux ou les nie s'ils s'opposent au nécessaire accomplissement du Baiser, droit et devoir à la fois, et ordonne, défendu ou non, le bonheur aux créatures. Le Sylvain de M. Lefèvre est encore plus téméraire que la Mondaine de M. Paul Hervieu ; car elle ne conteste que le droit social à opprimer les cœurs, tandis que, lui, ce sont les Tenailles de la religion elle-même qu'il brise, pour délivrer l'amour. Voilà une conception qui ne manque pas de grandeur, et qui aurait produit encore plus d'effet, si le Faune de M. Lefèvre n'évoquait, — voisinage redoutable, écrasante analogie, — le prodigieux Satyre de Victor Hugo, dressant devant les éphémères dieux le défi revendicateur de l'éternelle et universelle Vie.

En général, les artistes de la Comédie-Française m'ont paru prendre un peu trop au tragique la fantaisie d'un agréable et savant poète, qui sait son métier au point qu'on lui doit souhaiter plutôt d'oublier que d'apprendre; ce siècle finissant est une espèce de roquentin raffolant des talents ingénus et des inspirations pucelles.

Beau, d'ailleurs, comme un jeune dieu, M. Albert Lambert fils ressemble bien plus à quelque héroïque prince déclamateur qu'à un tendre et naïf berger; mais il faut le féliciter du soin que, désormais, il paraît mettre à retarder la galopade des syllabes vers la rime, à scander plus posément le rhythme de l'alexandrin. Que Mlle Reichenberg a donc été grave, élégiaque, presque imposante! Ce n'était pas une petite bergerette éprise, c'était Esther ou Junie; je pense qu'elle eût mieux servi l'auteur en ne solennisant point les subtiles joliesses et les savantes minauderies de son incomparable et spirituelle innocence. M. Laugier ne pouvait être que médiocre en un médiocre rôle. Quant à M. Coquelin cadet, le Faune, en son amusant costume où revit le fantasque pittoresque des ballets du dix-huitième siècle, il a dit, avec une bonhomie vraiment farce, tous les morceaux folâtres de son rôle. Ah ! l'admirable bouffon ! Et comme la drôlerie de sa voix et de sa face ordonne magistralement le rire ! Mais il excelle peu dans les emportements lyriques. L'ode n'est point son fait, ni l'épopée ; et le plus superbe des mirlitons sonnerait faux à vouloir clamer comme les clairons sublimes..

---

**Amicet Bourgeois et Ferdinand Dugué**

LES FUGITIFS

Drame en cinq actes (reprise).

*Théatre du Châtelet.*

—

**M. Pierre Decourcelle**

L'AS DE TRÈFLE

Drame en cinq actes et huit tableaux (reprise).

*Théâtre de l'Ambigu.*

—

**M. Georges Docquois**

PARIS SUR LE PONT

*Tréteau de Tabarin* (12 octobre).

Considérez les affiches. Beaucoup d'entre elles — tout particulièrement celles des théâtres farces, — ressemblent à des épitaphes. Généralement, sur trois auteurs, il y en a deux qui ne sont plus. Pour avoir des pièces, les Variétés s'adressent à l'Hadès, les Bouffes au Nibenheim, les Folies-Dramatiques au Dsigokf. L'acteur pourrait annoncer : « Le vaudeville que nous avons eu l'honneur de représenter devant vous, est des Mânes de MM. un tel et un tel » ; et si le public, en un délire d'enthousiasme (mais cela n'est pas à craindre), obligeait les vaudevillistes à paraître, il évoquerait des spectres ! C'est gai, et tout à fait profitable à l'avenir de l'art dramatique. Mais les directeurs ont d'autres soucis ; et à ceux qui leur reprochaient de ne pas jouer les jeunes, de ne jouer que les vieux, ils répondent en jouant les morts ! Passe encore quand il s'agit d'auteurs

qui trépassèrent en leur âge florissant, — pauvres et chers camarades, trop tôt disparus, de qui on applaudit les drôleries avec une envie d'en pleurer; mais quelques directeurs s'adressent de préférence aux défunts, immémoriaux, qui furent des macrobites! Si Mathusalem avait laissé des pièces, le Châtelet les reprendrait. Je sais bien la raison qu'ils en donnent: « Les nouveaux ne nous apportent rien qui vaille. » D'abord, je ne le crois pas, et même je le nie. Mais admettons qu'il en soit ainsi. A qui incomberait la responsabilité de la déplorable insuffisance de la production actuelle? aux directeurs eux-mêmes. Par leur manie de ne recourir, naguère, qu'aux auteurs en vogue, ils écartèrent, découragèrent les jeunes vocations, qui, s'ils les avaient accueillies, leur seraient à présent, — réalisées par l'expérience, et enhardies par le succès, — une aide si puissante contre l'indifférence du public et la vengeresse faillite! Mais voilà de bien grosses questions à propos d'un vieux mélodrame repris; j'aurai quelque meilleure occasion d'en traiter plus longuement. Au fond, les directeurs, pas méchants, ne songent à rien du tout. Même je suis tout prêt à accorder que, lorsqu'ils se décident à jouer des morts, ils ne pensent pas le moins du monde aux concessions que sont naturellement enclines à faire, quant aux droits d'auteurs, des personnes qui n'ont plus besoin de se vêtir ni de se nourrir; et, la vraie vérité, c'est qu'ils nous redonnent de vieilles pièces parce que, contemporains, quoique survivants, de ceux qui les écrivirent, ils ne se plaisent en effet qu'à celles-là. C'est sincèrement, ingénument, qu'ils croient que le public continue d'ai-

mer ce qu'ils aimèrent jadis, ce qu'ils aiment encore ! et, comme dit la chanson :

On revient toujours
A ses premiers fours.

Quant aux *Fugitifs*, avec ses Indiens parlant le français, avec ses radeaux qui, après avoir suivi le courant, le remontent pour l'effet final du tableau, avec ses mères éperdues, ses vierges pas assez violées, et ses jeunes garçons héroïques, c'est une accumulation si parfaitement niaise et stupide de toutes les vieilles sottises des plus vieux mélodrames, qu'on se sent pris vraiment, de quelque colère — encore que, commerçant, il ait le droit d'étaler les marchandises qu'il lui plaît de vendre — contre celui, ou contre ceux (car ils sont peut-être plusieurs !) qui osent défier à ce point la candeur enfin révoltée de la foule moderne, et que l'on plaint de voir réduits à cette déshonorante gageure contre le bon sens, la vraisemblance, la passion vraie et le correct langage, beaucoup d'estimables artistes, et surtout Mme Tessandier, cette forte et noble tragique, en qui survit un peu de l'âme violente des Dorval !

Un peu moins coupable que le Châtelet, l'Ambigu remet à la scène l'*As de Trèfle*, d'un auteur bien vivant, grâce à Dieu.

Mais si l'auteur vit, la pièce est morte.

Hélas ! quelle chose étrange et pénible ! Comment ! voici un homme jeune, bien doué, et savant, m'assure-t-on, dans les choses de théâtre, et hardi, et de qui la robustesse intellectuelle serait capable de se ruer à toutes les hautaines aventures, un homme, qui, dans le roman appelé populaire,

par antilogie, sans doute, — car, au fond, le peuple s'en fiche, — s'est acquis une réputation qui lui vaut l'envie des romanciers similaires ; et, au lieu de nous offrir quelque ouvrage, qui, certes, n'eût été que peu ressemblant à mon ambitieux idéal du drame, mais qui, du moins, aurait pu représenter l'actualité vivante de l'espèce d'art auquel il se consacre, il exhume, d'un succès ancien, une pièce déjà si caduque quand elle venait de naître, et où, avec une candide rouerie, dont, vraiment, nous sommes humiliés — car, enfin, pour quels sots nous prend-on ? — persiste, vieillotte jusqu'à la puérilité, le métier des bons faiseurs du vieux temps ! « Ah ! ah ! c'était le bon temps ! on n'en fait plus, des drames comme le *Courrier de Lyon !* » pensent les vieux Chefs de Claque, qui mêlent à la pratique quotidienne de l'usure, des prétentions à la littérature. Vendez vite vos billets, à n'importe quel prix, à prix plus bas que les demi-droits et les quarts de droits, Chands-d'-succès ! car c'en est fini, des recettes de jadis. Il est vraiment curieux que les gens dont l'enrichissement ou la ruine dépend de l'opinion du public, ne s'aperçoivent pas, non, pas du tout, de l'orientation nouvelle de cette opinion, et s'acharnent en l'espérance d'œuvres qu'on jouera enfin devant des salles où il n'y aura plus que le chef d'orchestre, et les ouvreuses assises aux fauteuils ou dans les loges pour faire illusion, et le Chef de Claque, étonné ! Je le répète : plus que l'amour du lucre, plus que la dignité de faire face aux échéances le matin du jour signé, influent sur l'esprit des directeurs de théâtres, et de tous ceux qui, sous couleur de faire des affaires, grouillent autour d'eux la personnelle sympathie pour l'œuvre basse, igno-

ble et surannée, et l'antipathie, personnelle aussi, contre tout ce qui ne ressemble point à ce qui est suranné, ignoble, et bas. Moi qui vous parle, j'ai connu un directeur de théâtre qui, sous d'irrésistibles influences, ayant monté un drame héroïque, lequel, chaque soir, remplissait de gens la salle et d'argent la caisse, le faisait siffler, lui-même, oui, lui-même, par de petits figurants glissés derrière la grosse caisse et les contrebasses de l'orchestre, — cela, pour avoir le prétexte de reprendre plus vite, tout de suite, après-demain, une pièce incomparablement imbécile à laquelle, déjà, il devait quatre banqueroutes ! Il obtint la cinquième. Mais il fut content ! et il passa pour un directeur infiniment habile. Pourquoi ? parce qu'il avait haï, et méprisé, et conspué, et fait siffler, quelque chose qui était beau, — et qui faisait de l'argent ! oui, de l'argent ! on peut consulter le registre ! — pour remonter la *Biche au Bois*, sept cents francs le dimanche, matinée comprise ! D'ailleurs, je ne suis pas sans enthousiasme pour ce directeur, que je nommerai, si quelqu'un désire connaître son nom (j'avais vingt ans, pas même vingt ans, lorsque eut lieu de s'attrister et de se courroucer de son œuvre applaudie par le public et sifflée par celui qui l'offrait au public, un des plus hauts poètes de ce siècle, récemment mort, et toujours vivant en nos admirations), pour ce directeur qui sacrifiait ses propres intérêts à la satisfaction de sa haine contre la beauté ! Il y a une manière de sublime à se ruiner pour une mauvaise cause ; c'est de l'héroïsme tout de même que d'être héroïque, jusqu'au-delà du protêt, pour la gloire de l'Evangile mélodramatique ; et pourquoi donc, puisque Jésus-Christ eut des apôtres, M. Dennery n'aurait-il pas des martyrs ?

A parler sans lyrisme, je déplore le succès évidemment médiocre de l'*As de Trèfle ;* car il contristera un de nos plus aimables confrères, et il est comme une malvenue à la nouvelle direction de l'Ambigu.

Mais elle pourrait aussi vous être, mon cher Rochard, un avertissement, cette soirée.

Quoi ! vous avez eu, — malgré l'insuffisance des pièces montées à la hâte, — tout ce que peut espérer un directeur : une pièce conforme au goût présumé du public de votre théâtre, une pièce qui, même, avait fait ses preuves ; vous avez eu l'innocent persécuté par la justice, l'honnête et paternel chef de la Sûreté, les filous adroits, les escarpes subtils, et ce type, entre tous idolâtré, (vous en êtes bien sûr ?) le brave mouchard qui voit tout, sait tout, et donne enfin raison aux honnêtes gens ; en outre, vous avez cette excellente troupe de l'Ambigu, la meilleure troupe dramatique de Paris, où de vraiment grands artistes sont secondés par de très sérieux et de très consciencieux comédiens ; et vous avez Félicia Mallet, dont, pour ma part, — je l'ai dit plusieurs fois, — je n'approuve qu'après beaucoup de restrictions le talent sec, dur, bref, et dénué de toute émotion sincère, — mais qui a, je le reconnais avec plaisir, une grande action sur la majeure partie du public...

Et, cependant, malgré tout cela...

A votre place, mon cher Rochard, je réfléchirais ! Ce qui est bien évident, c'est que la foule — gens des avant-scènes et gens du poulailler — veut d'autres exhibitions que celles auxquelles vous avez dû, jadis, au Châtelet, votre triomphe, continué, naguère, à l'Ambigu par le cahin-

caha d'une direction à peu près heureuse, et, tout récemment à la Porte-Saint-Martin, par une suite ininterrompue de succès qui n'ont pas fait le sou. Vous êtes assez jeune, assez capable de vous résoudre à des tentatives, pour prendre conseil de la soirée d'aujourd'hui. Moi, au fond, ça ne m'intéresse guère que par occasion d'article les choses qu'on joue à l'Ambigu, — et celles que vous joueriez à la place ne m'intéresseraient sans doute pas davantage, — mais, enfin, il est temps, je vous assure, de songer que tout le monde en a assez, même les gens qui ont l'air de s'en émouvoir encore, de l'éternel recommencement des immémoriales insipidités... Ce qu'il faudrait jouer à l'Ambigu ?... Je l'ignore absolument. A coup sûr, quelque chose de différent de ce qu'on y joue ! A propos, il n'y a pas de « Folies-Bergère » dans le quartier ; et littérature pour littérature, j'aime mieux les Scheffer.

Le seul amusement de ces derniers soirs, ça été le *Trèteau de Tabarin*. Il est impossible d'imaginer ni un plus étroit théâtre, ni une salle moins vaste. Bah ! Paris tout entier y tiendra tout de même, car il se fourre partout où l'on ne s'ennuie point.

Après un prologue, un peu bavard (c'est très difficile d'être précis, en vers libres) de M. Redelsperger, et des chansons chantées, selon la coutume actuelle, par les poètes qui le firent (j'ai plaisir à nommer MM. Henri Fursy, Georges Charton et Théodore Botrel), nous a diverti, et de façon tout à fait imprévue et exquise, la Revue de Paris sur le Pont, prose, chansons, rondeaux, ballades de M. Georges Docquois. Nous avons dû à ce poète, oui, vraiment à ce poète,

une heure d'enchantement joli. Rien ou presque rien. Quatre personnages : Tabarin, Fritelin, Francisquine, Michelotte, et voici que surgit, éclate, pétille, et nous amuse, toute la fantaisie de l'éternelle gaieté qui rime et rime bien. Très nettement je le dis — et tout le monde sait désormais ma rudesse pour les vers médiocres, — j'ai éprouvé le plus grand plaisir — en même temps qu'à cette prose sonorement cinglante, — à ces heureux vers artistes : depuis les inoubliables prologues que Théodore de Banville écrivait, en se jouant, pour les petits théâtres faubouriens, je n'en ai rien entendu qui m'ait donné, à ce point, l'impression de la satire sans cruauté, de la joie sans bêtise et du lyrisme comique. Même si elle n'eût pas souri avec les yeux de Mlle Lucette Bert, et gazouillé dans les vocalises de Mlle Querette, un peu enrhumée, — mais ça se passera, — et clamé dans la belle et violente humeur de M. Dupas, qui crie l'envoi des ballades comme un canon éjacule un boulet, et si M. Seigneur (ah ! ça, à quoi pensent les directeurs des théâtres de vaudeville ? Comment ! ils n'ont pas encore engagé cet extraordinaire comique qui joint, à la règle classique, une si personnelle fantaisie ?) n'eût pas eu de si bouffonnes mines et des gestes si amusants, la Revue tabarinique de M. Georges Docquois aurait emporté les suffrages ; et ce jeune artiste aura peut-être quelque plaisir à recevoir ici les félicitations bien sincères et très heureuses, — Banville y aurait joint les siennes, — d'un vieux poète qui a peut-être quelque compétence en l'art des rythmes imprévus et des rimes éclatantes.

### MM. Maurice Donnay et Grosclaude

LES COMPLICES

Pièce en trois actes.

*Théâtre des Nouveautés* (16 octobre).

M. Maurice Donnay, de qui les vers, et la prose aussi, ont, dans leur joli débraillé, tant de grâcieuses, futiles et subtiles fanfreluches, collaborait naguère avec Aristophane : ça n'a pas dû le changer beaucoup de collaborer avec M. Grosclaude. Personne n'a autant d'esprit que M. Grosclaude si ce n'est M. Donnay. Dans leur comédie, le dialogue frétille, pétille, s'allume, et flambe de mots heureux, prestes, imprévus ! Même cette « fiente de l'esprit », le calembour, y garde la joliesse ailée et la légèreté du vol qui la lâcha ; et, en outre, on peut distinguer dans *les Complices*, non sans des traits de juste et fine observation, deux ou trois scènes d'une invention excessivement plaisante. Pourquoi donc la nouvelle comédie, n'a-t-elle pas tout à fait obtenu l'éclatant succès que nous espérions ? Les gens dits de théâtre, obstinés en leur compétence surannée, ne manqueront pas de s'écrier : c'est que, dans cette pièce il n'y a pas de « pièce » ! Pure baliverne. L'affirmation qu'un ouvrage de théâtre ne saurait réussir et n'a de valeur que s'il abonde en péripéties comiques ou tragiques est la moins prouvée du monde. Tenez, par exemple, je serais étonné que l'on me citât une comédie aussi parfaitement dénuée de toute action que le *Misanthrope*, un chef d'œu-

vre tout de même. Non, ce qui fait défaut à la pièce de MM. Maurice Donnay et Grosclaude, ce n'est pas « la pièce », c'est l'Ordre ! je veux dire la nette, directe et claire disposition du sujet. Personne ne dédaigne et même ne méprise plus que moi le médiocre et banal métier, grâce auquel, en douze leçons, n'importe quel jeune Auvergnat, encore que dénué de toute orthographe et n'ayant que vaguement entendu parler de la syntaxe, peut écrire une comédie fort convenable, un vaudeville pas mal du tout, ou un mélodrame bien fait. Mais mon mépris du métier, du procédé, n'implique en aucune façon que je conseille le n'importe-comment, le va-comme-je-te-pousse, en un mot, l'incohérence. Oh ! que non. Nulle œuvre d'art, de quelque art qu'il s'agisse, n'existe en effet que si elle fut soumise à la règle; et l'éternelle logique est aussi indispensable à une opérette qu'à une tragédie, à un vaudeville qu'à un drame lyrique, à une revue de fin d'année qu'à une épopée. Or, cela manque un peu de suite dans les idées, la nouvelle comédie des Nouveautés. Tout d'abord je demêle bien, parmi les potins des cercleux et des bicyclistes, des mondaines et des cocottes, que l'avoué Lucien Sergy, mari d'une exquise femme et amant d'une jolie fille, a pour souffre-douleur, ou plutôt pour souffre-plaisir, son ami Marcel Montalet par qui, afin de pouvoir dire : « Ce n'était pas moi ! » il se fait accompagner lorsqu'il dîne ou va au théâtre avec la jolie fille: et Marcel ne peut qu'obéir aux volontés de son tyran, puisque, lui, est l'amant de l'exquise femme. Bien que cette donnée ne soit pas d'une nouveauté incontestable, elle aurait pu, simplement et nettement développée,

prêter à rire et même offrir quelque agrément supérieur à la vulgarité des fréquents vaudevilles. Mais bientôt tout va se brouiller en des scènes où il semble parfois que les acteurs pourraient dire le contraire précisément de ce qu'ils disent. Après une entrevue de témoins tout à fait exhilarante et qui a obtenu le plus vif succès, l'indécision se répand, de plus en plus pénible ; et, encore que ce soit très joli,au troisième acte, et très vrai, le mi-aveu de Mme Sergy, qui, tant bien que mal, est l'occasion du dénouement, il ne reste guère, le rideau baissé, aux auteurs, malgré tant d'esprit et de talent dépensés, que le mérite, médiocre, d'avoir blagué Nicomède et l'honneur d'avoir imité Boubouroche.

Ah ! combien je déplore que cette soirée n'ait pas été tout à fait un triomphe ! non pas pour MM. Maurice Donnay et Glosclaude : ils ont, l'un, délicat poète, l'autre, très fantaisiste et très lettré chroniqueur, pris leur revanche d'avance. Ce qui m'enrage, c'est le concert triomphant des vaudevillistes. « Qu'est-ce que je vous disais ? Un four, un four noir ! Et c'est bien fait ! Qu'ils se contentent d'écrire des vers et des chroniques. Qu'ils ne fassent pas de pièces, puisque ce n'est pas leur métier, et puisque c'est le nôtre ! » Et l'on raffichera l'affiche d'hier. Pourquoi ? Parce que les fournisseurs ordinaires des Nouveautés ont plus de talent que ceux qu'ils remplaceront sur les colonnes Morris ? Allons donc, eux-mêmes n'oseraient pas le dire. Parce que, trop souvent, les capables du Plus ne s'appliquent pas assez au Moins quand ils consentent à s'y adonner. Et c'est de quoi j'en veux à MM. Maurice Donnay et Grosclaude ; descendant sur le terrain du

théâtre vil, ils n'ont pas pris assez de peine pour triompher de ceux qui y triomphèrent. « Bah ! ce sera toujours assez bon ! » et ils sont vaincus, n'ayant pas fait tout ce qu'ils auraient pu, par ceux qui font tout ce qu'ils peuvent. Evènement fâcheux, mais qui servira peut-être de leçon. Même en ces œuvrettes sans importance, destinées à l'amusement d'un soir, ceux-là mêmes qui reçurent les plus précieux dons de belle humeur et de vif esprit, ne peuvent l'emporter sur leurs plus humbles rivaux , — ceux-ci ayant l'habitude. — que par l'Effort.

Ce qu'il faut louer sans réserve, c'est la façon dont la pièce est jouée; je ne crois pas qu'aucun théâtre de comédie-vaudeville, actuellement, puisse offrir un plus parfait groupe d'acteurs réjouissants et d'agréables comédiennes. On ne saurait les nommer tous, ni toutes. En modérant sa grimace, M. Germain n'a rien perdu de sa drôlerie accoutumée; plus fin, il n'est pas moins gai. M. Taride a très savamment composé et maintenu, avec un grand tact, sur le bord de l'excès, un difficile personnage. La gravité de M. Regnard, en un rôle de premier témoin, atteint l'extrême bouffonnerie. Déjà remarquée sur une autre scène, une toute jeune personne, MlleDallet, futée, hardie, jolie, nous a tout à fait charmés par l'endiablement de sa belle humeur, par son franc et clair rire qui oblige de rire avec elle (il faudra seulement qu'elle se défie de cette petite voix de tête, trop pointue, qui, souvent entendue, finirait par agacer un peu) ; et, parmi tant d'autres aimables actrices, Mlle Cerny, à l'exquisité de sa svelte élégance en l'étroit fourreau des robes, de ses gestes aux longues

mains fines, et de ses pieds si menus dans les strictes bottines de cuir jaune, joint l'agrément d'une très sûre adresse de comédienne; et elle serait tout à fait parfaite, si son accent avait quelque chose de plus net encore, de plus incisif. Mais n'est-elle pas parfaite, puisqu'elle est délicieuse ?

## MM. Paul Ginisty et Charles Samson

LOUIS XVII

Enigme historique en un acte.

---

## Emile Augier

LE MARIAGE D'OLYMPE

Pièce en trois actes, en prose.

Débuts, dans le *Dépit amoureux*, de M. Paul Franck.

*Théâtre de l'Odéon* (17 octobre).

Euripide et Emile Augier détestèrent également la Femme ; mais ces deux misogynes ont eu des résultats différents ; il y a lieu de préférer la Phèdre de l'*Hippolyte* à la Pauline du *Mariage d'Olympe*. Une altière et ardente haine, — Diabolique sœur de l'Angélique amour, — peut faire naître quelque œuvre sublime, encore que féroce: souvenez-vous des prodigieux *Châtiments*, relisez, d'Alfred de Vigny, la *Colère de Samson*, formidable et admirable poème imprécatoire ; mais la haine bête avorte en médiocres satires. C'est de celle-ci qu'Emile Augier fut animé con-

tre les compagnes du destin viril. Oui, cet homme, qui a laissé à ses amis le vénéré souvenir d'un très honnête esprit, d'un très loyal cœur ; qui, par le franc-parler bohême de son Giboyer et de quelques autres de ses personnages enclins à dire son fait à la perversité moderne, mérita l'approbation des socialistes ingénus, et qui même, quelquefois, par plusieurs vers assez fermes, aux hémistiches proprement antithétiques, apaisa la mauvaise humeur des vrais poètes, bien qu'il eût le tort manifeste de relire Corneille dans Ponsard ; oui, cet estimable homme, ce probe et modéré penseur, incisif, pas subversif, — révolutionnaire bourgeois, — ce digne écrivain, ne se connaissait plus, dès qu'il s'agissait de la Femme, et, alors, tout de suite, il devenait mauvais comme un cent de puces. Oui, oui, sans doute, — laissant, pour Scribe, Pierre Corneille, non, je me trompe, Pierre Ponsard, — il cajolait paternellement les petites philibertes, le ruban bleu en sautoir, qui sont aux Ophélies ou aux Agnès ce que les confitures des épiceries sont aux beaux fruits verts des vergers ensoleillés ou aux fraîches mûres des venelles ; il admettait aussi les bonnes épouses, recouseuses de boutons et ravaudeuses de bonheur conjugal, — qui ne ressemblent pas à Imogène ! et les bonnes mères, surveilleuses zélées du pot-au-feu et du foyer familial où l'honneur bout à petits bouillons, — qui ne ressemblent pas à Cornélie ! Qui donc oserait dire qu'il n'avait point raison de choyer et d'honorer les humbles vertus ? Il n'y a rien de plus sacré, — même quand Scribe y a collaboré, — que l'ingénuité des jeunes demoiselles, sinon l'humilité des conjugales ménagères ou le zèle jordonnant des mamans en

cheveux gris; beaucoup de vieux bonnets sont des auréoles de saintes. Mais le tort, — pis que le tort, le crime, — d'Emile Augier, fut de ne point vouloir admettre que toute la destinée de la femme universelle ne tenait pas, si vénérables qu'ils soient, en le seul et strict accomplissement de ses devoirs de femelle. Je serais curieux de savoir ce qu'il pensait de Sapho, de Corinne, de Catherine II, de Mme de Staël, de George Sand; certainement il aurait dit à sainte Geneviève : « Est-ce que ça te regarde, Attila ? » à Jeanne d'Arc : « Veux-tu bien aller garder tes moutons, espèce de toquée! » à Jeanne Hachette : « Défie-toi ! ton fricot brûle ! » à Marceline Desbordes Valmore : « Madame, il faut vous faire soigner! » et il lui aurait donné une lettre de recommandation pour un docteur de ses amis ; car il était très serviable. Mais, bien plus, même dans l'ordre d'idées où il aimait à se maintenir, je veux dire entre le côté cour et le côté jardin, il préférait la cour, qu'on peut fermer, ne se souciait pas du jardin, à cause du vent libre capable d'ouvrir la porte vers on ne sait où. Il ne permit jamais aucune velléité de haussement aux vertus même qu'il célébrait, sans lyrisme, qu'il avait pourtant raison de célébrer. A la vierge, niaise (ah ! que ç'aurait pu être exquis et pur !), à l'épouse, résignée (ah ! que ç'aurait pu être tendre et touchant !), à la mère servante (ah ! que ç'aurait pu être auguste !), il ne permit jamais leur propre grandeur. Bien plus bas que Chrysale (au fait, ce n'est pas bien sûr que Molière fût, absolument, de l'avis de Chrysale), non seulement il n'autorisait point la femme à la pensée, à l'art, à l'action héroïque, mais il lui défendait même l'idéal de ses plus

naturelles fonctions ; jamais, jamais, jamais, il ne lui permit l'Amour! ou bien, s'il la lâchait à travers la passion, il la calomniait tout de suite en je ne sais quel ignoble, abject, exécrable, et invraisemblable monstre, bien fait pour que les familles de province continuassent de dire à leurs enfants : « Ah! surtout ne va pas avec les mauvaises femmes ! » Ce fait-exprès de la honte irrémédiable, irrémissible, chez la femme, qui — à tort, ou à raison, telle n'est la question ici, — s'est libérée des ordinaires devoirs et s'abandonne aux voluptés et aux ambitions de son sexe, réalise une des plus parfaites lâchetés où puisse consentir un esprit. Il y a, dans l'*Aventurière* ceci : « On doit le même outrage Aux femmes sans pudeur qu'aux hommes sans courage! » Vous en avez menti, monsieur ! J'ai toujours trouvé extraordinaire, et triste, que lorsqu'on joue, au Théâtre-Français, l'*Aventurière*, pas une voix jamais ne s'élevât, d'entre les jeunes hommes du parterre, pour crier : « Ce n'est pas vrai ! » Non, ce n'est pas vrai. Non, quelle qu'elle soit, ou plutôt quelle qu'on l'ait faite (car, même libre, elle obéit aux suggestions du Lingam triomphateur), la femme ne mérite, au lieu de l'injure, que la consolation, la pitié, et la caresse où elle sourira, réconciliée et rénovée. L'insulte à une femme rejaillit en soufflet sur la joue de celui qui la proféra ; et j'ose dire, ici, cette vérité où acquiesceront tous les hommes qui ont quelque conscience de leur devoir viril et de la reconnaissance où les obligent la beauté et la faiblesse féminines, quiconque manque de respect à une fille publique, rencontrée dans quelque rue ou que le Chasseur du restaurant vous amena d'une maison voisine,

celui-là, fût-il ivre, a désormais perdu le droit de vanter les vénérations dont il environne la plus fidèle des épouses, la plus pure des sœurs, la plus vénérable des aïeules. Car, il n'y a pas à dire, notre courtoisie envers la femme ne dépend pas du respect qu'elle mérite, mais de celui que nous lui devons; et, — La Palisse et Victor Hugo l'ont dit, — toute femme est une femme.

C'est pourquoi *le Mariage d'Olympe* est une pièce malhonnête; que l'on aurait dû éviter de reprendre le jour ou la veille de l'inauguration de la statue d'Emile Augier.

A ce propos, est-ce que votre indignation ne pouffe pas de rire? Victor Hugo n'a pas de statue. Emile Augier en a une. C'est tellement excessif que c'en est drôle. J'aime à rire. Je ris. Il y a, pour Emile Augier, du marbre ou du bronze; il n'y a, pour Victor Hugo, ni bronze, ni marbre. Je le déclare ici : il est temps de prendre un parti devant l'incompréhensible oubli, — non pas de la foule française, car, depuis la mort de Victor Hugo, son œuvre a rapporté cinq millions huit cent mille francs, — mais de ceux qui, en ayant le droit, acquis par soixante années de religieuse fidélité, n'ont pas encore accompli le vœu de tout un peuple. En ce qui me concerne, je déclare que, quel que soit le nom proféré, fût-ce le nom de Chenier, ou de Musset, ou de Henri Heine, gloire qu'il faut ravir à l'Allemagne, je n'accorderai ni une ligne, ni un sou à n'importe quelle souscription, avant que soit assuré, sur la plus glorieuse place de Paris, le triomphe du plus grand poète du dix-neuvième siècle (1).

1. Le surlendemain de cet article *Le Journal* publiait la note suivante :

A propos d'un passage de sa dernière revue dramatique,

Mais il faut revenir au *Mariage d'Olympe.*

C'est surtout en cette pièce — trois fois reprise devant la justice, ou le dédain, plus cruel, du public — que se manifesta l'imbécile misogynie d'Emile Augier. Au moins, à Clorinde, il permit de se défendre — les vers imposent quelque générosité même à ceux qui ne sont pas poètes; mais, en Pauline, il a entassé toutes les saletés, toutes les ignominies, sans qu'elle fût autorisée, la misérable, à aucune réplique, pas même à un sursaut. O haine bête! Dès qu'une femme n'est plus une bourgeoise, voilà ce que vous voyez en elle. Mais, sapristi, il y a des degrés dans la bassesse; aucun être vivant ne consentira à être persuadé qu'une célèbre fille, — pas une brute, passant au contraire pour très intelligente, ayant vécu dans les élégances et les raffinements — — soit désormais, sans aucune rêverie, en des

où il parlait de la statue de Victor Hugo, M. Catulle Mendès a reçu, en même temps que beaucoup d'approbations verbales, un assez grand nombre de lettres; l'une de celles-ci, signée par deux sous-officiers, est particulièrement noble et touchante.

Mais M. Catulle Mendès n'a pas qualité pour répondre à ces lettres ; le droit n'en appartient qu'aux présidents ou aux vice-présidents du Comité de la statue de Victor Hugo, qui tint ses premières séances il y a environ QUATORZE ANS !

Tout ce que nous pouvons dire c'est que, sans doute, il ne sera pas nécessaire de faire un nouvel appel au public; le total de la souscription ancienne, accru des intérêts accumulés, et par le généreux abandon qu'on fait, de sommes très importantes, deux illustres légataires du Maître, atteint un chiffre suffisant pour l'érection d'un monument même considérable; et le Comité, dont il faudra combler les vides, — car bien des gens sont morts, depuis ce temps! — n'a, nous semble-t-il, qu'à vouloir pour qu'une longue et inconcevable injustice soit enfin réparée.

plans qui feraient sourire Phrosine, une imbécile une garce et une ivrognesse une imbécile surtout. Par suite, tout le monde, dans le *Mariage d'Olympe*, est inepte, même les gens d'esprit. Pour se donner raison (vraiment, c'est trop facile), Emile Augier promène la dévastatrice des âmes, des cœurs, des fortunes et des gloires familiales, — une dévastatrice qui chante des vers de chez la mère Moreau, c'est cela qu'est devenue la Dalila de Samson ! — parmi les plus invraisemblables niais. Eh ! bien, là, sans rire, cette fille, cette Pauline, ou cette Olympe, après avoir berné le neveu, en tant que vierge, aura beau berner l'oncle, en tant que Vendéenne, aura beau former les plus subtils complots, — ah ! puérilité de cette subtilité, — pour garder ses donations contractuelles, je ne croirai pas une minute à l'importance de tout ce rien du tout; et quant au coup de pistolet du marquis — lequel marquis, d'ailleurs, ne tue pas du tout pour maintenir sauf l'honneur de sa race, mais pour qu'on ne l'ennuie pas d'un procès où on lirait la prose de sa petite fille, hélas ! la mauvaise prose ! — il est vraiment, encore qu'un geste d'acteur, au moment où le rideau tombe, semble promettre l'expiation du crime par un suicide douteux, le plus lâche des forfaits contre une belle fille qui, en somme, n'a commis d'autre faute que de traiter tous ces imbéciles comme ils méritaient d'être traités. Pour avoir le droit d'envoyer des balles dans le dos du vice, il faut avoir une vertu moins sotte.

La pièce a été mal jouée; ce n'est pas de la faute des comédiens. Il est si loin le temps où la majesté du marquis de Puygiron pouvait être prise au sérieux; M. Albert Lambert n'a laissé à

son personnage que le ridicule qu'il était impossible de lui enlever. Mme Raucourt est maternelle, selon la Morale en action. Il est fâcheux qu'on détienne Mlle Rose Syma en ces rôles d'ingénuité larmoyante; il me semble qu'elle a dans sa voix, un peu trop basse, qu'il faut élever, des avenirs de drame poétique. Vous pensez bien que M. Montbars, acteur sûr, a été très drôle, avec de l'émotion, — les joues gonflées, — en le personnage de l'honnête cabotin Adolphe; et je ne puis m'attarder à tous les interprètes, ayant hâte d'en arriver à Mlle Vanda de Boncza. Il est possible que ses amis, que ses admirateurs l'aient félicitée de son succès dans le personnage d'Olympe. Ils ont eu tort. Elle n'y a eu aucun succès, et c'est fort bien fait. Comment! voici un rôle où, si j'en écoute les hommes plus vieux que moi, — ils sont rares! — Mme Pasca n'a été que suffisante, où Mme Fargueil n'a réussi que par une fougue de passion et une rudesse presque populacière, où Mme Fromentin a langui désolamment; et l'on veut que Mlle Vanda de Boncza y triomphe, tout de go? C'est dans dix ans d'ici qu'il faudra lui donner ce rôle, en supposant (mais c'est impossible) que dans dix ans on songe encore à reprendre cette pièce quatre fois reprise sans aucun succès! A l'heure actuelle, si belle qu'aucune femme n'est plus belle qu'elle, douée aussi d'une voix souple et qui s'élève et qui s'aggrave, Mlle Vanda de Boncza est surtout destinée à réaliser les rêves poétiques.

Avant *le Mariage d'Olympe* et après *le Dépit amoureux*, où M. Paul Franck, en Eraste, a fait un heureux début, l'Odéon nous a donné *Louis XVII*, énigme historique en un acte.

Les mystères de la menteuse histoire m'ont toujours inquiété. Je pense que j'ai lu tout ce qui a été écrit sur le Masque de Fer ; et, dernièrement, dans *Gog*, après des études, sans doute bien inutiles, sur Louis XVII, j'émettais une hypothèse nouvelle. Evidemment, je crois qu'elle est juste, puisqu'elle est de moi. Mais cela ne m'empêche pas, bien au contraire, de trouver de l'attrait aux suppositions de naguère; et dès les premières scènes de l'énigme de MM. Paul Ginisty et Charles Sanson, j'ai été aussi vivement intéressé qu'on le peut être.

D'abord, j'ai beaucoup aimé le cadre, tout à fait classique, et qui rappelle spirituellement les *Précieuses ridicules*, où se figure l'énigmatique tableau. Le sujet ? un jeune Français, en Angleterre, veut épouser sa cousine, fille d'une vieille émigrée; pour rendre à la raison cette antique personne, un peu chimérique, et absolument éperdue de voir réapparaître le fils de Louis XVI, il imagine de lui montrer à la fois les divers dauphins qui, à ce moment, se trouvent en Angleterre. Ils sont trois qui, tous trois, offrent d'égales preuves de leur naissance illustre. Alors, ce n'est pas seulement la vieille dame qui est troublée ; le jeune homme, qui lui donna la comédie, s'alarme aussi. Et, encore que le docteur Pelletan montre, dans un petit bocal, le cœur de Louis XVII, l'amoureux demeure hésitant. D'ailleurs, il n'hésite pas du tout à épouser sa cousine. En somme, une farce presque historique, spirituelle, amusante, et qui, vous verrez, intéressera vivement le public. Mais ce n'est pas encore la solution du problème. Voulez-vous que je vous dise, moi ? Je crois que tous ces faux

Louis XVII, c'étaient les petits-fils du Masque de Fer.

---

## M. Paul Deroulède

MESSIRE DUGUESCLIN

**Drame en vers, en trois actes et cinq tableaux.**

*Théâtre de la Porte St-Martin* (22 octobre).

Ceci est un médiocre drame écrit en bien mauvais vers. Ou, plutôt, ceci n'est ni un drame, ni des vers. Mais, par le choix même de cette œuvre — on aurait pu se tromper moins noblement, — le nouveau théâtre de la Porte-Saint-Martin mérite toutes les sympathies et tous les encouragements. L'Opérette ou le Vaudeville triomphent sur huit ou dix scènes (car j'omets la banlieue) ; la Comédie, avec ses plus cruelles réalités, n'est repoussée ni par le Vaudeville, ni par le Gymnase, ni par l'Odéon, ni par la Comédie-Française : il n'y a pas de théâtre pour le Drame, puisque, en effet, le Châtelet, l'Ambigu, le Château-d'Eau s'encombrent de pièces qui sont comme si elles n'avaient jamais été. Il y a ici, pour un directeur jeune et hardi, une belle place à prendre, et, en même temps, pour les actionnaires, une lucrative entreprise. Car, croyez-le bien, tout autant que le besoin de rire, tout autant que le besoin de pénétrer au fond de l'âme moderne et de démêler l'énigme sociale, vit en la foule française l'amour des passions tragiques et des aventureux héroïsmes. Restaurer, — confor-

mément aux exigences de l'esprit actuel, — l'antique Porte-Saint-Martin, quelle gloire... et quels dividendes ! Oui, oui, je sais ce qu'on va dire. «Nous jouons *Messire Du Guesclin*, un drame littéraire, un drame en vers, en un mot un grand drame, et ça nous coûte cent mille francs, et ça ne fera pas un sou. » Raisonnement absurde. Certes, la pièce de M. Paul Deroulède, accueillie, ce soir, par un enthousiasme prévu, ne réussira pas du tout devant le public qui paie, — qui paie... quand il vient ! — mais ce n'est pas parce qu'elle est littéraire et en vers, c'est, tout au contraire, parce qu'elle n'a rien de commun avec la littérature, ni avec les vers. Même le bon goût dont Paris fera preuve en n'aimant point cela, est un indice de la passion qu'il aurait pour les vraiment belles choses ! Le théâtre de la Porte-Saint-Martin fera donc acte, non seulement de noble audace, mais de bonne administration, en persévérant dans une voie où son premier pas, par le seul hasard d'un mauvais choix, ne fut pas heureux. Les beaux drames font de belles recettes ! Trouvez-en. Il y en a. On en fera s'il n'y en a point. Enrichissez-vous, en honnêteté artistique. C'est la grâce que je vous souhaite, pour l'honneur de Paris.

Parlons de l'auteur.

Nul esprit n'est plus estimable ni plus hautain que celui de M. Paul Déroulède. Il a l'élan, la force, la sincérité, l'endiablement des claironnantes chansons. Qui dit le contraire? Qui donc, parmi nous, lui a jamais nié la loyauté ardente de l'inspiration ? Je défie qu'on me rappelle une phrase de moi, même proférée entre amis, qu'on me montre, imprimée, une ligne de moi, qui ait

manqué de respect à ce violent et fruste poète. Mais, voilà, il n'est pas un artiste. Cela est fâcheux. Seuls, les artistes, les vrais artistes, demeurent. Théophile Gautier,—l'auteur pourtant si ému et si tragique des *Tableaux du Siège*,—a dit:

Travaille ! l'art robuste
Seul a l'éternité ;
Le buste
Survit à la Cité.

M. Paul Déroulède n'a point daigné travailler, ou n'a pas pu ; car, le Travail, comme le Génie, est un don. En une noble ingénuité, il a pris Thyrtée au sérieux, sans penser que Thyrtée fut, en même temps qu'un sonore précipiteur vers les batailles, un très laborieux et très conscient artisan de rythmes. Et, pour être longtemps entendues, il faut que, même patriotiques, les trompettes ne sonnent pas faux.

Parlons du drame.

Bertrand Du Guesclin, dont une érudition banale a énuméré les noms divers, nous apparaît double.

Il y a le Du Guesclin de l'histoire, assez vilain homme, encore que guerroyeur prudent et utile ; ennemi des Anglais et ami des Gascons ; chef des Compagnies et traître aux Compagnies; adroit, brave de temps en temps, rarement héroïque, perfide aussi, peut-être horrible, car, un jour, selon ce qu'on raconte, il toléra, témoin acquiescent, un abominable crime ; mais admirable instrument de délivrance entro les mains d'un roi sagace qui, pour étonner les ennemis du royaume, le fit Connétable et l'élut pour parrain de son second fils ! Il y avait un curieux drame historique à faire avec ce connétable-là...

Il y a le Du Guesclin de la légende. Légende pas populaire, d'ailleurs. Sortie non pas des instincts de la nation, mais née des intérêts d'une cour qui a besoin d'un héros. N'importe. Légende tout de même, — encore que soient si mauvais les vers du poème qui la chante. Ici, Du Guesclin, quoique « divers de courage » se bat toujours, triomphe toujours, a toujours raison, et il se dresse, victorieusement français ! A la bonne heure. Il y avait une héroïque figure à faire avec ce connétable-là.

M. Paul Déroulède a hésité entre l'Histoire et la Légende. Il ne nous montre, tout à fait, ni le réel Du Guesclin, ni le Du Guesclin fabuleux. Il a voulu accommoder l'un avec l'autre ; il a eu tort : il fallait prendre parti. Il fallait nous faire voir ou un vrai homme ou un chimérique héros. J'aurais préféré celui-ci ; d'autres auraient préféré celui-là. M. Paul Déroulède ne satisfait personne.

Pour ce qui est de l'action en soi, je ne saurais la raconter. Raconter le chaos, c'est la chose impossible. Il m'a semblé que M. Paul Déroulède avait précisément, dans la vie historique ou légendaire de Du Guesclin, choisi la phase la plus confuse, la plus politiquement embrouillée, celle d'où pouvait le moins clairement se dégager la personnalité historique ou légendaire de son personnage. Quoi! un moment, rien qu'un moment en une année précise du quatorzième siècle ! Ce fait-divers ne pourrait nous être intéressant que par sa généralisation en une universelle idée. La Minute n'existe que si elle est le Temps. Et il ne faut pas croire que l'allusion soit l'éternel.

En outre, une chose me gêne. Certes, je n'aime

pas les vers de M. Paul Déroulède, et me réjouis de ne pas les aimer, car si je les aimais, comment m'y prendrais-je pour admirer de Vigny, Hugo, Lamartine, Musset, Gautier, Banville, Leconte de Lisle et quelques autres ? Mais, tout de même, — je l'ai dit tout à l'heure — j'accorde à M. Paul Déroulède une cordiale sincérité, mal, mais vigoureusement exprimée. Et j'attendais des tirades. Elles auraient été médiocres, quoique forcenées, insuffisamment rythmées et déplorablement rimées. N'importe. Ç'auraient été des tirades violentes, magnanimes, sublimes, — idéal patriotique de café-concert ! et je m'en serais ému, étant bon public. Mais on a supprimé les tirades. Je dis qu'on les a supprimées, je ne le sais pas, mais je le crois. Il est impossible que M. Paul Déroulède se soit montré si retenu. On a dû lui dire : « Coupez-ça. Ce n'est pas du théâtre. » Il a coupé. Il a eu tort. Même sonnant faux, les cuivres sont sonores ; et, cette fois, l'inspiration de M. Paul Déroulède a été un cor bouché.

La pièce est très bien interprêtée.

M. Coquelin, qui s'est plu à jouer Bertrand Du Guesclin — car il ne pouvait pas jouer, vraisemblablement, Jeanne d'Arc — articule à miracle, selon sa coutume, et, fort héroïquement, érige un nez hutin ! Mlle Blanche Dufrêne, qui revient de Pétersbourg, en a rapporté, au sein, un peu de neige, ce qui est exquis, et, dans le jeu, un peu de glace, ce qui est pénible. M. Brémont, artiste savant, est très bien. M. Desjardins est un peu mieux que bien. M. Burguet est à peine moins bien. J'ai fort admiré le décor de la cathédrale on flambe une religieuse apothéose. Et, en un mot, tout est bien. Pas la pièce.

## MM. Blum et Paul Ferrier

LE CARNET DU DIABLE

Pièce fantastique en trois actes et huit tableaux.

*Théâtre des Variétés* (23 octobre).

La première des cent cinquante représentations de *le Carnet du Diable* s'achève parmi un unanime et légitime enthousiasme! Evidemment cette pièce-là, vaudeville, opérette, féerie, tout ce que vous voudrez, n'a que des rapports fort lointains avec n'importe quelle espèce d'art. Mais que cela est joyeux, pétillant, scintillant, éclatant, étourdissant! En des décors tout d'or et de pierreries, toutes les belles filles du monde, épanouies hors des satins, des gazes, des dentelles, des fleurs et des frissonnantes fanfreluches envolées, jettent aux yeux l'éblouissement nu de leurs belles chairs jeunes, de leurs belles chairs grasses, tas vivants de lys pétris en forme de femme! Quant aux costumes, ce sont d'exquises merveilles; une chose m'étonne, c'est qu'il y ait tout de même des costumes, quand les femmes sont toutes nues. Célébrons ces jeunes personnes! Célébrons Lavallière, toute parfaite! et Fugères, ineffable! et Luce Myrès, délicieuse! et Diéterle, aux délicates épaules! et Nebbia, aux beaux seins, ah! si beaux! et Ferret, aux belles... (qui en pourrait douter?) et De Gaby, Vénus en effet, uniquement vêtue des soupirs dont l'encense l'universel désir des dévots libertinages! Ah! ce culte!

Le sujet?

Voici.

Belphégor trompe si cyniquement et si nombreusement sa femme que même la morale de l'Enfer en est choquée. Le diabolique tribunal condamne ce démon trop salace à demeurer toute une année en l'état de la plus déplorable neutralité. Mais un étudiant se trouve là ; c'est Arsène qu'il se nomme. Pas chanceux, ce garçon. Tous les guignons. En outre, il est épris jusqu'à la rage d'une rastaquouère riche comme une mine d'or et belle comme... comme... Mlle Méaly ! Alors, Belphégor conçoit un plan ; il dit à Arsène : « Faisons un pacte, cède-moi une part de ta jeune vigueur amoureuse — mille chèques payables à la banque de Cythère — et, en échange, je t'accorde toutes les chances. » Marché conclu. Arsène, désormais, triomphe de tous et de tout. Les femmes le poursuivent, l'enveloppent, l'étreignent. Les plus brutaux bretteurs reçoivent ses gifles et lui font des excuses. Naturellement, il épouse Mlle Mimosa, la resplendissante rastaquouère. Il l'épouse ? Eh ! non, justement, il ne l'épouse pas. Marié, oui, pas mari. Dame ! il a cédé les mille chèques, qui ne sont pas une part de son capital, mais, — Cupidon le lui révèle, — son capital tout entier. Et, c'est en vain que, tout à coup, en chemise (cette chemise ! une transparence de baisers posés partout !) Mimosa ouvre ses bras éperdus à son fugace époux ! Scène infiniment drôle, et d'un fort troublant érotisme. A vrai dire, vers la fin, la pièce est moins gaie : pourquoi? parce qu'elle se donne les airs d'être une pièce en effet. Oh ! l'inutile gravité ! Nous sommes ici pour rire, pour voir de belles filles, pour entendre de la vive et sautillante et fré-

tillante musique, et non pour autre chose. Il faudra couper un peu de cette littérature qui gêne. D'ailleurs, tout finit bien. Belphégor, ne pouvant rendre les mille chèques dépensés, fait un billet à Mimosa, que le banquier Amour escompte au profit d'Arsène ; et une apothéose, — qui rappelle, en un peu plus grand, celle du théâtre de Thomas Holden — érige vers le cintre une aurore boréale d'épaules, de tétons, de cuisses, de flancs, de hanches et de glorieux derrières !

Et cette folle pièce est follement jouée. A la bonne heure. Jamais nous ne rirons assez. Quelle gratitude nous devons à ceux, auteurs ou acteurs, qui nous tirent un instant du morne souci de vivre ! M. Baron, bouffon admirable, est un tel Belphégor que, dès qu'il paraît, on s'esclaffe, et que, dès qu'il parle, on se tord. Moins amusant que d'ordinaire, M. Guy, couleur de brique, a été très amusant tout de même ; et il serait invraisemblable que toutes les déesses, toutes les nymphes et même toutes les mortelles ne s'énamourassent point de M. Lassouche en Amour. Mais il faut parler surtout de Mlle Méaly, qui revient de tous les pays du monde. Elle avait, naguère, une jolie voix : elle a, maintenant, une voix plus jolie, et plus sûre ; elle chantait avec beaucoup d'art, elle chante avec plus d'art encore ; elle était comédienne adroite, elle est comédienne exquise ; et si elle n'est pas devenue plus belle qu'elle ne fut, c'est que c'était impossible. Pourtant, deux reproches. Je voudrais que Mlle Méaly se montrât un peu moins sérieuse, s'abandonnât à plus de verveuse folie, osât plus de fantaisiste endiablement. Et surtout je voudrais que ses costumes ressemblassent un peu moins à ceux d'une pre-

mière chanteuse qui chante la *Favorite* sur le Grand-Théâtre de Bordeaux. Sans doute, ils sont fort beaux et fort brillants, ces costumes ; mais qu'ils sont longs, et montants, et strictement clos ! Et ce n'est point la peine d'être belle à ce point, si on ne le montre pas davantage.

### M. Joseph Caraguel

LA FUMÉE PUIS LA FLAMME

Pièce en quatre actes.

*Théâtre-Libre* (24 octobre).

### M. Maxime Boucheron

LE SURNUMÉRAIRE

Pièce en trois actes.

*Théâtre-Cluny* (24 octobre).

Il faut bien se donner garde de juger à la volée les ouvrages qui, sinon par le nouveau, tout au moins par l'inusité de leur forme, contredisent nos habitudes d'esprit, et nous déconcertent ; tout d'abord choqué par l'extériorité, on ne doit pas se dépêcher de conclure quant au fond des choses ; cette hâte expose à de proches repentirs. Regardons plus longtemps, et mieux. Il serait si cruel, plus tard, de s'être trompé ! Pour moi, je ne me reconnais point le droit de demander à un artiste qu'il use de tel ou tel moyen d'expression. Que sa pensée soit rendue sensible, que son but soit atteint, que cette pensée m'intéresse, me touche ou m'enchante, par la vérité, la passion ou la joie, que ce but soit vraiment digne des

efforts d'un esprit, voilà seulement ce qu'il m'est permis d'exiger du poète, de l'auteur dramatique ou du romancier; le reste ne regarde que lui seul. Aussi, je ne querellerai pas du tout M. Joseph Caraguel quant à l'emploi, fréquent, presque ininterrompu des monologues. Aujourd'hui rares, dédaignés, surannés, les monologues furent en grand honneur dans le théâtre classique et dans le théâtre romantique; il en est qui sont d'incomparables chefs-d'œuvre ; et, en réalité, où est donc le ridicule en ce fait qu'un personnage, bourrelé de quelque grande douleur, ou déchiré de quelque cruelle alternative, constate, resté seul, son désastre, se plaigne, se consulte, s'interroge, se résolve à l'action après un long procès au tribunal de sa conscience?

A ce propos, et en passant, répondons à une objection imbécile. Des gens disent : « C'est absurde, un monologue, ; est-ce que, dans la vie réelle, on parle tout haut, quand on est tout seul ? » D'abord, oui; il y a des gens qui parlent haut, qui crient même, en se promenant tout seuls, dans leur chambre. Mais là n'est pas la question. La vérité c'est que le personnage théâtral qui monologue ne parle pas. Non, il ne parle pas du tout. Dans le *Cid*, le Cid ne parle pas quand il se demande s'il se battra ou non avec le père de Chimène ! Dans *Rodogune*, Cléopâtre ne parle pas, quand elle délibère avec elle-même si elle achèvera ou non l'horrible crime maternel ! Hamlet ne parle pas quand il s'inquiète de l'obscure destinée des âmes ! Don Carlos ne parle pas, auprès de l'impérial sépulcre, au bord de sa vivante destinée. Ils ne parlent pas, ils pensent; mais, par une convention que légi-

time la nécessité, il nous est donné d'entendre le muet langage de leurs âmes. Ce mot : « convention » irrite quelques personnes. Pourtant, sans la convention, pas de théâtre possible. Vous ne voulez pas de la convention ? Alors, il faut commencer par rebâtir le quatrième mur qui manque aux palais, aux masures, aux salons, aux chambres, où se déroule l'action des pièces. Pourquoi cette large lacune ? est-ce que votre appartement n'a que trois parois ? laissez-vous les passants s'asseoir, devant la muraille abolie, pour s'émouvoir ou s'amuser de ce qui se passe chez vous ? La convention supprimée, il faudrait regarder les comédies et les drames par le trou des serrures ; les spectateurs ne seraient que des mouchards. Et de quel droit Hernani, qui est Espagnol, s'exprime-t-il en français, en si beau français ? De quel droit Beaumarchais, dans le drame de Gœthe, s'exprime-t-il en allemand, bien que dialoguant avec Clavijo ? De quel droit, dans l'*Iphigénie en Tauride*, de Glück, Iphigénie ne chante-t-elle en grec ? Allons, il n'y a pas à dire, il faut la subir, la convention. Et la sûre preuve que le monologue est seulement la conscience extériorisée en verbe, c'est que je défie qu'on me montre, en quelque chef-d'œuvre dramatique, vraiment digne du nom de chef-d'œuvre (à moins qu'il ne s'agisse d'un mot vraisemblablement proféré à haute voix par la passion), un seul monologue dont profite, pour apprendre quelque chose, un autre personnage survenant; oui, oui, dans les mélodrames, les traîtres avouent, un peu avant le dénouement, leurs forfaits dans des soliloques surpris par les honnêtes gens apostés ; en savez-vous la raison ? c'est que les au-

teurs de ces pièces-là sont des imbéciles, absolument ignorants des lois éternelles du théâtre.

Mais revenons.

Je ne louerai donc ni ne blâmerai M. Caraguel de s'être servi du monologue, peut-être avec excès; la seule chose qu'il importe de savoir, c'est si, par ce moyen, il réalisa son idéal d'artiste.

La pièce, très brièvement; car, en ces jours de cinq premières représentations par semaine, on n'a point le temps de s'attarder; et rien de plus pénible que de devoir écrire si vite ce que l'on voudrait exprimer avec plus de soin.

Nous sommes dans une sous-préfecture du Sud-Est de la France. Voici un ménage. Le mari, Michel Geniès, un commerçant, trente-huit ans, mène une vie de polichinelle. Polichinelle bourgeois mais effréné. Il couche avec toutes les femmes qui veulent bien de lui, avec les femmes mariées, avec les chanteuses de passage, — et avec la bonne. Il n'est, d'ailleurs, ni bon, ni méchant, n'importe qui, tout le monde. La femme, Clotilde, prend un amant, comme il était inévitable. Mais, romanesque, — hystérie qui s'excuse d'idéal, — elle ne trouve en l'adultère que la désillusion de son désir. Or, le mari s'aperçoit qu'il est cocu. Il réfléchit. Que faire ? Tuer les criminels, chasser sa femme, partir lui-même, après avoir mis ses affaires en ordre? Il ne part pas, pris en la glu des quotidiennes habitudes. Mais, plus inévitablement encore, Clotilde, désillusionnée par une première faute, en tentera une autre. Qui a été déçu par l'amour essaiera d'aimer encore. Il y a dans la ville un lieutenant de gendarmerie, le beau Léonce, fat, bête, nul, moustaches triomphantes. Impudemment, il la veut; et il la con-

quiert, d'ailleurs, par les plus vils moyens. La coquette ne se dissimule point qu'elle est la proie naturelle du fat. Et quand le mari sera convaincu de la trahison nouvelle, tuera-t-il enfin, ou chassera-t-il, sa femme ou partira-t-il ? Elle-même, la femme, trahie une heure après l'abandon, se précipitera-t-elle en l'inconnu d'autres aventures ? Non, ni l'époux ni l'épouse n'auront la force, en leur lenteur de vivre, de se résoudre à l'action. En effet, une égale culpabilité ne leur crée-t-elle pas une nécessité de mutuelle indulgence ; et ne peut-on reconstruire du bonheur avec les débris des antiques chimères écroulées ? En une scène vraiment admirable, — l'une des plus noblement touchantes qu'il m'ait été donné d'entendre, — les époux, délivrés du passé, se rejoignent en ce nouvel hymen de leurs âmes revenues à l'unique espérance par un double désabusement. Et voici la Flamme, après la Fumée. Et ce ne sera point la folle, la troublée, la chimérique joie ; ce sera, avec l'enfantelette qui sait tous les mots qui ont raison, la paix douce, la paix tendre, la paix auguste Fin délicieuse, quoique possible.

Tel est le drame de M. Joseph Caraguel, qu'aurait aimé Gustave Flaubert, et qui, d'ailleurs, semble fait de pages tombées de *Madame Bovary*, — drame plus cruel, peut-être, que le roman, d'être moins tragique ; et même la consolation finale, encore que si tendre, contient un désolant châtiment.

Mais, dans ce drame, il n'y a pas que ce drame-là. L'intention principale de M. Caraguel a été, certainement, de nous montrer, à toute minute, les états d'âmes, — ah ! le vieux mot ! n'importe, — de ses personnages. Il veut que

nous sachions tout du mari libertin, de la femme romanesque, des séducteurs imbéciles ; et, au risque de nous ennuyer, il ne nous épargnera aucun détail de ces diverses consciences. Aurait-il pu atteindre ce but sans la longueur des monologues ? Oui, et c'eût été, encore qu'un peu banale, une intéressante histoire de libertinages provinciaux. Mais il me semble qu'artiste subtil et morose l'auteur s'était résolu à plus de subtilité et de morosité encore. Je pense qu'il a prétendu — en réservant son ironie inexprimée — nous faire voir, non pas ce qu'étaient en réalité les gens qu'il fait agir et parler, mais ce qu'eux-mêmes croyaient qu'ils étaient. Là gît l'intérêt très particulier de l'œuvre représentée par le Théâtre-Libre. Et le monologue, dès lors, était indispensable. Tout le monde se trompe sur soi-même. Personne ne se voit selon ses vraies propensions de tempérament. Ce mari débauché, cette femme romanesque, ces amants ineptes, sont naturellement enclins à s'excuser, sans même y prendre garde, de leur débauche, de leur romanesquerie, de leur ineptie. Et, dans leurs conversations avec soi-même qui sont presque toute la pièce de M. Caraguel, c'est le mensonge d'eux-mêmes, et non leur réalité, qui se révèle.

J'avoue que je me suis beaucoup plu aux longs aveux hypocrites — sincères pourtant — de chacune de ces âmes ; et j'ai éprouvé beaucoup de littéraire satisfaction, — pas un instant aidé par l'auteur dont l'opinion se dérobe en une insaisissable impersonnalité, — à supposer l'existence intellectuelle et morale de ces personnalités d'après la fausse idée qu'elles s'en faisaient elles-mêmes.

Je ne pense pas que, depuis le *Candidat*, de Gustave Flaubert, — c'est une des plus chères fiertés de ma vie artistique, d'avoir été presque seul parmi la critique de jadis à défendre la pièce de mon illustre et vénéré ami, — jamais une œuvre dramatique ait été représentée d'où fût aussi totalement absent, sur sa propre invention ou sur ses propres observations, le sentiment personnel de l'auteur. M. Joseph Caraguel vous offre des vivants, non pas tels qu'ils sont, non pas tels qu'il croit qu'ils sont, mais tels qu'ils sont persuadés d'être; et c'est à vous de les conclure, vraisemblables, ou vrais, des interminables monologues où ils ne s'avouent que selon ce qu'ils se conçoivent. A vrai dire, tous les publics ne sont pas disposés à la collaboration que leur impose une telle façon de comprendre le théâtre ; mais il y a une belle et haute impertinence de la part d'un auteur, à dire à la foule : Tu ne comprendras que lorsque tu auras créé. »

Et ce qui démontre que M. Joseph Caraguel ne se prive que volontairement des ordinaires moyens de succès, et qu'il serait parfaitement capable d'émouvoir et de charmer le public par des moyens moins lointains des procédés vulgaires, c'est le personnage de Jeannette, la suivante. Ah ! qu'il est joli, et si tendre, et si clair, sans monologue ! La pauvre petite, son maître lui a dit, un jour : « Couche-toi », et même sans répondre oui, elle s'est couchée, et elle est demeurée éblouie de ce monsieur qui voulait bien la vouloir. Depuis elle n'appartient qu'à lui ; elle a un amoureux, qui l'épousera quand elle voudra, à qui elle n'a jamais donné ses lèvres, et qui attend. Qu'il attende, n'importe, elle reste émer-

veillée du patron, qui, quelquefois, rarement, monte dans la petite chambre. Et à cause de son maître, elle aime tout le monde : la femme de son maître, la petite fille de son maître, et la table où elle met le couvert, et la cuisine, et toute la maison. Tout son cœur est fait d'une tendresse naïve, soumise, et exquise, — ah ! fort amoureuse sans doute, mais, en même temps, si ingénue, si neuve ; il y a de ces filles-là, très excellentes.

Il faut dire que ce rôle a été joué à miracle par Mlle Luce Colas. Ah ! ça, à quoi pensent les directeurs des théâtres où cette jeune personne n'est pas engagée ? Chaque fois qu'on lui a confié un rôle digne d'elle, elle s'y est montrée parfaite, et personnelle. Vous vous la rappelez, à la Renaissance ? Sarah Bernhardt, qui ne se trompe jamais, avait deviné tout le talent vivant et sincère qu'il y a en Luce Colas. Mais les succès déjà nombreux qu'elle a obtenus et mérités, s'ils lui ont valu les applaudissements du public et les louanges de la presse, n'ont pas décidé les directeurs à se servir de cette adorable comédienne, qui, employée en des rôles conformes à sa personnalité, serait, après-demain, si on voulait, une certitude de recette. Elle seule, ce soir, — une fois encore, — a eu tout le triomphe. M. Gémier porte un rôle terrible et le porte courageusement; mais la monotonie des monologues n'implique pas une telle monotonie de diction; M. Paul Edmond, en un rôle piètre, est aussi piètre que son rôle, — conscience poussée à l'extrême; les rires que devait, inévitablement, susciter le lieutenant de gendarmerie, n'ont pas empêché M. Arquillière de maintenir très artistiquement et

très solidement un personnage complexe et redoutable. Quant à Mlle Laurent-Ruault, je l'ai vue avec joie, fort belle personne, mais je ne l'ai pas entendue.

Pour ce qui est du *Surnuméraire*, le vaudeville joué au théâtre de Cluny — vaudeville signé du nom illustre de l'auteur de *Miss Helyett*, — je crains que le bruit qu'on menait, depuis plusieurs jours, autour de cette pièce, ne l'ait quelque peu desservie. On parlait, ma foi, d'un ouvrage à la fois très bouffon et très délicat, offrant les amusements de la farce et les gracieusetés aimables d'un élégant proverbe. Hélas ! ce soir, le public ne m'a paru ni rire comme d'une franche parade, ni sourire comme d'un fin badinage; et l'on était un peu décontenancé. Cette centième parodie de *Tragaldabas*, — un mari qui n'étant pas le mari, se fait, à travers cent aventures et plus de mésaventures encore, payer, par divers avantages, de sa platonique fonction, — n'a semblé ni assez excessive, ni assez jolie, et, surtout, pas assez renovée. M. Maxime Boucheron, a eu tant de succès au théâtre et y aura tant de succès encore, qu'li se consolera aisément de cette soirée douteuse ; et l'heureux petit théâtre de Cluny prendra quelque belle revanche avant qu'il soit longtemps. Chose singulière ! M. Allart, M. Coradin, Mme Cuinet, sont moins amusants que de coutume. Mlle Norcy est gracieusement minaudière, avec un peu d'excès; mais la jeune fantaisie de M. Hamilton a triomphé d'un rôle passablement maussade.

## MM. Ambroise Janvier et Marcel Ballot

LES JOCRISSES DU DIVORCE

Comédie-vaudeville en trois actes.

*Théâtre des Menus-Plaisirs* (30 octobre).

Jamais l'Art des Préparations ne fut poussé plus loin que dans ce vaudeville. Même la plupart des scènes sont uniquement employées à préparer des préparations, qui en préparent d'autres, lesquelles préparent d'autres préparations encore ! Et, de préparation en préparation, la pièce s'achève en un insuccès total, savamment préparé.

Et je suis ravi d'un tel insuccès, tout en m'attendrissant sur le chagrin que deux sympathiques auteurs ont dû éprouver de cette soirée.

Oui, je suis ravi, parce que j'ai vu s'abîmer dans l'énorme ennui de tout un public épanoui en un seul bâillement, la règle auguste du vaudeville, et même de la comédie, la Règle des préparations. Notez que cette pièce-là n'est pas plus bête que les autres de la même espèce ; même je serais porté à croire qu'elle l'est beaucoup moins ! Il y a, en somme, une intention farce et parfois subtile, — pas trop, non, pas trop, — en les combinaisons de ces cocus qui ne veulent pas avouer par qui ils le furent, de peur que le châtiment d'épouser la femme adultère ne soit épargné à son complice ; et, si vous voulez que je dise toute ma pensée, ç'aurait pu être très drôle, la consultation juridique où le Droit Romain mêle *primus* à *seconda* et *tertius* à *prima*.

e la
et l:
ı »
:on
ılez
ne
ɔ :
ıni
ıre
ɔar
pa
ır s
ez v
ard
s ser
ucl
ɔag
nça
ıme
ɔ di
ohiq
ch
e, il
ıuve
nce
on
tiqu
moi
men
l m
ɔlqu
, ou
peu
s sol
; en

## M. Maurice Donnay

AMANTS

**Comédie en quatre actes et cinq tableaux.**

*Théatre de la Renaissance* (5 novembre).

Quelle joie de voir des hommes nouveaux triompher au théâtre ! récemment, M. Georges Courteline, M. Edmond Rostand, M. Marcel Prévost ; hier, M. Paul Hervieu ; ce soir, M. Maurice Donnay ; et demain, je l'espère, M. Henri Lavedan et M. François de Curel. Bienvenue soit cette jeunesse, qui, à défaut du Neuf impossible à la vieille humanité toujours pareille sous des apparences diverses, nous offre du moins le charme de recommencements presque imprévus ! A vrai dire, le théâtre, tel que le conçoivent la plupart de ces jeunes hommes, n'est pas celui que préfèrent mes instincts de poète, invétérés en la seule pratique d'un même art ; et si, avec tous, je sympathise dans le mépris des formes démodées, des habiletés cousues de fil blanc, de ce qu'on appelle les « Préparations », en un mot du Métier par lequel les Médiocres tentèrent de suppléer à la simple et belle Logique, au noble sentiment de l'Ordre, dons accordés à de rares esprits, je m'éloigne de quelques-uns en ce qui concerne l'orientation de la pensée, l'inclinaison particulière vers telle ou telle espèce de sujet ; car, âme obstinée, je garde de hautaines et ambitieuses chimères dont je ne manquerai pas de faire confidence à

tout le monde, un jour que l'occasion m'en sera offerte. Cependant, de ce que mes idées diffèrent de celles de mon voisin, je n'en conclus pas que les miennes vaillent mieux que les siennes; même si j'ai raison quant à moi, il peut avoir raison, quant à lui. Pas d'artiste véritable, sans parti pris ! mais, son propre parti pris, si on a le devoir de s'y obliger soi-même, on aurait tort d'y vouloir contraindre les autres, qui ont bien le droit d'avoir le leur ! ! En ces brefs et hâtifs articles, je m'efforce de démêler, dans chaque œuvre, l'intention de l'auteur; de le louer, si je pense qu'il la réalisa, selon sa volonté, avec tout l'art, avec tout le talent qu'exigeait cette réalisation; de le blâmer, dans le cas contraire; et c'est à quoi doit se borner, il me semble, la critique; juger suivant sa personnalité, c'est de l'impertinence.

Ainsi, tenez, la pièce de M. Maurice Donnay, je la déteste.

Mais je l'admire.

Et j'approuve le brillant, l'éclatant, l'enthousiaste succès qui a accueilli, le soir de la répétition générale et le soir de la première représentation, cette exquise et désolante comédie dont le moindre mérite est de mêler, — dans le sans-façon, d'ailleurs fait exprès et très savamment littéraire, du dialogue, — à de la mode d'esprit si évidemment momentanée que demain on dira : « Quoi ! on s'habillait ainsi ? » des finesses de juste et précise observation, pas intense du tout, mais dont la légèreté se pose où il faut; et il en reste dans l'esprit des traces de pattes de papillon.

Pourquoi je la déteste?

Dans un monde qui aspire au demi-monde, Georges Vetheuil, joli garçon, élégant, esprit vide, cœur inquiet, rencontre Claudine Rozay, maîtresse avérée d'un fort agréable homme d'âge, le marquis de Puyseux, dont elle a une fillette de huit ans. C'est d'abord un flirt délicat, presque tendre, où la préciosité du langage se plaît à retarder l'aveu du désir. Mais, si moderne qu'on soit, il faut bien — selon la vieille coutume humaine, — en arriver au baiser définitif. Georges et Claudine couchent ensemble. Je ne dis pas qu'ils couchent ensemble sans craindre de m'avancer un peu trop. Il me semble que leur amour doit avoir quelque appréhension du vaste lit nu où s'exaspère et s'éternise la furieuse ardeur des francs enlacements ! et j'incline à croire que, parmi de jolis papotages mondains, et de petits rires, et des anecdotes chuchottées, — dont on pourrait faire de très agréables contes, — et des caresses pas brutales du tout, leur passion s'est satisfaite de frôlements furtifs, tout au bord du canapé. Mais quoi ! on a de la dignité, on se doit d'être jaloux ! Georges, décidément amoureux, rompra avec Claudine si elle ne rompt pas avec son vieil amant, qui est si peu son amant. « Oh ! Georges, y pensez-vous ? quitter le marquis, de qui j'ai une fille, le marquis, qui est un si galant homme, qui ne nous gêne pas. Mais ce serait infâme ! Ce n'est pas sérieusement que vous me demandez cela ? » Georges, tout de suite convaincu, accorde qu'en effet ce ne serait pas « honnête » ; et la querelle s'achève, — les rideaux tirés, — sur la chaise-longue, à côté d'une valise. Le canapé, toujours. Si peu sincère déjà, le Sopha de Crébillon le fils s'offrait à de plus ardents libertinages. Mais si l'on ne peut être,

pour toujours, l'un à l'autre, — il y a le monde, il y a les nécessités de la vie, — on peut bien se permettre quelques petites escapades. Claudine obtient du marquis un congé; et les amants partent pour l'Italie. Dans la villa, au bord des ondes dorées de soleil ou argentées de lune, ils vivent d'adorables semaines. Ah! que de joies! ah! quelles délices! à moins qu'ils ne s'ennuient étrangement car enfin, si spirituels que l'on soit, c'est bientôt qu'on n'a plus rien à se dire, quand on n'a pas la ressource d'oublier, en ce qu'on fait, ce que l'on s'est dit. Ils s'ennuient à tel point que Georges, tout à coup explorateur, n'hésite pas à partir pour les plus lointains pays. Défions-nous de l'Explorateur, il est en passe de remplacer, au théâtre, l'Ingénieur naguère acclamé, et même le Maître de Forges. Mais l'amante ne veut pas que l'amant l'abandonne! Ah! non, par exemple. Elle n'est pas au bout de son congé; elle pourrait d'ailleurs obtenir qu'il fût prolongé. « Reste! reste! ne me quitte pas! » Elle est fort émue, et fort émouvante. C'est vraiment une très bonne petite femme, et, il n'y a pas à dire, une maîtresse tout à fait amoureuse. « Alors quitte le marquis! » s'écrie Georges, « Tu sais bien que c'est impossible! » Je crois bien qu'il le sait. C'est même parce qu'il le sait impossible qu'il le demande. Mais ils s'adorent. De sorte qu'il part pour le Continent Noir, tandis qu'elle, sur une chaise, les coudes à une table, sa tête entre les mains, se désole, Ariane douloureuse! Quand il revient dix-huit mois après, les choses s'arrangent le mieux du monde, dans une fête de crémaillère où un homme rouge, en veste galonnée, joue un solo de violon, — même il faudra couper ce solo—

là, les Tziganes, qui furent amusants, en 1866, ont tout à fait cessé d'être modernes. — Et c'est alors qu'on voit les bons résultats de la bonne conduite que tinrent Georges et Claudine. Où en seraient-ils, s'il avait tout laissé pour elle, si elle avait tout laissé pour lui ? Heureusement ils ont été raisonnables. Et, guéris de leur amour, — une indisposition, tout au plus —Claudine se marie avec le marquis de Puyseux (on ira, en une campagne provinciale, planter des choux, et quelques rosiers), Georges se marie avec une jolie jeune personne, non, pas trop jolie, à qui il fera le moins d'enfants possible, et c'est un achèvement très honnête.

Je vous dis que j'enrage.

Ça, de l'amour ! Ça, des amants ! Ah ! nom de nom de nom ! restreindre à ces prudences, à ces réticences, à ces acceptations de tous les faux devoirs, — à des baisers qui, d'être si peu éperdus, sont sales, — toute la magnifique passion qui bat et sursaute et flambe éternellement dans le cœur et dans le corps de l'homme et de la femme, c'est la plus abjecte des bassesses; et je garde plus d'estime à la sanglante amoureuse, qui, devant son amoureux complice, décapite d'un coup de hache le vieux mari ronfleur afin qu'il n'encombre plus le lit, qu'à cette précautionneuse amante qui sait ce qu'elle doit à soi-même et aux autres, et qu'à cet amant, paisible observateur des convenances. Tenez, pendant la représentation, le désir me hantait, violent, incoercible, que, tout à coup, parmi toute cette pleutrerie, parmi tout cet eunuquat, surgît, imprévu, absurde, ridicule, mais vivant, tonnerre de Dieu ! un romantique héros clamant, voire en l'abominable prose de quel-

que Petrus Borel, les saines furies de la passion victorieuse de tous les accommodements, de toutes les restrictions, de tous les devoirs, ou qu'apparut, obscène, hideux, mais énorme, et sincère, l'un des violents rôdeurs dépenaillés, déguenillés, et déboutonnés qui, dans les venelles suburbaines, érigent, pareils à des faunes, l'impudence triomphante de leur sexualité !

Mais l'auteur est louable.

Car il a fait ce qu'il a voulu.

Par un choix que je déplore, que je n'ai pas le droit de blâmer, il a voulu nous faire voir la veulerie de l'amour actuel; il a voulu faire vivre devant nous des âmes qui n'osent pas en des corps qui ne peuvent pas; et c'est un saisissant symbole, dans la chambre du second acte, ce lit aux deux oreillers, que ne défont ni le vieil amant ni le jeune amant. Il a eu l'atroce courage de nous montrer la passion soumise à la concession ! Certes, sans doute, autant que moi-même, M. Maurice Donnay les méprise, ces cœurs incapables de généreux, de téméraire, de sublime accomplissement. Mais il lui a plu d'en étaler la souriante ignominie. Il y a réussi, cruellement, à force d'esprit, à force de talent, et de puissance aussi. A la bonne heure. C'est très bien. J'approuve cette œuvre d'art.

Jouée à miracle par Mme Jeanne Granier, si simple, si vivante, si exactement actuelle, si faussement vraie, si mensongèrement franche, et, tout à coup, si extraordinairement pathétique dans la scène du quatrième acte, où, peut-être, elle a été plus sincère que ne l'eût voulu l'auteur; par M. Guitry, qui a su révéler, grâce à la restriction de la voix et du geste, toute l'âme étroite de

son personnage; par M. Paul Clerget, élégant, fin, subtil; par M. Louis Delaunay (mais, décidément, les rôles de vieux, que jouent des jeunes, c'est absurde, et c'est moins insupportable, les rôles de jeunes que jouent des vieux); par Mlle Caron, si parisiennement fine, subtile, et si jolie, et par d'autres aimables femmes; mise en scène avec un luxe où il y a de la singularité et de l'amusement, la comédie de M. Maurice Donnay a remporté, je l'ai déjà dit, un succès voisin du triomphe.

Ce succès se prolongera-t-il ?

Je l'espère.

Il se pourrait, cependant, que, dès le mois prochain, on constatât quelque diminution dans l'effet produit sur le public. Mais ce ne sera point, comme feindront de le penser certains critiques obstinés en leurs vieillots errements, parce que, dans cette pièce, il n'y a pas de pièce; il y a toujours assez de pièce, souvent même il y en a trop! Ce sera, plutôt, parce que l'absence de sincérité, de spontanéité en les sentiments des personnages, déconcertera, gênera les spectateurs payants, âmes simples; et même un avenir plus lointain pourra être choqué aussi par ce défaut total de véritable effusion. Si, comme je le pense, et comme son talent l'y autorise, M. Maurice Donnay aspire à une autre gloire que les ovations des premières soirées, il fera bien de se défendre d'avoir trop d'esprit. Aucune œuvre ne dure si elle a cette tare, — espèce de ver au noyau du fruit, — la pénible, l'antipoétique, la désastreuse Ironie; et la gloire du divin Henri Heine lui-même en est diminuée.

---

### M. Gaston Marot

LES AVENTURES DE THOMAS PLUMEPATTE
Pièce en cinq actes et douze tableaux.

*Théâtre de la République* (6 novembre).

Ça, c'est ce qu'on appelle se fiche du monde. Mais c'est s'en fiche très drôlement. Je n'ai jamais vu un mélodrame aussi gai. Ah! qu'il est gai! S'il s'agissait seulement d'une jeune demoiselle qui, avec l'aide du Bon Capitaine, fait la quête de son père abandonné dans une île déserte par le Mauvais Capitaine, ce ne serait qu'une absurde et niaise parodie des *Enfants du Capitaine Grant.* Mais, « grâce à Dieu! » comme disent les Esquimaux de M. Gaston Marot, il y a bien autre chose dans cette étonnante pièce: il y a des Anglais qui dansent la gigue à tout propos, des acrobates qui, après avoir fait le saut périlleux, en maillot, à la kermesse de Rotterdam, s'habillent en loups de mer pour sauver des jeunes filles sur les banquises du pôle Nord; il y a un ours blanc qu'une blonde miss tue de deux balles dans le dos; un singe qui, du bout de la queue, empêche de jouer la gâchette du revolver au moment même où, dans un duel à l'américaine, le Mauvais Capitaine allait tuer le bon jeune homme, qu'il ne faut pas confondre avec le Bon Capitaine; il y a un folâtre matelot, natif de Belleville, — c'est Plumepatte lui-même, joué, d'ailleurs, par M. Pougaud, avec une verve très bouffonne et point gros-

sière, — et une chanson gracieusement chantée par Mlle Fournier ; il y a des amants, peu délicats, mais tout de même dignes, à un certain point de vue, d'admiration, qui, par trente degrés au-dessous de zéro, n'hésitent pas à violer des ingénues sur des glaçons qu'emporte la débâcle ; il y a mille choses encore plus amusantes les unes que les autres. De sorte que nous nous sommes infiniment divertis. Vraiment, on se tordait. Cependant, je ne suis pas sans inquiétude. Nous, les gens des premières, nous sommes bons enfants ; et nous entendons, comme on dit, la plaisanterie. Mais les auteurs qui s'adonnent à ces sortes de facéties ne craignent-ils pas que le public populaire, pas toujours commode, le bon, le vrai, le franc public ne se fâche enfin, un jour où l'autre, d'être ainsi bafoué?

---

DEMAIN : VENISE SAUVÉE, de Thomas Otway.

Thomas Otway, poète tragique, vécut dans la crapule et mourut dans l'ordure : telle est la légende. On sait ce qu'il faut penser de ces légendes-là. L'immémoriale et impérissable haine des Sots, des Médiocres surtout, contre les génies excessifs ou singuliers qui les déconcertèrent, s'assouvit en des calomnies contre eux, transforme leurs désastres en crimes, leur misère en ignominie ; ainsi, Gérard de Gerval passa pour un fou ; Baudelaire, pour un mangeur d'opium ; Villiers de l'Isle-Adam, pour un ivrogne. Thomas Otway

fut-il véritablement le bas débauché, l'homme de tout point ignoble, que la tradition raconte ? J'ai peine à le croire. Regardez le portrait placé en tête du premier volume de ses Œuvres. Sous les longs cheveux mollement onduleux, le front large et haut, un front de pensée et de rêve, se bossèle en lignes douces ; le nez fort, sans courbure, direct, se prolonge, résolu, s'achève pourtant en narines grasses où s'alentit la volonté; une singularité : tandis que le sourcil de l'œil droit s'arque très nettement, très régulièrement, celui de l'œil gauche se tord comme un ver blessé, — signe, dirait-on, de tourment, d'impuissance contre le Destin; la lèvre supérieure, très fine, dédaigne, hautaine et chaste, l'inférieure s'abandonne vers un menton dont la robuste structure s'atténue en deux plis, dodus, un peu pendants; et la main, où la joue s'appuye, jolie, courte, potelée, à fossettes, est une main de bonté et de paresse. Thomas Otway a pu être une âme élevée et douce, faible un peu, que les mépris, le dénûment, et toutes les injustices, précipitèrent dans le courroux qui promet les revanches et dans la débauche qui promet l'oubli. Nulle misère en effet ne fut plus misérable que la sienne. Acteur, il fut bafoué; poète, il fut rarement applaudi et ne fut jamais payé; passionné, loyal et constant royaliste, il ne reçut de sa fidélité aucune récompense ; et c'est lui-même, qui, dans une pièce moins connue que *Venise sauvée*, s'exprime ainsi par la bouche d'un soldat de fortune : « Nous avons répudié le service de l'étranger, puis, revenus en nôtre patrie, nous y mourons loyalement de faim ; je te le dis, Loyauté et Misère, c'est tout un. Les anciens Cavaliers avaient une telle provision de misère pen-

dant l'exil du Roi, qu'il y en a encore pour leurs héritiers. » Il y en avait tant, que, méprisé, honni, sans amitié (lui qui conçut de l'amitié un si haut idéal!); sans amour (lui qui, d'une ardeur si sincère, d'une si exquise douceur, préféra les conjugales tendresses!) expulsé de tous les gîtes, chassé de toutes les tables, n'ayant pas plus de crédit dans les tavernes qu'à la cour, repoussé même par les associations de mendiants et par les confréries de voleurs, malade, hâve, haillonneux, l'air toujours saoul, d'avoir toujours faim, et sans cesse harcelé par l'innombrable meute des créanciers et des gens de police, il se réfugie enfin dans le Tower-Hell, dans le quartier privilégié de la Tour, et y crève, à trente-trois ans, à l'hôtellerie du Taureau, d'une fièvre que lui occasionna, disent les uns, l'épouvante qu'il avait eue d'un voleur; d'une fièvre, disent les autres, gagnée à poursuivre jusqu'à Douvres l'assassin de son meilleur ami (on pourrait reconnaître là le poète admirable de l'absolue amitié!) ou bien, selon la version la plus répandue, d'un morceau de pain trop goulument avalé, qu'après trois jours de jeûne il avait mendié dans la rue, de ses mains sacrées de misérable, de ses mains augustes de poète! Il y avait précisément soixante-dix ans que, ancien comédien, ancien directeur de théâtre, ancien homme de génie retiré des affaires, William Shakespeare était mort, à Stratford-sur-Avon; bon bourgeois, qui peut-être ne se souvenait plus de la taverne de la Sirène.

D'ailleurs, que Thomas Otway ait été pauvre par le Naturel ou par l'inéluctable Circonstance, — ou par les deux, — il faut se réjouir qu'il ait vécu dans le désordre, infâme ou non; car, gen-

tleman correct, il ne nous aurait pas donné *Venise sauvée*.

Entendons-nous bien ; je ne crois pas du tout que l'incohérence de la vie soit nécessaire à la manifestation du génie ; je suis, vous le pensez bien, délivré de ces vieux romantismes ; si celui-là peut avoir beaucoup de talent, et se réaliser tout entier en poèmes impérissables, qui n'a point de logis, et que tourmente l'accaparante misère, je crois qu'on peut aussi faire de magnifiques ouvrages, et très violents, et très hardis, et très sublimes, dans un cabinet de travail bien chauffé, les pieds aux chenêts, à côté de la chambre où jouent des enfants légitimes ; la procréation de la beauté, par le poète, n'inplique pas l'engendrement de la bâtardise, par l'homme ; et même j'imagine que la paix et le bien-être sont favorables à l'épanouissement du travail en œuvres.

Mais le cas de Thomas Otway fut tout particulier. Dans le temps où, d'acteur, il se fit auteur, — Shakespeare depuis longtemps éteint, et oublié, avec tous ses prédécesseurs, avec tous ses contemporains, oublié, à tel point que, malgré les continuelles relations politiques, mondaines, littéraires, d'un côté à l'autre du détroit, aucune influence de l'auteur d'*Hamlet* dans la patrie de l'auteur de *Polyeucte*, aucune transmission de son génie au nôtre, n'est sensible, sinon en une tragi-comédie de Rotrou, dont j'ai déjà parlé, — en ce temps-là, la France conquérait l'Angleterre ; et l'avant-garde de la victoire, c'étaient les Trois Règles, je veux dire le théâtre classique, méthodique, armée aux trois ailes, avec, non pas Sophocle, mais Sénèque pour général, et Nicolas Boileau pour cantinier. Notez bien que, —

n'ayant ni le loisir ni l'espace d'une discussion motivée, — je me garde bien de dire, à la volée, que la régularité tragique, à nous transmise, non des Grecs, mais des Latins, ne fut pas conforme, naguère, à notre esprit national, ne favorisa point son parfait épanouissement à un moment de son évolution. Le certain, c'est qu'elle était incomparablement désastreuse au génie anglo-saxon, tout d'aventure, de chimère, de violence et de passion sans borne éparse ! N'importe. Ce fut affaire de mode. La pompe, simple, et bien ordonnée de nos tragédies étonna l'Angleterre, l'immobilisa en admiration, en imitation ; il faut dire aussi que, en même temps que la majesté, la préciosité venait de Paris, et les petits-fils des anciens enthousiastes de l'Euphuisme trouvaient leur compte en cette importation de l'hôtel de Rambouillet. A vrai dire, Pope n'était pas encore venu ! Pope, le plus funeste artiste qui ait jamais interrompu le naturel essor de l'âme d'une nation ! Pope, espèce de Malherbe incapable d'écrire l'*Ode au Roi*, espèce de Boileau, incapable d'écrire le second chant du *Lutrin ;* Pope, législateur d'un Parnasse qui fut au Parnasse français ce qu'un jeu de patience, figurateur de monts et de vallées, est à la réalité des vallées et des monts ; Pope, lettré, élégant, eunuque, qui ersifia les lettres d'Héloïse et d'Abélard de telle façon qu'elles avaient l'air, toutes, d'être écrites par Abélard lui-même ! Mais, s'il n'était pas encore venu (hélas ! cela ne tarderait guère !) son prochain esprit hantait déjà les âmes anglaises. Et que serait-il arrivé si, digne, correct, pas du tout ivrogne, Thomas Otway avait été admis dans les sociétés littéraires à la mode de son temps?

Inévitablement, il n'aurait écrit que des tragédies bien sages, que de bien régulières comédies. Il n'y était que trop porté, puisque, tout jeune, il donna un *Alcibiade*, imité, assure-t-on, d'un des plus médiocres des tragiques français, puisqu'il fit jouer une traduction de la *Bérénice*, de Racine (ah ! le malheureux !) et une traduction des *Fourberies de Scapin*, de Molière. Ce n'était pas que Thomas Otway ne fût point admis parmi les grands seigneurs. Il fut le « bouffon chéri » sans doute parce qu'il était amusant, avec des rages dans le ventre, et qu'il savait dire, un peu ivre, les mots ignobles et drôles qui agrémentent les desserts, à l'heure où les lords vomissent. Mais, grâce au ciel, on le renvoyait dans sa misère, dans son ordure, dans son délaissement, dans ses tumultueuses rancunes, — quand il avait cessé de faire rire. Et, le lendemain des ivrogneries, il crevait de faim, tout seul. Heureusement. Car, une fois, pressé par l'urgence du pain et de la viande, — pour quelques livres que lui offrit et que ne lui donna point, la besogne achevée, quelque directeur de théâtre, — effrontément, cyniquement, il plagia tout le *Roméo et Juliette* de Shakespeare, dans l'*Histoire et la Chute de Caius Marcus*. Il était déshonoré... mais il était sauvé ! Oui, d'avoir plagié Shakespeare, lui resta l'habitude de lui ressembler, et de l'égaler. N'exagérons rien. Pas toujours. Quelques fois. Disons : rarement. C'est déjà bien joli ! Et nous avons *Venise sauvée*, œuvre point parfaite, souvent ennuyeuse, mais tellement admirable par l'ardeur de la passion fraternelle, que vraiment on le peut dire, jamais, en l'expression de l'amitié, elle ne fut surpassée !

Cependant le Théâtre de l'Œuvre fait-il bien

de nous offrir, demain, cet ancien drame anglais? En bonne conscience, je pense qu'il devrait se vouer à d'autres fonctions. Qu'il nous fasse connaître les tentatives, encore récentes, ou pas trop anciennes, des théâtres étrangers : que surtout il offre la possibilité de sa manifestation totale, à l'impatiente jeunesse qui apporte peut-être un art nouveau, ou un art digne de passer pour tel! Cela vaudra mieux.

D'ailleurs, il y a une illusion à laquelle il faut que M. Lugné-Poë renonce ; celle de mettre à la scène une pièce tout à fait inconnue à l'esprit français. Il y aura bien, dans la salle, demain, quelques spectateurs ignorant totalement Thomas Otway et *Venise sauvée*. Mais, ils seront sept. Mettons douze. Car, précisément, de toutes les tragédies anglaises, il n'en est pas une qui, plus souvent que celle-ci, ait été jouée sur les théâtres de France. Même, — chose un peu extraordinaire, — elle fut « adaptée », chez nous, avant aucun des drames de Shakespeare. Il n'y avait pas treize ans que *Venise sauvée* (en 1685, l'année même de la mort de Thomas Otway), avait été représentée à Londres, lorsque Lafosse, bon faiseur de vers, et qui, par la belle emphase des distiques mérita d'être comparé à Corneille (ah ! que les hommes sont bêtes!) fit jouer un *Manlius Capitolinus,* lequel était *Venise sauvée* elle-même, réduite aux bonnes mœurs, et habillée de toges romaines. Quelques lustres après, un extraordinaire imbécile, appelé Laplace, — ingénu émule du premier traducteur de Shakespeare, de ce bon Letourneur, si ingénu lui-même, celui qui, selon Victor Hugo, mourut, hébété, Laplace fit jouer en vers, — ah! ces vers! — une *Venise sauvée* qui

ne fut pas sans avoir quelque succès. Non content de l'avoir traduite en vers, il la traduisit en prose. Cette traduction en prose, est vraiment surprenante. Non seulement l'auteur y mêle, chose pénible, ses vers, mais il supplée aux scènes qu'il n'a pas osé traduire, par des injures à celui qui les inventa. Et, toujours, en France, bien plus qu'en Angleterre, on s'inquiétait de *Venise sauvée*. En 1827, miss Henriette Smithson vint jouer, à Paris, à l'Odéon, le rôle de Belvidera. Hector Berlioz était là. Que de souvenirs ! Berlioz dans la salle, pendant que, sur la scène, miss Smithson jouait la coupable et désolée et si tendre épouse de Jaffier ! En 1829, Hector Berlioz, songeant à la délicieuse tragédienne, écrit à Ferdinand Heller : « S'il y a un Nouveau Monde, nous retrouverons-nous?... Juliette, Ophélie ! *Belvidera !* Jane Shore ! » Hélas, ces génies, qui n'aiment que dans le génie ! Mais la plus grande gloire de *Venise sauvée*, c'est l'admiration d'Honoré de Balzac (de M. Homère de Balzac, comme disait Richard Wagner) ; car vous pouvez lire, dans les *Illusions perdues*, parmi les tentateurs discours de l'abbé Carlos Herrera à Lucien de Rubempré : « Enfant, as-tu médité sur la *Venise sauvée*, d'Otway ? As-tu compris cette amitié profonde, d'homme à homme, qui lie Pierre à Jaffier, qui fait pour eux d'une femme une bagatelle, et qui change entre eux tous les termes sociaux? » Quoiqu'il ait imité Nucingen d'Antonio, et la Torpille d'Aquilina, Balzac ne semble pas avoir lu *Venise sauvée* avec beaucoup de soin ; car, précisément, c'est la suprématie sentimentale et sensuelle de la femme qui triomphe abominablement dans *Venise*

*sauvée*. Mais Balzac voulait excuser Vautrin d'aimer un peu trop Lucien.

Demain je parlerai de la tragédie elle-même. Je veux seulement dire, aujourd'hui, que les représentations sur la scène où triomphent les symbolistes, d'un drame qu'admirèrent, après Hugo et Balzac, Gautier, après Gautier, tous les Parnassiens, réjouit et enorgueillit mon vieux cœur de romantique.

---

## Thomas Otway

### VENISE SAUVÉE

Tragédie.

*Théâtre de l'Œuvre* (8 novembre).

La nouvelle adaptation du drame de Thomas Otway a été accueillie sans enthousiasme. Une seule scène, — celle où le sénateur Antonio meugle et jappe entre les jupes et sous le fouet de la courtisane Aquilina, — a trouvé grâce devant le public, ce qu'elle a de malpropre excusé par ce qu'elle a de tragiquement poignant. Le reste du temps, quelques-uns ont ri, — ils ont eu tort; plus nombreux, d'autres se sont ennuyés, — il ne faut pas leur en vouloir, ils ne pouvaient pas faire autrement ; et, seules, vingt ou trente personnes ont applaudi en la ferveur des initiations récentes. Malgré l'évènement, l'admiration des lettrés demeure entière, non pour l'ensemble, mais pour beaucoup de parties de cette œuvre inégale, et puissante, que M. Laurent Tailhade,

orateur assez médiocre le soir de la répétition générale, nous a présentée ce soir avec des emportements que nous faisait prévoir sa verve coutumière et des bonnes fortunes lyriques dignes de son beau renom de poète.

La cause de ce mauvais accueil?

Certes, la mise en scène est déplorable et l'interprétation médiocre. Dès que les comédiens et les comédiennes quittent le ton du bas vaudeville et de la comédie familière, ils s'emportent aux plus bouffonnes redondances du mélodrame; ils ne savent pas prendre le juste accent du drame poétique. M. Philippe Garnier n'est remarquable que par la belle fierté de l'attitude : et seuls sont à louer, sans restriction, M. Gémier, un peu trop vieux en Polonius frère aîné de Mathusalem, mais si sinistrement ignoble, et Mme Lina Munte, impérialement, implacablement courtisane, pécheresse vengeresse, qui, dans sa frêle et féroce main, lève un fouet de débauche qui est un peu celui de Némésis!

Mais, la vraie cause de l'insuccès de la pièce c'est la pièce elle-même.

La voici.

Des conspirateurs méditent d'anéantir l'insupportable aristocratie dominatrice du Sénat vénitien. Quels conspirateurs? Corneille a dit :

> Un tas d'hommes perdus de dettes et de crimes,
> Que pressent de mes lois les ordres légitimes
> Et que, désespérant de les plus éviter,
> Si tout n'est renversé, ne sauraient subsister.

Mais Pierre, fier soldat de fortune, amant, d'ailleurs, de la maîtresse du sénateur Antonio,

— au temps où Laplace traduisait *Venise sauvée* on aurait dit : « Guerluchon » — semble avoir de nobles ambitions, et il entraîne dans le complot son ami, son frère, la moitié de son âme, — *animæ dimidium* — Jaffier qui, contre la volonté du sénateur Priuli, a épousé la fille du vieillard. Les conspirateurs s'étonnent et s'alarment de cet inconnu ; mais, pour gage de sa foi, il leur offre sa femme, Belvidera, l'amoureuse et douce Belvidera. Douce? elle sera terrible et désastreuse. Parce que le conjuré à qui elle fut confiée en otage, l'outragea, elle oblige son mari à la trahison ; c'est Jaffier qui livre à la justice sanguinaire du Sénat, avec tous les hommes engagés dans le complot, Pierre lui-même, Pierre, son ami, son frère, la moitié de son âme. La délicieuse et abominable Dalila, — celle que déteste et maudit le poème d'Alfred de Vigny, — a accompli son œuvre d'infamie, son œuvre nécessaire ! Et, il faut le dire, rien, même dans le plus magnifique drame shakespearien, n'est supérieur à la scène où l'ami dénoncé frappe au visage, de ses mains enchaînées, et insulte, en l'adorant toujours, l'ami traître. Cela est d'une beauté extraordinairement sublime ! De même que, à la fin du drame, la mort de Pierre sauvé du supplice par le poignard de Jaffier, et le suicide de Jaffier, — double joie de l'amitié satisfaite en l'éternelle étreinte de la mort, — dépassent l'extrémité la plus intense, la plus lointaine de l'épouvante tragique.

Pourquoi donc *Venise sauvée* contenait-elle en soi la cause de son insuccès ?

J'essaierai de le dire, très brièvement.

Lorsqu'une œuvre, par sa nationalité et par son

époque, a de quoi déconcerter les spectateurs d'une autre nation et d'une autre époque, elle ne peut les obliger à l'enthousiasme que si, en toutes ses parties, même en ses parties les moins importantes, elle révèle, elle prouve le continu génie du poète. On peut affirmer qu'aucun Français ne pourrait endurer toute la représentation du *Roi Lear*, par exemple, si, à chaque moment de cette œuvre qui nous stupéfie par son énormité, par la prolongation de son énormité, et nous affole par l'interminable multiplicité de ses détails, n'était, toujours et inévitablement, visible et sensible le génie dominateur ! Ce qui est essentiellement différent de nous, n'est supportable que si c'est sublime, sans trêve. Et ce n'est pas le cas de *Venise sauvée*. Drame aux beautés intermittentes, qui, d'ailleurs, n'eut pas la gloire d'ouvrir ni même d'achever aucune ère, elle n'est totalement admirable qu'à de si longues distances des points où elle le fut, que, dans l'intervalle, la personnalité des spectateurs à l'occasion de se reprendre et de se disposer à ne plus rien admirer du tout. Il faut ajouter que la pièce d'Otway, écrite en un fort détestable galimatias lyrique, n'oblige même pas au respect qu'inspire la correcte beauté des œuvres d'art. De sorte que si ceux qui ont ri ont eu tort de rire, on n'a rien à reprocher à ceux qui se sont ennuyés.

Il conviendrait que cette soirée, honorable mais malheureuse, fût une leçon au théâtre de l'Œuvre. Il doit tendre à mieux qu'à nous montrer des drames cent fois jugés, depuis longtemps mis à leur place en les mémoires, en les bibliothèques ; et c'est son devoir, — comme ce sera sa gloire, s'il veut, — de nous révéler, à côté des

*récents* chefs-d'œuvre des théâtres étrangers, les jeunes efforts de la nouvelle génération française.

**MM. Jules Renard et Georges Docquois**

LA DEMANDE

Comédie en un acte, en prose.

—

**M. J. Berr de Turique**

CRISE CONJUGALE

Comédie en trois actes, en prose.

*Théâtre de l'Odéon.*

—

**M. Adolphe Aderer**

L'UN POUR L'AUTRE

Comédie en un acte.

*Théâtre du Gymnase.*

—

**M. A. Dennery**

LE JUIF-ERRANT

Drame fantastique en cinq actes et vingt-et-un tableaux
Tiré du roman d'Eugène Sue.

*Théâtre du Châtelet* (9 novembre).

Après cette proprette, joliette et simplette chosette, les *Jumeaux de Bergame* (si simplette que l'on a pu dire : « Cette comédie est attribuée à M. Némorin de Florian, mais tout porte à croire

qu'elle est de Mlle Estelle de Florian ») la *Demande*, un acte en prose, dont le succès n'a pas laissé d'être assez vif, ne m'a point causé, — j'ai beaucoup de regret à le dire — tout le littéraire plaisir que promettaient les noms de MM. Jules Renard et Georges Docquois. Je tiens en très haute estime le patient, subtil, intense talent auquel nous devons les *Sourires pincés* et l'*Ecornifleur ;* et on n'ignore point quel cas je fais du poète à la fois délicat et fantasque, qui donnait, hier, au Tréteau de Tabarin, une si drôlatique et lyrique Revue-Parade. Leur collaboration, — mariage, sans doute, d'amicale inclination, plutôt que d'intellectuelle convenance — n'a produit qu'une œuvrette un peu terne, m'a-t-il semblé. Fermier riche, Répin a deux filles et les veut marier ; Gaillardon, non moins fermier, et riche aussi, en veut bien épouser une. Laquelle ? le père pense qu'il s'agit de l'aînée... Pour ce qui est de moi, je n'hésite pas une minute : celle des deux demoiselles que je ne demande qu'à épouser, tout de suite, avec fureur, c'est celle qui est jouée par Mlle Marsa ! Tel est aussi l'avis de Gaillardon. Mais Répin se rebiffe. Prenez l'aînée — ou la porte ! Cependant tout s'arrange ; et Gaillardon, après avoir promis de trouver un parti pour Henriette qui s'inquiète, se marie avec Marie, — avec celle qui est jouée par Mlle Marsa, l'heureux homme ! Ce sujet, dont l'invention ne paraît pas avoir exigé tout l'effort d'un prodigieux génie, manque évidemment d'énormité. J'entends, j'entends, il n'y a pas que la *Divine Comédie* et les *Burgraves*. Encore faut-il, dans le plus petit ouvrage, où la grandeur serait déplacée, quelque saillie, quelque éclat : rien de plus désolant qu'un

plat camaïeu gris. Je suis porté à croire que, ici, l'observation pointue, et très souvent profonde, de M. Jules Renard, s'est émoussée en la belle humeur de M. Georges Docquois, tandis que la belle humeur de M. Georges Docquois s'éteignait à la froide observation de M. Jules Renard. Ils feront bien de collaborer, désormais, celui-ci avec Labruyère, celui-là avec Banville. Et l'interprétation, lente, minutieuse, toujours plus lente, ajoute du gris — crevé çà et là par l'épanouissement de Mlle Marsa, ce lys, selon la juste expression de Lucien Descaves — à tant de gris. Pour parler d'une façon un peu définitive, les jeunes auteurs devront se défier d'une propension à l'émiettement de leur pensée en l'infiniment petit du détail vrai. Je vois avec épouvante se dresser à l'horizon de quelques esprits nouveaux, exemple imbécile et funeste, le spectre de Henry Monnier !

Je ne sais pas si, comme M. Georges Docquois, M. Berr de Turique écrit des poèmes ; il faudrait qu'ils fussent bien détestables pour ne pas être meilleurs que sa comédie : *Crise conjugale*. On ne doit user d'aucune complaisance banale à l'égard d'un jeune homme, ayant fait preuve, en des pages déjà nombreuses d'une subtilité jolie, d'un très réel talent, et qui, j'en suis sûr, sera un excellent auteur dramatique, s'il sait choisir la voie où développer ses facultés instinctives. Il va sans dire que, selon ma méthode habituelle, je me garderai bien de juger sa pièce en me plaçant à mon point de vue personnel, (ah ! Dieu ! si je m'y plaçais !) mais que j'essaierai de la juger en me conformant aux intentions de l'auteur, démêlées de son œuvre. Et tout de suite, mon embarras est

grand. Je ne distingue pas bien ce que M. Berr de Turique a voulu, ni la direction de son art. Il me semble que deux espèces de concession — concession au métier d'hier, concession à la mode d'aujourd'hui, et de demain, — l'inclinent tantôt en un sens, tantôt en un autre ; et il serait désastreux qu'il restât assis, sur la scène de l'Odéon, entre deux selles... Tâchons de nous reconnaître, en racontant la pièce. Un ménage a tout ce qu'il faut pour être heureux ; fortune, beaux-parents exquis, et la jeunesse de deux cœurs. Mais le mari, Henri de Lançay, a commis cette faute, deux mois après le jour des noces, de ne pas hésiter à monter chez Georgette, une ancienne maîtresse, et quand il est descendu, sa femme, qui guettait au fond d'un fiacre, l'a «cueilli». Situation de pièce farce, ou situation de pièce tragique? il faudra voir. Marie de Lançay, désormais, tient fermée au nez de son mari la porte de la chambre conjugale; et, s'il tente de s'approcher de celle que, repentant, il adore, elle n'hésite pas à se menacer elle-même d'un petit revolver. Durant tout un an, pas une caresse! Cela pourrait être drôle, si c'était pour rire ; c'est absurde, si c'est sérieux. Comment! cet homme de trente ans, époux éperdu, n'enfonce pas la porte, n'étreint pas cette jolie récalcitrante, et, d'un victorieux baiser aux lèvres, ne l'oblige pas à s'avouer, sans paroles, délicieusement pardonnante! Pour ce qui est du revolver, vous n'en croyez pas un mot; et on ne sait point si ce mari-là est un imbécile dont il faut se moquer, ou un... insuffisant qu'il faut plaindre. Or, au moment même où M. de Mornand, grand inventeur de figures de cotillon, et séducteur de son métier, fait une cour assidue à la fem-

me, arrive d'Amérique Georges Gautier, ami du mari. Ce voyageur (presque un Explorateur, défions-nous !) profère immédiatement ce paradoxe que, pour ramener une femme à son mari, il n'y a rien de tel que dela livrer sans défense aux entreprises d'un amant, — qui la met « au point » ! Ce n'est pas assez plaisant, pour que l'on s'esclaffe; si l'on ne pouffe pas, c'est odieux. On n'a point pouffé; et, sans qu'aucune émotion s'en dégageât, c'était, non pas terrible, mais seulement pénible, ce trouble, cette détresse d'une douce créature honnête sur le point de cesser de l'être grâce à un raisonneur fort mal élevé, qui, à une pauvre petite âme malade et plaintive, applique des remèdes grossiers et brutaux — espèce de vétérinaire de colombe — et grâce à la niaiserie, pour ne point dire davantage, d'un mari qui ne sait pas enfoncer les portes, même celles qu'il a déjà ouvertes ! Vers la fin du troisième acte, une scène de lutte définitive et de réconciliation entre les deux époux — scène un peu moins ambiguë que le reste de la pièce — n'a point déplu; et j'accorde volontiers que, çà et là, un peu partout, des mots heureux, fort libertins, mais drôles, avaient déjà secoué l'apathie des spectateurs. N'importe, il me semble que, pas plus que moi, le public n'a démêlé les véritables intentions de l'auteur; et cette pièce, qui, d'ailleurs, a été fort applaudie, m'apparaît comme le produit adultérin, et neutre, de cette carpe, le vaudeville, et de la pièce rosse, ce lapin.

Mais (à côté de M. Magnier, très fin, très délicat, et de qui la voix est forte et charmante; de M. Rameau, à la barbe prodigieuse; de M. Paul Franck, qui a beaucoup d'élégance, seule ressource en un

rôle inepte; de Mlle Wissocq, qui est gracieuse, de Mlle Béry, qui est jolie, — et si grasse! — et de Mlle Fège, qui est impertinente), Mlle Lara a obtenu et mérité un succès considérable. Pourtant n'exagérons rien. Il est probable que cette jeune personne sera une remarquable artiste, mais cela n'est pas sûr; il faudra voir. Elle a, certes, une voix adorable; et, quoique un peu grêle et saccadée, et gênée encore par les récentes leçons du Conservatoire, — ces bandelettes étroites qui enserrent et restreignent la personnalité, — elle a eu des sincérités, des élans, des « choses à elle seule », qui peuvent faire concevoir les plus sérieuses espérances; et c'est précisément parce que j'ai une confiance *presque* absolue en l'avenir de cette enfant, que je ne la loue pas avec un peu plus d'excès.

La veille de cette soirée odéonienne, le Gymnase a repris *Famille*, l'amusante et vivante comédie de M. Auguste Germain, où, à côté des artistes de la création qui ont retrouvé leur succès de naguère, Mlle Lecomte a été charmante, M. Lagrange fort divertissant, et Mlle Lucy Gérard de tout point parfaite, et merveilleusement jolie, — je n'attendais pas moins d'elle. Mais l'intérêt principal de ce soir d'hier, c'était la première représentation de l'*Un pour l'autre*, de notre aimable confrère, M. Adolphe Aderer. Ah! comme elle n'est pas morale du tout, cette petite piécette. Luce Auber, comédienne du Premier Théâtre, s'il vous plaît, est l'amie du duc de Clarence. Mais oui, duc de Clarence. Seulement, au lieu de l'affreux tonneau de malvoisie, il ne s'agit ici que de coupes de champagne; et comme elles moussent! Mais la duchesse de Clarence a

le mauvais goût de tenir à son mari (on n'a point idée de cela), et, tout américainement, elle vient demander à Luce Aubert de le lui rendre, en lui offrant, en échange... elle-même ? Un instant, je l'ai cru. S'il y a les Protecteurs, pourquoi n'y aurait-il pas — en tout bien tout honneur — les Protectrices ? Même il me semble que, sous ce titre, autrefois j'ai écrit je ne sais plus quel conte. Non, la duchesse est moins hasardeuse : c'est le prince de Montreux qu'elle offre à la petite actrice ; et celle-ci accepte, non sans avoir pris l'avis de Michon, comique plein de talent, mais dénué de toute délicatesse, qui, complaisant, ne voit aucun inconvénient à être le rival, préféré, d'un prince. Et ce futile proverbe libertin — où le maniérisme de Mlle Suzanne Avril va jusqu'à un excès charmant, où Mlle Bréval est suffisamment sémillante et où M. Melchissédec paraît triste de ne pas débuter dans un plus long rôle — a joliment réussi, tout pimpant de parisianisme et d'égrillardise.

Cependant, le Châtelet a remis à la scène le *Juif Errant*, avec Paulin Ménier, incomparable Rodin. Alors, comme çà, malgré l'énorme succès proclamé, on ne faisait donc pas d'argent avec les *Fugitifs ?* N'importe. On les reprendra, dans cinq ou six mois. Il y a de ces funestes manies.

---

## MM. Decourcelle et Kéroul

### LA BELLE ÉPICIÈRE

**Opérette en trois actes.**

*Théâtre des Bouffes-Parisiens* (16 novembre).

Les jolies piécettes, qu'on fit déjà, et qu'on pourrait faire encore, avec les petites aventures de la grande Histoire ! Cette fois, ç'aurait pu être tout à fait charmant. Dans ce complot contre le Régent, il y avait, à côté de beaucoup de terrible, beaucoup de frivole : la conspiration eut une mouche au bord de la lèvre, du carmin aux pommettes, des nœuds de dentelle posés aux cheveux comme des ailes vacillantes ; et, à la prochaine odeur de la poudre à tuer, se mêlait le parfum de la poudre à poudrer, sous le jeu des éventails qui éteignaient les chuchotements des conjurées au sein nu. Et, cette chose si plaisante, vous vous souvenez ? le cardinal Dubois qu'éveille au milieu de la nuit un message de la Filhon, et qui se lève, et qui court à la hâte, peut-être en robe cardinalice, vers l'honnête maison où il pense que l'illustre matrone lui a réservé quelque morceau de roi, — tout au moins de régent ; mais non, la Filhon, qui écoutait volontiers aux portes, a surpris les confidences d'un diplomate espagnol à l'une de ses pensionnaires, à Marianne, jeune modiste douée d'ailleurs de toutes les vertus, en dépit des apparences ; et l'on conte que Dubois fut d'abord quelque peu quinaud de découvrir

une conspiration où il croyait trouver une belle fille.

Mais, de ce joli moment d'un siècle si pimpant et si fou, MM. Decourcelle et Kéroul ont fait une pièce qui, à presque tout le monde, a paru fort insipide.

Quoi donc? ces jeunes écrivains manquent-ils d'esprit, ou de talent? Oh! que non pas; ils ont tout ce qu'il faut de talent, et, d'esprit, beaucoup plus qu'il n'en faut, — beaucoup plus! Mais, voilà, par l'effet d'un déplorable atavisme, ou d'une éducation intellectuelle, non moins déplorable, ils sont persuadés qu'une pièce ne saurait plaire au public, et même ne vaut en réalité, que si elle est ce qu'on appelle une pièce « bien faite », c'est-à-dire machinée selon la formule de naguère; et, loin de développer — ils n'avaient qu'à vouloir? — l'amusante Anecdote en fantaisie personnelle, en inventionnettes qui donnent l'illusion du nouveau, en imprévu, même fantasque, même extravagant, ils nous ont donné une *Belle Epicière* qui ne diffère sensiblement d'aucune des *Belle Ecaillère* ou des *Jolie Parfumeuse*, dont nous combla le génie de leurs prédécesseurs!

J'enrage de voir les jeunes faire comme les vieux. Recommencer, eux qui pourraient commencer, s'accoupler, en leur jeune âge, à l'ancienne mode, quelle absurdité! Je sais bien, on dit que c'est les adolescents qui couchent avec les vieilles: ils ont joliment tort.

Nicaise, épicier, adore sa femme, Nicette, épicière; je ne l'en blâme point, puisque, Nicette, c'est Mme Simon-Girard. Lui, est passablement naïf, et ne sait pas lire. Elle, est fûtée, mais quelque

peu glorieuse et encline à l'ambition ; devenir, par brevet, l'épicière du régent, quel triomphe ! La marquise de Kerkeradec, (je les ai longtemps aimés, ces noms d'opérette), la marquise de Kerkeradec, dis-je, en qui les auteurs ont assez grossièrement mêlé la duchesse du Maine et la Filhon, profite des hautes visées de la Belle Epicière pour la décider à venir le soir, dans une maison lointaine, implorer elle-même Philippe d'Orléans ; et, quand Philippe d'Orléans, charmé par Nicette et alangui par un narcotique, sera sans défense, on l'enlèvera, on le mettra dans une berline, et fouette cocher pour l'Espagne ! Mais, comme vous le pensez bien, c'est Nicaise lui-même, qui se substitue au régent, dans la maison lointaine où les dames patronnesses, (hum ! hum ! patronnesses !) de l'Œuvre des Filles-Mères Récidivistes, (ah ! que cela est bien du temps !) feignent d'être des nonnes et sont, en effet, des conspiratrices ; et, celui qu'on prend pour le prince des Asturies, n'est autre que Pomponneau, commis de l'épicerie. Que voulez-vous ! c'était comme ça dans toutes les opérettes qu'on jouait, il y a vingt ans ; et c'est encore comme ça, hélas ! Naturellement, dans une chambre à peu près obscure, Nicette résiste à son mari, qu'elle prend pour le régent ; et Nicaise, qui a bu le narcotique, serait expédié en Espagne, si des hommes de police ne s'introduisaient dans la maison et ne l'arrêtaient comme conspirateur. Dans la salle, beaucoup de personnes se prenaient la tête, ahuries, essayant de comprendre ; d'autres, — au nombre desquelles je me compte, — y avaient renoncé depuis longtemps. Et les complications se compliquent : revenus dans l'épicerie du premier acte, les conju-

rès, en piteux état, l'un brandissant un pistolet que mouilla l'humidité des caves, sortent de trappes, pareils à des gens qui séjournèrent longtemps en des sacs de charbons de bois. Effet comique, espéré irrésistible. Quant à l'épicier, — après s'être confessé à la marquise de Kerkeradec, qu'il prend pour un capucin, bien qu'elle soit habillée en carmélite et qu'elle hausse des tétons dont l'énormité sur une poitrine de moine ne s'expliquerait que par le miracle du ventre remonté jusqu'au menton, — il est bien résolu à se brûler la cervelle, au moyen du pistolet mouillé. Mais, voyez comme tout s'arrange : non-seulement il est prouvé qu'il n'a pas conspiré et que sa femme ne le trompa point, mais, encore, que, sans le faire exprès, il a sauvé le régent de France ! Il sera donc l'épicier breveté de Philippe d'Orléans. Dénouement heureux, auquel applaudissent les âmes sensibles. Les âmes, pas les mains.

Eh bien ! cet imbécile scénario, avec ses Préparations, dont l'adresse déconcerte à force de niaiserie, avec ses Imbroglios qui ont l'air d'être ébouriffés par des griffes de chat mécanique, — tant ils ne pourraient pas être ébouriffés autrement qu'ils ne le sont, — avec la Méthode de son extravagance, le convenu de ses quiproquos, et la bassesse banale de ses drôleries, — aurait remporté, j'en suis certain, le plus vif succès, au temps où étaient jeunes et fraîches comme le printemps les divettes qui, à cette heure, ne se teignant même plus, et consentant à la dignité directoriale des cheveux gris président aux destinées des cafés-concerts de banlieue, ou des Casinos en les stations balnéaires dont les eaux

rendent quelque vigueur passagère aux goutteux et aux rhumatisants octogénaires !

Pour ce qui est de la musique de M. Varney, que j'ai entendue, ce soir, non sans plaisir, (le public, très justement, a distingué, du total insuccès des librettistes, le mérite personnel du musicien), qu'elle était exquise, au temps où j'étais jeune ! Mais, voilà, comme moi, elle a vieilli, moins que moi, — un peu tout de même. Vous pensez bien que je ne songe pas une minute à nier l'art aimable de M. Varney. Sans doute, sans doute, il sait, très joliment, commencer des mélodies, qui s'achèvent en l'impossibilité prévue de se terminer autrement ; il combine, non sans amusette, le désaccord des voix ; son orchestre, sans trop de monotonie, babille, frétille et pétille. C'est assez folâtre, les couplets de l'Alphabet ; les vieux orgues de barbarie, — les vieux seulement, — ajouteront ce rouleau à ceux des *Cloches de Corneville* ou à ceux de *l'Amour mouillé* ; et j'ai haleté du prolongement des points d'orgues. Mais, tout de même, je ne peux pas m'empêcher de reconnaître, de retrouver, à chaque minute, les procédés qui, trop de fois, me charmèrent, et, surtout, de haïr, oui, de haïr enfin les lents, les presque graves, les presque grandioses commencements de motifs, qui, tout à coup, se hérissent, et grouillent, et se précipitent en prestesses de polka ou de quadrille, parfois atténués en valses. Ces petites antithèses-là, véritablement, c'est trop facile, trop prévu, disons le mot : trop suranné ! et nous en avons assez.

Donc, par le livret, tout à fait morose — quoique ressemblant à des pièces qui parurent très gaies, et morose justement pour cela — par la

musique, pas mauvaise, mais trop pareille aux musiques où l'on se plut, la *Belle Epicière* n'est pas seulement une opérette, mais elle est l'Opérette elle-même !

De sorte que, tout en compatissant d'un cœur très sincère au chagrin que leur insuccès doit causer à MM. Decourcelle, Kéroul et Varney, je dois me réjouir de l'issue fatale de cette soirée, puisque, une fois de plus, j'ai vu sombrer, s'effondrer, tomber au néant de l'indifférence et au déficit — ce gouffre — des caisses directoriales, l'Opérette démodée, l'Opérette surannée (qui a eu son heure, car, vous savez, la *Fille de Madame Angot*, c'est un chef-d'œuvre,) et, avec elle, le Métier théâtral, l'imbécile, inutile, désolant et infâme Métier.

Ah ! ça, vous ne voyez donc pas, jeunes faiseurs de pièces, pareils aux vieux, où nous en sommes ? Vous ne voyez donc pas que les vaudevilles selon l'ancienne formule, tombent les uns sur les autres comme des capucins de cartes ? que les mélodrames selon l'ancienne formule, tombent les uns sur les autres comme des capucins de cartes ? Pour ce qui est de l'opérette, ceux qui en réalisèrent, ce soir, le complet idéal d'hier, auraient mauvaise grâce à prétendre qu'elle vit encore. Et ce n'est pas seulement en l'opinion des critiques, en l'estime des lettrés, que du menu théâtre de naguère, — je dis : menu; je ne parle pas, on l'entend bien, des chefs-d'œuvre tragiques ou comiques qui survivent éternellement, n'ayant presque rien dû à la mode ! — diminue peu à peu, et enfin s'annulera l'importance.

Ceux qui parlent, à tout propos, en ce qui concerne le théâtre, de l'Expérience, devraient bien

pourtant tenir compte des expériences qu'ils peuvent constater chez les autres, ou qu'ils subissent eux-mêmes. Le public, le vrai public, le public sincère, tout le grand public, — avec lequel s'accorde, plus qu'on ne croit l'âme, universelle comme la foule, des artistes et des subtils dilettantes, — délaisse les antiques tréteaux, et, précisément, remplit les salles, devant les scènes où l'on joue des pièces qui renoncèrent totalement aux médiocres et vieillots Procédés. Il fut un temps où l'on nous disait : « Oui, oui, c'est possible, vous avez raison... ceux que vous défendez ont du talent, oui, oui, du génie, même.. Mais ça ne fait pas le sou ! » Et nous ne savions que répondre — sinon des choses que vous n'auriez pas comprises. Mais à présent, il n'en va pas de même.

Voulez-vous comparer les recettes ?

C'est dans les théâtres où se maintient l'antique Métier, que les fauteuils restent vides (ne parlez pas du poulailler ! vous n'avez jamais pu le garnir qu'avec la claque !), tandis que l'on est obligé d'installer deux bureaux de location dans les théâtres où l'on représente des œuvres, celles-ci bonnes, celles-là mauvaises, quelques-unes belles, mais qui, en tous cas, tentent les rénovations dont nous sommes affamés.

Ah ! directeurs, auteurs fidèles aux vieux us, défiez-vous des obstinations séniles ; quelque chose se prépare qu'attend, parmi le public, l'espérance longtemps couvée par l'ennui du passé ! Que l'art dramatique, qui semble être, en ce moment, sur le point de triompher, soit conforme à mon propre rêve, je ne le dirai pas, ne le pensant point, (nous causerons de cela quelque jour) ; mais, du moins, par la probité des artis-

tes qui s'y vouent, et par sa hautaine différence d'avec le Métier qu'il veut remplacer, qu'il remplace, il se rapproche si noblement de ma chimère, que je me résigne et me résous vers lui, ardemment ! et les vieilles opérettes, nous en avons assez, vraiment. Ah ! je crains peu les drôleries. Mais j'en veux d'autres.

La pièce des Bouffes, mauvaise, a été médiocrement jouée. Certes, il y a M. Lamy ; il est intelligent, subtil, et souvent très bouffon. Mais M. Barras s'est montré sinistre ; cet homme morne, qui sait admirablement son métier d'acteur comique, ne fait rire que bien rarement : un jour au Nouveau-Théâtre, il a créé, d'une façon absolument remarquable, le rôle d'un maître de ballet ; évidemment, c'est un talent accidentel. M. Huguenet a fait tout ce qu'il a pu d'un personnage dont il n'y avait rien à faire ; Mme Simon-Girard elle-même a rarement trouvé l'occasion de faire applaudir les délicatesses de son jeu bourgeois jusqu'à la plus extrême dépravation, et les adresses de sa voix. Mais qu'elle se console ! elle est parfaite et délicieuse quand elle chante les lieds d'Alfred Bruneau.

---

## M. Henri Lavedan

### VIVEURS !

Comédie en quatre actes.

*Théâtre du Vaudeville* (20 novembre).

Hélas ! que voilà une pièce qui est bien jouée ! Ils sont, là-dedans, une trentaine de comédiens et de comédiennes ; et tous, comédiennes et comédiens, jouent avec une perfection vraiment déconcertante. Les plus petits rôles sont aussi bien « tenus », comme on dit, que les plus grands ; même on demeure persuadé que les artistes chargés de ceux-là auraient pu l'être de ceux-ci, et s'y seraient également distingués ; je ne vois pas du tout pourquoi le Garçon de restaurant du deuxième acte, — pas le vieux, l'autre, — ne jouerait pas l'amoureux. Quant aux belles personnes qui se déshabillent avec une complaisante lenteur jusqu'au point où il n'est plus possible de se déshabiller davantage, elles ne se bornent pas à triompher par la splendeur battante des gorges, et, sous la branche blanche du bras, par la rousseur noire d'un nid où niche le martinet Désir ; mais, en vérité, elles semblent, — surtout Mlle Sorel et même Mlle Drunzer — avoir autant de talent qu'on en peut avoir. Je le répète : tant de perfection me déconcerte. Et savez-vous l'affreux soupçon qui en pourrait surgir ? C'est que, depuis le temps où, avant Antoine, quelque comédien, malin, pour ne pas fatiguer son intelligence, imagina de jouer « nature », surtout depuis le

temps où Antoine, quand il y avait un boucher ou un ambassadeur dans une des pièces du Théâtre-Libre, le faisait jouer par un vrai boucher ou par un vrai ambassadeur, l'art du comédien a peut-être cessé d'être un art en effet, est devenu une facilité à la portée de tous ceux qui, pas bossus, pas tordus, et ne bredouillant qu'à peine, — aidés, d'ailleurs, par les conseils du directeur et les exigences de l'auteur, — ressemblent au personnage qu'ils seront, ou sont en état de lui ressembler, grâce au facile artifice du maquillage et de la voix imitée. L'Art tué par le Réel, ce n'est pas seulement dans le monde des coulisses et de la scène que ce phénomène s'est produit. Tels auteurs, tels acteurs. La banalité exige la banalité. Il faut être comme tout le monde, pour dire la prose de tout le monde; et on ne saurait désirer mieux, que le parfait accord de l'interprétation avec l'intention. Tout de même, j'enrage. Je suis un antique fou, pas guéri, qui croit aux éternels tréteaux, de Thespis à Frédérick Lemaître, de Frédérick Lemaître à Mounet-Sully, au n'importe comment, au hasard, à la trouvaille, au génie! Le talent de tant de gens, qui, peut-être, n'ont pas même du talent, me navre. Je sais bien qu'ils ne jouent ni le *Prométhée enchaîné*, ni les *Burgraves;* ils pourraient, néanmoins, celui qui est coulissier, ne pas être ce seul coulissier-là; celui qui est couturier, ne pas être ce seul couturier-là... Mais l'auteur lui-même n'est pas de mon avis! et, partant, j'ai tort. Je suis atteint de la manie des idées générales. Quant à Mme Réjane, cette exquise et inégale comédienne, à qui, pour parler sérieusement, il faut surtout reprocher de n'avoir jamais pu dire

un vers ! elle a des qualités et des défauts qui s'insurgent triomphalement contre la perfection aisée. Ce soir, grâce à Dieu, après des moments où elle a été admirable, bien plus qu'il n'est accoutumé de l'être, elle a eu des moments où elle n'a pas été bonne du tout. Elle n'était pas parfaite. J'étais ravi. Ça me changeait.

Tout à l'heure, j'ai écrit ce vilain mot : « banalité ». Je voudrais bien ne pas devoir l'écrire encore à propos de la nouvelle pièce de M. Henri Lavedan. Personne, avec plus d'enthousiasme que je n'en montrai, n'a acclamé le *Prince d'Aurec*; les livres de l'auteur de *le Vieux marcheur*, sont de ceux que je relis avec le plus d'attentive sympathie. D'ailleurs, M. Henri Lavedan est au premier rang des auteurs nouveaux vers qui, — non sans pensée de derrière la tête, comme on dit, — vont tous mes souhaits de victoire de l'Art nouveau sur l'antique Métier. Mais quoi, en ces rapides chroniques, j'ai entrepris la folie de dire impudemment ce que je pense être la vérité : c'est un devoir auquel je ne dois point faillir, surtout lorsqu'il s'agit d'un des plus remarquables hommes de lettres de la génération nouvelle.

La pièce, en quelques mots.

Des bourgeois se ruent à la Fête ! des négociants, des boursiers, des médecins, avec leurs femmes et leurs filles. Ce monde-là passe le temps chez le couturier à la mode, au restaurant à la mode; si on ne les voit pas au Rat-Mort, c'est qu'ils sont au Chien-Noir ! et naturellement, toutes les dames couchent avec tous les messieurs en une inévitable promiscuité adultère. Or, un jeune homme, Octave Lacroix, arrive

de province et s'éprend d'Alice Guénosa, la fille d'un docteur qui fait des piqûres de sérum réconfortant aux personnes affaiblies. C'est une petite folle, Alice, une folle si mal élevée qu'elle donne lieu aux plus cruels racontars. Octave Lacroix, dans une scène chez Durand, où il a tort de croire que, pour défendre une femme, il est permis d'en insulter une autre, parût-elle la plus méprisable des gourgandines (il n'y a pas de femmes méprisables !) provoque, sachant à peine tenir le pistolet ou l'épée, un duelliste de profession, que d'ailleurs il blesse à la main (ah ! le bras en écharpe !), et, dès le jour suivant, demande la main d'Alice Guénosa ; mais celle-ci refuse de l'épouser parce qu'on lui a dit qu'il s'est battu, non pour elle, mais pour une cocotte. Heureusement, Paul Salomon, boursier catholique qui, très spirituellement, prit un pseudonyme juif pour inspirer confiance, a trois ou quatre maîtresses parmi lesquelles il faut distinguer Mme Blandain, et a formé le projet de séduire Alice Guénosa. Mme Blandain ne s'accorde pas du tout à ce projet, et, éperdue de garder son amant, elle mariera Alice à Octave. Paul Salomon, immonde, n'hésite pas, pour empêcher le mariage, à faire insérer dans le *Petit Rossard* un écho qui déshonore la fiancée. Cette ignominie n'obtient pas le succès qu'il en attendait. Les jeunes gens s'épousent, exemple honnête à toute la foule des Viveurs, après une scène où le grandissement même et la généralisation de l'œuvre en leçon morale ne laissent pas de garder quelque banalité, et où, encore que pleine du dégoût de la Fête et débordante d'écœurement, Mme Blandain, prise en la nécessité des inévitables recom-

mencements, se résout, navrée, à poursuivre sa détestable vie de fausse joie et de rires menteurs.

Je demeure sans étonnement, sans émotion nouvelle.

On l'a vu partout, et notamment dans le *Demi-Monde*, l'amoureux loyal et naïf à qui un ami, fort ressemblant à Olivier de Jalin, explique la société parisienne avec la minutie d'un gardien de musée de cire, qui énumère ses figures : la jeune fille, cœur si ingénu, âme si pure, sous les extériorités des flirtations et de l'argot, c'est Marcelle modernisée en les dialogues de Gyp ; et, pour ce qui est de l'action en soi, — ah ! ne dites pas que, dans cette pièce, il n'y a pas de pièce, il y en a une, hélas ! — elle semble un peu trop ressemblante (provocations, duels, scènes de jalousie, ingénuité triomphante des calomnies), à celle dont M. Victorien Sardou secoue, un peu avant le dénouement, la lenteur spirituelle des premiers actes, ou bien, pis encore, à ces drames qu'applaudissait le public de l'Ambigu au temps où ils n'avaient pas cessé de plaire même à son public particulier.

Du moins, M. Henri Lavedan, autour de la « pièce » qu'il a, très artificiellement, insinuée en sa comédie de mœurs selon une volonté qui, peut-être, ne fut pas tout à fait la sienne, — on a tant reproché aux jeunes auteurs dramatiques de nous donner de la sauce sans poisson, qu'ils sont tentés de mettre dans la sauce n'importe quel poisson, même pourri, — a-t-il montré les qualités d'observation un peu intense, et générale que l'on était en droit d'attendre de la sagacité de son esprit et de la largeur de son talent ?

Je ne le pense pas.

Ce qu'il y a pour les jeunes hommes qui se vouent au théâtre de fâcheux dans la réalité mondaine qu'ils nous veulent faire voir, c'est qu'elle s'évanouit avec le moment où elle fut, et qu'elle s'est déjà transformée pendant le temps qu'on employa à la vouloir décrire. Ne désirer montrer qu'une heure de la vie, c'est s'exposer à ne plus être vrai dès qu'une autre heure a sonné. La mode des chapeaux est devenue tout autre pendant qu'on se coiffait ! de sorte qu'on est rococo, justement parce qu'on voulut être actuel. Ce n'est que grâce à une vision, non des minutes, mais du temps, non de telle ou telle extériorité fugitive des mœurs, mais de l'intime âme humaine en telle ou telle de ses manifestations, que l'on peut espérer créer une œuvre qui ne paraîtra pas vieille le lendemain du jour où on l'inventa. En même temps que le tort de ressembler, en dépit de quelques menues différences, à tous les demi-mondes de jadis et de naguère, le monde des viveurs bourgeois que tenta de peindre M. Henri Lavedan, a ce tort plus grand, que les « nuances » par lesquelles il diffère ont déjà cessé ; et nous sommes en présence de nouvelles à la main qui sont de l'histoire ancienne. L'instantané n'est vrai qu'à l'instant même, et ce qui n'a pas été toujours est comme s'il n'avait jamais été, deux secondes après qu'il fut. Il ne faut pas croire que la *Vie Parisienne*, journal, fixe et immobilise la Vie Parisienne elle-même pour plus de jours qu'il ne s'en écoule entre un numéro et l'autre. C'est déjà « vieux jeux » les dames qui se déshabillent chez le couturier, — d'ailleurs, il a paru indigne d'un esprit tel que celui de M. La-

vedan de recourir à des moyens de succès qui sont de mise dans le *Carnet du Diable*, aux Variétés; et, quand on voit le dessous des bras, on ne prête plus que peu d'attention à la littérature. C'est « vieux jeu » le père qui fait la fête avec sa fille; les maris qui soupent avec leurs femmes et les amants de leurs femmes en des noces où leur complaisance à l'adultère cherche un acquiescement à leur propre libertinage; et, pour ce qui est des restaurants de nuit, la réalité des garçons de la dame au comptoir et de l'escalier par où montent les cocottes, n'empêche point, — malgré les bocks que l'on demande au lieu de bouteilles de champagne, — que l'on ne soupe plus du tout dans ces endroits-là. Ah! qu'il est impossible d'être de son temps, quand ce temps n'a pas l'importance qui vaut quelque durée; et les futiles hiers ont tout de suite cent ans.

Seul, un personnage, justement parce qu'il ne dépend point de la date où il se manifeste, surgit dans la comédie de M. Henri Lavedan : c'est Mme Blandain, une femme, une vraie femme. Elle aurait pu vivre, elle, dans un tout autre moment, dans un tout autre monde que ceux où elle nous est offerte. Elle ressemble à l'éternel amour. Elle n'est point l'amour chaste, l'amour dévoué, l'auguste amour. Mais un auteur dramatique a le droit, pourvu qu'il les exprime nettement, de nous imposer les types qu'il jugea bon de choisir; et, seulement sensuelle, mais vraie et vivante, Mme Blandain, c'est de l'amour tout de même, de l'éternel amour. De là le grand succès — qui n'est point dû seulement à Mme Réjane — des scènes où elle se révèle et se prouve. Amoureuse, elle a pris un amant pour en jouir, et le veut

garder, et le gardera. Encore qu'au dernier acte, — dont je me garderai bien de nier l'éclatante réussite, — elle se contredise elle-même en de moroses psychologies, en des regrets, en des remords que ne permettait pas d'attendre d'elle son tempérament d'amoureuse, elle intéresse et même elle émeut, parce qu'elle est un être qui, simplement, et en dehors des menues contingences, se rue tout entier à l'accomplissement de son instinct.

Une autre chose a beaucoup aidé au succès, — que j'aurais voulu plus grand encore, — de la nouvelle comédie, c'est la spirituelle verve de l'auteur tout le long de la pièce. Pas une phrase du dialogue où ne pétille quelque amusante trouvaille ; et tous les mots sont des mots. Ah ! que M. Henri Lavedan a d'esprit ! Je crains même qu'il n'en ait un peu trop. La très attentive sympathie qui m'incline vers quelques écrivains nouveaux dont l'auteur de *Viveurs* n'est pas le moindre, ne saurait pas m'empêcher de leur dire qu'ils feront bien de se défier de tant de frivoles brios et de petites amusettes. Le rire du public, à tel ou tel point de l'ouvrage, n'est pas toujours un sûr indice du succès total ; il faut craindre qu'on ne s'amuse pour passer le temps et qu'il n'y ait dans la gaieté quelque ennui de n'être qu'égayé. L'esprit n'a de valeur véritable que si, dans la phrase piquante, ou dans le mot drôle, il y a quelque chose qui subsistera après qu'aura cessé d'être drôle le mot et piquante la phrase. Beaumarchais avait de l'esprit. Théodore Barrière avait de l'esprit. Comparez ce qui reste de l'un à ce qui ne restera pas de l'autre. Et il n'y a rien de plus morne que les vieilles plaisanteries.

---

## MM. Henri Meilhac et A. de Saint-Albin

PANURGE

Opéra-comique à grand spectacle.

*Théâtre de la Gaîté* (22 novembre).

Rabelais, Shakespeare, Molière, Alfred de Musset, et M. Henri Meilhac, sont les collaborateurs de M. A. de Saint-Albin pour la pièce à grand spectacle — et à grande musique, — qui a brillamment et bruyamment réussi, ce soir, au théâtre de la Gaîté. Etait-il indispensable d'employer ces illustres esprits à une besogne que, aussi bien, auraient pu achever toutes seules, l'intelligence, moyenne, et l'adresse coutumière d'un bon vaudevilliste? Au reste, leur apport a été discret: Shakespeare a fourni l'idée d'une scène, Molière un fragment de dialogue, Alfred de Musset quatre vers, et M. Henri Meilhac rien du tout. Quant à Maître Alcofribas, abstracteur de quintessence, on ne lui a guère demandé que les noms de quelques personnages; à moins, pourtant, que l'affabulation de M. de Saint-Albin ne gise tout entière, comme la bonne moëlle d'un os infrangible, en ce mystérieux discours qu'on peut lire au chapitre deuxième du livre second des FAICTS ET PROUESSES ESPOCANTABLES DE PANTAGRUEL, ROI DES LIPSODES. « *Al barildim gotfano dech min brin alabo dordin falbroth ringuam albaras. Nin porth zadilrin almucathim milko prim al elmin enthoth dal heben ensouim : kuth im*

*al dim alkatim nim broth dechoth porth min michas im endoth, pruch dal marsouimm hol moth dansrikim lupaldas im voldemoth.* » En ce cas, *Al barildim gotfano* pourrait signifier : Panurge était fort épris d'une jeune demoiselle appelée Nicole, et en était tendrement aimé; *dech min brin alabo :* mais il hésitait à l'épouser en la crainte qu'elle ne le fit cocu; *falbroth ringuam albaras :* après avoir pris l'avis de diverses personnes, notamment de Pantagruel et des Mauvais Garçons qui boivent avec de belles filles au cabaret de la Grand'Pinte ; *nin porth zadilrin :* il hésitait encore, lorsque, par la volonté de Philoclœa, femme de Pantagruel, fut décidé que Nicole n'épouserait Panurge qu'après avoir triomphé de diverses épreuves tendues à sa vertu; *almucathim milko peim al elemid;* or, il y avait un prince nommé Cocolati, célèbre par d'incomparables opulences, et par des jardins de féerie, fleuris de fleurs si étrangement et si dangereusement parfumées qu'aucune femme ne les pouvait respirer sans pâmer de délice; *enthoth dal heben ensouim :* Cocolati, qui court le guilledou, tandis que Caterina, son épouse, fait la pigeonne avec des pages roucouleurs, s'est épris de Nicole; *kuth im al :* il se fait chef de brigands pour enlever la fiancée de Panurge, et l'emporte, mais Panurge est le cocher du carrosse ; *dim alkatim nim :* c'est en vain que Cocolati offre un philtre d'amour à Nicole, il se trompe de flacon, et ne gagne à son stratagème que de devenir amoureux de sa femme à tel point qu'on pourrait croire que le feu saint Antoine l'arde ; *broth dechoth :* c'est en vain que Nicole est conduite dans les jardins enchantés où les antiques mythologies ressuscitées donnent le

délicieux et impérieux exemple du baiser, car c'est dans les bras de Panurge lui-même que défaille, pas tout à fait, Nicole! *Porth min :* toute l'aventure serait achevée, si Madame Pantagruel, personne atrabilaire, n'exigeait que Panurge subisse à son tour des épreuves analogues à celles dont triompha sa fiancée : *michas im :* il ne manque pas de succomber tout de suite, déshonore tous les maris, met toutes les filles à mal; *endoth :* mais, une nuit qu'il ne dort point à côté de Nicole qui en dormant l'appelle, il se garde bien de se coucher auprès d'elle, — Panurge respecte sa future épouse! *pruch dall :* la sublimité d'une telle continence lui concilie l'estime universelle; *marsouim :* plus d'obstacles entre Nicole et lui; *hol moth :* et leur hymen, *dansrikim :* est célébré, *lupaldas :* magnifiquement, *in voldemoth :* parmi les danses et les fêtes, et la touchante réconciliation de tous les ménages princiers et royaux.

Je ne sais ce que vaut mon hypothèse, mais avouez que, si elle était fondée, ce serait une bien belle langue, ce turc-là!

Beaucoup plus claire que le discours pantagruélique, la pièce de la Gaîté, qui a obtenu, je tiens à le dire encore, un très vif succès, ne se bornera pas à ce triomphe d'une soirée, — ah! quel triomphe! Sa simplicité sera fort agréable aux personnes qui, ayant bien dîné, désirent se divertir au théâtre sans être troublées par la nécessité de comprendre pourquoi elles se divertissent; et elle sera tout à fait de niveau aux intelligences inachevées des très jeunes lycéens auxquels on l'offrira en manière d'étrennes. D'ailleurs, même moins niaise et moins banale, elle obtiendrait une

longue suite de représentations grâce à la belle, franche, aisée, abondante, heureuse voix de M. Soulacroix, aussi admirable, en tant que chanteur, qu'il est médiocre, et même fastidieux (et si province !) en tant que comédien ; grâce à l'exquise inexpérience, — on dirait que c'est en vrai, cette candeur-là ! — de Mlle Aubecq, actrice naïve (du moins, je l'espère !), mais virtuose déjà très adroite, une ingénue qui a pioché son solfège, — citron sauvage qui s'égoutte selon le conseil d'un confiseur très malin ; grâce à la fantaisiste et vraiment folle et vraiment drôle drôlerie de M. Paul Fugère ; grâce aux prestigieux ballets où, tout de suite reconnaissable par le pittoresque du moindre détail, se révèle l'inépuisable et toujours renouvelée imagination de Mme Mariquita (dire qu'une telle maîtresse de ballet n'est pas à l'Académie nationale de musique et de danse ! mais aurait-elle pu monter la *Maladetta ?*) ; grâce à cette délicieuse, moderne, perverse ballerine, Mlle Lamothe, si curieusement douée, qui, à force de travail sans doute (je suppose cela, n'ayant pas l'honneur de la connaître), est maintenant parvenue à la perfection classique des grandes et sûres danseuses, et pourtant n'a rien perdu, en l'effort, de son instinctive gaminerie, de son parisianisme natal, — Taglioni-trottin ! grâce aux trop belles dents, enfin obsédantes, de M. Lucien Noël, grâce à la splendeur charnelle et charnue de Mlle Langois, un Bacchus beau comme une Ariane grasse ; et grâce à l'éblouissement des décors et des costumes, et grâce à la musique de M. Robert Planquette.

Ce n'est point par mépris d'elle, — bien loin de là, — que j'ai mentionné, tout à la fin, cette mu-

sique. J'ai pour les œuvres de M. Planquette la plus sincère estime. Je pense même que, depuis que M. Lecocq s'est tu, — M. Lecocq, auteur de plusieurs chefs-d'œuvre, auteur de cette admirable et vraiment incomparable œuvrette, *la Fille de Mme Angot*, où ressuscita la vraie chanson populaire, — nul musicien (en un certain ordre d'idée, cela va sans dire), ne saurait être préféré à l'auteur des *Cloches de Corneville*. Comme il y a les *poetæ minores* (hélas ! en être l'un des meilleurs, quelle gloire déjà !), il y a les *musiciens mineurs ;* et M. Planquette est la plus délicieuse des linottes dans la volière des petits oiseaux. C'est pourquoi j'éprouve quelque chagrin à le voir s'efforcer vers un art plus haut, qui n'est pas le sien. Remarquez bien que j'ai l'horreur des catégories ; je suis près à affirmer que le rimeur d'un rondel (dame ! je suis orfèvre !) peut regarder en face, si son rondel fut parfait, le plus lyrique des chantres d'odes, le plus magnifique rapsode d'épopées ! Mais c'est justement parce que l'excellence en un genre réputé moindre, — sans qu'il le soit ! — place un artiste au premier rang de tout l'art, qu'il ne doit pas prétendre à un genre réputé supérieur, — sans l'être, — où il serait possible qu'il n'atteignît qu'à un rang moins élevé. M. Robert Planquette a cédé, certes, à une noble tentation. Mais il eut tort, je crois, de s'y abandonner. Pourquoi s'acharner vers les très-hauts sommets, quand on est roi sur la colline ? L'effort, trop visible, qu'il fit, et dont on s'essouffle avec lui, empêche de prendre plaisir même à la réussite de cet effort. Etre ce qu'on est ! Rester chez soi ! Quelle sagesse ! Grâce à Dieu, M. Robert Planquette a, vingt fois, dans *Panurge*, consenti

à être lui-même (Lui! dis-je, et c'est assez!) et vingt airs qu'il inventa en le primesaut instinctif de sa verve seront populaires, demain, dans tous les pays du monde.

Mais il faut parler des décors et des costumes. Eblouissants certes, — et je félicite vivement le directeur du théâtre de la Gaîté d'avoir renoncé aux déplorables économies grâce auxquelles, naguère, les nouvelles pièces à spectacle étaient montées avec les costumes et les décors des anciennes pièces à spectacle. D'ailleurs, le public ne s'y trompait pas; et les salles restaient vides. M. Debruyère, qui a dépensé beaucoup d'argent, en gagnera beaucoup, ce sera justice. Car, n'attendez pas de moi que je me plaigne de la splendeur de la mise en scène appliquée uniquement aux œuvres médiocres et dénuées de toute littérature. J'ai sur ce point des idées spéciales. Je ne pense pas que le vrai art doive être accompagné de tant de magnificences! Ce lui est un devoir, et un auguste droit de s'en pouvoir passer. Le décor, en certains cas, est l'ennemi du drame. Celui-ci gêne celui-là, celui-là celui-ci. Il y a des exigences de machinistes, — auxquelles on ne peut rien répondre, puisqu'elles sont la nécessité, — qui ne se peuvent jamais accommoder avec le logique développement de l'œuvre; et rien ne saurait empêcher une trappe, en se refermant, de faire du bruit au moment même où devrait seulement être entendu ce que l'amant dit à l'amante. Les vrais chefs-d'œuvre doivent exprimer, par la parole, les gloires qu'ils évoquent! et il n'y a pas besoin d'une toile de fond montrant la mer, lorsque sonne un vers de Victor Hugo, qui la fait gronder et bleuir. Vous pensez : paradoxe? Nous reparlerons de

cela. Au contraire, le luxe des étoffes, le rayonnement des peintures, les amusements des changements à vue sont tout à fait de mise en des pièces où l'on ne saurait être détourné de rien qui valût mieux. Il suffit de dépenser dix mille francs pour monter un drame de Shakespeare, ou de Musset, ou de Mæterlinck; il est normal, et indispensable, de dépenser deux cent mille francs pour monter *Panurge*. Et j'approuve, n'étant pas contrariant.

Seulement, il ne faut pas se borner à l'éclat, à la dépense. Il faut ajouter aux somptuosités, — déjà admirées, — je ne sais quel ragoût qui les fasse valoir. Certes, l'opéra-comique à grand spectacle de la Gaîté réalise, jusqu'à l'excès, tout ce qui peut être réalisé au théâtre. Mais, à bien regarder les choses, ce n'est qu'une rénovation, très coûteuse, de choses qu'on vit déjà ; il y manque je ne sais quoi de singulier, d'imprévu, d'inconnu. Rien de plus émerveillant que la naissance de Vénus parmi les apothéoses presque angéliques, — ça, c'est amusant, — de la mer et du ciel, mais, tout de même, je ne puis m'empêcher de penser que n'importe qui, avec beaucoup d'argent, aurait pu — selon les plans du théâtre — faire surgir le même spectacle, l'a déjà fait surgir. Tenez, je parlais là tout à l'heure de Mariquita. Il a manqué à la décoration de la Gaîté ce qui n'a pas manqué à ses ballets : une imagination capable de rénover, par le pittoresque imprévu, par le curieux des détails, par la surprise d'un truc, le plaisir que nous sommes las d'éprouver. Hélas, pouvant tout, se borner à refaire, quel vain effort ! et, pour nous, quelle diminution de ravissement ! Partout, hélas, la routine

triomphe. Il y a une ressemblance entre l'illustre comédien de la Comédie-Française qui tient, dans la pièce d'aujourd'hui, à son effet de la veille, et le machiniste de la Gaîté qui répond : « Oui, oui, comme dans *Cendrillon* ; » Remarquez bien, d'ailleurs, que ce que je dis là n'empêchera point *Panurge* de réussir prodigieusement. Et l'on dit au Poulailler: « Ah ! tiens, vois ! — Non, vrai, c'est épatant ! Y en a-t-il, sur la scène, du monde ! — Et ce palais là-bas ? — Et ces nymphes ? — Elle est toute nue ! — Qui ça ? — La mienne ! — La mienne aussi ! — Tu penses que ça a dû en coûter, des sous ! — Et ces paillettes, et ces soies, et ces armures, et ces femmes toutes blanches, et ces femmes toutes noires ! — Joli, sur le noir, le blanc. — Le rose aussi. — C'est pas fini, il y en a encore. — Jamais ils ne pourront rentrer tous dans la coulisse. — Il en vient encore. — C'est de toutes les couleurs ! — C'est beau, nom de nom ! — Je te crois ! — Et il en arrive d'autres ! — Est-ce qu'il y aura des éléphants, à la fin du cortège ? — Allons, bon, voilà tout un régiment violet, avec des étendards d'or ! — Dis donc, Vieux ? — Quoi ? — C'est chouette ! hein ? — Pour sûr. — Tu n'avais jamais vu ça ? — Mais si. — Tu blagues ! — Je ne blague pas. — Tu as vu ça ? — Parfaitement. — Non ? — Tout pareil. — Et où l'as-tu vu, dis ? — A la porte Saint-Martin ; j'étais claqueur. — Dans quelle pièce, alors ? — Dans la *Biche au bois*. Même, je me rappelle, c'était dans le temps où M. Marc Fournier a fait faillite. »

---

**MM. Moreau et Ernest Despré**

**LE CAPITAINE FLORÉAL**
**Drame en cinq actes et six tableaux.**

*Théâtre de l'Ambigu* (23 novembre).

Lorsque je commençais à être vieux (je parle de longtemps! comme dit la chanson), il y avait « un truc » assez souvent employé par les directeurs de théâtre soucieux de conserver quelque bonne renommée dans le monde des lettres et en même temps dévorés du besoin de jouer le plus tôt possible d'imbéciles mélodrames ou d'ineptes féeries, idéal de leurs âmes bien plus ingénues que roublardes! car, enfin, ils ne pouvaient pas se faire illusion; ils savaient qu'ils ne s'enrichiraient pas avec ces pièces-là, déjà de fameux exemples démontraient au contraire que fréquemment on se ruine à monter ces pièces-là... Mais ils les aimaient! Et voici quel était leur truc: ils demandaient un ouvrage à quelque homme, jeune encore, esprit distingué, plume élégante, à un homme qui avait et méritait l'estime de ses confrères (« hein? on ne pourra plus dire, je pense, que je n'en joue pas, de la littérature? »), ils la montaient rapidement, sans nulle dépense, dans n'importe quels décors, avec n'importe quels costumes, avec des artistes dont ils se donnaient bien garde de surexciter la confiance jusqu'à l'enthousiasme, puis convoquaient la Presse, fièrement. Parbleu! si l'ouvrage avait été un chef-d'œuvre, il aurait triomphé quand même. Mais, les chefs-d'œuvre, ce n'est pas commun. Et, insuffisamment défen-

due, telle pièce qui, en d'autres conditions, aurait fourni une carrière honorable, et même fait gagner quelque argent aux directeurs, tombait à plat. Alors, en une désolation bien faite pour attendrir : « Que voulez-vous que j'y fasse! ce n'est pas de ma faute! vous voyez bien que la littérature ne fait pas le sou! Pourtant, il faut que je vive ! » Puis, quelques jours plus tard, l'âme secrètement et infiniment extasiée, le cœur fondant en délice, ils affichaient un drame nouveau de M. d'Ennery, ou la reprise du *Courrier de Lyon*. Quelques-uns s'exaltaient jusqu'à cette joie suprême de reprendre la *Berline de l'Emigré !*

Avec le jeune Bonaparte, héros encore amant, batailleur encore tendre, le capitaine Floréal va conquérir l'Italie et les Italiennes ; les fleurs qu'il porte à son shako de houzard, c'est l'espoir, la délivrance, la fraternité, l'amour, la joie, toutes les jeunes fleurs du printemps de la République Française! Il y a des bruits de baisers et de frissons de caresse dans la gloire flottante des drapeaux. Aussi faudrait-il que la belle Luina fût aveugle pour ne pas être éblouie et charmée par ce renouveau qui vient de France dans les yeux du capitaine. Mais des gens maussades, — gris et froids comme des crépuscules d'hiver, — voudraient éteindre les clartés, les beautés, les tendresses. Encore que mari assez accommodant, le marquis d'Albarey s'emporte parfois, surtout dans les choses politiques, à de fort méchants desseins, et le signor Ghiberti est un sigisbé tout à fait rageur et insupportable. Bah! ils ne réussiront pas plus à enlever l'amoureux Bonaparte défendu par un pêle-mêle clair de jeunes épées qui sont les épines de l'avril révolutionnaire,

qu'à écarter de la bouche du capitaine Floréal les lèvres de Luina. Place à la joyeuse victoire, place à l'amour, victoire aussi! et, non sans vigueur dans quelques scènes où Dom Martigué se montre un moine fort patriote, non sans grâce dans les duos où dialoguent les cœurs du soldat français et de la grande dame italienne, et avec, partout, une romanesquerie amusante, (mais est-elle d'un poète excentrique qui se divertit, sincèrement; ou d'un élève, un peu imprudent, quoique malin, de M. Victorien Sardou?) MM. Moreau et Ernest Despré ont tenté de nous donner, — ambition hautaine à la fois et charmante, — un drame de guerre et d'amour!

Ont-ils tout à fait réalisé leur idéal? Par instants, j'ai été tenté de le croire; d'autres fois, il m'a semblé que non. La vérité, c'est qu'on ne saurait porter, avec quelque certitude, un jugement sur une œuvre qui n'est pas présentée — si j'excepte deux ou trois tableaux suffisamment pittoresques — avec tout le soin qu'elle exigeait, parmi tout l'éclat dont, peut-être, elle était digne. Qui sait si elle ne méritait pas d'être ardemment applaudie?... Il est à craindre que parmi les fiertés, et les joies, et les victorieuses amours, la fleur Succès se fane assez vite au shako du capitaine Floréal.

**M. Henri de Bornier**

LE FILS DE L'ARÉTIN

Drame en quatre actes, en vers.

*Théâtre-Français* (27 novembre).

C'est un noble ouvrage. Il oblige à de graves, à de dures critiques ; elles ne diminueront pas la beauté de l'Idée qui s'incarne en ce drame : idée si haute, si grande, et, réalisée, si poignante en sa nécessaire justice, que je n'en sais pas de plus admirable chez les plus puissants tragiques. J'espère que le public (encore que plusieurs scènes lui paraîtront longues, que d'autres l'étonneront, le gêneront même, plutôt angoissantes qu'attendrissantes) prolongera en de nombreuses soirées le triomphe de la première représentation, et je crois que le *Fils de l'Arétin* survivra longtemps en l'estime des lettrés. Ce sera bonne justice.

Tel que M. Henri de Bornier l'a conçu, Pierre l'Arétin est manifestement absurde.

Le poète, le romancier, l'auteur dramatique, a, sur les Types réels ou imaginaires — j'entends les Types universellement connus — que nous légua l'histoire, la légende, ou quelque œuvre de jadis, tous les droits, hors celui de les différencier d'eux-mêmes, au point d'en faire d'autres types ; car, s'il les transforme, pourquoi les avoir choisis ? et, vérité où s'accorderait M. de La Palice, ils n'existent en effet qu'à la condition d'être ce qu'ils sont. Si Thersite vécut, il se peut qu'un jour, par hasard, il ait eu du courage ; mais il ne faut pas qu'on le dise ! car Thersite cesserait d'être le

Lâche. Un roman de chevalerie, — c'est *Fier-à-Bras*, je pense — raconte qu'une fois Roland refusa de se battre : quand même cela serait vrai, ce ne serait pas vrai puisque Roland est celui qui est toujours prêt à la bataille. Ne montrons jamais Caligula hésitant, ne fût-ce qu'une seconde, à faire tomber une tête, ni Don Juan ayant pitié d'Elvire, ni Harpagon donnant un sou à un pauvre, ni Chérubin en cheveux blancs. Il y a quelque facilité coupable, si l'on use de Caractères dès longtemps fixés, à exciter la surprise, ou l'intérêt, par l'antithèse de les démentir. S'il nous faut tel ou tel personnage, cherchons-le tel qu'il nous le faut, ou, ne le trouvant pas, inventons-le, mais ne changeons rien au Définitif. Cette loi, sur laquelle rien ne saurait prévaloir, que Tartuffe n'est pas sincère et que Torquemada n'a aucune ressemblance avec l'abbé Constantin. Dans un mélodrame, qui est le plus beau des mélodrames, — c'est *Lucrèce Borgia* que je veux dire, — Victor Hugo, en son immense pitié, a mis au cœur de la plus abjecte des femmes l'auguste amour maternel, joie, supplice et rédemption. Lui, à qui, à cause du génie, tout était permis, a-t-il eu raison, lorsqu'il fit de l'immonde Lucrèce incestueuse une bonne mère éperdue ? non, je ne le crois pas ; et j'osai le dire un jour, en tremblant, à celui qui était, et qui est demeuré et ne cessera jamais d'être ma religion, mon culte, ma foi. Il daigna me répondre que de la mère au fils, à cause de la bestialité divine de la femme, subsiste, même après les longs abandons, et les vices, et la crapule des forfaits antinaturels, des nœuds que rien ne saurait rompre ; l'enfant, même grandi, même lointain, même en apparence oublié, de-

meure toujours les entrailles de celle qui l'enfanta ; et il me citait cette parole de son ami l'auguste poète Leconte de Lisle : « Eût-on quatre-vingt-dix ans, on n'est pas détaché encore du ventre générateur, et ce n'est pas vrai que l'on coupe le cordon ombilical. » N'importe, il me resta impossible de croire que la maîtresse de son père pût être, vraiment, la mère de son fils. Et combien plus invraisemblable encore que la rédemption par la maternité, nous apparaît la rédemption par la paternité; car, ici, l'instinct charnel, réellement, n'existe pas. L'amour du père pour le fils est bien plutôt une volonté intellectuelle, un devoir consenti, presque un choix, qu'une nécessité physique.

C'est pourquoi Pierre d'Arezzo, tout à coup bon père, m'apparaît, comme je l'ai dit, absurde.

L'Arétin !

Voyez.

Les gondoles armoriées où frissonnent des drapeaux princiers glissent, sur le Grand Canal, vers l'escalier de marbre blanc que le soleil dore à travers la tenture de soie rouge rayée d'argent et d'azur. Voici que viennent les ambassadeurs des rois, et les évêques, et la pourpre des robes cardinalices, vers l'homme étonnant, vers l'homme effrayant, vers le divin Arétin, fléau des rois. La mémoire d'Attila s'enorgueillit de ce nom, *Flagitium Dei ;* mais Attila était le fléau dans la main du Seigneur, tandis que Pierre d'Arezzo, le fils de la courtisane peinte à demi-nue aux fresques de l'église, et chez qui, tout enfantelet encore, il emmenait, filial entremetteur, les voyageurs acheteurs de caresses, avait dans sa propre main la lanière sonnante et claquante à la

nuque et aux reins des rois. Et les hommages de toute la terre montaient les marches entre les fresques de l'escalier ! Non point six, comme l'a dit à tort Philarète Chasles, mais quarante, les Arétines, dans la vaste salle décorée de tableaux et de bustes, parmi les riches hommes venus de l'Orient, rois Mages d'un dieu infâme, parmi les peintres, parmi les poètes, parmi les pages ivres du parfum des coupes qu'ils offraient, des roses mêlées au vin, parmi les sons des harpicordes et le murmure des flatteries, brodaient, chantaient, dansaient, toutes du même habit vêtues, les bras nus, les seins hors des étoffes, folles, tendres, impudiques, et si belles en l'uniforme de la prostitution consentie et la discipline de la débauche. Enfin, l'Arétin, tout de pourpre et d'or, le vaste chapeau rouge sur la coiffe presque turque, daignait apparaître ; et, devant la lenteur de sa marche — ses douze secrétaires, dans la chambre voisine, attendant, la plume levée, — s'agenouillaient les respects de tous les trônes et de toutes les églises. Un cardinal offrait à Marietta Dal'Oro de petites mulles de soie soutachées de perles en disant : « Si petites qu'elles soient, divine amie du divin Arétin, vous pourrez, dans une seule, mettre vos deux pieds. » Charles Quint par les mains d'un émissaire spécial, offrait un lourd collier d'or, et François premier, envoyait une chaîne aussi, présent plus magnifique encore, mais qui, par une subtile et méprisante raillerie, était fait de cent petites langues d'or, et, dans un médaillon pendant au bas, avait ces mots gravés : *Linqua ejus loquetur mendacium.* Cependant, fendant la foule, les courriers de l'Arétin, descendaient l'escalier, montaient en

gondole et se répandaient vers les proches ou lointaines contrées, emportant les pages nouvelles du maître : insultes, louanges, outrages, apothéoses, gloires, ignominies, et, parfois, justes satires, vengeresses ! Car Pierre d'Arezzo tenait le monde sous la terreur de sa parole. Ce serait une parfaite erreur de croire qu'il dut son empire à la saleté de quelques poèmes ou à l'ordure de quelques dialogues. Il est prouvé que la *Courtisane errante* n'est pas de lui, mais de Lorenzo Veniero, son secrétaire d'ailleurs, et son ami. S'il écrivit d'obscènes sonnets sous les dessins de Jules Romain (à ce propos, pourquoi, ces ordures, les reproche-t-on à Pierre l'Arétin toujours et à Jules Romain jamais ?) il dictait d'un beau style des lettres sans nombre, écrivait des comédies, improvisait une tragédie peu différente d'un chef-d'œuvre, et mettait en tête des ignobles « ragionamenti » une étonnante préface où, dédiant son œuvre à sa guenuche préférée, il confrontait à la race humaine la race simiesque, préférant impudemment celle-ci. Non, quelques pages libertines ne suffirent pas à établir et à maintenir la gloire de Pierre d'Arezzo. Bien plus que malpropre, il fut redoutable. Cet ami de Jean de Médicis, de ce Grand-Diable qui, une heure avant de rendre l'âme, jonglait, amputé, avec sa jambe morte, mêla la grandeur à l'infamie et, calomniateur parfois utile, il fut la première incarnation de la presse vénale et dénonciatrice. Les admirations craintives lui faisaient un cortège, des papes le baisaient au front, Michel-Ange lui écrivait, Titien l'aimait. Arioste, à la fin de son poème, imaginant la foule des génies accourue vers l'arrivée de son glorieux navire, s'écriait : « *Ecce il fla-*

*gello de principi, il divin Pierro Aretino !* » Il est vrai que, dans le même poème, Arioste avait vanté l'impeccable vertu et la pudeur de Lucrèce Borgia, duchesse de Ferrare. Certes, oui. Pierre d'Arezzo fut abominablement obscène, son érotisme se hasarde au-delà des plus extrêmes crapules ; il avait des filles qui, non pour le plaisir, mais pour l'argent, dormaient avec qui voulait : il se réjouissait et se tordait de rire — jusqu'à tomber, selon une anecdote peu prouvée, la nuque aux dalles de marbre, — des bons tours qu'elles avaient joué à leurs amants d'une fois ; mais, tout de même il triomphait ! Si, au regard de l'éternelle morale, il est méprisable et abject et digne des crachats de tous les honnêtes gens, à l'heure où il habitait un palais sur le Grand Canal il était tenu pour sublime ; car en ce temps-là, en Italie, des honnêtes gens, il n'y en avait pas !

Or, c'est à cet homme universellement congratulé d'une abjection dont lui-même s'enorgueillissait, que M. Henri de Bornier prête les sentiments doux, bénins, purs, naïfs, de l'Arlequin bon mari et bon père dans la comédie de Florian.

Il a tort.

Mais où il a raison, et d'une magnifique manière, — si nous oublions qu'il s'agit de Pierre d'Arezzo — c'est lorsqu'il confronte au père infâme le fils plus infâme encore, ressemblance vivante de la détestable œuvre paternelle. L'Arétin a cru ne faire que de monstrueux livres ; il a fait un enfant, monstrueux aussi, frère de ces livres, et il voit vivre, épouvanté, son âme en cette ordure filiale. Il n'a pas seulement engendré Orfinio avec le sang de ses veines, il l'a fait de ses

mauvais songes, de ses dégoûtants désirs, de ses ambitions de sales ruts et de sales lucres. Logique et inexorable châtiment ! ce sont les bassesses, les vilenies, les fanges de son esprit, qui, dans Orfinio, deviennent la débauche, le viol, le mépris de la famille, le mépris de la gloire, et la patrie trahie pour de l'argent. De sorte qu'enfin, lorsque Pierre d'Arezzo tue son fils pour qu'il ne livre pas Venise à l'Infidèle, c'est sa propre âme qu'il poignarde : infanticide, il est, justement et terriblement, suicide !

A dessein, je ne m'attarderai pas à conter l'affabulation, d'ailleurs assez chétive et médiocre, du drame ; il serait exagéré d'attribuer beaucoup d'importance à la vertueuse et dolente Angela-Sirèna, qui a recueilli le fils de l'Arétin ; à l'ingénue, à la si ingénue Stellina, en qui Orfinio aurait pu trouver l'épouse aimable et calmante ; à la maternelle courtisane Camilla, un peu inutile peut-être, un peu gênante même, par ce qu'elle ajoute de trop naturel atavisme à l'intellectuel héritage de honte dont son fils est chargé, et même à la scène — très belle invention cependant — où le chevalier Bayard soufflette d'une sereine et brutale injure Pierre d'Arezzo étonné un instant à cause de la vertu. Tout s'efface devant la presque sublime mise en présence du fils et du père, de l'œuvre criminelle et de l'auteur châtié. Cela, je le répète, est si beau, si grand et si juste, que le *Fils de l'Arétin* serait certainement un chef-d'œuvre, si M. Henri de Bornier était un bon poète.

Il n'est pas un bon poète.

Je conjure ceux qui me lisent de croire que je n'ai pas écrit cette parole en le parti-pris de la sorte de poésie à laquelle quelques-uns et moi

avons voué notre vie. Je me sens parfaitement capable d'approuver, d'admirer même des vers différents de ceux que je préfère; en réalité, il n'y a pas d'école, il n'y a pas de système; mais ce qui est impossible, à quelque point de vue que l'on se place, c'est que la poésie, même la poésie dramatique, soit dépourvue de rythme, d'images, de force, de grâce, d'éclat, de passion et de joie. J'éprouve pour le très probe et très digne auteur tragique qu'est M. Henri de Bornier, la plus respectueuse estime; son labeur lent et grave est un noble exemple au milieu des productions hâtives, des œuvres non réfléchies, et de tout le va-comme-je-te-pousse de la littérature courante; et ceux dont il est l'ami ont le droit d'être fiers. Mais, sincèrement, je pense que le Vers lui fut refusé; non seulement il n'a pas dans la main le Sceptre d'or du Rythme — selon l'expression de Balzac — non seulement ne lui furent pas octroyés la passion lyrique, l'abondance des images ni l'amusement des trouvailles pittoresques, mais, en outre, sa prose mal versifiée hésite, languit, ne dit qu'en trop se répandant ce qu'elle veut dire, cherche en vain le mot propre. Dans *la Fille de Roland*, l'imitation, offerte, de Pierre Corneille donnait aux distiques, où les hémistiches s'équilibraient antithèthiquement, quelque semblance de noblesse; mais, dans *le Fils de l'Arètin*, où, ne pouvant plus avoir recours aux facilités héroïques du patriotisme, M. Henri de Bornier aurait dû déployer tant de libre passion et d'emporté lyrisme, la pénurie poétique s'avoue incontestablement. Cela est très fâcheux.

M. Le Bargy qui, d'ordinaire, ne me satisfait qu'à demi, a remporté ce soir, dans le rôle d'Or-

finio, un très grand et très légitime succès. Ce rôle dur, brutal, secoué, amer, acerbe, lui sied parfaitement. La parole est nette, le geste sûr, le regard direct ; et il a eu, en de brefs cris, des outrages vraiment poignants au déshonneur paternel ; voilà une très belle soirée pour ce jeune comédien. Tout le seizième siècle italien, joyeux, gracieux, élégant, imprudent et féroce aussi, renaît dans la féline et si hautainement maniérée attitude de M. Mounet-Sully, pareil à un Titien ! Ensuite, d'Arétin repenti, d'Arétin si honnêtement paternel, il a fait ce qu'on en pouvait faire, c'est-à-dire : pas grand'chose. Il a bien fallu qu'il cessât d'être ce qu'il fut, comme le personnage lui-même. Mais, au dernier acte, le grand artiste s'est évadé de la contrainte de naguère, et, dès la passion, il a eu tout son génie. Vous devinez bien que Paul Mounet a fait noblement sonner les imprécations chevaleresques de Bayard ; que Mlle Reichenberg a exquisement sussuré les vers de l'ingénue Stellina, et que Mme Blanche Pierson, encore qu'un peu trop Parisienne, a été une très élégante courtisane et une très émouvante mère — pourtant les vers la gênent un peu, même les mauvais vers. M. Leloir a remarquablement composé et solidement tenu, très volontaire artiste, le rôle de Franco. Il est inutile de dire que par le pittoresque des décors et la splendeur ingénieuse des costumes, la Comédie-Française a fait son devoir. Mais un des plus exquis délices de la soirée, ç'a été la scène où, d'une rose prise au corsage d'une fort belle personne, dont il est fâcheux que le programme taise le nom, l'Arétin, nonchalant en sa pourpre, frôle les seins de l'Arétine Agnèse. Oh ! l'adorable ta-

bleau ! Demain, la gorge de Mlle Thomsen sera l'entretien de tout Paris et du monde.

---

**MM. Maurice Ordonneau et Albin Valabrègue.**

DURAND ET DURAND

Comédie-vaudeville en trois actes.

*Théâtre Cluny* (2 décembre).

Parmi la très gaie et très sûre troupe du théâtre Cluny, M. Hamilton et Mlle Norcy ont fait joyeusement triompher cette amusante pièce, où quelques scènes sont vraiment plaisantes jusqu'à l'excès. M. Marx a été bien avisé de mettre *Durand et Durand* sur son affiche, entre l'insuccès d'hier et le succès de demain.

---

**M. Jean Lorrain**

LE CONTE DU BOHÉMIEN

Décors lumineux de M. Andhré des Gachons.

*Théâtre Minuscule* (3 décembre).

Dans la petite salle obscure où l'ombre frôle de frissons de volupté les épaules éteintes des femmes, la planchette va et vient dans le mur tout noir, montrant, cachant, faisant voir encore et voilant vite des lointains mystérieux de lumière et de couleur, océans pénétrés de soleil, forêts

aux infinis automnes, aurores, midis rayonnants, crépuscules des délicieux soirs de rêve ! et c'est dans les ténèbres, comme le guichet de l'Idéal. Après le *Prince naïf*, légende aux aimables allégories, que dépare quelque emphase de style, le mur s'est illuminé d'un adorable conte de M. Jean Lorrain. Ah ! le délicieux tour de Bohême ! et, cette prose, qui chante sur les chemins, c'est des vers épars dans une mélodie comme wagnérienne. Même en ce journal qu'il honore de sa collaboration, il faut le dire : M. Jean Lorrain est un des plus exquis artistes de ce temps. Maniéré, bizarre, raffiné jusqu'au mauvais goût, et enragé de modernité jusqu'à la nouvelle à la main, euphuiste des thés de cinq heures dans les boudoirs galants, (mais les fenêtres de ces boudoirs-là, où s'accoude la mélancolie, s'ouvrent sur les effarants abîmes du songe), il a reçu le don si rare d'entraîner les âmes, par un mot, par un signe de phrase pourrait-on dire, vers les troublantes chimères des cieux voilés, où se pose et se berce, lambeau d'un triste arc-en-ciel, l'âme de Charles Baudelaire, ou de Villiers de l'Isle-Adam, ou de Jean-Paul Richter. Certes, quelque paresse s'avoue en la négligence de ses poèmes ; mais elle s'excuse d'un air de le faire exprès. D'ailleurs, il se précise, magistralement, dès qu'il veut ; et, voyageur, il a eu, devant les contrées brûlées de soleil, des nettetés de vision, des justesses de verbe, que seul avait eues avant lui le parfait Théophile Gautier. N'est-ce pas la voix de Mlle Mellot qui, de l'autre côté du mur, disait la prose mélodieuse de Jean Lorrain ? Invisible oiseau parmi les paysages de songe et de joie de M. Andhré des Gachons, elle a très bien chanté,

cette voix ; et le charme du conte se perpétue avec elle, dans notre souvenir, comme une plainte très douce...

**MM. Grenet Dancourt et Gaston Pollonais**

JOUR DE DIVORCE

Comédie en un acte.

---

**M. Pierre Valdagne**

LA BLAGUE

Comédie en trois actes.

*Théâtre de l'Odéon* (1 décembre).

Fort joliment joué par M. Amaury et très bellement par Mlle Marsa, le petit acte — *Jour de divorce* — de MM. Grenet-Dancourt et Gaston Pollonnais n'a pas déplu. A peine démariés, Mme Jane de Bernay et M. Paul de Bernay se reprennent à s'aimer le plus tendrement du monde, et se remarient, incontinent, au grand dépit du cousin René lequel, d'ailleurs, épousera une délicieuse veuve, Adeline de Marsac, jouée par Mme Béry ; consolation qui, pour n'être pas mince, n'en est pas moins charmante. Vous voyez qu'elle n'offre rien de bien stupéfiant, cette piécette, ni de bien neuf ; même elle a paru — en dépit du divorce, modernité, — comme qui dirait vieillotte. Non pas rococo, oh ! non, mais un peu coco. J'ai pensé aux sages proverbes de Théodore Leclerc.

D'ailleurs, elle est adroitement faite, pétillante d'esprit, gaie, tout à fait morale, presque toujours amusante et parfaitement inutile.

Il y a eu quelque modération dans les applaudissements qui ont accueilli *la Blague*, comédie en trois actes. Je le regrette. C'est l'œuvre distinguée d'un très aimable esprit. Si vous ne les avez pas lues, lisez vite *les Variations sur le même air*, dans le délicieux volume où le peintre Lucien Métivet a mis sa jolie invention et l'élégance de sa fantaisie. Pourquoi la comédie de M. Pierre Valdagne a-t-elle moins réussi que son livre ? parce qu'elle est trop timorée, trop discrète. De là la retenue des applaudissements. Oui, ce qui lui manque, c'est l'excès. L'idée ne se généralise pas, se borne, se recroqueville à un cas particulier, médiocre, de même que l'action n'ose pas s'exaspérer en drame, ni la parole s'emporter jusqu'à la colère ou jusqu'à l'enthousiasme. Quelle belle occasion cependant d'acerbe satire et d'indignation vengeresse s'offrait à M. Pierre Valdagne ! Il y a la Blague ardente, passionnée, féroce, parfois utile, l'impudente comédie outrageuse, la foudre du lyrisme farce, le pamphlet formidable, la Blague d'Aristophane, de Victor Hugo, de Henri Rochefort ; il y a la Blague abjecte, la Blague des envieux et des impuissants, salisseuse de tout ce qui est beau, pur, grand, ricaneuse au nez de la poésie, de l'honneur, de l'amour, négatrice et corruptrice ; de la première, il fallait user, durement, violemment, cruellement même, contre la triomphante bêtise et la veulerie des âmes, et l'inertie inamovible des préjugés, et tous les masques de vertu et de gloire ; l'autre, la vile, la sale, le blasphème drôle, le rire qui

bave, le bon mot pareil aux pustules crevées, il fallait nous la montrer, en l'énormité de son ignominieuse victoire, s'attaquant à tout ce qui est la suprême joie encore des mélancoliques vivants en les civilisations finissantes. Qu'il eût été effrayant de l'entendre bafouer les dernières chimères humaines ! Puis (car elle est moins dangereuse à ceux qu'elle atteint qu'à ceux qui la profèrent), quel effroi, quel salutaire effroi, c'eût été de voir à nu les cœurs, les esprits, les âmes que dévasta la Blague, en s'y intronisant. La Blague, c'est le Néant qui fait des calembours ; rien qui rigole ; le Nirvana aux five o'clock et aux tables de brasseries ; Bouddha-Forain ; Bouddha-Bruant. Certes, tout cela, avec bien d'autres choses encore, M. Pierre Valdagne a voulu le mettre, j'en suis sûr, dans son œuvre. Mais il n'est pas allé jusqu'au bout de sa volonté. Il s'est attardé, devant l'énorme, à la minutie. Par impossibilité de faire plus grand ? je ne le crois pas. Plutôt par une crainte de se rendre ridicule. Villiers de l'Isle-Adam répétait souvent ce vers : « Il faut être sublime avec discrétion. » Je pense que M. Pierre Valdagne n'a pas osé les idées générales et les grandiloquences qu'exigeait la réalisation totale de sa pensée ! L'auteur de *la Blague* a eu peur d'être blagué.

Industriel, et mondain, M. Henri de Vquvant est l'amant de Mme Louise Seporet, femme d'un spéculateur intelligent, riche et malpropre. L'amant? oui, peut-être, quelquefois, quand ça se trouve. N'est-ce pas, puisqu'on s'aime, il faut bien s'aimer, de temps en temps? Ce sont ces sortes d'amour que symbolise, au deuxième acte de la pièce de M. Maurice Donnay, le lit, le vaste

lit, le beau lit de dentelles, le lit aux deux oreillers, où pas plus le jeune amant que le vieux ne renverse la femme qu'il adore ! Or, M. Henri de Vouvant, c'est le Blagueur. Il ne blague pas assez. Ah ! non, par exemple ! et ni la famille, ni la patrie, ni la vertu, ni l'amour, n'ont trop à se plaindre de sa gouaillerie : il les ménage. C'est de ce défaut d'excès que je parlais tout à l'heure. En face de cet homme d'esprit, — qui devait venir chez Tortoni, tous les soirs, quand il y avait un Tortoni, — il y a un artiste, un peintre, âme ardente, sincère, qui ne blague pas, M. Fanga; lui aussi, il a pour maîtresse une femme mariée, mais il est jaloux du mari, mais il aspire à l'heure où celle qu'il aime n'appartiendra qu'à lui seul. A la bonne heure. Voilà quelqu'un qui veut ce qu'il désire, qui sent ce qu'il éprouve... Eh ! bien, non, autant M. de Vouvant est un blagueur qui blague peu, autant Fanga est un sincère qui n'a pas assez l'air de l'être. Comment ! à ces dédaigneux de l'art, lui qui est un artiste, à ces fanfarons d'insensibilité, lui qui aime, il ne trouve rien autre chose à dire que de brèves paroles dont la banalité étonne ? Pas même une tirade ? Ah ! qu'il devrait être sublime, indiscrètement ! Sans doute, comme l'auteur, il a peur d'être blagué. Les événements se précipitent, peu nombreux. L'usine de l'industriel mondain brûle. Il n'hésite pas à se jeter dans le feu pour sauver une vieille femme. Nous avions le bourru bienfaisant, nous avons le blagueur sauveteur. Pourtant je ne crois pas que M. Pierre Valdagne ait eu pour unique ambition de nous donner à entendre que c'est des braves gens tout de même, au fond, les sceptiques,

les affecteurs d'indifférence. Blessé, M. de Vouvant est soigné par Mme Louise Seporet; mais, s'il évite la mort, il n'évite pas le désastre financier. Le voilà misérable, malheureux, résolu à l'exil. Alors Louise l'aime. Cela, c'est une observation très juste. Même la moins tendre des femmes s'attendrit à soigner qui souffre ; nos amies n'ont pas l'horreur des plaies, si elles les pansent; elles ne nous en veulent pas de nos infirmités, n'y perdent pas l'illusion ; Tackeray a dit : « C'est extraordinaire ce qu'un homme peut faire devant une femme, sans cesser d'être un ange pour elle. » Et les deux amants se rejoindront en Suède. Je la trouve fort intéressante, fort touchante, — la meilleure de la pièce, à coup sûr, — la scène où ces gens du monde, la coquette et le libertin, ces deux blagueurs, sont sur le point de s'aimer pour de vrai, et de devenir, ma foi, imprudents, et héroïques! Mais ça ne dure pas, ces beautés morales. Le mari de Louise, dans une spéculation où la probité n'a rien à voir, a gagné une fortune à M. de Vouvant. Allons, puisqu'on a de de l'argent, il faut être raisonnable. Plus de fuite! plus d'exil! On laissera la Suède et la Norwège à Ibsen; et ce sera la vie de naguère, la vie accoutumée, la vie de tout le monde; les deux amants, — amants? oui, quelquefois... — seront heureux, à leur manière. Soit. Je hais ce dénouement, mais je ne conteste pas à M. Pierre Valdagne le droit de l'avoir voulu et réalisé. Il pense que la vie est telle, et il le dit? A la bonne heure. J'accorde même qu'il y a une terrible justice en cette liaison continuée des deux faux amoureux désormais châtiés de leurs mensonges, et de leurs rires, par l'amer regret de la seule minute où ils

faillirent être sincères, Mais, ce que je ne saurais tolérer, c'est le malheur, offert comme un exemple, que l'auteur semble promettre au peintre Fanga et à sa loyale maîtresse, parce que, rompant les préjugés, ils se sont bravement jetés hors des conventions mondaines dans la liberté de l'amour. Ceci, je le reproche avec tristesse à M. Pierre Valdagne. Eh ! oui, parbleu, qui dit le contraire? les couples contempteurs des lois sociales, souffrent, repoussés, méprisés, montrés au doigt, et il y a la honte, et il y a le désastre, et il y a la misère, et il y a les insomnies en larmes. Mais n'importe, ils sont dignes d'envie, s'ils s'aiment véritablement, profondément, divinement, et toute la vaine joie des baisers pour rire, tout l'amusement des flirts sans danger, tout le bien-être des amours prudents, qui ne risquent rien, ne vaut pas même une de leurs douleurs !

La comédie de M. Pierre Valdagne a été jouée avec calme. Il me semble que M. Rameau, — qui fut si remarquable au théâtre de l'Œuvre, — ne trouve pas à l'Odéon les rôles qui conviennent à sa personnalité. Il est étrange que l'on fasse jouer à M. Monteux, premier prix de tragédie, des rôles de jeune homme bien mis ; la jaquette, ou la redingote, même de chez le bon faiseur, sied mal à Othello. M. Montbars, M. Jahan, ne sont pas mauvais du tout, et Mlle Béry n'a pas maigri depuis la première pièce. Mais il faut surtout louer Mme Suzanne Devoyod. Elle a composé son rôle avec une rare intelligence ; elle articule nettement, dit juste, a le geste élégant, caquète avec esprit, s'émeut avec tendresse ; j'aurais voulu un peu plus d'ardeur et d'emportement dans la scène où Louise Seporet est à

peu près convaincue de ce qu'elle dit. Mais sans doute Mme Devoyod, n'osait pas s'abandonner toute, prise, un peu, de peur, et le succès la rendra parfaite; il n'aura pas beaucoup à faire.

## MM. Paul Ferrier et Charles Clairville

### LE CAPITOLE

Opéra-comique en trois actes.

*Théâtre des Nouveautés* (5 décembre)

Eclats de rire, bravos, bis, bravos encore, bis toujours, enthousiasmes, triomphe! et ce succès, qui continuera durant de longs mois, — oui, qui continuera, probablement, — est justifié au-delà du nécessaire par l'ardente joie qui rayonne de Mlle Jane Pierny, plus belle que jamais, et dont la voix sonne clair et juste; par la farce extraordinaire de M. Germain, ineffable en consul couronné de lauriers d'or; par le comique fin de M. Tarride, artiste sûr, chanteur adroit; par la drôlerie de M. Guyon; par l'éblouissement de tant de belles et jeunes femmes; par l'imprévu d'un décor qui tourne de la plus amusante façon; par la merveille des costumes qui se mêlent et flambent comme un délicieux incendie de couleurs; et aussi par la pièce de MM. Paul Ferrier et Charles Clairville, et la musique de M. Serpette.

J'ai à peine le temps de raconter le scénario, car il se fait tard, et, à cause de la répétition générale à l'Odéon, nous n'avons pu assister à la répétition générale des Nouveautés.

La patricienne Mètella, épouse du consul Cornèlius Major vainqueur des Ligures, compte, parmi ses aïeules, l'auguste Lucrèce. Encore qu'elle adore le centurion Narcisse, elle se gardera bien de lui céder. Elle restera digne de l'aïeule! Mais Narcisse, qu'elle n'avait pas autorisé à demeurer dans la maison, est surpris par le retour nocturne du mari. Comment celui-ci ne croirait-il pas qu'il est trompé? Et, certes, par le poignard de Lucrèce, il châtierait l'épouse infidèle, et, par le poison, le traître centurion. Mais il tient, ce vainqueur, à monter au Capitole; et il craint que la Commission des Triomphes hésite à y admettre un consul convaincu de cocuage. Il cachera le malheur conjugal dont il se croit frappé et retardera sa vengeance. D'où une situation assez plaisante. Il couvre d'éloges, de dignités, de grades, à haute voix, devant le monde, ce Narcisse que, à voix basse, il injurie abominablement; et, dès qu'on entre, il caresse cette Mètella qu'il allait battre. La belle jeune femme s'ennuie de ces fausses tendresses et de ces menaces. C'est contrariant d'être punie d'une faute que l'on n'a pas commise! et, ma foi, le centurion, devenu chef des légions, est si beau en son uniforme de pourpre et de lames d'acier, qu'on la surprend lui envoyant un baiser! Tout-Rome, le Tout-Rome des premières représentations de Plaute, (on ne s'attendait pas à voir Plautus en cette affaire), sait bientôt l'amour de Mètella pour Narcisse; et le consul Cornélius Major, — « Tu quoque! » — ne montera pas au Capitole. N'ayant plus de mènagements à garder, il ne manquerait de se venger sur l'heure, s'il n'était obligé de reprendre les armes contre les Ligures tout à coup revenus.

Pendant son absence, que font les amants? Ils s'aiment, et ils ont bien raison; c'est ce qu'il y a de mieux à faire ici-bas. Complaisamment tourne un mur qui nous cache le lit d'or et de molles fourrures, où se mêlent leurs lèvres; et, quand le mur retourne à sa place, le mari « peut revenir ». Il ne revient pas assez tôt pour que les amants, après les très rapides caresses, ne puissent connaître les plus lentes et répétées et définitives délices de toute une nuit d'extase; et le matin, après l'ombre pleine de soupirs tendres qui ne se plaignaient point, n'est pas moins propice à des délices encore. En poète qu'il est, Plaute pense qu'il serait absurde et atroce que d'aussi fervents amoureux fussent privés de la vie dont ils font un aussi bon emploi. Il imagine, pour abuser Cornélius Major et pour sauver Narcisse et Métella, une « ficelle » dont feront fréquemment usage les futurs vaudevilles. Caché dans un puits sans eau sur le conseil de Plaute, Cornélius surprend les paroles de ceux qu'il crut coupables, — paroles (en vers, s'il vous plaît), que leur fit apprendre par cœur le bon poète; et, de ces paroles, il résulte qu'il n'a jamais été trompé ! Alors, réconciliation, embrassade et chœur final qui monte au Capitole, au pas redoublé !

Ce qui m'a surtout paru plaire au public dans la pièce de MM. Paul Ferrier et Charles Clairville, c'est une certaine réserve dans la parodie et quelque distinction dans la bouffonnerie ; évidemment, *le Capitole* procède de toutes les opérettes d'antan, qui bafouaient l'antiquité grecque ou latine ; mais, ici, la « blague » veut être moins grossière, évite, presque, le calembour,

use sans doute de l'anachronisme plaisant, mais avec quelque réserve, prévoit des vaudevilles qui ne seront joués que dans plus de vingt siècles, hasarde même une allusion à M. Sarcey, mais, enfin, ne fait pas passer des tramways électriques sur la Voie Appienne. De même, la musique de M. Gaston Serpette ne manque point de quelque dignité, de quelque pruderie. Il va sans dire qu'elle ne renonce pas aux chœurs d'orphéon tout à coup chatouillés de rythmes de bastringues ; mais, évidemment, elle se hausse à montrer quelque science, elle se plaît en des romances où la grâce n'est pas sans prétention. Eh bien, c'est, justement, cette distinction dans la scénario, et cette recherche dans la musique, qui, dans l'opérette des Nouveautés, m'ont plus d'une fois choqué. Certes, il faut féliciter les auteurs de cette condescendance — même de loin encore — à l'ambition d'art supérieur qui est le propre du temps actuel. N'importe, c'est ma conviction que, pour être tout à fait drôle, la farce doit être tout à fait la farce, la farce exubérante, la farce excessive ; et que la musique court le risque de ne plus nous faire rire si elle veut cesser d'être la musiquette. Mais c'est là une pensée qu'il faudrait développer avec un soin qui, ce soir, ne m'est pas permis ; et, d'ailleurs, puisque le public a paru content, je veux bien l'être aussi, tout à fait.

---

## Kalidaça

### L'ANNEAU DE ÇAKUNTALA

**Comédie héroïque traduite par M. A. Ferdinand Hérold.**

*Théâtre de l'Œuvre* (10 décembre).

Sœur, fleurie aussi, du Clair-de-Lune-des-Bois, fiancée du Manquier royal, quelle gloire est la vôtre, petite Çakuntala ! En l'Adi-Narva de l'immémorial poème issu, peut-être, de Viaçâ, solitaire illustre, vous naquîtes, parmi des généalogies princières, de Ménakâ, aspara tentatrice, et de l'auguste Mouni Viçvamitra, de qui l'austérité inquiétait des dèvas célestes ; puis, le poète Kalidaça (en quel temps? on ne sait pas au juste ; peut-être un siècle avant, peut-être des siècles après que, bientôt mère de Jésus, la vierge Myriem eût été chastement fécondée par la divine colombe, comme le fut Mahamaya, bientôt mère de Cakya-Mouni, par un petit éléphant blanc), puis le poète Kalidaça, de la légende où vous étiez un peu rude et sauvage, et sans vaine parure, fit un drame délicieusement maniéré et si subtilement tendre qui n'a pas quitté la mémoire des hommes. Grâce à l'anglais William Jones, vous vîntes en France, femme de roi, toute rose, au temps où une autre royale épouse allait y mourir, toute rouge. Gœthe se prit d'amour pour vous ! Des savants, avec des mains un peu lourdes, touchèrent à votre tunique de fragile écorce. Théophile Gautier, sur des rythmes d'Ernest Reyer,

vous fit danser exquisement, Çakuntala-Grisi! et maintenant voici, grâce à la poétique prose de M. Ferdinand Hérold, que votre antique immortalité, comme une primevère, refleurit, fiancée du Manquier royal, sœur du Clair-de-Lune-des-Bois!

Le roi Duçhanla, fils de Pourou, chassant vers le saint Ermitage de Kanva, poursuit une gazelle sacrée. Ne semble-t-il pas que Richard Wagner n'avait pas tout à fait oublié ce début du drame hindou, lorsqu'il fit tomber le Cygne sous la flèche de Parsifal, dans la forêt de Montsalvat? Cependaut la seule gazelle blessée, non d'un fer brutal, mais d'une fleur de Kama, c'est Çakuntala, fille adoptive du solitaire, qui, avec Anuçya et Prijamvada, — Celle-qui-dit-des-paroles-aimables, — arrose les jasmins et les mandhavis, tandis que le kolila rossignole, en chantant comme lui. Entre les feuillages, le royal chasseur guette les trois enfants bavardes, mais il n'entend guère que la voix de Çakuntala avouant son âme exquisement nubile. Et voyez comme le Destin a peu d'imagination! Plus d'une fois, quand on croit qu'il invente, il ne fait qu'imiter les poèmes et les pièces de théâtre. Le roi Douçhanta, écoutant, sans être vu, dans le bosquet de lianes, Çakuntala qui ne cache rien de son rêve à ses deux amies, n'est-ce pas le roi Louis XIV, derrière la statue de Diane, surprenant, parmi les branches, le secret de Louise de la Vallière qui se croit seule avec Mlle de Chennerault et Mlle de Pons? La ressemblance va plus avant, car bientôt Çakuntala se retirera chez les Solitaires, comme La Vallière chez les Carmélites. Puisque la jardinière du bois fleuri est la fille d'une Apsara, il n'y a aucun obstacle à ce qu'elle soit épousée par le fils de

Pourou. Noces secrètes, noces adorables ! et bientôt la jeune femme, en qui commence de vivre l'enfant du premier baiser, rejoindra dans l'illustre palais des maitres du monde, son conjugal seigneur qui la préfèrera à toutes ses autres femmes. Mais la pauvre amoureuse, tandis qu'elle s'isolait et se répandait toute en le souvenir de l'absent, n'a pas entendu l'ascète Durvasas, saint vagabond farouche, qui demandait l'hospitalité. La malédiction de l'ascète tombe sur elle : l'époux ne reconnaitra pas l'épouse, à moins qu'elle ne lui montre l'anneau de pierreries qu'il lui mit au doigt. En effet, lorsqu'elle arrive dans le palais, en ses voiles blancs, pareille à un lotus vêtu de la buée du matin, il ne la devine pas derrière la légère transparence, et, même dévoilée, il ignore qui elle est, pourtant la trouvant si belle ! Ici encore, une vague analogie avec le plus mystérieux symbole de l'œuvre Wagnérienne ne se laisse-t-elle pas entrevoir ? Il semble qu'il y ait, çà et là, dans l'univers de la pensée, quelques points élevés, — sortes de cimes de partout visibles, mâts de navires offerts aux hirondelles, — où sont obligées de se poser, d'où qu'elles viennent, où qu'elles aillent, quel que soit le vent qui les pousse, les ailes de tous les rêves humains ! Il faudra donc que Çakuntala, qui aurait bien voulu être reconnue sans preuve, montre à Duçhanta l'anneau du doigt nuptial... Hélas ! elle l'a perdu, cet anneau; il lui a glissé de la main dans le lac sacré où elle se baigna, selon les rites; et voici que, bientôt mère, elle n'est pas épouse. Lorsque l'anneau, que trouva un pêcheur, a rendu la mémoire au roi, elle est déjà partie. Comme Geneviève de Brabant, elle habite avec son fils

grandi dans la solitude lointaine où les anachorètes, par la prière, les macérations et le mépris de la vie, se rendent dignes du doux néant! Et le roi, repentant de son involontaire erreur, l'y retrouve enfin; ce sera, bien mérité par tant de traverses, le continu bonheur de l'hymen jusqu'à l'heure meilleure encore du Rien qui vaut mieux que Tout. Aucun conte n'est plus joli! et son charme s'ennoblit de l'éternelle mélancolie de vivre. Certes, Kalidaça ne fut pas un poète simple ; outre que sa comédie abonde en adresses qui ressemblent fort aux ficelles du théâtre où quelques auteurs modernes s'attardent encore; il se plaît aux sentiments raffinés, aux subtilités de langage, aux ingéniosités plutôt qu'à l'ingénuité — aux maniérismes des élégantes décadences. Nulle spontanéité de créateur primitif ! Sans croire que Kalidaça ait usé des tragédies de Sophocle, des comédies de Ménandre, fréquemment représentées dans le royaume grec de Bactriane, j'incline à l'avis de ceux qui le font vivre à une époque relativement peu éloignée. Civaïte, d'accord, et non pas boudhiste, — mais il se peut qu'il fût réactionnaire; hypothèse corroborée par certaines allusions non dépourvues de raillerie aux mounis sectateurs de Çakiamouni. Quoiqu'il en soit, malin ! On l'a fréquemment comparé à Ovide ; je pense qu'il faudrait descendre dans la littérature latine à plus près de nous pour trouver sa ressemblance. N'importe, c'est un adorable poète élégiaque ; et, presque toujours, cette soirée de l'Œuvre a été un enchantement. Les costumes, la décoration, le jeu des acteurs n'ont rien eu qui pût diminuer notre plaisir. C'est un grand éloge pour les comédiens et les comédiennes qui con-

coururent à la représentation, qu'on n'éprouve le besoin de nommer ni l'un d'eux, ni l'une d'elles; les acteurs n'ont pas été distincts du poème, et tout s'est fondu en l'unité mystérieuse d'un adorable songe.

Mais, cette justice rendue au théâtre de l'Œuvre, il sied de lui parler nettement et de l'avertir au moment où il semble dévier de la fonction qui doit être la sienne.

Anglaises ou hindoues, — grecques demain, — M. Lugné Poë joue trop de pièces anciennes. Les bibliothèques suffisent à notre culte pour les chefs-d'œuvre jamais ou rarement représentés, à notre curiosité vers les comédies ou les drames de singuliers génies injustement oubliés. En dépit de la généralité de son titre, il faut, si elle veut rendre les services que nous attendions d'elle, que l'Œuvre se désintéresse résolument du passé, ne s'inquiète que du présent, et prépare l'avenir. Son penchant, naguère proclamé, à l'internationalisme, n'a rien qui m'épouvante : j'approuvais M. Lugné Poë quand il promettait à la France, la Belgique, l'Allemagne, la Suède, la Hollande, et j'ai applaudi quand il essaya — non le premier, car le Théâtre-Libre a joué les *Revenants* et le *Canard sauvage* et le Vaudeville *la Maison de poupée* — de nous révéler la mystérieuse âme ingénue d'Ibsen. Il ne faut pas avoir peur de l'intrusion des génies étrangers; chaque race, bientôt, les nationalise en chefs-d'œuvre personnels. L'une des plus grandes âmes de France, Pierre Corneille, est toute faite d'Espagne; Gœthe, le grand Allemand, fut, dans Gœtz de Berlingughen, le fils bientôt révolté du grand Shakespeare. En attendant l'heure sublime des nations unifiées,

l'Art doit donner l'exemple de la pénétration mutuelle de la pensée. Donc, que le théâtre de l'Œuvre ne nous laisse pas ignorer ce que tente l'ambition intellectuelle des peuples qui nous environnent, à la bonne heure! Cela, je le veux! et je l'espère. Mais surtout qu'il regarde autour de lui, dans notre patrie, dans notre langue. Oh! la belle mission à remplir, et combien j'envie M. Lugné Poë d'avoir entre les mains les moyens de mettre au jour, de faire surgir, de faire triompher, s'il est possible, l'idéal nouveau — je veux dire ressemblant à du nouveau; car rien n'éclôt qui n'ait vingt mille ans! — de la jeunesse de France.

Quel que soit le jugement que l'on se croie en droit de porter sur les poètes qui, durant ces dix dernières années, tentèrent de rénover notre poésie, il est incontestable qu'un noble élan les emporte vers le rêve, vers de hautaines chimères, vers un mystère infini. En ce qui me concerne personnellement, j'ai le droit de m'en tenir à l'art dans lequel mon esprit est né et a grandi; c'est aussi mon fidèle devoir. Mais mes convictions les plus invétérées, mes plus inébranlables préférences n'obtiendront pas de moi la négation de ce qui m'est étranger ou inconnu. J'attends, et je jure que je m'efforce de comprendre. Or, parmi les jeunes hommes qui, selon leur droit, tentèrent, contre les miens et contre moi, une révolution intellectuelle, ne se bornent pas à écrire lyriquement des vers ou des proses rythmées, beaucoup d'entre eux ont l'ambition du théâtre où se matérialise l'idéal, où le rêve, dans le deux-et-deux-font-quatre de la scène, prouve qu'il a raison.

Que M. Antoine, à qui je pensais tout à l'heure, serve d'exemple à M. Lugné Poë.

Il se peut — et je n'y contredis pas — que M. Antoine, par l'exaspération d'une vanité d'abord légitime, se soit aliéné les complaisances de ceux qui, au commencement, le servirent ; il se peut qu'il ait donné lieu à de légitimes mécontentements ; mais, ces minuties oubliées, il faut dire que, par une volonté précise, par un acharné labeur, et surtout par un admirable hypnotisme du but où, à son heure, il devait tendre, il a rempli une mission dont lui tiendra compte l'histoire littéraire de ce siècle. Non sans excès, (l'excès est nécessaire), il a osé les tentatives de la génération qui était la sienne. Si on se place à un point de vue absolu, son seul tort fut d'accueillir, quelquefois, par une respectueuse condescendance, des ouvrages où s'attardait, s'emmêlait, s'embrouillait la seule ligne qu'il dût suivre ; en l'en remerciant je le blâme d'avoir joué le *Baiser*, de Théodore de Banville, le *Pain du Péché*, de Paul Arène, la *Femme de Tabarin*, de moi. Ça n'était pas son affaire. Et il le savait si bien, en dépit de ses apparentes politesses, que vite il se délivrait de nous qui n'avions que faire chez lui. Il ne voulait sincèrement que les seules œuvres qui, bonnes ou mauvaises, concouraient à la manifestation d'un actuel état d'esprit. Aujourd'hui, à vrai dire, il ne s'agit plus de cela. Non point que l'effort d'Antoine ait avorté, mais, au contraire parce qu'il a triomphé. C'est Antoine qu'il faut faire venir sur la scène parmi les acclamations quand on joue au Gymnase les *Demi-Vierges ;* au Vaudeville, *Viveurs;* à la Renaissance, *Amants;* au Théâtre-Français, les *Tenailles;* et ce sera une glorieuse première pour lui, *la Figurante,* demain, de

M. François de Curel. Mais il n'y a plus lieu d'exercer à la théorie les soldats devenus colonels, et M. Larochelle, continuateur du Théâtre-Libre, s'il tient à mériter les louanges et aussi les injures, — c'est à peu près la même chose — des personnes que l'art inquiète, doit trouver quelque voie nouvelle où se réaliseront les espoirs de jeunes esprits.

Cependant, ce que M. Antoine a été pour le théâtre appelé réaliste — que j'admire et honore sans l'aimer, (car j'ai bien le droit, ne les imposant à personne, d'avoir mes idées à moi,) et pour qui je combats), tant il est supérieur, en somme, à l'espèce de théâtre qui le précéda. — M. Lugné-Poë doit l'être pour les poètes récents. Tel est son devoir, telle est la loi à laquelle il faut qu'il obéisse sous peine que l'Œuvre ne ressemble désormais qu'aux minimes entreprises théâtrales fondées un soir de dessert par de jeunes hommes ébriolés de littérature. Il faut, que, continuant comme il commença, il joue, et joue encore, et joue toujours des comédies ou des drames ignorés, de poètes excessifs, de poètes subversifs (mais, socialistes, nous le sommes tous, et si vous croyez que ça nous gêne !) il faut, en un mot, — ce mot, je le dis encore, — que l'Œuvre soit pour les poètes ce que le Théâtre-Libre fut pour les réalistes et les modernistes, et que M. Lugné-Poë conduise M. Henri de Régnier à la Comédie Française, comme M. Antoine y conduisit M. Brieux et M. François de Curel.

Des objections un peu sérieuses ?

Il n'y en a pas.

Si M. Lugné-Poë me disait : « Je ne joue pas

d'œuvres nouvelles, parce qu'on ne m'en apporte pas qui soient dignes d'être représentées », je lui répondrais : « Vous vous trompez ! A nul être vivant, vous ne ferez croire que l'inspiration française soit tarie. N'avez-vous pas lu l'article récent où M. Henry Bauër, votre ami et le mien, reprochait, non sans justice — mais je reparlerai de cela — aux directeurs de l'Odéon de ne point jouer les œuvres nouvelles qui leur étaient offertes ? Vous voyez bien qu'il y en a ! Je vous assure qu'il y en a beaucoup. Essayez. Surtout ne choisissez pas. Votre opinion personnelle n'a rien à voir en cette affaire. Pensez-vous que M. Antoine aima toutes les pièces qu'il a mises en scène ? pas le moins du monde ! Il obéissait à un courant d'idées où que ce courant aboutît. Faites comme lui. Gardez-vous d'être à vous tout seul un comité de lecture. Dès que l'opinion des jeunes groupes vous désigne un poète, demandez-lui la pièce qu'il a faite, faites-lui en faire une s'il n'en a pas fait encore, et continuez ainsi, et n'ayez, dans un sens ni dans un autre, aucun parti pris. Oh ! surtout ! les manuscrits, ne les lisez pas ! Bornez-vous à mettre les pièces en scène, si les auteurs vous en furent recommandés par l'estime ambiante qui ne se trompe guère. Et attendez le hasard d'un chef-d'œuvre. Ce sont des choses qui arrivent. »

M. Lugné répondrait peut-être :

— Mais si je fais four ?

Eh bien, après ? Mais oui, vous ferez des fours, vous en ferez deux, vous en ferez trois, quatre, vingt ! Qu'est-ce que cela fait ? Pour parler plus nettement, qu'est-ce que cela vous fait ? Vous n'êtes pas un théâtre qui a besoin de compter,

pour éviter la faillite, sur les recettes de nombreux lendemains. Vous avez des abonnés (si vous n'en avez pas assez, essayez d'en avoir davantage par la curiosité d'œuvres nouvelles), vous avez des abonnés, dis-je, qui suffisent ou suffiront à payer les frais de vos représentations uniques; en ce cas, d'où naît votre souci du succès immédiat ? D'ailleurs, si vous croyez que vos souscripteurs vous sont reconnaissants de *Venise sauvée*, avant-hier, de *Çakuntala*, ce soir, et vous le seront de *Lysistrata*, demain, vous vous méprenez extraordinairement ! Croyez que l'imprévu leur sera plus amusant (ils riront quelquefois... Bah ! les poètes aiment fort à faire rire le public) que leurs souvenirs évoqués des classes de rhétorique et du Dictionnaire de la Conversation. Et songez donc, monsieur le directeur du Théâtre de l'Œuvre, quelle juste gloire ce serait pour vous si, après tant de houleuses et ricaneuses soirées, vous aviez découvert enfin quelque sublime poète qui ne ferait pas rire !

## M. Paul Meurice

FANFAN LA TULIPE

Drame en sept actes

*Théâtre de la Porte St-Martin* (17 décembre).

Je salue en Paul Meurice, robuste survivant d'une glorieuse race d'esprits, l'un des plus nobles littérateurs du XIX^e siècle. Quelle admirable vie, infatigablement dédiée à la foi en l'Idéal, à l'ef-

fort chaque jour plus acharné vers la Beauté, but suprême où convergent tous nos espoirs d'aboutissement! La Beauté, c'est le Nirvana des âmes-poètes. L'œuvre nombreuse de Paul Meurice, — tant de drames, tant de romans, — étonne par l'unité dans la diversité; il semble que, à travers tous les rêves, il n'ait eu qu'une pensée; si la Joie abonde dans ses livres les plus graves, — car la Joie est indispensable à l'art, ainsi que la Mélancolie, — la gravité de croire se révèle en ses plus frivoles pages. En outre, fils comme jumeaux de l'incomparable Père, Auguste Vacquerie et Paul Meurice donnèrent le long et ardent exemple du Respect; au risque de leur propre renommée, ils se dévouèrent éperdument, continûment, avec la ferveur désintéressée d'un prêtre qui dirait la messe pour rien, à une si rayonnante gloire que la leur aurait pu y pâlir, s'y disperser. Quoi de plus auguste et de plus touchant? S'ils ne l'avaient eue en leurs âmes, instinctive, les poètes naguère appelés Parnassiens auraient pu apprendre d'eux, sans rien renoncer de leurs chimères personnelles, l'humilité devant les maîtres; et qui vénéra, vaut d'être vénéré. Fraternelles âmes filiales, notre culte vous environne! Mais si Auguste Vacquerie n'est plus, — mort trop tôt, puisqu'il créait encore et longtemps encore aurait pu créer, — Paul Meurice, encore qu'attristé par le vide de sa main qui ne serre plus la chère main amicale, continue la vie d'intellectuel labeur. Accueilli parmi des hommes illustres dans les lettres et dans la politique, j'ai entendu tout récemment Paul Meurice lire un drame, un drame nouveau, en cinq actes, en vers. Bientôt octogénaire, Paul Meurice, — tous

ceux qui étaient là le pensent comme je le pense, — vient d'écrire son chef-d'œuvre. A moins que, demain, il ne fasse mieux encore. Allons, la probité littéraire, c'est, pour les esprits, la bonne hygiène. Après cinquante ans (l'adolescence !), les ironistes ne sont plus capables d'un calembour. Tant mieux, du reste.

Mais *Fanfan la Tulipe* est un drame jeune, fou, joli, tendre, passionné, et si gai, une de ces improvisations séduisantes, éblouissantes, où même un peu d'absurde ne messied pas, à la condition que l'absurde s'y excuse et s'y ennoblisse de poétique extravagance ! Ah, certes, les idées d'éternelle justice, la restitution, aux humbles qui n'ont rien, de ce qu'ont de trop les éternels heureux, n'en sont point absentes. Mais la sériosité du symbole (eh ! mon Dieu oui, du symbole, car on n'invente rien), s'enjolive et pétille de toutes les astragales flambantes de la fantaisie ; et ce n'est qu'après avoir souri, qu'il y aura lieu de penser.

Un drame de cape et d'épée ? oui, si vous voulez. Un drame comme ceux de Dumas père, alors ? Ah ! non, par exemple. Car il faut s'entendre. Nul plus que moi n'adore les fantasques épopées où celui à qui nous devons d'Artagnan, comme on doit Achille à Homère, fit luire en l'éclair qui crépite à la pointe des aventureuses épées, une étincelle de l'éternelle justice. Mais, admettre qu'il fut l'inventeur de l'Equité romanesque, du Droit plaisant, vous ne l'obtiendrez pas de moi. Ça, c'est l'immémorial et immortel atavisme de notre race ! Toujours nous avons voulu que, contre le pouvoir superbe, contre l'usurpation, se dressât, tout seul, quelque héros triomphant. Une seule épée qui défie

une multitude en armes, c'est, si l'épée a raison, si la multitude a tort, notre glorieuse chimère. A bien considérer les choses, la gaieté des Mousquetaires, c'est le rire du Gaulois qui triomphe ou meurt sur le champ de bataille. Triompher, mourir, c'est la même joie, après l'héroïsme. Les romans de chevalerie où s'estomira jadis toute l'âme française, ne diffèrent en presque rien des romanesqueries chevaleresques dont s'enthousiasma toute la France de naguère, dont la France s'exalte encore et s'exaltera toujours. Jusqu'à la fin de la langue que nous écrivons tous, — les uns bien, les autres mal, ces derniers sont les plus nombreux, — nous croirons qu'un seul homme, honnête et joyeux, peut vaincre les énormes armées mauvaises ! Qu'il s'agisse d'Enchanteurs ou de Cardinaux, d'Oriane ou de Mme de Pompadour, la médiocre différence ! Et c'est toujours l'éternel Lancelot du lac. De sorte que, Alexandre Dumas père n'ayant rien inventé, — ni imité, d'ailleurs, puisqu'il obéissait, inconsciemment, à la loi de sa race, — il n'y a aucune imitation à reprocher à ceux qui semblent lui ressembler. Ils ne sont ressemblants, comme lui-même, qu'à l'éternel instinct français ! et le succès qu'ils obtiennent est dû justement à ce que la foule ingénue retrouve en eux ses spontanées chimères, et s'en réjouit, et s'en enorgueillit ! Même lorsqu'il devient — hideusement — Rocambole ou quelque autre crapule amusante mettant à mal les gens de la préfecture de police, Galaor est toujours Galaor ! Rien ne diminuera notre national plaisir de la force brutale mise à la raison par l'adresse allègre, de Tous vaincus par Un ! Il faut n'avoir jamais lu le roman de Fier-à-Bras, ou de Floris et Blanchefler, pour

s'imaginer que Paul Meurice s'inspira d'Alexandre Dumas père.

Fanfan la Tulipe et Angélus sont deux enfants trouvés. Pourquoi, en pareil cas, dit-on : trouvés ? c'est perdus qu'il faudrait dire. Mais ils se trouvèrent, — et s'aimèrent. N'être rien, c'est un conseil de s'être tout. Et les voilà frères, pour la vie. L'un soldat, l'autre savant, que feront-ils, tout seuls ? Ils aimeront, le savant : une belle jeune fille noble ; le soldat ?... il ne sait pas : une petite bourgeoise à qui il offre les pommes de son panier normand. Il faut oser le dire : il n'y a pas, dans tout le théâtre contemporain, une scène plus exquise que celle où Fanfan la Tulipe offre ses pommes à la marquise de Pompadour, venue, sous une apparence de marchande parisienne, consulter Mme Bontemps, la tireuse de cartes. Oh ! que c'est peu de chose, et que c'est délicieux ! Donnez ce sujet-là à un auteur dramatique qui ne serait pas un poète... Le résultat ? hélas ! rien du tout. Mais, par la magie qu'il y a dans la conception poétique et qu'il y a dans le style, voici que cette « dînette » se hausse jusqu'à un charme incomparablement adorable. Et Adam la Tulipe s'éprend tout à fait, le pauvre, — tout à fait ? non, et c'est justement en l'hésitation de son sentiment que gît la justice de toute l'œuvre, — de la marquise Eve de Pompadour. Mais que d'autres aventures le troubleront ! Ruiné, allié avec le ministre Maurepas contre la favorite, — qui, d'avoir été philosophe, a gagné la complaisance des poètes, — le comte de Fitz-Onnal, pour s'assurer d'un héritage, a besoin d'un jeune homme sans famille à qui, momentanément (jusqu'à quelque aventure préméditée qui l'en débar-

rassera), il donnera le titre de marquis de la Tour-d'Avon. Justement Fanfan la Tulipe et Angelus, raccolés par Ramponneau, n'ont ni père, ni mère; et le soldat accepte de passer pour l'imaginaire marquis, en l'espérance qu'il conservera à son frère Angelus une femme que celui-ci adore. Faut-il que je parle nettement? Pourquoi donc pas? j'ai cette habitude de dire toute ma pensée. Eh bien, ce mic-mac-là me déplaît tout à fait. Il me semble que Paul Meurice aurait pu obtenir l'effet culminant de son drame par des moyens plus simples, moins habituels aux gens du métier théâtral. Mais l'effet est saisissant, poignant, admirable! Je ne connais pas de scènes plus angoissante que celle où Fanfan la Tulipe, chargé des haines de son frère Angelus et de Mme de Pompadour (mangeuse de pommes, à qui un pépin est resté) assume tous les périls, et, pour salaire de son dévouement, n'obtient que la haine méprisante de ceux qu'il adore. D'ailleurs, grâce à la vaillance de Fanfan, ou de Lancelot, ou de Galaor, ou de d'Artagnan, — je vous dis que c'est le même, — et aussi par la rusée prudence de Maurice de Saxe, sont vaincus à la fin, avec les ennemis de la France, ceux de la Favorite; et, après une délicieuse scène, récemment écrite, je crois, Fanfan la Tulipe, doucement et tendrement descendu des chimères, épousera Guillemette, bonne belle fille qui lui remplira bien le cœur, et le lit!

Oui, je le reconnais, des complications mélodramatiques gênent parfois les franches gaîtés charmeuses et les tendresses de ce drame. Qu'est-ce que cela fait? nous avons eu des indulgences moins justifiées. Et la joie éperdue de l'aventure

éclate, ne s'éteint pas, renaît plus vive, s'exaspère, s'enchante, en cette pièce qui, tout le long de la soirée, a été acclamée par l'enthousiasme du public. Pourquoi donc n'a-t-il point paru suranné, ce drame presque quadragénaire ? Pourquoi a-t-il semblé plus nouveau que tous les drames actuels où l'on essaye de rénover le théâtre ancien ? parce que, en même temps qu'œuvre de dramaturge, il est œuvre d'artiste ; et ce qui ne vieillit pas, c'est d'avoir bien écrit.

Des macrobites compareront M. Coquelin à Mélingue. Encore que très vieux, je ne suis pas assez vieux. Tout enfantelet, je vis Mélingue, au galop de Zémire se précipiter vers le trou du souffleur ! Ce cheval, brusquement arrêté, c'est tout mon souvenir de l'ancien Fanfan la Tulipe. Ce qu'on peut affirmer c'est que par la belle humeur, par la bonne allure soldatesque, par la rêverie si lointaine et si poétique, — encore qu'il ait toujours été Fanfan la Tulipe lui-même, — par la profondeur de la tendresse amicale, et par l'amour, et par la résignation à la vie, (et par la perfection de l'art), M. Coquelin a obtenu et mérité un succès triomphal. Cette soirée sera l'une des plus belles de sa glorieuse carrière. M. Burguet a montré quelque chaleur. Pas assez populacier, M. Jean Coquelin a été, en Ramponneau, un excellent Gros-René. Il serait temps que M. Desjardins, tout en conservant le maniérisme hautain de son attitude, consentît à quelque naturel dans la parole ; la voix est jolie, elle a tort de s'accentuer conventionnellement. Toute simple, Mlle Luce Colas se trouvait un peu dépaysée parmi tant d'artistes si adroits ; combien, à leur adresse, je préfère cette simplicité-là. Il n'a man-

qué à Mlle Sisos, trop pathétique, que la vision de l'adorable créature à laquelle il serait si charmant qu'elle ressemblât. Et les décors, les costumes, jolis, amusants, éclatants, rient, rutilent, flambent comme la radieuse prose heureuse de M. Paul Meurice !

## M. Sutton Vane

### LE PONT VIVANT

Pièce américaine en quatre actes et onze tableaux.

*Théâtre des Menus-Plaisirs* (10 décembre).

Que les Dieux nous sont favorables ! et combien nous serions ingrats, critiques dramatiques, de ne pas répandre le vin du sacrifice et les roses, odorantes hosties, sur l'autel des Immortels qui nous distribuèrent la joie ! Car, déjà — le mois dernier — après tant de maussades vaudevilles et de mornes opérettes, nous connûmes, au théâtre de la République, grâce à un mélodrame où Plumepattes, matelot, rivalise d'ingéniosité avec Cocambo, singe, tout ce que peut causer d'allégresse le délicieux Absurde et l'adorable Incohérent. Tout ? non. Nous pensions, alors, que l'Incohérent et l'Absurde avaient atteint en effet, ce soir-là, leur insurpassable excès... Nous nous trompions ! L'imbécillité des mélodramaturges est infinie, comme la bonté des Dieux, qui aiment le rire des hommes. Et, hier, — *divis volontibus*, — le théâtre des Menus-Plaisirs, où, récemment, des pièces gaies nous plongèrent dans la tristesse,

nous occasionna, résolu à nous faire frissonner de terreur, pleurer d'attendrissement et sangloter d'émotion, les extrêmes torsions d'un riré qui ne finira jamais !

Non, il ne finit pas... Je ris encore, au souvenir de ces empoisonnements, de ces vols, de ces assassinats, de ces navires sombrant dans l'horrible mer, et de cent autres horreurs qui s'accumulent les unes sur les autres, comme des capucins de cartes tombent sur des eapucins de cartes. L'auteur de ça, M. Sutton Vane, se crut peut-être un auteur tragique ? Il me paraît magnifiquement doué pour la drôlerie ; pas un pitre n'est plus bouffe que lui ! C'était une inextinguible hilarité, par toute la salle, tout le temps. Les gens graves mordaient leur mouchoir pour ne pas pouffer, ils pouffaient tout de même : les plumes hautes des chapeaux de femme, à l'orchestre, s'ébourriffaient en des sursauts d'où extravaguaient des roulades de petits cris : il y avait, au balcon, une jeune fille qui tomba, n'en pouvant plus, dans les bras de sa mère atteinte elle-même de la danse de Saint-Guy du fou rire ; et l'on vit cesser d'être sérieux (lui-même !) cet homme noir, long, sinistre, élégant d'ailleurs, qui est à toutes les premières, dont je ne sais pas le nom, et de qui, jusqu'au soir d'hier, personne ne vit jamais s'entr'ouvrir, ne fût-ce que pour un sourire, les lèvres mystérieuses !

Je le dis avec la certitude de rendre un très réel service à l'humanité mélancolique ou malade : le *Pont Vivant*, tel qu'il nous fut offert, n'est pas seulement le plus drôlatique des mélodrames, il pourrait être aussi utilisé comme moyen de traitement. Le directeur, venu de l'étranger ou de

province, je ne sais, qui nous apporta cet ouvrage, et le fit jouer par des artistes dont l'incélébrité n'est égalée que par leur droit à n'en point sortir (j'excepte, avec trois clowns tout à fait stupéfiants d'agile force, Mlle Gaudy qui débuta, fillette, à la Comédie-Française, et, jeune fille, reste fillette, M. Charpentier, exemple des hautes ambitions injustement déçues, et une très vivante et très amusante soubrette, Mlle Elsa Vogel), devrait se faire accompagner en ses tournées par quelque médecin guérisseur de neurasthénies. Grâce à quelques réclames, les malades se précipiteraient, — et guériraient ! Je ne pense pas qu'une mélancolie, même invétérée, puisse résister au premier acte où Dunstan Leech, pour empoisonner son petit frère, rend vénéneuses les grappes de raisin au moyen d'une seringue de Pravaz, où les billets de banque accusateurs passent de hanche en hanche dans la poche d'une jaquette par tout le monde ramassée. Que si cette mélancolie persistait encore, elle serait inévitablement vaincue par le tonnelet d'huile qui est un tonnelet d'eau, par le phare à compartiments où éclatent des coups de révolver, par la mer faites de toiles vertes agitées des coulisses, et dont l'agitation couvre de poussière tous les fauteuils d'orchestre, et par la barque chancelante à la cime des flots, chancellement obtenu par l'ingénu moyen de deux jambes agitées, — semblables à celles des Buffalos des Revues, — sous la toile de la mer. Et la seule vue des Arabes aux noires barbes, conducteurs d'esclaves, dérideraient les plus obstinés spleenétiques. Je ne parle pas des phrases proférées par les extraordinaires personnages de cette extraordinaire piè-

ce : « Ah ! ah ! tu disais que tu tuais le ver des raisins, c'est ton frère que tu empoisonnais ! » ou bien : « Vous verrez les cadavres flotter sur les rochers ! » ou bien : « Et cette mère ose dire qu'elle aime son fils ! » Hélas ! que je regrette de ne point connaître le nom de celui qui mit en français cet américain-là ! Quant aux malices du dénouement j'affirme que tout homme, atteint de la plus jaune jaunisse, s'en amuserait au point d'être tout à coup rose et à jamais souriant ! Ah ! la bonne soirée.

D'ailleurs, pas américaine du tout, cette pièce-là. Elle est faite de vingt bas mélodrames qui furent représentés en France. Nous n'en sommes pas plus fiers ! et combien nous préfèrerions que l'ouvrage signé par M. Sutton Vane ne fût pas un retour d'exportation, avarié ! Pourtant, sa désopilante stupidité (les peuples d'Outre-Océan se plaisent au colossal) a ceci d'américain, qu'elle est énorme. D'où le comique. Nos mélodramaturges n'osent pas être aussi extravagants. Tout de même, on aurait aussi bien fait de laisser le *Pont Vivant* où il fut applaudi. Ce rire-là, c'est désolant, au fond. Et nous avons assez de mauvaises pièces chez nous.

---

### MM. Xavier de Montépin et J. Dornay

LA MENDIANTE DE SAINT-SULPICE

Pièce nouvelle en cinq actes et onze tableaux.

*Théâtre de l'Ambigu.*

—

### M. Armand Lafrique

LE BARON TZIGANE

Opéra-comique en trois actes et quatre tableaux.

*Théâtre des Folies-Dramatiques* (20 décembre).

Obus terrifiants, toits crevès, murs qui s'effondrent, rivières lumineuses où flottent des noyées, le drame, moins farce que le *Pont vivant*, pas beaucoup moins, qui, hier soir, à l'Ambigu, a valu de justes ovations à M. Decori, très pittoresque artiste, et à M. Gèmier, comédien net, sec et sûr, est dû à MM. Xavier de Montèpin et J. Dornay.

Bien qu'il ait publiè plus de trois cent vingt-huit volumes et fait reprèsenter plus de quatre-vingt-huit actes, M. Xavier de Montèpin mèrite de vivre impèrissablement dans les mèmoires ; car il a attachè son nom à un Fait prodigieux, qui sera, jusqu'à la fin des temps, l'èmerveillement des races : et, obéissant au conseil du Sage, il s'est prèparè une belle èpitaphe :

*Ici repose*

XAVIER DE MONTÉPIN

*qui*

le 22 juin 1871

*proposa*

à la

Société des Auteurs Dramatiques

*L'EXCLUSION*

de

*VICTOR HUGO*

COMME INDIGNE!

— *Requiescat in gloria* —

Moins heureux, M. J. Dornay s'est restreint à faire des pièces ; il est peu probable que son nom bruisse éternellement sur les lèvres humaines.

Mais pourquoi le drame d'hier n'est-il pas intitulé : *les Deux Jumelles ?* pour ne pas rappeler *les Deux Orphelines ?* Ah ! le badin scrupule ! comme si, ces pièces-là, ce n'étaient pas toutes la même.

Il s'agit, en effet, de deux petites filles nées de la même mère, le même jour, au temps de la Commune, et qu'un sergent-fourrier, dénué de tout scrupule, enlève d'une mansarde incendiée. Il remet l'une des nouvelles-nées à son capitaine, fripouille aussi, qui, pour s'assurer un héritage

de plusieurs millions, a besoin d'une fillette en remplacement de la sienne, qui est morte; l'autre, il la confie à l'Assistance publique. Et le crime triomphe. Non ! la mère des jumelles, qu'on crut défunte, n'était que folle, et, après dix-sept années, recouvre la raison, dans l'Asile où elle est soignée par une jeune infirmière en laquelle elle aime, sans la reconnaître, l'une de ses enfants. La Voix du Sang a parlé dans son cœur. Cependant qu'est devenue l'autre petite ? une belle demoiselle que, contre la volonté de sa mère, qui n'est pas sa mère, son père, qui n'est pas son père, veut marier, — toujours à cause des millions — à un fort malhonnête gentilhomme, — clerc d'avoué en même temps, — lequel, pour faire chanter le capitaine, est revenu tout exprès de la Nouvelle-Calédonie où il connut le sergent-fourrier, forçat selon ses mérites. Or, le gredin, voleur de fillettes, s'évade, tandis que la vraie mère s'installe, mendiante et vendeuse de médailles bénites, sur les marches de Saint-Sulpice. Alors conflit entre tous les braves gens et toutes les canailles ! Voici que la fausse mère devient folle, comme le fut la vraie ; et celle-ci qui passe l'eau dans une barque, est jetée de la barque dans l'eau par le sergent-fourrier en rupture de ban ; et l'une des jumelles est emportée pour remplacer (encore) sa propre sœur que l'on enverra dans un asile d'aliénés, (toujours), où certainement les spectateurs ne tarderaient pas à la rejoindre, si, par la providentielle entremise d'un excellent abbé, aumônier de la Grande Roquette, le drame enfin ne s'achevait à la confusion des gredins, parmi la joie des bonnes âmes ! — Il est vraiment inimaginable que, à l'heure où nous

sommes, il se trouve encore des auteurs pour inventer, ou pour se rappeler, de tels mêli-mêlo d'absurdes niaiseries, un théâtre pour les accueillir, des artistes pour les jouer, — d'excellents artistes ! — un souffleur pour les souffler ! Quant au public pour les applaudir, croyez-bien que, s'il existe encore, ça n'est pas pour longtemps.

Les soirs se suivent et se ressemblent. Si *la Mendiante de Saint-Sulpice* est morne, *le baron Tzigane* n'est pas gai.

Tout ce que vous voudrez, je l'accorde ! Johann Strauss est le Roi de la Valse ! Son inspiration, toujours ouverte comme un féerique robinet, éjacule des cascatelles, tour à tour roucoulantes, sautelantes, pétillantes, d'innombrables czardas; et il est bien évident que, au moment de l'Exposition Universelle de 1867, Paris, après Vienne, raffola des rythmes exotiques, alors à peu près nouveaux, qui défaillaient en rallentandos sous l'archet hystérique des Tziganes. Mais sacrebleu, à l'heure actuelle, à cette heure où la seule idée qu'il y a un orchestre de musiciens bruns ornés de brandebourgs, embusqué au fond de la dernière salle, empêche d'entrer dans la brasserie le plus assoiffé passant, nous imposer, trois heures durant, des danses surannées et des amorosos expirés, c'est une cruelle idée ! Parbleu oui, Johann Strauss est un musicien adroit, et qui sait son affaire comme on dit. Mais la vieille Valse ne nous charme plus de ses enlacements. Même les feuilles mortes de nos souvenirs ne tournoient plus sous son antique rythme ! Dès avant la fin du second acte, malgré les tonnerres de la claque (certainement, aux Folies-Dramatiques, chaque claqueur a devant lui une grosse

caisse qu'il frappe du pied tout en tapant des mains), nous commençâmes de nous ensommeiller sous l'amas des fadeurs mélodiques, toujours tombantes et virantes. Et la pièce n'a rien qui nous pût regaillardir. Cette histoire à dormir debout, — nous nous sommes contentés de dormir assis, — d'un héritier rétabli dans ses biens, d'un baron élu par les Tziganes, qui trouve des trésors dans les ruines de son château, eut peut-être de quoi plaire, il y a longtemps déjà, au public autrichien ; elle aurait paru insupportable au public parisien d'à-présent, quand même la pièce eût été bien jouée. Hélas ! qu'elle est mal jouée ! Que Mlle Pernyn ait une jolie voix, un peu grêle, mais sûre ; que M. Monteux lance des notes hardies, assez justes, je le reconnais ; mais ils jouent la comédie avec une maladresse qui déconcerte ; et rien n'a ressemblé à un charme en cette fastidieuse soirée, hormis l'apparition de Mlle Jeanne Paulin, à la légère voix qui chante aimablement, aux sveltes gestes de délicate comédienne.

**M. Victorien Sardou**

MARCELLE

Comédie en quatre actes.

*Théâtre du Gymnase.*

—

**M. Gruyer**

FANTOME

A propos en vers.

*Comédie-Française* (21 décembre).

Vingt-cinq ans passés, — le 12 mars 1870, — j'écrivais à propos d'une comédie de M. Victorien

Sardou, qui venait d'être représentée pour la première fois :

« Donc on a acclamé le nom de l'auteur, on a très bien fait, et le succès de *Fernande* est tout à fait légitime. Cependant n'exagérons rien. Il ne faut pas accorder trop d'importance à des applaudissements de cette sorte, si bruyants et si enthousiastes qu'ils soient. L'auteur de *Fernande* ne vaut ni plus ni moins que l'auteur de *Séraphine ;* l'opinion publique n'a pas varié depuis cette nouvelle victoire, et trente réussites semblables n'empêcheraient pas M. Sardou d'être M. Sardou comme devant, c'est-à-dire un homme d'infiniment d'esprit, ingénieux jusqu'à la subtilité la plus extrême, habile à deviner et à mettre à profit les tendances les plus furtives du public, rompu à toutes les difficultés de son métier, sans rival dans la ruse de s'arrêter à ce point de l'audace où il faudrait plus que du talent pour oser aller en avant encore, en somme le représentant le plus distingué du plus faux des systèmes dramatiques. On ne saurait établir aucune comparaison entre ses intéressantes comédies destinées à faire passer le temps et les véritables œuvres théâtrales qui, quelquefois, commencent par étonner la foule, mais enfin la subjuguent par la grandeur de l'idée, la simplicité de l'action et la noblesse du langage. Balzac croyait que certains noms révèlent la destinée intellectuelle de ceux qui les portent : *Victorien*, l'imprimât-on en grandes capitales, n'est qu'un diminutif. Or, on récolte selon qu'on sème. Les plus grands succès de M. Victorien Sardou ne peuvent être que de petits triomphes. En résumé, qu'est-ce que *Fernande* ? un drame fort plaisant qui émeut quel-

quefois, qui amuse toujours. Et le résultat ? Cent représentations. Mais, sachez-le, rien de plus. »

Si l'homme absurde est celui qui ne change jamais, je suis parfaitement et irrémédiablement absurde ; car, à travers tant d'annés, ma pensée à l'égard de M. Sardou, — et de beaucoup d'autres d'ailleurs, — s'est perpétuée de tout point semblable à soi-même.

Mais, tandis que je gardais mon avis, le public n'a-t-il pas quelque peu modifié son opinion ? Avouez que s'il l'avait fait dans le sens de la mienne, j'aurais lieu d'éprouver quelque fierté. J'observais la salle, hier, pendant la répétition générale, ce soir, durant la première représentation de *Marcelle*. Certes, on applaudissait avec vigueur, et l'on criait bravo, et les visages témoignaient, presque toujours, de la plus vive satisfaction. Cependant, il me semblait que l'enthousiasme, bien que bruyant, n'était pas aussi intime, aussi vrai que naguère ; l'admiration manquait, je crois, de spontanéité. Vous pensez bien qu'on n'aurait eu garde d'en laisser rien paraître. Outre que la pièce offre quelques parties fort gaies, et d'autres fort intéressantes, (émouvantes ? ah ! non, par exemple), l'autorité d'un nom qui, d'avoir été si longtemps fameux, est devenu illustre, la gratitude de pièces qui nous divertirent, la gloire de *Patrie*, avérée, proclamée, qu'on ne discute plus, (ça, c'est un chef-d'œuvre, oui, monsieur, un chef-d'œuvre, il n'y a pas à dire, un chef-d œuvre) ! la gloire de *Patrie*, article de foi théâtrale, superstition des gens qui n'ont pas de religion artistique, la légende de *la Haine*, drame sublime, que le public n'a pas compris, qui n'a pas réussi parce qu'il

était trop beau, (M. Sardou, qui tient à ce martyre consécrateur, a joliment raison d'interdire la reprise de *la Haine!*), ordonnaient le rire dès le moindre mot drôle du comique, l'attendrissement, dès la première larme de la jeune personne persécutée. Eh bien ! non, tout de même, au fond, ça ne marchait pas : les admirateurs de M. Sardou ne reconnaissaient pas leur Sardou. Ah ! qu'ils avaient tort ! il est resté le même ; sa pièce de ce soir est l'égale de toutes ses pièces. C'est eux qui ne sont plus les mêmes, à cause de tant d'idées nouvelles, (ou renouvelées), qu'on leur a fait, ces derniers temps, entrer dans l'esprit, bien malgré eux. Les adroits retardements de l'action, en vue de l'intérêt redoublé, les guettements derrière la porte, le cousu-de-fil-blanc des imbroglios, qui, inévitablement, se déchirera en un dénoûment prévu, ne les étonnaient plus du tout, malgré qu'ils en eussent ! Même, un moment, ils ont failli se fâcher, parce que c'était trop bête enfin, — quoique si malin ! — ce monsieur qui devine qu'on l'écoute... Révolte qui n'a pas duré. Bravo ! Bravo ! Bravo ! Cependant, il est visible, même dans le succès de ce soir, que le système dramatique dont M. Victorien Sardou, — comme je disais il y a vingt-cinq ans, — « est le représentant le plus distingué, » va être sur le point de cesser de plaire. Et *Marcelle* n'aura que cent représentations. C'est peu. O triomphes d'antan !

On réplique : *Thermidor*.

Ah ! que l'interdiction de cette pièce, dommageable à la Comédie-Française, fut profitable à l'auteur ! J'entends « profitable » en ce sens que nous préférons, artistes, le bruit de la triomphale

renommée à celui des pièces d'or sonnantes et des frémissantes liasses.

On dit aussi : *Madame Sans-Gêne ?*

Ah ! que je m'y suis amusé. Le mystère des dessous de l'Histoire agace, aguiche, agrippe les libertins de la curiosité, et il n'y a rien de plus spirituellement sadique que la cheville, un peu plus que la cheville, non, pas plus haut, d'une jolie fille qui, au lieu d'une jupe de grisette ou de princesse, retrousse le drapeau d'Arcole et de Marengo.

On objecte encore : *Ghismonda ?*

Ah ! que Sarah Bernhardt est belle et triomphale, et comme elle a raison, à jamais, dès qu'elle ouvre la bouche pour dire n'importe quoi. Cependant, après les premiers enthousiasmes, les recettes furent médiocres ; on se souvient des lamentables salles, presque vides, rares loges peuplées de concierges, durant les semaines qui précédèrent l'obligatoire centième.

Oui, en dépit de la poudre de Perlimpinpin, dont la réclame, sœur quotidienne de la gloire, éblouit mes yeux, je pense voir clair en constatant la progressive, lente, mais sûre décadence du « système dramatique dont M. Victorien Sardou est le représentant le plus distingué. »

Pourquoi ces pièces-là, qui plurent, cesseront-elles de plaire ?

Il me semble que j'en entrevois trois raisons.

La première :

Un besoin d'héroïsme s'est répandu dans la foule moderne par les nombreuses représentations des drames de Victor Hugo à la Comédie-Française ; on joue souvent *Hernani*, *Ruy Blas ;* et quand on joue *Ruy Blas*, même sans Mounet-Sully, on

fait six mille francs de recettes, et quand on joue *Hernani*, avec Mounet-Sully, on dépasse le maximum. Victor Hugo, qui fut romantique, devient classique, bourgeois même. J'en suis profondément heureux, Les deux plus grands ennoblisseurs d'âmes, c'est Corneille et Victor Hugo.

Est-ce que l'œuvre de M. Victorien Sardou satisfait la boulimie d'aventureux et sublime héroïsme qui se ravive de se saouler au bon repas substantiel du Romantisme? *Patrie*, ce n'est qu'un lunch.

La seconde raison :

Il y a eu le Théâtre-Libre. M. Antoine, quel que soit le jugement que l'on puisse porter sur l'attitude où il se complut en l'accomplissement de sa nécessaire fonction, a fait sortir, de l'ignoré, des esprits non manifestés encore ; et une espèce d'école dramatique a surgi, trouble, mêlée, contradictoire, mais pourtant se rejoignant en l'illusoire chimère de la Réalité ; c'est de ce théâtre divers qu'émanèrent, servies ou desservies, amies ou ennemies, les jeunes puissances dramatiques avec lesquelles doivent compter, même au point de vue des comptes que, dès le lendemain du 10 de chaque mois, offrent à signer nos agents dramatiques, les survivants aux recettes anciennes.

Est-ce que l'œuvre de M. Victorien Sardou s'est imbue de la modernité, — à vrai dire si vieille, — que réclament les générations nouvelles?

La troisième raison :

Des poètes ont surgi, — des poètes à l'inspiration nouvelle, ou qui leur semble telle ; et voici qu'ils se tournent vers l'art dramatique, et qu'ils prétendent imposer leur chimère à la matérialité

du théâtre. Le ciel me garde de leur dire qu'ils ont tort. Quand même toutes mes plus chères obstinations en l'art pour lequel je vis, devraient être bafouées par de sacrilèges voix, (sacrilèges, à mon point de vue), je n'aurais rien à objecter à de sincères enthousiasmes ; dès qu'on combat pour une patrie, on égale Vercingétorix, et dès qu'on accepte d'être mis en croix, on est comme si on était Jésus.

Est-ce que l'œuvre de M. Victorien Sardou a rien qui s'inquiète, ou seulement s'étonne, de ces intelligences où naissent des chimères tout au moins généreuses ? C'est épouvantable de songer à l'égoïsme cérébral de ceux qui ne veulent pas qu'on pense autrement qu'ils ne pensèrent. Est-ce que ça existe véritablement, des âmes qui ne sont pas enclines à être les mères, condescendantes même aux irrespects, d'autres âmes?

De sorte que M. Sardou a cessé de s'ajuster au triple esprit contemporain ; et, bientôt, charmant, subtil, aimable, pas vieilli, il ne sera que lui seul. Dans *Marcelle*, la scène autour du billard révèle bien qu'il a entrevu le récent état des esprits. Mais il le raille, en des drôleries faciles, de mauvaise grâce. La vérité, c'est qu'il faut tourner son âme non vers le couchant, mais vers le levant. Ce sont ceux qui viennent qui auront raison ; et il ne faut pas s'insurger contre les autels et les rites nouveaux, — surtout lorsqu'on ne fut pas un Dieu.

*Marcelle*, c'est une anecdote.

Une jeune fille, pour sauver un mauvais diable de frère assassin d'un de ses compagnons de débauche, avoue que celui-ci est son amant. Acquittement du frère. Mais Marcelle reste sans

ressource, sans considération. Grâce à l'entremise d'un abbé (il me semble que je raconte encore *la Mendiante de Saint-Sulpice*), elle est accueillie par une délicieuse et tendre vieille qui a deux fils. L'un des jeunes hommes s'éprend de Marcelle, l'autre, au contraire, professe contre elle les plus mauvais sentiments ; et vous n'avez pas de peine à croire que tous les invités du Château s'unissent pour persécuter la Lectrice ; elle a, pour les hommes, le tort d'être honnête, et, pour les femmes, le tort d'être jolie. Mais en dépit des stratagèmes de celui qui ne la séduisit point, bien qu'il affirme qu'il la séduisit, l'innocence de Marcelle est universellement reconnue, et l'amoureux sincère épouse la loyale amante et tout est pour le mieux dans le Château où, par un ressouvenir de l'antique vaudeville, on trouve sous le lit le nœud en ruban rose d'une pantoufle de femme, et où par une concession à Papus, mage illustre, des dames somnambules errent dans les couloirs nocturnes.

Cette pièce, une des meilleures et des plus amusantes de M. Victorien Sardou, est admirablement jouée. M. Noblet est incomparablement exquis (ah ! qu'il a raison de ne pas aller à la Comédie-Française) dans un rôle où il n'a aucun effort d'art à faire ; Mme Hading, à ne montrer que son exquis visage, perd les trois quarts de son action sur le public, — et l'émotion qui se borne à larmoyer est une émotion peu convaincante ; Mme Pasca est seigneurialement spirituelle et tendre (je voudrais qu'on reprît, pour elle, les *Idées de Mme Aubray*,) dans le rôle de la bonne et franche vieille ; Mlle Lucy

Gérard, — on me dit que, récemment, elle a joué avec un charme tout personnel le rôle de Maud dans les *Demi-Vierges*, — a effeuillé, comme des égrènements de marguerite vénéneuse, les mots acerbes de son rôle ! Et, moins déshabillées que dans le *Carnet du Diable*, cinq ou six belles personnes, déshabillées, pourtant, imposent le désir qu'elles le soient davantage.

Entre deux actes de *Marcelle*, je suis allé à la Comédie-Française, où c'était la représentation pour l'anniversaire de Racine.

Le *Fantôme*, c'est Phèdre qui, tirée des ombres éternelles, et se ressouvenant des amours et des crimes, espère que Racine le réhabilitera.

Je n'hésite à dire que cette conception est une des plus ineptes dont jamais j'ouïs parler ! et les vers qui la réalisent, sont tout à fait dignes d'elle.

Mais, les vers, Mlle Moreno les disait, et ils ont paru délicieux. Des enthousiasmes, des rappels ont fêté la jeune artiste ! Les personnes qui me lisent savent depuis longtemps que, jamais, je n'obéis, dans mes jugements, à mes amitiés ; et, vraiment, jamais, en quelque estime que je tinsse Mlle Moréno, il ne m'était arrivé de l'admirer si proche de l'idéal que ses dons naturels la destinent à atteindre. Non seulement elle a développé, selon des rythmes inventés, non par le poète, mais par elle-même, sa chanteresse et enchanteresse voix, mais elle a eu des accents superbes de passion lyrique ! Allons, voyons, n'hésitez plus ; quel est le grand poète qui, rebelle aux hiérarchies, fera sacrer, en Mlle Moreno, un soir d'illustre première, la grande artiste qu'elle est déjà ?

## M. Robert de Villehervé

### LISYSTRATÈ

Comédie d'Aristophane mise en vers français.

*Théâtre des Poètes* (23 décembre).

Après une insipide pièce intitulée *Léopardi*, qu'ont traversée, lumineusement, la joie et la beauté et la jupe à pompons noirs de Mlle Dauphin, on a joué la *Lysistratè* d'Aristophane, mise en vers français.

Disons tout de suite, que Mlle Nau a été absolument remarquable par l'ampleur du geste, la sûreté de la diction, la vibrance des mots jetés ; et cette comédienne, souvent inégale en d'autres pièces, a mérité, ce soir, un succès qui marque une date dans une existence artistique. En un mot, c'est très bien.

Mais il faut que je cherche querelle à mon cher ami Robert de la Villehervé.

Comment ! Leconte de Lisle, non seulement parce que, chaste, il redoutait l'emploi des mots infâmes où l'eût obligé son système (le seul bon d'ailleurs) de traduction littérale, mais surtout à cause de l'impossibilité de translater la farce athénienne en la langue française, a refusé de traduire Aristophane, en prose ; et de cet exquis, ordurier, aristocratique, populacier, pur, obscène, sublime, abject, et enfin monstrueux et prodigieux Aristophane (car toutes les épithètes dont on peut diviniser ou blasphémer Rabelais sont applicables à Aristophane), M. Robert de la Villehervé a espéré,

lui, pourtant esprit si distingué, et si habile virtuose lyrique, et si conscient de ce que peut et ne peut pas le rythme français, qu'il ferait entrer dans l'étroite loi de notre poésie la farce ignoble, drôle sans doute (les Athéniens devaient s'y connaître!) qui, de saleté en saleté, de grossièreté en grossièreté, et, aussi, de sublimité en sublimité, tend à un éclat de rire et à une noblesse, où nous sommes tout à fait incapables de prendre notre part ? Car, — bien que je sache, mal, le grec, — il m'est impossible de rire de ce qui ne me fait pas rire. Tous les théâtres devraient laisser un fauteuil libre, les soirs de première, pour M. de la Palisse; Il ne l'occuperait pas ; je l'y remplacerais. Non, non, non, je ne crois pas qu'une comédie qui fut, peut-être, amusante sous un archontat quelconque, puisse réjouir des âmes qui vivent sous la présidence de M. Félix Faure. Ah! pour l'amour de Dieu qu'on nous fiche la paix avec Kalidaça, — et avec Aristophane, auquel, en réalité, nous n'entendons rien, du moins quand il s'agit des parties seulement comiques de son œuvre. Le lyrisme de ses chœurs m'emporte et me charme, et il me semble que, alors, je l'admire sans snobisme écolier ! Mais, pour ce qui est de ses farces je serais fort étonné si « quelqu'un d'honnête » m'affirmait qu'il a jamais ri à une plaisanterie d'Aristophane. Et pourquoi ce quelqu'un en eût-il ri ? puisque, même sachant le grec, il eut été incapable de la comprendre ? La vérité c'est que nous avons des bibliothèques où, volontiers, de temps en temps, nous relisons les chefs-d'œuvre anciens ; et le peu d'imagination que nous a laissé le Théâtre-Libre nous permet de nous intéresser, sans parler des querelles d'Athènes avec Lacédémone

qui nous laissent froids,au sublime symbole de la paix universelle! Tout de même, ce n'est pas une raison pour mettre *Lysistratè* en vers français ; et, tout compte fait, je ne vois d'excuse à l'adroite versification de mon cher ami Robert de la Villehervé, et à la curieuse musique de Constantin Guys, que les belles épaules de Mme Rafty et la jolie frimousse parisienne (athénienne, si vous voulez) de Mlle Geneviève Bouffé.

### M. Maurice Talmeyr

ENTRE MUFLES

Comédie en cinq actes

*Les Escholiers* (23 décembre).

Aux Escholiers, désintéressée, vaillante et persévérante association théâtrale, la comédie de M. Maurice Talmeyr a obtenu un succès bien propre à le dédommager des réserves où elle m'oblige.

Jean Mazaron, violent rédacteur radical d'un journal de province, — violent et mal mis, incorruptible et malpropre, — a une femme qui fut, qui est encore la maîtresse de M. Coquille, marchand de savon, et de M. Pellereau, sculpteur de Têtes destinées aux salles de mairie; pour secrétaire, M. Henri, honnête jeune homme; pour ami, M. de Langonac, marquis rallié à la République, et, pour fille, la jolie, élégante Mlle Germaine, pleine de bons sentiments (pas seulement de ça) qui se laisse faire la cour par le secrétaire, et, par le marquis, un enfant. Rien n'eût interrompu, avant quelques mois, le bonheur de ce

groupe familial, si, peut-être par l'indiscrétion de quelque laveuse de linge, — vous rappelez-vous, dans le *Docteur Guérard*, le roman un peu mieux que médiocre des oubliés Charles Bataille, Amédée Roland et Jean du Boys, le rôle important des blanchisseuses constatatrices de blancheurs à la longue surprenantes? — Mme Mazaron n'avait appris la grossesse de sa fille. Alors (o muflerie!) le père, à la voix tonitruante, si hargneux, si hurleur, qu'aucune bonne ne consent à rester plus de vingt-quatre heures dans la maison, ne crie pas le moins du monde ; car sa femme, conscience laïque, personne de sens rassis, — quoique de « sens couchés », selon le mot d'un célèbre humouriste, — lui fait remarquer qu'il ne gagnerait rien à lancer de retentissantes clameurs, puisque M. de Langonac est sur le point d'épouser une vieille dame plusieurs fois millionnaire; le mieux, c'est (o muflerie!) de marier tout de suite, — on n'a que le temps! — Mlle Germaine avec M. Henri, qui, bon garçon, ne s'apercevra de rien. Ce moyen, à la fois canaille et ingénu, est une des « inventions sœurs » dont pourrait s'autoriser M. Fèvre, qui fit jouer *l'Honneur*, pour réclamer des droits d'auteur à l'auteur d'*Entre mufles*, si les Escholiers donnaient des droits d'auteur; quant aux droits de gloire, il n'y en aurait pas assez pour deux. Jean Mazaron, malpropre quoique incorruptible s'accorde très vite aux idées laïques de sa femme. Mais Germaine ne se prête pas sans résistance à cette combinaison. Car elle fut éduquée par une parente pieuse. A vrai dire, on ne voit pas bien ce que la religion vient faire ici, et il ne semble pas qu'il soit besoin d'être allée à la messe tous les dimanches et d'avoir communié

quatre fois l'an, pour concevoir ce qu'il y a d'épouvantablement ignominieux à rougir des premières caresses du lit nuptial avec, déjà, dans le ventre, l'enfant que le marié espérait y mettre. Encore qu'elle ait résisté d'abord, Germaine consent, ou feint de consentir. Il est juste de dire que le caractère de cette jeune femme ne laisse pas d'inspirer quelque sympathie; et dans les tergiversations d'une probe conscience orientée vers le mal par les égoïsmes qui la tentent, avec ses acquiescements à l'infamie et ses retours vers l'honnête, il demeure, assez nettement, ce que l'auteur a voulu qu'il fût. On a eu raison d'applaudir la scène où Germaine avoue loyalement à Henri qu'elle est grosse, et la scène, meilleure encore, presque belle, où, fièrement, elle repousse les fiançailles, malgré tout persistantes, d'Henri : fiançailles, hymen, qui, désormais, quoi qu'il dise, ne sauraient être qu'un pardon sans oubli, que le méprisant orgueil de la miséricorde, que le : « Soit, puisqu'il le faut ! » d'un brave garçon résigné à un pénible devoir. D'ailleurs Germaine se garde bien de se jeter par la fenêtre, comme elle en témoigna l'intention en une pantomime, nouveauté centenaire destinée à remplacer un monologue (je tiens aux monologues, j'ai déjà dit pourquoi), et la jeune personne, — ceci ne manque pas de justesse en l'observation, — se résout, pour ne pas se livrer à un seul, à se livrer à tous. Elle devient une espèce de cocotte, avec un banquier pour amant. Et, dans la scène finale, ce qui humilie, ce qui navre, ce qui met hors d'eux (ô muflerie !) et le père et la mère et leurs amis, c'est que Germaine, du fond de sa belle voiture dont sonnent les grelots, n'a pas même salué Jean Mazaron !

Je ne reprocherai pas à M. Maurice Talmeyr les intentions sournoises de sa comédie contre la pensée libre et contre ceux qui, dans la Presse, s'en font les défenseurs, les mainteneurs ; je n'avouerai même pas ma tristesse de le voir si différent, en son âge mûr, du jeune homme qui reçut la plus noble des leçons et connut le plus beau des exemples. Chacun devient selon que, personnellement, il veut. Mon droit se borne à rechercher si, dans sa comédie, il a atteint le but qu'il s'y proposait. Evidemment, il a prétendu montrer l'intime bassesse de presque toutes les âmes, la saleté des consciences, la laideur de la vie. Il y a réussi, médiocrement, conventionnellement. Ses personnages sont ignobles, oui, mais comme tant d'autres qu'on nous montra ignobles. Peu d'observation personnelle, pas de relief nouveau, rarement un trait, parole ou geste, révélateur décisif d'un état de conscience. Ils ressemblent non pas à la réalité elle-même, mais au théâtre qui naguère essaya de nous faire voir la réalité ; et, tout en applaudissant Mlle Syma, si bourgeoisement jeune fille que la faute dont elle s'accuse paraît invraisemblable, presque tragique dans la pantomime vers le suicide et justement acclamée pour sa façon pathétique de se moucher ; M. Janvier, vraiment remarquable en Giboyer de banlieue, pipe à la bouche, gilet trop court ; et la drôlerie extraordinaire et si artiste de Mme France, et Mme Daynes-Grassot, intelligente et active grimacière, je regrettais que l'auteur du *Grisou,* l'acerbe écrivain de tant de verveuses chroniques, se fût borné, cette fois, à nous donner une comédie qui n'est, en somme, qu'une pièce de l'antique Théâtre-Libre, décemment échenillée de jurons

et de gros mots. Il nous doit un drame, qui sera de lui-même, de lui seul, et qui sera beau.

Comme le Midi, la Bodinière bouge. C'est un petit théâtre amusant, et une petite salle plus amusante encore. La Bodinière est devenue un des besoins de la vie parisienne, comme le fut, autrefois, la boutique où l'on vendait la galette du Gymnase, et, plus récemment, celle où l'on débitait les brioches de la Lune. La soirée d'aujourd'hui ne manquera pas d'augmenter cette vogue. Après une saynète, — fort bien jouée par Mlle Irma Perrot, et par M. Paul Franck, de l'Odéon, élégant, subtil, le geste sobre et la parole nette, — où M. Henri Lavedan a mis en un joli langage tout ce que l'âme sceptique d'un Parisien peut garder d'attendrissement pour l'héroïsme et la vertu, la Revue à trois personnages, de MM. Pierre Dedey et P. Dartigny — gaiement interprété par M. Rablet, Mme Irma Perrot, et Mlle Luceuille si spirituellement jolie, — nous a mis en belle humeur. Cela est preste, drôle, pas prétentieux du tout, et, les couplets, adroits, amusants, ailés, sautant de bouche en bouche, on dirait d'une partie de volant à trois raquettes ! Cette partie-là, on la jouera dans tous les châteaux de France et dans tous les salons de Paris. Nous avons applaudi ensuite *Avant la fin du jour,* comédie en vers. On sait combien je prise les rythmes fantasques et les folles rimes de M. Docquois. Il ressemble à Banville, sans lui trop ressembler; d'un peu de négligence, il s'est fait une originalité plus moderne. A la bonne heure. Le sujet de sa comédie, agréablement jouée par MM. Matrat et Duard ? c'est que, quand on a mangé les millions d'un héritage, il faut se faire berger

auprés de la jolie Guillotte, gauleuse d'oisons, mais que, dès que survient un nouvel héritage, il faut l'aller manger avec Liane, cocotte aux dents insatiables. Je m'accorde d'autant plus à ce double point de vue que, la cocotte, c'est Mme Raffy, et, la Guillotte, Mlle Verlain.

FIN DU PREMIER VOLUME

# INDEX


Aderer (Adolphe) — 255, 260.
Albert (Emile) — 119.
Allart — 82, 166, 232.
Allys Arsel (Mme) — 78, 79.
Amaury — 200.
Amel (Mme) — 102, 105.
Ancey — 77.
Andrieux — 150.
Antoine — 13, 14, 19, 68. 78, 176, 270, 271, 315, 316, 317, 318, 339.
Anspach (Mme) — 2.
Aréne (Paul) — 35, 316.
Aristote — 45.
Arioste — 293,294.
Aristophane — 301, 343.
Arquilliére — 13, 231.
Aubert (Charles) — 17, 19, 20.
Audran — 1.
Audy — 83, 92.
Augier (Emile) — 207, 209, 211, 212, 213,
Auguez (Mlle) — 5.
Aurevilly (Barbeyd') — 79.
Avricourt (d') — 40.
Avril (Suzanne) — 261.
Azimont (Mme) — 82.

Barras — 269.
Baillet — 161.
Banville (Théodore) — 100, 132, 156, 192, 202, 220, 257, 316, 349.
Baron — 5, 35, 223.
Barral — 17.
Barrière (Théodore) — 132, 133, 135, 136, 141, 277.
Bartet (Mlle) — 58, 150, 151.
Bargy (Le) — 296.
Ballot (Marcel) — 233.
Balzac — 57, 250, 251.
Bauër (Henry) — 318.
Baudelaire (Charles) — 65, 67, 79, 243.
Beaumarchais — 50, 141, 226, 277.
Beauvalet — 86.
Bellay (Joachim du) — 92.
Bergerat (Emile) — 103.
Bernaert (Mme) — 2.
Berlioz (Hector) — 250.
Béry (Mlle) — 305.
Bernard (Henri) — 182, 184.
Bernhardt (Sarah) — 24, 55, 86, 89, 90, 145, 231, 338.
Bernicat (F) — 187.
Berr (Georges) — 142.
Berthias (Henriette) — 126.
Berthier — 164.
Bertal (Georges) — 110, 111, 112, 113.
Bertiny (Mlle) — 57, 100, 142.
Berton (Claude) — 109.
Bert (Lucette) — 202.
Berty (Suzanne Mlle) — 130.
Béry (Mlle) — 260.
Bataille (Charles). — 346.
Bisson (Alexandre). — 125.
Bjoernson. — 79.
Blondeau — 113.
Blum (Ernest) — 6, 7. 221.
Boccage — 86.
Bodinier — 127.
Boncza (Mlle Vanda de) — 214.
Boileau (Nicolas) — 246.
Boniface — 14.
Bonheur (Alice) — 17.
Borel (Petrus) — 240.
Borgia (Lucrèce) — 294.
Bornier (Henri de) — 289, 294, 295, 296.

Botrel (Théodore) — 201.
Boucher — 142.
Boucheron (Maxime) — 224, 232.
Bouchor (Maurice) — 99, 100.
Bouffé (Geneviève) — 108, 345.
Bourgeois (Anicet) — 195.
Bouvet — 60.
Bob Walter — 130.
Boys (Jean du) — 346.
Bruneau (Alfred) — 269.
Brandès (Edouard) — 79-80.
Brandès (Mlle) — 91, 181.
Brasseur (Albert) — 5.
Brécourt (Mlle) — 234.
Brémont — 220.
Brieux — 14, 317.
Broisat (Emilie Mme) — 56, 60.
Buffon (de) — 96.
Burani (Paul) — 174, 175, 187.
Burguet — 220, 325.

Caillavet — 127.
Calderon — 90.
Calmettes — 53.
Capendu (Ernest) — 132.
Caraguel (Joseph) — 224, 225, 227, 228, 229, 230.
Caran d'Ache — 62.
Caron (Mlle) — 241.
Carré (Michel) — 26.
Castro — 87.
Catherine II — 209.
Cerny — Mlle 206.
Chambers — 29.
Chantagne (Marc) — 113.
Charles-Quint — 292.
Charmigney Mlle). — 234.
Charton (Georges) — 201.
Charpentier — 328.
Châteaubriant (de) — 60.
Chelles — 173.
Chénier (André) — 72, 211.
Chivot — 1.
Cladel (Léon) — 65, 66, 69.
Cladel (Judith Mlle) — 63, 65 66, 67, 69.
Claretie (Jules) — 59, 88. 155, 159.
Clairville (Charles) — 306, 308.
Clerget (Paul) — 241.
Colas (Luce) — 13, 231, 325.
Colonne — 114.
Coppée (François) — 39.
Cooper — 60, 116
Coquelin (Cadet) — 91, 141, 194.
Coquelin (aîné) — 142, 220, 325.
Coquelin (Jean) — 325.
Coradin — 232.
Çorneille — 339.
Corinne — 209.
Corneille (Pierre) — 83, 84 85, 87, 89, 90, 92, 93, 94, 96, 112, 143, 150, 172, 208, 252, 314.
Courteline (Georges) — 6, 11, 39, 130, 131, 158, 235,
Cuinet (Mme) — 167.
Curel (François de) — 14, 235, 317.
Crebillon (Fils) — 153.
Cremieux — 3.

Dacheux — 2.
Dauphin (Mlle) — 116, 173, 343.
Dallet (Mlle) 206.
Dartigny — 349.
Davrigny — 61.
Daynes-Grassot — 348.
Debruyère — 163, 283.
Debureau — 20, 41.
Decori — 10, 119, 173, 330.
Decourcelle (Pierre) — 195, 262, 263, 267.
Dedey (Pierre) — 349.
Dehelly — 105.
Dehene — 187.
Degeorge — 119.
Delaunay (Louis) — 241.
Delavigne (Casimir) — 77.
Delilia — 97, 98, 165, 166, 167.
D'Ennery — 29, 199, 255, 287.
Depas — 72, 77.
Desbordes (Valmore) — 65, 209.

Desjardins — 31, 220, 325,
Deroulède (Paul) — 216, 217, 218, 219, 220.
Dermette (Gabrielle Mlle) — 78.
Desbeaux — 93, 96, 182.
Descaves (Lucien) — 257.
Deschamps (Emile) — 139.
Desclée (Mlle) — 108.
Desprès (Suzanne Mlle) — 68.
Despré (Ernest) — 286, 288.
Deslouis — 68.
Deval (Marguerite Mlle) — 41.
Devoyod (Suzanne) 305, 306.
Diéterle (Mlle) — 36. 221.
Dierx (Léon) — 153.
Diderot — 153.
Docquois (Georges) — 123, 124 191, 195, 201, 202, 255, 256, 257, 349.
Donnay (Maurice) — 203, 204, 205, 236, 240, 241.
Dornay (J.) — 330, 331.
Doriel (Mlle) — 186.
Doucet (Camille) — 25.
Dreuil (Jeanne) — 190.
Drunzer — 51, 270.
Duard — 349.
Dubreuil (E.) — 187.
Duclerc — 70.
Dudlay (Mlle) — 85, 86, 87, 151.
Dufrêne (Blanche) — 220.
Duflos — 182.
Dugué (Ferdinand) — 195.
Duhamel (Biana) — 28.
Dujardin — 24.
Dulaurens (Mme) — 188.
Dumaine — 160.
Dumas (père) — 50, 171, 321, 322, 323,
Dumas (Alexandre fils) — 3, 45, 50, 80.
Dumény — 53.
Dupas — 202.
Dupont (Georges) — 78, 79.
Dupont-Vernon — 161.
Durand (Marie Mme) — 121, 122.
Duru — 1.
Duval (Alexandre-Pineu) — 147, 148, 150, 154, 155. 157.
Dux (Mlle) — 31.

Edmond (Paul) — 231.
Erckmann Chatrian — 158.
Eschyle — 159.
Euripide — 207.
Evian (Paule Mlle) — 78.
Evremont (de Saint) — 84.
Evans (Jane Mlle) — 39, 188.

Fabre (Emile) — 11, 13, 14, 19, 77.
Fargueil (Mme) — 214.
Fauvet (B.) — 40.
Fége (Mlle) — 260.
Fenoux — 88, 151.
Féraudy (de) — 102, 104, 105, 142.
Ferret (Mlle) — 221.
Ferrier (Paul) — 14, 15, 221, 306, 308.
Féval (Paul) — 30.
Févre — 346.
Feydeau — 77.
Filliaux (Mlle) — 166, 167.
Flaubert (Gustave) — 228, 230.
Florian (Estelle Mlle de) — 256.
Florian (Nemorin de) — 255.
Formont (Maxime) — 71, 72.
Forain — 108.
Fournier (Mlle) — 243.
Fournier (Marc) — 285.
France (Mme) — 348.
François Ier — 292.
Franch (Alphonse) — 127.
Franck (Paul) — 214, 259, 349.
Franck-Mel (Mme) — 186.
Fromentin — 214.
Fugére (Paul) — 2, 164, 281.
Fugères (Mlle) — 221.
Fursy (Henri) — 201.
Fuster — 111.
Gabrion — 8.
Gaby (Mlle de) — 221.
Gachons (André des) — 124. 299.

Gachons (Jacques des) — 123, 124.
Gallois (Germaine — 17.
Garnier (Philippe) — 252.
Gautier (Théophile) — 153, 218, 220, 251, 299, 310.
Gascogne — 187.
Gassendi — 149.
Gauthier — 81.
Gaudy (Mlle) — 328.
Gémier — 19, 78, 118, 173, 231, 252, 330.
Germain — 206.
Gerbeault (H.) — 40.
Germain (Auguste) — 260, 306.
Gerard (Lucy Mlle) — 51, 52, 260, 342.
Germoise — 81.
Georges (Emma Mlle) — 126.
Gessler (Ch.) — 40.
Glatigny (Albert) — 153, 192
Godeau — 129.
Goethe — 106, 226, 310, 314.
Goudmet — 80.
Goulue (La) — 8.
Got — 160, 173.
Ginisty (Paul) 207, 215.
Grande (E.) — 40.
Granger (Eugène) —32, 39.
Granier (Jeanne) — 34; 240.
Grand — 53.
Gravier — 31.
Grégoire — 39.
Gregh (Louis) — 125.
Grenet Dancourt — 300.
Grisier (Georges) — 6, 118.
Grosclaude — 203, 205.
Gruyer — 334.
Gugenheim — 81.
Guinet (Mme) — 82, 232.
Guitry — 240.
Guy — 5, 35, 223.
Guys (Constantin) — 345.
Guyon — 306.
Gyp — 190, 274.

Hading (Jeanne Mlle) — 53, 54, 56, 341.
Halevy (Ludovic) — 3, 32, 36.
Hamilton — 167, 232, 298.
Heine (Henri) — 192, 211, 241.
Heller (Ferdinand) — 250.
Hennequin — 185.
Hennique (Léon) — 6, 14.
Henriot (Mme) — 13, 53.
Herold (Ferdinand) — 311.
Hervieu (Paul) — 176, 178, 179, 180, 181, 191, 193, 235.
Hittemans — 188.
Holdeu (Thomas) — 190.
Homère — 321.
Horace — 94.
Hubert (Jean) — 26.
Hugo (Victor) — 25, 57, 69, 70, 100, 114, 139, 149, 151, 152, 191, 193, 211, 220, 249, 251, 283, 290, 301, 331, 338, 339.
Huguenet — 16, 269.
Humbert — 187.

Iahan — 305.
Ibsen (Henrik) — 20, 21, 22, 23, 24, 25, 79, 113, 114, 116.
Invernizzi (Peppa (Mlle). — 27.
Irving (d') — 86, 159, 160.

Janvier — 348.
Janvier (Ambroise) — 233.

Kahn (Gustave) — 26.
Kalidaça — 310.
Kalb — 157.
Kéroul — 262, 263, 267.
Kleis (Henri de) — 106.
Kock (de) — 173.
Krauss (Charles) — 129.

Labruyère — 257.
Lacroix (Jules) — 6, 138.
Laferrière — 51
Lafosse — 249.
Lafrique (Armand) — 330.
Lagrange — 260.
Lamartine — 230.
Lambert (Albert) — 213.
Lambert (Albert fils) — 88, 145, 151, 193.

Lambert (Léa) 190.
Lamothe (Mlle) 2, 164, 281.
Lamoureux — 60, 114.
Lamy — 17,269.
Langois — 281.
Laporte (Mlle) — 128.
Lara (Mlle) — 68, 260.
Larochelle — 132, 317.
Lassouche — 5, 35, 223.
Latour-Saint-Ybars — 25.
Laugier — 182, 194.
Laurent-Ruault (Mlle) —232.
Lavallière (Mlle) — 221.
Lavedan (Henri) — 235, 270, 272, 274, 275, 276, 277, 349.
Lavigne — 186.
Laplace — 249, 253.
Lebey (Marie) — 164.
Leclerc (Théodore) — 300.
Lecocq — 282.
Lecomte (Mlle) — 53, 260.
Lecomte de Lisle — 56, 114, 158, 220, 291. 343.
Lefevre (Georges) — 191, 192, 193.
Legault (Mlle) — 5.
Legendre (Mlle) — 191.
Léger — 129.
Legrand (Berthe Mme) —126.
Leitner — 60, 145.
Leloir — 102, 104. 297.
Lemaître (Frédérick) — 55, 73, 85, 87, 271.
Lemaître (Jules) — 84.
Lemercier (Mme) — 172.
Lemerre — 92.
Lender (Mlle) — 5.
Lérand — 53.
Leriche (Jeanne Mme) — 78.
Lermontorf — 106.
Lesueur — 41.
Letourneur — 249.
Lheureux (Paul) — 109, 110.
Lierat (Armand) — 81.
Loriot Lecaudez (MM.) — 110, 111, 112.
Lorrain (Jean) — 130, 298, 299.
Luceuille (Melle) — 349.
Ludwig (Melle) — 101, 142.
Lugné-Poë — 24, 25, 68. 115, 176, 249, 314, 315; 317, 318.
Lureau — 167.
Lynnés (Mlle) — 105.

Maeterlink — 25, 69, 114, 284.
Magnier — 259.
Mallet (Félicia) — 20. 200
Maquet — 168, 170, 171.
Marcellis (P.) — 40.
Marcilly (Mme) 40.
Mark — 93, 96, 183.
Mario de la Tour — 71.
Mariquita (Mlle) — 2, 164, 281, 284.
Marivaux — 152, 153.
Marot (Gaston) — 118, 121, 242, 245.
Mars (A.) — 14, 15, 163.
Marsa (Mlle) — 256, 257, 300.
Martel — 89.
Marthold (Jules de) — 102.
Marx (Léon) — 82, 165, 167, 168, 298.
Materna — 115.
Mathilde — 234.
Mathis — 159.
Mangé — 126, 186
Mayer — 52.
Mealy (Mlle) — 223.
Meilhac — 32, 36, 278.
Melchissédec — 261.
Mélingue — 325.
Mellot (Marthe Mlle) — 24, 299.
Ménier (Paulin) — 261.
Messager (André) — 187.
Métivet (Lucien) — 301.
Meurice (Paul) — 319, 320, 323, 324, 326.
Michel-Ange — 293.
Mickieviez — 106.
Milher — 186, 234.
Minil (Mlle du) — 89, 91.
Miramon (Melle) — 234.
Mitty (Jean de) — 78.
Moizard — 82.
Molière — 114, 149, 158, 278.
Monnier (Henry) — 257.
Monréal — 113, 116.

groupe familial, si, peut-être par l'indiscrétion de quelque laveuse de linge, — vous rappelez-vous, dans le *Docteur Guérard*, le roman un peu mieux que médiocre des oubliés Charles Bataille, Amédée Roland et Jean du Boys, le rôle important des blanchisseuses constatatrices de blancheurs à la longue surprenantes? — Mme Mazaron n'avait appris la grossesse de sa fille. Alors (o muflerie!) le père, à la voix tonitruante, si hargneux, si burleur, qu'aucune bonne ne consent à rester plus de vingt-quatre heures dans la maison, ne crie pas le moins du monde ; car sa femme, conscience laïque, personne de sens rassis, — quoique de « sens couchés », selon le mot d'un célèbre humouriste, — lui fait remarquer qu'il ne gagnerait rien à lancer de retentissantes clameurs, puisque M. de Langonac est sur le point d'épouser une vieille dame plusieurs fois millionnaire; le mieux, c'est (o muflerie!) de marier tout de suite, — on n'a que le temps! — Mlle Germaine avec M. Henri, qui, bon garçon, ne s'apercevra de rien. Ce moyen, à la fois canaille et ingénu, est une des « inventions sœurs » dont pourrait s'autoriser M. Fèvre, qui fit jouer *l'Honneur*, pour réclamer des droits d'auteur à l'auteur d'*Entre mufles*, si les Escholiers donnaient des droits d'auteur; quant aux droits de gloire, il n'y en aurait pas assez pour deux. Jean Mazaron, malpropre quoique incorruptible s'accorde très vite aux idées laïques de sa femme. Mais Germaine ne se prête pas sans résistance à cette combinaison. Car elle fut éduquée par une parente pieuse. A vrai dire, on ne voit pas bien ce que la religion vient faire ici, et il ne semble pas qu'il soit besoin d'être allée à la messe tous les dimanches et d'avoir communié

quatre fois l'an, pour concevoir ce qu'il y a d'épouvantablement ignominieux à rougir des premières caresses du lit nuptial avec, déjà, dans le ventre, l'enfant que le marié espérait y mettre. Encore qu'elle ait résisté d'abord, Germaine consent, ou feint de consentir. Il est juste de dire que le caractère de cette jeune femme ne laisse pas d'inspirer quelque sympathie; et dans les tergiversations d'une probe conscience orientée vers le mal par les égoïsmes qui la tentent, avec ses acquiescements à l'infamie et ses retours vers l'honnête, il demeure, assez nettement, ce que l'auteur a voulu qu'il fût. On a eu raison d'applaudir la scène où Germaine avoue loyalement à Henri qu'elle est grosse, et la scène, meilleure encore, presque belle, où, fièrement, elle repousse les fiançailles, malgré tout persistantes, d'Henri : fiançailles, hymen, qui, désormais, quoi qu'il dise, ne sauraient être qu'un pardon sans oubli, que le méprisant orgueil de la miséricorde, que le : « Soit, puisqu'il le faut ! » d'un brave garçon résigné à un pénible devoir. D'ailleurs Germaine se garde bien de se jeter par la fenêtre, comme elle en témoigna l'intention en une pantomime, nouveauté centenaire destinée à remplacer un monologue (je tiens aux monologues, j'ai déjà dit pourquoi), et la jeune personne, — ceci ne manque pas de justesse en l'observation, — se résout, pour ne pas se livrer à un seul, à se livrer à tous. Elle devient une espèce de cocotte, avec un banquier pour amant. Et, dans la scène finale, ce qui humilie, ce qui navre, ce qui met hors d'eux (ô muflerie !) et le père et la mère et leurs amis, c'est que Germaine, du fond de sa belle voiture dont sonnent les grelots, n'a pas même salué Jean Mazaron !

Je ne reprocherai pas à M. Maurice Talmeyr les intentions sournoises de sa comédie contre la pensée libre et contre ceux qui, dans la Presse, s'en font les défenseurs, les mainteneurs ; je n'avouerai même pas ma tristesse de le voir si différent, en son âge mûr, du jeune homme qui reçut la plus noble des leçons et connut le plus beau des exemples. Chacun devient selon que, personnellement, il veut. Mon droit se borne à rechercher si, dans sa comédie. il a atteint le but qu'il s'y proposait. Evidemment, il a prétendu montrer l'intime bassesse de presque toutes les âmes, la saleté des consciences, la laideur de la vie. Il y a réussi, médiocrement, conventionnellement. Ses personnages sont ignobles, oui, mais comme tant d'autres qu'on nous montra ignobles. Peu d'observation personnelle, pas de relief nouveau, rarement un trait, parole ou geste, révélateur décisif d'un état de conscience. Ils ressemblent non pas à la réalité elle-même, mais au théâtre qui naguère essaya de nous faire voir la réalité ; et, tout en applaudissant Mlle Syma, si bourgeoisement jeune fille que la faute dont elle s'accuse paraît invraisemblable, presque tragique dans la pantomime vers le suicide et justement acclamée pour sa façon pathétique de se moucher ; M. Janvier, vraiment remarquable en Giboyer de banlieue, pipe à la bouche, gilet trop court ; et la drôlerie extraordinaire et si artiste de Mme France, et Mme Daynes-Grassot, intelligente et active grimacière, je regrettais que l'auteur du *Grisou,* l'acerbe écrivain de tant de verveuses chroniques, se fût borné, cette fois, à nous donner une comédie qui n'est, en somme, qu'une pièce de l'antique Théâtre-Libre, décemment échenillée de jurons

et de gros mots. Il nous doit un drame, qui sera de lui-même, de lui seul, et qui sera beau.

Comme le Midi, la Bodinière bouge. C'est un petit théâtre amusant, et une petite salle plus amusante encore. La Bodinière est devenue un des besoins de la vie parisienne, comme le fut, autrefois, la boutique où l'on vendait la galette du Gymnase, et, plus récemment, celle où l'on débitait les brioches de la Lune. La soirée d'aujourd'hui ne manquera pas d'augmenter cette vogue. Après une saynète, — fort bien jouée par Mlle Irma Perrot, et par M. Paul Franck, de l'Odéon, élégant, subtil, le geste sobre et la parole nette, — où M. Henri Lavedan a mis en un joli langage tout ce que l'âme sceptique d'un Parisien peut garder d'attendrissement pour l'héroïsme et la vertu, la Revue à trois personnages, de MM. Pierre Dedey et P. Dartigny — gaiement interprété par M. Rablet, Mme Irma Perrot, et Mlle Luceuille si spirituellement jolie, — nous a mis en belle humeur. Cela est preste, drôle, pas prétentieux du tout, et, les couplets, adroits, amusants, ailés, sautant de bouche en bouche, on dirait d'une partie de volant à trois raquettes ! Cette partie-là, on la jouera dans tous les châteaux de France et dans tous les salons de Paris. Nous avons applaudi ensuite *Avant la fin du jour*, comédie en vers. On sait combien je prise les rythmes fantasques et les folles rimes de M. Docquois. Il ressemble à Banville, sans lui trop ressembler ; d'un peu de négligence, il s'est fait une originalité plus moderne. A la bonne heure. Le sujet de sa comédie, agréablement jouée par MM. Matrat et Duard ? c'est que, quand on a mangé les millions d'un héritage, il faut se faire berger